HISTOIRE DES MALADIES OBSERVÉES À LA GRANDE ARMÉE FRANÇAISE...

Joseph Romain Louis Kerckhove



HISTOIRE

DES MALADIES

OBSERVÉES

A LA GRANDE ARMÉE FRANÇAISE,

PENDANT LES CAMPAGNES DE RUSSIE EN 1812
ET D'ALLEMAGNE EN 1813.

ON PEUT SE PROCURER LES OUVRAGES SUIVANS

par M. DE KIRCKHOFF :

1.° *Hygiène militaire à l'usage des armées de terre ; Anvers*, 1823 ; *2.e édition.*

2.° *Considérations sur la nature et le traitement du Choléra-morbus, etc. ; Anvers*, 1833.

3° *Verhandeling over den militairen geneeskundigen dienst; Utrecht*, 1822.

4° *Sur l'air atmosphérique et son influence sur l'économie animale ; Amsterdam*, 1824; *3e édition.*

5° *Considérations sur les fièvres intermittentes ; Amsterdam*, 1825.

6° *Over de Rekrutering; Amsterdam*, 1824.

7° *Observations sur la fièvre adynamique ; Anvers*, 1818.

8° *Beknopte geschiedenis der koninklyke akademie van schoone kunsten te Antwerpen ; Anvers*, 1824.

9° *Over de oogontsteking welke by het nederlandsch leger geheerscht heeft ; Hoorn*, 1825.

10° *Mémoire sur les colonies de bienfaisance de Frédériks-oord et de Wortel ; Bruxelles*, 1828.

11° *Von der in den jahren* 1824 *und* 1825 *in verschiedenen Bezirken Java 's herschenden seuchs ; Hambourg*, 1829.

12° *Over de uitoeffening der geneeskunst in Nederlanden; Harlem*, 1818.

13° *Over de Poolsche vlegt ; Rotterdam*, 1816.

14° *Observations on the use of the datura Stramonium in chronic rheumatism, neuralgia, etc. Letter to jeremiah Van Rensselaer, M. D. of New-York, etc.* 1827.

HISTOIRE
DES MALADIES

OBSERVÉES

A LA GRANDE ARMÉE FRANÇAISE,

PENDANT LES CAMPAGNES DE RUSSIE EN 1812
ET D'ALLEMAGNE EN 1813;

PAR LE CHEVALIER

J. R. L. DE KERCKHOVE dit DE KIRCKHOFF,

Ancien Médecin en Chef des hôpitaux militaires, Commandeur et Chevalier de plusieurs Ordres, Vice-Président honoraire de la Société grand-ducale de minéralogie et de géognosie d'Iéna, Membre de la plupart des Académies et Sociétés savantes de l'Europe; de l'Institut américain, séant à Albany; de l'Académie américaine des beaux-arts et du Lycée d'histoire naturelle de New-Yorck; des Sociétés des sciences et de médecine de Batavia, de New-Yorck, de Philadelphie, etc.; Vice-Président de la Société royale des sciences, lettres et arts d'Anvers.

« Omnia secundum rationem facienti et non secundum rationem fientibus, non transeundum ad aliud, manente, quod visum fuit ab initio. *Hipp. Aph.* **52**, *sect.* **2.** »



TROISIÈME ÉDITION.



ANVERS,

IMPRIMERIE DE T.-J. JANSSENS.

1836.

Préface.

Lorsqu'au commencement de 1814, *j'ai publié pour la première fois cet ouvrage, j'étais loin de m'attendre à l'accueil dont on l'a honoré. Encouragé par ce bon accueil, j'ai tâché d'améliorer cette nouvelle édition, en y corrigeant des fautes qui avaient échappé, et en y joignant les résultats de quelques autres recherches que j'ai faites dans la pénible carrière de l'art de guérir. Depuis la première édition de ce livre, ma pratique m'a mis à même de faire une infinité de nouvelles observations. Une grande partie de celles-ci ont pris naissance dans les hôpitaux militaires dont la direction du service de santé m'a été confiée, et principalement dans l'hôpital militaire d'Anvers, auquel j'ai été attaché comme médecin en chef, pendant plusieurs années, sous le règne du Roi Guillaume.*

Quand j'ai mis au jour la première édition, j'étais fort jeune ; j'aurais eu beaucoup de mal à triompher de la crainte que j'éprouvais de prendre la plume, si je n'avais pensé que mon âge me

donnerait des droits légitimes à l'indulgence, et si je n'avais été soutenu par l'espoir d'attacher le lecteur par l'intérêt inhérent à la matière que je traitais, intérêt qui seul pouvait me sauver de l'oubli.

Dans cette nouvelle édition, j'ai mis à profit les avis de la saine critique, j'ai écarté tout ce que le ressentiment avait pu me dicter contre l'auteur de l'expédition de Moscow, j'ai supprimé ce qui a été signalé comme n'étant pas d'accord avec les principes auxquels doit s'attacher le médecin, écrivant sur sa noble et indépendante profession. J'ai eu toujours pour système de me soumettre aux observations éclairées de la censure littéraire, persuadé que cette soumission donne à l'écrivain de justes titres à la bienveillance des lecteurs ; mais en m'imposant la loi de retrancher ce que la sage critique a désapprouvé, je ne puis m'empêcher de dire, pour ma justification, que le souvenir trop présent à ma mémoire des maux dont je venais d'être spectateur, quand j'ai livré la première fois cet ouvrage à la presse, et les malheurs que j'avais essuyés personnellement, avaient excité en moi un sentiment d'aigreur, bien pardonnable, contre l'homme des prodiges, contre celui qui a rempli le monde du bruit de ses victoires, de ses conquêtes et de ses revers.

En publiant la seconde édition, j'y ai ajouté quelques maladies dont je n'avais pas traité dans la première, et qui se font observer parmi les troupes ; je l'ai augmentée de manière à former

un recueil des maladies les plus fréquentes dans les camps et les armées, ce qui me fit espérer que cet ouvrage serait d'une certaine utilité, surtout aux hommes de l'art voués à l'exercice de la médecine militaire. Mon attente n'a pas été trompée, si je puis m'en rapporter aux choses flatteuses qu'un grand nombre de journaux de médecine et plusieurs médecins justement célèbres ont bien voulu dire de cette deuxième édition, imprimée en 1822 (a), et traduite en hollandais par M. le docteur Van den Bosch, médecin d'une grande réputation, bien méritée.

J'ai revu avec soin cette troisième édition, et fait tous mes efforts pour justifier les honorables suffrages que j'ai été assez heureux pour obtenir. Mais je crois devoir faire remarquer que je n'ai point le projet d'écrire l'histoire des fameuses campagnes de 1812 et de 1813; je laisse ce soin à des plumes plus exercées que la mienne : il n'appartient d'ailleurs qu'à des historiens consommés et éloquens à déployer sur cette matière toute la richesse de leur génie, toute la force de leurs expressions. Pour bien remplir une semblable tâche, il faudrait avoir le talent de Tacite, que Racine appelle avec raison le plus grand peintre de l'antiquité.

Si je parle des principaux événemens de cette expédition qui a amené de si grands changemens politiques, expédition à jamais mémorable par

(a) Chez l'imprimeur *Van Schoonhoven* à Utrecht.

ses désastres et par l'influence qu'elle a exercée sur les destinées de l'ancien monde, influence qui se fait sentir davantage de jour en jour, c'est pour ne pas désobliger le lecteur curieux d'avoir quelques détails sur cette guerre qui a fait couler tant de sang et tant de larmes. Assurément, le lecteur m'eût su mauvais gré de m'être dispensé de lui donner une esquisse rapide des faits historiques les plus intéressans qu'ait offerts cette fatale entreprise, qui sera toujours une des plus grandes leçons que le passé puisse transmettre à l'avenir.

Je promets de rapporter ces faits avec simplicité et sans rechercher aucun ornement; et si je n'ai pas pour moi la beauté du style, je crois pouvoir me flatter du moins d'être exact et impartial dans ma narration. Je sais qu'il est difficile de parler des événemens qui ont signalé les dernières guerres de Napoléon, sans courir le risque de déplaire aux divers partis; car, en général, chacun les juge au gré de ses passions et suivant ses intérêts; voilà pourquoi aussi, il n'est pas étonnant, que des nombreux écrits qui traitent de cet homme extraordinaire, que les siècles auront de la peine à reproduire, il y en ait si peu dans lesquels on remarque cet esprit d'indépendance, cette impartialité sévère et cette fidélité de narration qui devraient toujours caractériser l'écrivain consacrant sa plume à des faits et des événemens du domaine de l'histoire. De la plupart de ces écrits, les uns portent le cachet de la flatterie et de l'exagération, les autres celui de la malveillance et du

mensonge. Mais point de condescendance, la vérité avant tout : telle est ma dévise ; je ne tiens pas assez à plaire pour craindre de déplaire, et que les personnes que je pourrais offenser soient bien convaincues de toute mon indifférence à cet égard. Au surplus je ne dois rien à Napoléon ni à ceux qui ont fait la guerre contre lui, je n'ai aucune place à solliciter ni à perdre, aucun amour-propre à ménager ; j'userai donc de toute mon indépendance : si je fais des erreurs, je serai excusable ; elles seront involontaires.

Je prie cependant le lecteur de ne pas perdre de vue que mon but principal est de me rendre utile aux hommes de l'art de guérir, en leur faisant l'exposé des observations les plus importantes du ressort de la médecine que j'ai recueillies pendant cette guerre qui rappelle les expéditions les plus surprenantes et les plus prodigieuses de l'antiquité. Mes vœux se bornent à consacrer aux médecins le tribut de mon expérience acquise dans les camps et les hôpitaux, afin de leur éviter des recherches difficiles et même quelquefois impossibles dans la pratique civile.

Je partis de Mayence, le 6 *Mars* 1812, *comme médecin attaché au grand quartier-général. Arrivé à Posen, je fus envoyé comme médecin au quartier-général du troisième corps, commandé par l'intrépide maréchal Ney. A Thorn, je joignis cette élite des braves, avec laquelle j'entrai le* 14 *Septembre* 1812 *à Moscow. Ce fut avec le même corps d'armée que je partis de cette dernière ville le* 19 *du mois suivant.*

Lors de mon retour à Berlin, au commencement du mois de février 1813, *le troisième corps étant désorganisé, je rentrai au grand quartier-général. Le* 4 *Juin, je reçus à Gorlitz une autre destination, je fus attaché comme médecin au quartier-général du deuxième corps aux ordres du maréchal Victor, que je joignis à Grunberg en Silésie. Avec ce corps j'ai repassé le Rhin après la bataille de Hanau, et l'ai quitté à Mayence pour le service des hôpitaux de cette place.*

Qu'on me pardonne cette digression relative à mes services militaires. Ce n'est point dans l'intention de les faire connaître au lecteur que je suis entré dans ces détails; c'est uniquement pour lui faire comprendre que je ne lui offre pas les simples rêveries de la spéculation, mais que j'étais présent à ce grand drame historique, que j'ai vu ce que je raconte. Cette précaution n'est pas inutile, elle semble même nécessaire lorsqu'on songe qu'un si petit nombre des personnes qui ont suivi la superbe armée de Napoléon, victorieuse depuis le Rhin jusqu'à Moscow, en ont vu l'état désastreux depuis Moscow jusqu'au Rhin. Au reste, quand même il y aurait quelque ostentation dans ce narré, elle serait excusable; ceux qui sont revenus de cette longue série de calamités peuvent avec raison s'en vanter, et être glorieux d'avoir été associés à une expédition dont le souvenir se transmettra de génération en génération jusqu'à la postérité la plus reculée.

Je l'avoue, je regrette de ne pas avoir les forces

nécessaires pour entrer dans toute l'étendue des désastres qui ont accompagné l'expédition de Moscow : en traçant l'historique de cette affreuse catastrophe, sans égale dans les annales de l'histoire, je sais que j'aurais relevé de beaucoup mon faible tableau ; mais comment pourrais-je porter les yeux de mes lecteurs sur les marches forcées que nous fîmes ; sur les privations de tout genre que nous essuyâmes ; sur les rigueurs du climat de la Russie et celles de la saison qui nous accablèrent ; sur la conduite quelquefois licencieuse ou imprudente d'une soldatesque sans reserve dans ses triomphes, et sans discipline dans ses défaites ? Comment aurais-je les forces de faire le récit des dévastations occasionnées dans les pays où nous passâmes, comment décrirerais-je les scènes tragiques dont je fus témoin occulaire ? Spectacle effroyable de deuil et de la plus affreuse désolation ! La mémoire en sera en horreur à la dernière postérité !.... Je ne puis, sans éprouver une vive émotion, me rappeler les vicissitudes de cette trop célèbre entreprise, défaite plus terrible que celle des troupes de Cambyse dans les sables de la Lybie: j'ai le cœur navré de douleur quand je retrace à mon souvenir ces misères sans exemple que j'ai partagées avec tant de braves militaires couverts de gloire, avec tant de bons camarades et d'excellens amis, dont la plus grande partie, à la fleur de leur âge, ont si pitoyablement terminé leur existence dans les déserts de la Russie. On pourrait dire, quel souffle mortifère a détruit cette magni-

fique et valeureuse armée qui, dans les derniers jours de Juin 1812, *traversa le Niémen, et menaça de pousser ses conquêtes au-delà du Bosphore? La plus belle armée que l'histoire puisse citer depuis celle de Darius, et qui disparut de même devant un autre Alexandre! Outre sa beauté, jamais armée n'a réuni plus de braves guerriers, plus de héros! Combien de parens ont eu à pleurer des enfans enlevés à leur tendresse! Combien de fils, le seul espoir et le soutien de leurs pères et mères, ont été traînés à la mort! Combien de doux liens d'amitié rompus! Combien d'époux séparés pour toujours! Combien de malheureux réduits à la misère!...*

L'armée conduite en Russie par Napoléon, était forte de quatre-cent-cinquante mille hommes, y compris nos alliés. Elle consistait en dix corps d'infanterie, trois corps de cavalerie et cinquante à soixante mille hommes de garde impériale. Ajoutez à cela une artillerie des plus formidables: elle possédait au-delà de mille bouches à feu. Qui ne frémirait pas, lorsqu'on pense qu'une armée aussi nombreuse a été exterminée par la faim et le froid!

Aurait-on pu s'imaginer que Napoléon, qui avait vu flotter ses étendards sur Milan, Rome, le Caire, Vienne, Berlin, Lisbonne, aurait-on pu s'imaginer, dis-je, que ce conquérant, dont l'activité et la hardiesse avaient tant de fois surmonté les plus grands obstacles, étant suivi d'une armée aussi éminemment martiale, entouré de cette multitude de guerriers blanchis sous le fer, qui l'avaient

vu si souvent triompher et semblaient pour toujours assurer sa puissance, courût à la perte du fruit de ses longues années de victoire ? aurait-on pu, enfin, s'imaginer que cette guerre eût coûté à cet homme extraordinaire, qui ne cessera de faire l'étonnement des siècles, son vaste empire, cimenté de tant de sang et fondé sur tant de gloire ? mais hélas ! telle est l'inconstance de la fortune, elle porte l'homme au suprême degré de la grandeur et l'en précipite lorsqu'il s'y attend le moins (*a*).

Malgré les calamités auxquelles cette armée avait été en butte, malgré sa défaite qui retentissait dans l'Europe entière, malgré l'impression effrayante que ses débris avaient causée partout sur son passage, rien ne put arrêter les fureurs de la guerre: la France inépuisable dans ses ressources et jalouse de conserver le sceptre de la victoire, leva bientôt une autre armée, beaucoup plus forte que celle qui pénétra en Russie. La

(a) Le caractère hardi et inébranlable de Napoléon n'avait-il pas beaucoup de rapports avec celui de Charles XII ? Aussi rappelait-t-il ce que Voltaire a dit, en parlant de ce roi, d'abord favorisé par la fortune et ensuite tant disgracié par elle : « Certainement il n'y a point de souverain qui, en lisant la vie de Charles XII, ne doive être guéri de la folie des conquêtes ; car où est le souverain qui pût dire : j'ai plus de courage, une âme plus forte, un corps plus robuste ; j'entends mieux la guerre, j'ai de meilleures troupes que Charles XII ? que si avec tous ces avantages, et après tant de victoires, ce roi a été si malheureux, que doivent espérer les autres princes qui auraient la même ambition avec moins de talens et de ressources. » *Discours sur l'histoire de Charles XII.*

campagne de 1813 *s'ouvrit, des conquêtes certaines semblaient nous attendre, tout paraissait assurer que les français, remplis de vaillance et orgueilleux à juste titre de leur renommée militaire, fondée sur les plus brillans exploits, allaient triompher de leur ennemi, et que leur chef, regardé pendant long-temps comme invincible, parviendrait à imposer ses lois à l'univers étonné. Mais malheureusement, nous ne vîmes presque plus dans les rangs de nos bataillons de ces vieilles phalanges nourries dans la guerre et formées sur les champs de bataille, véritables écoles du guerrier; nous ne vîmes presque plus de ces vétérans de la gloire qui avaient fait si long-temps l'effroi des ennemis de la France; nous ne vîmes presque plus de ces soldats consommés qui avaient triomphé depuis les rives du Tage jusqu'à celles du Wolga, de ces soldats qui, par leur courage imperturbable, avaient fait l'admiration depuis le midi jusqu'au nord; nous ne vîmes presque plus dans les rangs de nos cohortes que de jeunes conscrits, qui, quoique d'un assez bon esprit guerrier et pleins de confiance dans leurs chefs, étaient peu faits au métier des armes, et encore moins aux privations des camps et aux fatigues inséparables de la guerre.*

Or, pendant ces campagnes, que d'occasions n'ont pas eues les médecins et les chirurgiens de ces immenses armées de faire des observations utiles pour l'art de guérir! que de cas n'ont-ils pas été à même de voir! quelle école pour acquérir de l'instruction! quelle circonstance pour signaler

leur dévouement à l'humanité souffrante, pour sauver des braves à la patrie, pour arracher à la mort des enfans seuls appuis et objets du bonheur de familles éplorées !... Ici, je ne saurais me refuser le plaisir de rendre hommage aux médecins et chirurgiens qui ont fait partie de cette sanglante expédition, et dont plusieurs font aujourd'hui en France la gloire et l'honneur de l'art de guérir : avec quel noble zèle n'ont-ils pas cherché à remplir leur tâche ? Ils ont rivalisé sans relâche pour secourir les malades et les blessés, dont ils étaient souvent l'unique espoir. L'horreur des privations, la rigueur du climat, les fatigues et le manque de vivres et de médicamens dans lequel ont été nos hôpitaux et nos ambulances en Russie, n'ont pu décourager ces officiers de santé au point de devenir indifférens au sort affreux réservé aux malades ; au contraire, loin de se laisser rebuter, ils redoublèrent d'activité pour l'adoucir. On a vu ces officiers de santé au milieu du carnage et de l'effroi des batailles prodiguer leurs soins et apporter des consolations ; on les a vus se sacrifier jour et nuit au service des hôpitaux dévorés par des épidémies meurtrières, en un mot, méprisant tous les dangers lorsqu'il s'agissait de soulager les maux des guerriers : russes et français, militaires de quelque nation qu'ils fussent, ils avaient tous le même droit aux soins et à la sollicitude de ces philanthropes. On peut ajouter que plus d'une fois des malades et des blessés abandonnés dans les ambulances ou dans les hôpitaux, manquant

de vivres et de médicamens, plus d'une fois des malades délaissés et dépourvus de tout, se traînant sous les débris fumants de villes ou villages incendiés, ont trouvé dans l'industrie et le secours paternel de ces hommes honorables, les moyens de se soustraire à la mort. J'aime à le dire, jamais les pénibles services des médecins et chirurgiens militaires français, dignes de la plus grande considération, ne pourront être assez récompensés par la reconnaissance de l'humanité (a).

Comme la vie militaire que nous menions, était peu compatible avec la tranquillité nécessaire pour s'adonner à la lecture des livres, dont d'ailleurs la circonstance ne permettait pas de nous charger, je me vis réduit à me consacrer uniquement à observer et à méditer. Forcé à passer mon temps dans ces rassemblemens guerriers où l'homme sensible est souvent seul et comme abandonné à

(a) L'on ne saurait contester que le service de santé des armées françaises a de tout temps rendu des services éminens ; il a fait effectuer d'heureux changemens dans la plupart des armées européennes ; et s'il en existe où l'on dédaigne avec une obstination qui est vraiment révoltante, de profiter des améliorations qu'il présente, il faut le dire sans détour, c'est qu'au lieu de porter au soldat malade ce tendre intérêt qu'il inspire, et que la plus coupable indifférence seule peut lui refuser, on fait dans ces armées d'avilissantes spéculations d'économie sur sa vie et sa santé ; et pour atteindre d'autant mieux ce but ignoble, on n'y veut que des chefs ineptes, serviles et propres à seconder une pareille indignité.

Le service sanitaire de l'armée française pourrait être cité comme un modèle à suivre, si les officiers de santé étaient

lui-même, parce que les amis sont d'autant plus rares que les compagnons sont plus nombreux, je cherchais mon délassement à noter jour par jour ce qui se passait autour de moi; et éprouvant le plus vif désir de m'instruire dans la carrière que j'avais embrassée avec goût et ardeur, je m'attachais particulièrement à recueillir avec une rigoureuse exactitude les cas intéressans que ma position me fournissait, enfin je me livrais entièrement à la médecine d'observation.

En consignant dans cet ouvrage le fruit de l'expérience que j'ai puisée dans les camps et les hôpitaux, je n'ai d'autre prétention que celle d'avoir rédigé mes observations avec zèle et fidélité. On ne doit pas me juger comme historien; et je demande toute l'indulgence dont je sens avoir besoin. Je le répète, le plus cher de mes souhaits sera accompli si dans mes observations le médecin seul trouve quelques avis capables de le conduire dans sa pratique.

entièrement affranchis du nuisible despotisme administratif, si la haute surveillance des hôpitaux, au lieu d'être dans les attributions des intendans ou commissaires de guerre, disposition très-féconde en abus, comme on a eu lieu de le remarquer pendant les longues années de guerre qui se sont écoulées, était confiée à l'officier de santé, à qui il est si naturel de prendre vivement à cœur le sort du soldat malade; objet dont je me suis occupé d'une manière spéciale dans le Journal des sciences militaires de Paris, publié sous la direction de M. le général de Vaudoncourt, et dans mon *Traité sur le service de santé des armées.* (*Verhandeling over den militairen geneeskundigen dienst*). 1 vol. in 8°; Utrecht, imprimerie de Van Schoonhoven; 1822.

Il ne sera pas déplacé de faire la remarque que depuis que j'exerce la médecine, je cherche à profiter de mes erreurs comme de mes succès, je cherche à me rapprocher de ce que dit Baglivi : Neque ab antiquis, neque à novis, sed ubi veritatem colunt sequor. *Je suis pénétré que pour acquérir de solides connaissances pratiques, il faut mettre à contribution les secours que les anciens et les contemporains offrent à notre méditation, reconnaître de bonne foi nos fautes, savoir en tirer parti et renoncer aux principes que l'on a adoptés dès qu'on s'assure de leur fausseté, et surtout je pense qu'il ne doit jamais en coûter à l'amour propre du médecin-écrivain pour initier le public dans le secret de ses erreurs, lorsque cela peut contribuer au perfectionnement de l'art ou servir utilement l'humanité souffrante : telle est et telle sera toujours ma manière d'agir. En cela je ne fais que suivre le sage conseil de quelques-uns de mes maîtres, auxquels je voudrais ici élever un monument de ma reconnaissance si je ne craignais pas de me rendre trop étranger à mon sujet.*

Je me suis constamment aperçu que la médecine d'observation est la véritable, que plus on s'écarte de la route tracée par les pères de la médecine, plus on tombe dans les erreurs (*a*). *Zimmermann a eu raison de dire que la médecine a pris nais-*

(a) Il ne sera pas indiscret de m'arroger le droit de parler ainsi, après avoir pratiqué nombre d'années dans les hôpitaux militaires, dans ces pépinières si précieuses pour former le praticien, parce que là le médecin n'est pas subordonné à ces nombreux

sance de l'observation, que l'observation la conduit au degré de perfection, et que c'est par le défaut d'observation qu'elle n'est quelquefois qu'un verbiage vide de sens (*a*).

Pour procéder avec succès dans la pratique, ne perdons pas de vue la constitution physique et morale du malade; fixons notre attention sur le caractère, la marche et les causes de la maladie; aidons la nature au lieu de vouloir la diriger.

préjugés qu'il rencontre à tout instant dans la pratique civile, et auxquels il est trop souvent tenu de se soumettre.

Dans les hôpitaux, le médecin acquiert l'habitude du coup d'œil, le talent du prognostic et cet heureux tact médical qu'aucun livre ne saurait lui apprendre, qu'aucun maître ne saurait lui inculquer; il peut se livrer librement à son investigation et donner essor à son génie; il a de fréquentes occasions de recueillir des faits, de faire des comparaisons, des autopsies cadavériques, par lesquelles il constate la fausseté ou la justesse de ses prédictions, etc. Aussi me semble-t-il qu'il n'est pas hors de propos de répéter ici ce que j'ai dit dans mon *Mémoire sur l'exercice de l'art de guérir* (voy : *Magazin der ausländischen Literatur der gesammten Heilkunde;* Hambourg, imprimerie de Perthes et Vesser; 1829, cahier de Juillet et Août) : « il faudrait imposer à tout jeune médecin ou chirurgien l'obligation de faire un stage de quelques années dans l'un ou l'autre hôpital avant de lui donner le droit d'exercer librement. L'adoption d'une pareille mesure serait de la plus haute importance pour l'humanité, et l'on ne verrait plus cette foule effrayante de médecins et chirurgiens ignorans qui inondent aujourd'hui les villes et les campagnes, et qui me font presque dire qu'il vaudrait mieux abandonner les malades à la nature que de les confier aux soins des médecins. L'art de guérir bien dirigé est un véritable bienfait pour le genre humain, mais mal dirigé, il est un fleau »

(a) *Traité de l'expérience*, etc.

Heureux si un jugement raisonné et une méthode simple président aux procédés thérapeutiques du médecin ! Attachons-nous à ces principes dont la bonté est immuable, et soyons sur nos gardes contre l'esprit de système. Ne nous laissons pas séduire par les prestiges de la nouveauté, ne nous abandonnons pas à l'enthousiasme qu'elle fait naître si facilement, et qui explique l'empressement avec lequel toute théorie nouvelle, quelque absurde qu'elle soit, est accueillie par tant de prosélites. Ne soyons point les aveugles sectateurs de ces systèmes enfantés par une imagination exaltée, souvenons-nous toujours de cette maxime de l'un de nos grands maîtres dans l'art de guérir : Ars medica tota in observationibus (*a*). *N'a-t-on pas vu se succéder en médecine plusieurs systèmes tour à tour adoptés et vantés par une quantité prodigieuse de partisans ? Parmi ces systèmes il y en a eu qui ont menacé d'envahir tout le domaine médical. Que sont-ils devenus ? Ils sont enterrés dans la poussière de l'oubli, quelques-uns l'ont été à l'aurore de leur naissance, et ce qui reste des dépouilles de la plupart suffit à peine pour reconnaître qu'ils ont existé. Ceux que l'on prône le plus de nos jours ne subiront-ils pas le même sort ? tandis que les doctrines d'Hippocrate et de ceux qui ont suivi la route de l'immortel écrivain des premières épidémies, survivront aux siècles.*

Gardons-nous bien d'imiter l'exemple de ces médecins qui ont pour chaque symptôme un médi-

(a) *Fred. Hoffman.*

cament, et qui varient leurs prescriptions à toute heure du jour; gardons-nous aussi d'imiter l'exemple de ceux qui, sans avoir égard au climat et sans établir des distinctions entre les maladies, les sexes, les âges, les tempéramens et les constitutions, commencent leurs procédés curatifs par la prescription d'une ou deux saignées, ou par l'application de myriades de sangsues, devenues tellement à la mode et d'un emploi si universel qu'on dirait qu'il n'est plus possible de guérir une seule maladie sans l'intervention de ces annélides (a); *n'imitons pas non plus ceux qui indistinctement dans le traitement de chaque maladie débutent par l'administration d'un vomitif ou d'une potion purgative, suivie souvent de quelques lavemens, sous le risible prétexte de* nettoyer le corps. *C'est à ces médecins ou plutôt à ces profanes, qui comme le docteur Sangrado, rendu immortel par l'auteur de Gil-blas, n'ont qu'un traitement pour toutes les maladies, que l'on peut avec une entière justice appliquer les traits satiriques de Pline, de Molière, de Rousseau, etc.; traits satiriques incapables d'atteindre les vrais initiés du sanctuaire d'Epidaure, ceux qui savent lire dans les mystères de la nature.*

Je me suis constamment aperçu, je le répète, et

(a) Un traitement exclusif ne saurait convenir en médecine. Mais hélas! telle est la nature des choses, lorsque le règne ridicule des sangsues pour tous les maux cessera, on verra prévaloir quelque autre système, peut-être plus absurde encore.... *Pauvre humanité!*

l'on ne saurait trop le dire, que pour voir la médecine briller de son éclat et de ses avantages, il faut, en s'appliquant à épier la constitution, les causes, le génie de l'invasion, le caractère et la marche de la maladie, rechercher la simplicité dans le traitement. Rien d'aussi vrai que cette assertion : on n'a qu'à parcourir les hôpitaux, on est sûr de rencontrer le plus de succès dans ceux où les officiers de santé, étudiant la nature dans les maladies, sont simples dans leurs prescriptions. Quel est le médecin militaire expérimenté qui ne soit convaincu de ce que j'avance ? On peut même, en toute sûreté de conscience, établir pour règle générale que dans les hôpitaux, où le médecin instruit peut sans médicamens guérir une foule de maladies en se bornant à un régime convenable joint au repos, la proportion des morts aux entrans est toujours favorable lorsque les journées de la pharmacie sont peu coûteuses. C'est une observation que j'ai faite constamment dans tous les hôpitaux que j'ai visités. Le médecin doit placer au premier rang les moyens hygiéniques et ne pas oublier que dans beaucoup de cas, surtout dans les fièvres, on triomphe mieux par une sage expectation que par l'emploi de drogues ; car le plus souvent la guérison est l'œuvre de la nature. L'exemple si fréquent des indigens qui se guérisent sans rien faire et au milieu des circonstances les plus défavorables, prouve suffisamment cette assertion. Il est d'une vérité constante qu'entre les mains des polypharmaques les complications des maladies sont les

plus multipliées, et c'est sous le traitement de ceux-là que les cas pathologiques les plus simples deviennent très-souvent des cas graves (a).

Mais en soutenant que la médecine d'observation est la véritable, n'allez pas croire que j'aie la moindre intention de combattre l'utilité des sciences avec lesquelles l'art de guérir est en rapport et qu'il rend tributaires ; il est incontestablement nécessaire de les cultiver pour observer avec fruit : elles nous instruisent à nous rendre compte des phénomènes qui se présentent dans la nature de l'homme ; elle nous servent de guide pour nous éclairer dans les ténèbres de la thérapeutique. Il est essentiel que le médecin établisse la base de son expérience et de ses observations sur les connaissances d'anato-

(a) Je m'assure chaque jour davantage que l'on ne saurait trop recommander aux praticiens la parcimonie des médicamens : quelquefois même, en s'abstenant de prescrire des drogues, en ayant seulement soin de faire observer au malade un bon régime et tous les moyens hygiéniques réclamés par son état, le médecin parvient à opérer une guérison plus prompte. Les succès que l'on prétend obtenir par la doctrine de Hahnemann, appelée *homœopathie*, doctrine purement symptomatique, qui repose sur la ressemblance des symptômes de la maladie avec les effets produits par le médicament, ne doit-on pas les attribuer à ce que les médecins-homœopathes prescrivent les médicamens à des doses tellement faibles, tellement minimes que ceux-ci ne font aucun effet ? de sorte que la nature n'est pas détournée de son but, que ses efforts ne sont pas contrariés : quel effet peut retirer le médecin-homœopathe de la prescription d'un sextillionième de goutte de teinture de camomille, ou bien de la deux-cent-millième partie d'une goutte de teinture de noix vomique, de belladone, de stramoine ou d'aconit, prise en vingt-quatre heures !

mie, de physiologie, de chimie, de matière médicale, d'hygiène et de pathologie. C'est sur de tels fondemens que se sont élevées les réputations si justement acquises de ces médecins dont les noms passeront d'âge en âge, de ces médecins qui ont fait une heureuse révolution dans l'immense domaine de la science médicale, qui ont tiré le voile épais qui la défigura long-temps ; qui ont porté le flambeau dans une nuit obscure et fait briller son astre avec les plus belles et les plus riches couleurs. Toutefois en dernière analyse, quels que soient les rapports de la médecine proprement dite avec les différentes sciences qui se lient aux connaissances de l'homme; quelque soit le secours qu'elle emprunte aux sciences avec lesquelles elle communique; quelles que soient les lumières qu'elle en ait obtenues et qu'elle en obtienne, il demeurera certain que la médecine pratique repose essentiellement sur l'observation directe des maladies.

Avant de terminer cette préface, je ferai remarquer que, malgré les innovations introduites en médecine depuis la première édition de cet ouvrage, je ne changerai rien aux dénominations que j'ai adoptées pour les maladies qui ont régné parmi nos troupes, je me tiendrai au même plan que j'ai suivi dans l'édition précédente.

HISTOIRE

DES MALADIES

OBSERVÉES

A LA GRANDE ARMÉE FRANÇAISE

PENDANT LES CAMPAGNES DE RUSSIE EN 1812
ET D'ALLEMAGNE EN 1813.

PREMIÈRE PARTIE.

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES, HISTORIQUES ET MÉDICALES.

La France était parvenue à se relever des grands malheurs dont elle avait été affligée par les passions et l'anarchie d'une révolution sans exemple dans l'histoire des temps passés; il ne lui en restait plus que le triste souvenir. Elle s'était élevée au plus haut degré de gloire, à une splendeur inconnue dans les fastes des nations; elle commandait l'admiration à tous les peuples civilisés, et l'on pouvait être réellement fier d'appartenir à la France, devenue le premier empire du monde, lorsque Napoléon, le plus belliqueux des guerriers et le plus heureux des monarques, qui paraissait avoir pour toujours enchaîné à son char la victoire et la fortune, entreprit la désastreuse guerre de Russie.

La bravoure de ses troupes, éprouvée dans tant de champs de bataille et attestée par tant de hauts faits; les glorieux souvenirs attachés à ses armes, qui faisaient l'étonnement de l'univers; ses triomphes auxquels on ne trouvait rien à comparer depuis Alexandre; son ardente valeur, sa confiance dans ses talens militaires, sa supériorité qui faisait la terreur des Rois, sa soif des conquêtes et son habitude de vaincre, tout lui représentait cette entreprise comme facile, et la réussite comme certaine. L'étonnant vainqueur de Lodi, d'Arcole, de Rivoli, de Mantoue, du Tagliomento, d'Ulm, d'Iéna, de Friedland, d'Eckmühl, etc., ce prince dont la tête était couverte de tant de lauriers, dont on pouvait dire avec toute justice ce que l'on a dit d'un autre fameux capitaine, qu'à lui-seul, il a fait plus d'exploits que les autres n'en ont lu, ce prince pouvait-il croire que dans cette guerre il encourrait la disgrâce de la fortune, qu'elle cesserait de seconder ses gigantesques projets, et qu'il tomberait du faîte de son élevation? qui, enfin, aurait pu croire que ses jours de gloire touchaient à leur terme?

L'on n'est pas assez d'accord sur les causes de cette malheureuse entreprise, conçue par Napoléon, à ce qu'il paraît, long-temps avant d'avoir fait marcher ses troupes; on fait à cet égard bien des conjectures auxquelles je n'ai nulle envie de m'arrêter. Mais bien que je sois peu disposé à examiner les motifs politiques de cette expédition éternellement mémorable, où la Russie eut à lutter contre la France réunie à presque toutes les puissances de

l'Europe, je me plais à rapporter sur le but de cette guerre l'opinion de M. de S., personnage qui a joué un grand rôle sous le règne de Napoléon. Voici un extrait littéral d'une lettre qu'il m'a écrite : « Vous me demandez quelle fut, à mon » avis, la principale cause de la guerre de Russie.... » L'Empereur Napoléon, effrayé des intrigues du » cabinet britannique qui lui mettait sans cesse une » nouvelle coalition sur les bras, et sachant d'ail- » leurs que le sénat russe se montrait défavorable » au système du blocus continental, résolut de » profiter du peu d'années d'activité que l'âge lui » laissait encore pour se placer hors de toute » atteinte des projets ennemis. Rétablir le trône » de Pologne, faire restituer la Finlande à la » Suède, l'agrandir peut-être encore; remettre la » Turquie en possession des conquêtes de Cathe- » rine, et vraisemblablement obtenir en échange, » pour la France, l'Egypte susceptible de produire » un grand nombre de denrées coloniales dont le » commerce aurait rendu la vie aux ports de la » Méditerranée et de l'Adriatique. Telles étaient, » je pense, les vues de Napoléon....... »

Dans les premiers mois de 1811, on remarqua que plusieurs places de garnison sur le Rhin et des villes anséatiques furent renforcées, que Dantzick fut fortement approvisionné, enfin de grands mouvemens de troupes françaises eurent lieu en Allemagne, vers laquelle Napoléon fit concentrer de plus en plus ses armées.

Au commencement de l'année suivante, tout ce

que la France avait de disponible en gens de guerre dut se mettre en mouvement. Le grand quartier-général de l'armée fut établi à Mayence. Cette ville devint le centre de réunion où affluèrent de tous les points de l'Empire des forces immenses. On y vit arriver des nuées d'employés, et même des hordes de gens de diverses professions étrangères à l'état militaire, tous destinés à faire partie de ce rassemblement de troupes.

Ces énormes préparatifs de guerre donnèrent naissance à plusieurs bruits différens. Il fut aisé de voir qu'il s'agissait d'une expédition lointaine ; mais dans le public on ne savait en général rien de certain touchant cet armement formidable. Cependant la déclaration de l'Empereur faite à l'ouverture du corps législatif en 1811, lorsqu'il dit que les préparatifs de guerre que la France a dû faire par rapport à la Russie, dont à la vérité quelques actes dénotaient, depuis 1810, des intentions hostiles, avaient augmenté de cent millions les dépenses du ministre de la guerre, cette déclaration revint alors à l'esprit de tous les hommes pensans, qui soupçonnèrent une expédition contre la Russie.

Les doutes ne tardèrent pas à s'éclaircir. Le 5 Mars 1812, le grand quartier-général quitta Mayence et se porta à Fulde, où il séjourna quelques jours. Ensuite il se dirigea sur Erfurt et Magdebourg. Il resta aussi peu de jours dans chacune de ces deux villes, dont la première nous rappelait les témoignages d'amitié qui s'y étaient échangés, quelques années auparavant, entre les Empereurs Alexandre

et Napoléon, tandis que la seconde nous rappelait les efforts infructueux que fit, pour faire restituer cette forteresse, la Reine de Prusse dinant à Tilsit chez le monarque français, devenu, après la bataille de Friedland, l'arbitre des destinées de l'héritage du grand Fredéric.

N'oublions pas de dire que les souverains de l'Allemagne, chacun en raison de ses forces et de ses moyens, fournirent des contingents à l'armée de Napoléon. Tout ce que ces puissances avaient de plus beau en troupes fut mis à la disposition de l'Empereur pour faire la guerre aux Russes. Il semblait que toutes les nations de l'Europe enviassent de participer aux victoires et triomphes qui en apparence se préparaient pour les aigles françaises, si souvent victorieuses. Italiens, Napolitains, Bavarois, Badois, Westphaliens, Wurtembergeois, Saxons, Hessois, Polonais, Prussiens, Autrichiens, etc., au-delà de douze nations, différentes de mœurs et de langage, vinrent se ranger sous nos étendards pour faire cause commune avec nous; et il faut le dire, les princes de la confédération germanique surtout s'armèrent pour Napoléon avec le plus grand zèle, et avec le même dévouement qu'ils s'armèrent deux ans plus tard pour la cause de la légitimité.

De Magdebourg le grand quartier-général fut transféré à Berlin, et de là il partit, au bout d'un mois de séjour, pour s'établir à Posen, où il passa quelques semaines. Nos troupes se rapprochaient pour se mettre en ligne; l'armée recevait son entière organisation.

Ce fut à la fin du mois de Mai que l'armée partit de Posen pour Thorn. Là l'Empereur, qui avait quitté Paris le 9 Mai, apparut au milieu de nous, et vint prendre lui-même le commandement en chef de l'armée, après avoir été accueilli en triomphateur sur toute la route, après avoir reçu partout sur ses pas les marques les moins équivoques d'admiration : tout avait flatté sa vanité, et même, chose digne d'être rappelée, pendant le séjour qu'il fit à Dresde pour attendre la réponse de l'Empereur Alexandre à l'ultimatum qu'il lui avait envoyé par M. de Narbonne, l'Empereur d'Autriche et plusieurs autres souverains d'Allemagne y sont venus pour lui offrir leurs hommages (a). Il est certain que jamais monarque n'a été l'objet d'une adulation aussi outrée, que jamais monarque n'a été fêté d'une manière aussi éclatante que le fut Napoléon dans la capitale de Saxe.

L'armée éprouva la plus vive joie en apprenant l'arrivée de celui qui l'avait si souvent conduite à la victoire, de celui qui, par l'ascendant de sa renommée et par les récompenses, l'avait enchaînée à ses intérêts. La Vistule fut témoin de nos transports; Napoléon fut accueilli par mille acclamations : son nom, qui semblait déjà pour nous un triomphe assuré, fut répété de bouche en bouche avec une espèce de sentiment religieux. On ne

(a) Si ma mémoire n'est pas en défaut, les Rois de Bavière et de Wurtemberg n'ont pas eu cette courtoisie : ce sont les seuls princes souverains d'Allemagne qui ne soient pas venus à Dresde pour faire leur cour à Napoléon.

trouva, en effet, rien de comparable à l'enthousiasme que la présence de l'Empereur inspirait à ses troupes, dont le dévouement était à toute épreuve. Dans ce temps un seul mot de lui était devenu une récompense, et un seul de ses regards faisait un héros du dernier de ses soldats... Quelle époque de gloire, de puissance et de force pour celui qui nous remplissait d'admiration et d'enthousiasme !

Au commencement du mois de Juin, la guerre contre la Russie ne fut plus douteuse. Que de maux se préparait ce grand capitaine qui avait soumis tant de peuples et de rois ! Fallait-il qu'il écoutât sa passion pour la guerre ? Fallait-il qu'il entreprit cette expédition hasardeuse, qu'aucun homme de bonne foi n'oserait tenter de justifier ? On peut objecter, je n'en disconviens pas, l'événement a prononcé, il est aisé de reconnaître la faute, et plus aisé encore de condamner ; mais ce qui n'est pas susceptible de la moindre objection, et personne ne saurait le nier en conscience, c'est que la chute de Napoléon était à prévoir, parce qu'on pouvait malheureusement lui reprocher avec raison de ne pas être un souverain national, de sacrifier tout au désir d'accroître sa domination et de ne suivre d'autre volonté que la sienne. Il est incontestable que tout empire, quelle que soit sa force, finit par s'écrouler lorsque ses fondemens ne reposent pas sur la sagesse et des institutions stables. Aussi pour juger Napoléon, il faut séparer le général du souverain : la postérité l'admirera comme général,

mais elle le blamera comme empereur, elle lui demandera surtout compte d'avoir détruit les libertés civiles. Ne nous perdons pas dans des discussions politiques et retournons à l'objet principal de notre sujet.

Jusqu'à Thorn, ou durant le printemps peu de malades s'étaient déclarés parmi nos troupes. Dans nos hôpitaux établis à Erfurt, Magdebourg, Berlin, Posen, etc., on remarquait avec étonnement qu'il y eût si peu de malades en proportion de l'immensité de nos corps armés. Le temps avait été doux, le soldat assez bien nourri, les marches n'avaient pas été forcées, tout avait concouru à nous être favorable et à conserver l'armée en santé : rien ne nous annonçait un avenir funeste.

Jusque-là, n'ayant été soumis ni à des privations qui méritaient ce nom, ni à de fortes fatigues, nos soldats, pleins de feu et aussi valeureux que les Carthaginois sous Annibal et les Macédoniens sous Alexandre, allaient en avant avec une certaine fierté nonobstant leur éloignement de leur patrie, nonobstant la jeunesse de la plus grande partie d'entre eux. Enflammés par les plus nobles émotions guerrières ; dominés par le génie des conquêtes ; électrisés par la magie des souvenirs de tant de victoires éclatantes ; pleins d'honneur et d'ambition ; guidés par des chefs dignes de toute leur confiance, et dont plusieurs effaçaient la gloire des noms des plus illustres guerriers de l'antiquité, si l'on peut appeler gloire le talent de tuer les hommes ; accoutumés à vaincre ; impatiens de voir

s'offrir de nouvelles occasions à leur courage, excité par l'espoir des récompenses; assurés qu'elles suivaient dans tous les rangs la bravoure, les talens et les services, et se croyant invincibles sous Napoléon, ils marchaient à l'ennemi sans hésiter avec la persuasion du plus entier succès : on aurait dit qu'ils étaient appelés à soumettre le monde. Nous étions tous indistinctement, nationaux et étrangers, animés d'un sentiment d'orgueil et fiers de suivre Napoléon, regardé comme un de ces génies extraordinaires auxquels il était reservé de maîtriser la victoire. Les jeunes conscrits mêmes qui, pour la première fois, allaient combattre sous les bannières françaises, bien que peu faits aux fatigues de la guerre et nullement habitués aux privations des camps, mais exaltés par l'influence de leurs ainés, rivalisaient par leur bon esprit militaire avec les vieux soldats aguerris et endurcis dans le métier des armes. Il serait impossible d'exprimer l'enthousiasme qui s'était emparé de toute l'armée. Vraiment, il faut l'avoir vu pour le concevoir; car la vie militaire, au milieu de la paix la plus profonde, est bien différente de celle que mêne le citadin au sein des villes, et que mêne le paysan dans sa paisible demeure; et cette différence devient bien plus marquante en temps de guerre, où le soldat se trouve en face de l'ennemi, où il est, à tout moment, exposé aux intempéries des saisons, aux vicissitudes atmosphériques, à parcourir des lieux malsains, à souffrir des privations ou d'une mauvaise nourriture, à faire des marches pénibles,

à être privé du repos nécessaire, souvent forcé de passer la nuit au bivouac sans pouvoir fermer l'œil, et quelquefois obligé à garder ses vêtemens mouillés sur le corps sans pouvoir les sécher. Mais nos soldats méprisaient toutes les peines, tous les désagrémens attachés à la guerre et paraissaient à l'envi affronter la mort même; enfin, nous nous croyions tous heureux de faire partie de l'expédition contre la Russie.

Aussi long-temps que nous nous sommes trouvés dans la Prusse, dont la nation est brave, industrieuse et hospitalière, pays très-fertile, très-peuplé et sain, pays dont la prospérité n'a été troublée que momentanément par les guerres dévastatrices qu'il a eu à soutenir, nous avions toutes les ressources, nous étions bien logés, bien nourris et nous ne bivouacquions pas encore. Mais il n'en fut plus de même lorsque nous vînmes dans la Pologne, pays pauvre et sans ressources, et que chaque jour nous eûmes à faire une longue marche pour arriver à l'étape.

Aussitôt que nous entrâmes dans le Duché de Varsovie, quelle différence! Nous ne vîmes plus, comme en Prusse, de belles villes, de beaux villages, un sol fertile, des champs riches en productions alimentaires; mais de quelque côté que nous tournions les yeux, la misère frappait et attristait nos regards : on aurait dit que nous étions dans le pays le plus pauvre de la terre; partout l'indigence y étale son affreuse image; les vivres y sont même de nature à faire naître le dégoût. De plus un langage étranger et inintelligible pour nous, des

costumes différens de ceux des autres pays de l'Europe, et un peuple couvert de haillons.

Le Duché de Varsovie est un pays sablonneux, mal peuplé, mal cultivé et ne produisant presque rien que du mauvais seigle et des sapins. Les villages ne sont formés que de misérables cabanes, construites en bois et couvertes de chaumes. Les villes de ce duché n'offrent même aucun attrait; elles sont bâties en bois et irrégulièrement, et au surplus très-sales Les maisons fourmillent d'insectes. Dans les campagnes on voit la malpropreté la plus dégoûtante, les hommes pêle-mêle avec les animaux, qui sont chétifs et hideux. La malpropreté est la cause principale de la *Plique polonaise*, sur laquelle on a débité tant d'erreurs et d'absurdités (*a*).

Cependant l'indigence et la malpropreté du paysan polonais ne nous paraissaient pas aussi pénibles que son révoltant esclavage, cause capitale de sa misère. Le philosophe de Ferney avait raison de dire que la Pologne reste pauvre, parce que le peuple est esclave et la noblesse fière et oisive. Pour moi, je n'ai rien observé dans ce pays qui m'ait fait une sentation aussi désagréable que la servitude du polonais. Cette servitude, qui se montre chez lui jusque dans ses manières et ses habitudes, paralyse ses heureuses dispositions, restreind et dénature ses facultés intellectuelles. Il est hors de tout doute que, si l'on affranchissait le peuple polonais de son

(a) Voy. mon *Mémoire sur la Plique polonaise*, consigné dans le recueil intitulé : *Hippocrates Magazyn*; Rotterdam, imprimerie de Hendricksen; 3me partie, 1817.

esclavage, si on lui accordait la jouissance de tous ses droits, si l'on propageait chez lui l'instruction dans toutes les classes, il deviendrait bientôt une des premières nations de l'Europe.

Il est évident que la prospérité d'une nation dépend beaucoup plus des causes morales que du sol et du climat. Jetez les yeux sur un pays où les droits du citoyen sont respectés et garantis par de sages lois; où l'instruction publique, première source des vertus d'un peuple, est répandue dans toutes les classes; où les sciences et les arts sont encouragés; où chacun peut développer et exercer ses facultés dans leur plénitude, où le génie peut franchir les obstacles que la naissance et la fortune lui opposent, où le chemin des honneurs est ouvert au mérite seul; là, vous observerez l'hospitalité dans toute l'acception du mot; vous observerez une grande confiance et une bonne harmonie parmi les habitans; vous observerez un amour patriotique et un orgueil national qui forment un rempart contre toute invasion étrangère; vous verrez une foule de grands hommes naître dans tous les rangs; vous verrez l'homme doué des qualités les plus sociables, pénétré du sentiment de la dignité de son être, animé du désir de s'instruire, d'améliorer sa condition, d'augmenter et de perfectionner son travail, et excité sans cesse par la noble ambition de se rendre utile à sa patrie; enfin la propreté, les formes, le costume, l'agriculture, le commerce, tout annonce le bonheur et l'indépendance : les rochers même y deviennent des champs fertiles!.

Mais quel contraste ! lorsque vous portez les yeux sur un pays dont les institutions sont contraires aux intérêts du peuple, sur un pays gouverné par un despote ou par l'anarchie féodale, sur un pays opprimé et gouverné par l'ignorance et le fanatisme, ces deux puissans auxiliaires du despotisme et de la tyrannie ; vous y verrez des mœurs barbares et dépravées, vous y verrez beaucoup de fainéantise, beaucoup de misères, beaucoup de dissentions, beaucoup d'égoïsme, beaucoup de vices et de crimes ; vous y verrez l'industrie et le commerce languissants, les habitans tristes et sombres, leur extérieur inculte ; leurs traits sont même altérés par l'esclavage, le plus affreux de tous les fléaux qui puissent peser sur une nation ; en un mot, tout y est en deuil jusqu'au sol, qui reste rebèle aux efforts du laboureur, et les malheurs y affligent surtout le citoyen respectable. « Qu'on parcoure l'Europe, dit fort bien le colonel de Weiss, d'un coup d'œil on verra que les gradations d'industrie sont en proportion assez exacte avec les lumières générales. En chassant l'ignorance et le vice, on chasse la misère. Veut-on donner à un état le plus haut degré de puissance possible, qu'on travaille à perfectionner l'intelligence du sujet, qu'on épure ses mœurs, c'est-à-dire qu'on le forme à la probité, au courage, au patriotisme, et l'état deviendra par sa propre force tout ce que ses circonstances locales lui permettront d'être (a). »

(a) *Principes philosophiques, politiques et moraux ;* 7me Édition, Tome 2, P. 71, Génève, 1806.

Revenons au Duché de Varsovie. La plus grande partie de sa population se compose de juifs. Ces juifs ont conservé le costume asiatique : ils sont vêtus en été d'une espèce de soutane d'une étoffe luisante, et en hiver d'une robe fourrée, qui est serrée autour du corps par une ceinture de laine rouge ; leur coiffure est un bonnet de velours en forme de turban ; ils laissent croître leurs cheveux et leur barbe. Ce sont eux qui font le commerce. La noblesse de Pologne, quoique pauvre, ne se livre à aucun trafic. Ses préjugés à cet égard sont tels, comme un grand écrivain l'a fait remarquer, qu'un polonais d'extraction noble croirait déroger moins à sa naissance en servant dans un état de domesticité chez un des ses égaux que de chercher fortune dans le commerce; préjugés qui seront très-difficiles à déraciner. L'Empereur Alexandre, ayant senti la nuisible influence de pareils préjugés sur l'industrie et persuadé que le commerce est le nerf d'un état, avait pris, dans les derniers temps de sa vie, un décret fort sage qui aurait pu les détruire peu à peu, par lequel ce prince éclairé autorisait les nobles à faire le commerce, en déclarant qu'ils ne dérogeaient pas, et que tous les commerçans décorés pour des services rendus à l'état pouvaient obtenir des lettres de noblesse pour eux et leurs descendans. Mais si je ne suis pas induit en erreur, ce décret dicté dans un but d'intérêt public bien entendu a été revoqué depuis la mort de ce souverain, qui a laissé de si beaux souvenirs.

Les juifs de la Pologne, qui n'habitent que les

villes et les bourgades, sont beaucoup moins hospitaliers que ceux des autres pays, parmi lesquels, on ne saurait en disconvenir, il n'est pas rare d'en rencontrer assez qui, pour la pratique des vertus généreuses, peuvent servir de modèles aux chrétiens ; et je saisirai cette occasion pour le dire en passant, si les Israëlites sont en général artificieux et dissimulés, s'ils prennent peu d'intérêt au bien public, c'est au mépris seul dont les chrétiens les gratifient si injustement, qu'il faut en attribuer la cause. J'ai été souvent dans le cas de me convaincre que les juifs sont dévoués dans leur attachement et doux dans leurs rapports, et je pourrais rapporter une quantité de traits de bonne foi, de confiance et de générosité qui honorent le caractère de cette nation. Mais il n'y a aucun bien à dire de ceux de la Pologne; ils paraissent être le rebut du genre humain : hideux par leur saleté, parlant un jargon nasillard et incompréhensible, ils inspirent de l'aversion et sont pour la plupart des filous rusés, et généralement très-superstitieux, insinuans et cruels. Ces gens, qui étaient insensibles aux calamités de la guerre, parce qu'elle ne les regardait pas, ne pensaient qu'à faire des spéculations mercantiles ; ils ne cessaient de nous importuner de leurs assiduités et de leurs bassesses pour nous vendre le plus chèrement que possible leurs vivres et leurs marchandises.

Vers la mi-Juin, ceux d'entre nous qui n'avaient pas encore été à la guerre, s'aperçurent que le chemin de la gloire militaire, au lieu d'être par-

semé de fleurs, est couvert de ronces et d'épines. A cause de l'état misérable du Duché de Varsovie nos privations s'accrurent de jour en jour ; toutefois nous ne manquions pas encore des choses de première nécessité ; l'armée commençait à bivouaquer ; le soldat ne pouvait plus se dépouiller de ses vêtemens la nuit ; ses marches devenaient très-fatigantes ; le pillage, avant-coureur ordinaire de la ruine d'une armée, lequel la détruit plus promptement que les batailles les plus sanglantes et porte bien vite la détresse à son comble, même dans un pays riche, se fit remarquer de la manière la plus scandaleuse : on enlevait non-seulement les comestibles, mais également les chevaux et tout ce que l'on pouvait emporter. Aussi les malheureux Polonais, qui d'abord nous avaient accueillis avec transport parce qu'espérant être affranchis du joug étranger et se voir placés de nouveau au nombre des nations, ils croyaient voir en nous des amis, des libérateurs, les malheureux Polonais, dis-je, victimes de nos ravages, jetèrent de hauts cris contre les déprédations de notre armée. Ce honteux gaspillage ne serait pas arrivé si nous avions eu une bonne administration des vivres ; mais malheureusement l'administration des vivres des armées françaises, dans laquelle on rencontrait trop peu de gens de probité, était entachée de nombreux défauts, qui ont coûté à l'Empereur plus de monde que ses combats.

A cette époque, le soldat se nourrissait d'une manière irrégulière et souvent se gorgeait d'une mauvaise nourriture ; ses fatigues augmentaient

par les gardes de nuit que l'approche du pays ennemi commandait ; il faisait chaud dans la journée, tandis que, pendant la nuit, il tombait des brouillards froids et épais, et parfois le vent du nord ou du nord-est soufflait fortement. Alors, l'armée avait à faire journellement de longues marches dans le sable, dans la poussière et à l'ardeur du soleil ; marches qui auraient dû être d'autant moins fortes à cause de la saison, des mauvais chemins et du service fatigant des nuits, surtout comme elles ne devaient pas se borner à quelques jours et que le soldat n'était plus bien nourri. Les chaleurs et les marches forcées accélèrent la circulation, il en résulte des congestions locales, qui portent le désordre dans l'économie. Ajoutez à cela que, quand on est placé sous l'influence d'une température atmosphérique élevée, les forces vitales sont appelées à l'extérieur, et la fonction digestive se fait plus difficilement ; et s'il arrive que l'on s'expose à de fortes chaleurs, ayant l'estomac affaibli par des privations, ce viscère, devenu plus irritable, s'irrite d'autant plus vivement par l'accumulation du suc gastrique lorsque cet organe reste long-temps à jeun, ou bien lorsqu'il reçoit des alimens grossiers ou indigestes.

On conçoit que dans la conjoncture où nous nous trouvions, la santé de nos gens de guerre, principalement celle de nos jeunes conscrits, fut déjà soumise à une rude épreuve. Les marches forcées soutenues seulement pendant quelques jours, ainsi que je l'ai dit dans un autre ouvrage,

affaiblissent considérablement une armée et découragent le soldat; une quantité d'hommes faibles et valétudinaires ne résistant pas aux fatigues restent en arrière (*a*). L'on a pu s'assurer de la réalité de cette assertion, après notre passage de la Vistule, lorsque nos marches sont devenues fortes.

Cependant à cette époque, la santé de nos troupes souffrait encore moins de la fatigue que du bivouac: le soldat marchant à l'ardeur du soleil, sa transpiration fortement augmentée pendant la marche, se supprimait brusquement lorsqu'il s'arrêtait le soir; il passait la nuit au bivouac, où souvent excédé de fatigue, il ne pouvait fermer l'œil à cause du froid et de l'humidité, contre lesquels il cherchait quelquefois en vain à se prémunir par des branches d'arbres, par de la paille ou du seigle fauché; souvent dépourvu de paille, il était obligé de se coucher sur la terre, et ayant presque toujours sa chemise trempée de sueur par ses marches longues et pénibles, ou ses vêtemens mouillés par la pluie, il ne pouvait les changer (*b*). Voilà des causes qui déterminèrent un grand nombre de maladies catarrhales ou phlegmasies des membranes muqueuses. On sait que la suppression de la transpiration peut,

(a) *Hygiène militaire*. 2me Édition; Anvers, 1823, imprimerie de Jouan; page 178.

(b) Dans nos temps modernes on a adopté de ne plus porter des tentes en campagne, de faire bivouaquer les troupes; rien n'est cependant plus nuisible à la santé.

« Le mode de faire bivouaquer les troupes cause des maladies nombreuses et est contraire à la discipline. Le soldat forcé d'aller

d'après les dispositions de l'individu, ou produire des flux de ventre, ou donner naissance à des affections pulmonaires, ou faire naître l'angine, ou causer l'ophthalmie catarrhale, très-commune dans les armées, etc. On a occasion de voir dans les camps ces sortes de maladies se déclarer à proportion que les passages subits du chaud au froid deviennent plus fréquens et plus sensibles. Aucun médecin n'ignore que les variations brusques de la température sont plus capables de causer des maladies catarrhales que le froid lui-même, et que la succession rapide du froid au chaud et du chaud au froid en rend les effets plus actifs.

Il est constant que les affections catarrhales sont fréquentes dans une armée toutes les fois qu'elle est forcée de marcher sous un ciel brûlant, quand même elle serait pourvue de bonnes tentes et d'une nourriture saine et suffisante, et qu'elle camperait dans des lieux sains, parce qu'outre l'effet de l'humidité naturelle de la terre, le soldat est à tout instant exposé par sa faute ou par son état à l'action nuisible de la fraîcheur des nuits, qui est sans contredit une des causes les plus fréquentes des maladies parmi les troupes en campagne, surtout si,

chercher de la paille dans les maisons à la proximité de leurs bivouacs, y font les plus grands ravages et se livrent à tous les excès ; l'armée se débande, et les habitans s'exaspèrent..... Ce mode si funeste en été quand les jours sont brûlans et les nuits fraîches, et pendant l'automne dans la saison des pluies, et si insupportable pendant l'hiver, devrait être à jamais exclu des armées. *Hygiène militaire citée*, p. 86 et 87. »

pendant le jour, elles ont à souffrir de la chaleur. Il n'est pas de médecin militaire qui ne sache que rien ne nuit plus à la conservation de la santé d'une armée marchant à un soleil ardent, que lorsqu'elle ne peut pas s'abriter contre le serein ou l'humidité des nuits. Le baronnet Pringle fait observer avec raison que la chaleur seule est rarement la cause directe de maladies, et que dans toutes les campagnes on n'a vu des maladies épidémiques à la suite de grandes chaleurs que dans le cas où la transpiration a été arrêtée par des habits ou des lits mouillés, ou par des rosées et des brouillards; et en ce cas, dit-il, des maladies bilieuses ou putrides ne manquaient pas de s'en suivre (a).

D'après ce que je viens d'exposer, on peut concevoir que déjà à l'époque de la mi-Juin, nous avions à combattre des causes morbifiques graves et nombreuses.

A celles que j'ai mentionnées, je dois encore ajouter une autre cause qui fut parmi nos troupes un germe fécond de maladies inflammatoires des poumons et des viscères du bas-ventre : le soldat trempé de sueur et vivement altéré, buvait souvent de l'eau froide avec la plus grande avidité, ou se précipitait sur les glacières, assez multipliées en Pologne, et tâchait vainement d'appaiser sa soif en suçant de la glace.

Après que nous eûmes quitté Thorn ou passé la Vistule, le nombre des malades devint remar-

(a) *Observations sur les maladies des armées*, etc.

quable dans l'armée, et augmenta à mesure que nous marchions vers le Niémen.

Nous avions établi de nouveaux hôpitaux à Dantzick, Marienbourg, Kœnigsberg, Thorn, etc. Heureux les malades qui furent reçus dans nos établissemens hospitaliers entre l'Elbe et le Niémen! Ils étaient dans ce temps passablement bien tenus, et ils l'auraient dû être encore beaucoup mieux s'ils avaient été fidèlement administrés, c'est-à-dire, si la probité eut toujours présidé à leur administration.

Les maladies qui se faisaient le plus observer étaient des catarrhes pulmonaires, la pleuresie et la péripneumonie, l'angine, l'hépatite, l'entérite, la dysenterie, la diarrhée, l'embarras gastrique, la jaunisse, la fièvre gastrique ou bilieuse. On observait aussi par-ci par-là des hommes atteints d'ophthalmie. Le catarrhe pulmonaire, l'angine, l'embarras gastrique, la diarrhée et la fièvre bilieuse étaient les affections dominantes. Mais dans ce premier temps, les maladies parmi nos troupes ne se montraient pas encore bien intenses.

A cette même époque, on remarquait aussi quelques fièvres nerveuses, mais elles étaient rares. Le typhus et le synochus ou fièvres ataxiques et adynamiques, que je désignerai dans le courant de ces considérations générales sous la seule dénomination du *typhus*, n'étaient pas encore le produit de la contagion; ces fièvres ne paraissaient être dues qu'aux agens débilitans qui commençaient à nous opprimer fortement. Le caractère n'en était

pas grave, parce que le soldat n'avait pas encore enduré de très-grandes privations, et ce qui peut-être y a beaucoup contribué aussi, c'est la salubrité du pays que nous traversions.

Le climat du Duché de Varsovie est sain. La nature, qui compense tout, semble avoir donné en compensation à ce pays pauvre la salubrité, qui vaut plus que la richesse. L'air que l'on respire dans le Duché de Varsovie n'est jamais chargé d'émanations nuisibles. Les vastes forêts que l'on remarque dans ce pays sont une source abondante d'oxigène, et par conséquent d'autant plus propres à entretenir la salubrité, que le pays est sablonneux et guère peuplé. Ces immenses forêts sont pour la plus grande partie composées de sapins, qui, en été, laissent volatiliser considérablement de l'huile essentielle de térébenthine; ce qui embaume tellement l'atmosphère qu'on s'en aperçoit facilement pour peu qu'il fasse chaud. Il en résulte que l'air de la Pologne, surtout en été, augmente l'action du système nerveux. Celui-ci, dont la prépondérance sur les autres systèmes de l'organisme est incontestable, fortifié par l'action de cette atmosphère, offrait indubitablement une forte résistance au typhus. Je le sais, cette assertion peut paraître très-hasardée et ne sera point admise par les partisans de la *médecine-physiologique*, et je sais aussi que les raisons ne manquent pas pour la combattre ; mais une chose que l'on ne pourra pas contester, c'est que dans le Duché de Varsovie les maladies nerveuses sont infiniment moins fréquentes

et moins opiniâtres que dans d'autres pays (*a*). Cette observation a été faite par plusieurs médecins expérimentés de la Pologne. Ne doit-on pas aussi attribuer à l'air pur, vif et *térébenthinacé* la longévité et la bravoure des polonais? On peut les comparer aux montagnards qui, comme dit Tourtelle, respirent un air pur, très-oxigéné et électrique, et ont par conséquent le sang chaud, beaucoup de force et de vigueur (*b*).

Revenons à la marche de l'armée. De Thorn, elle se rendit avec beaucoup de célérité au Niémen, par Osterode, Kalwary et Marienpol. Dans ce trajet, qu'elle fit en quinze jours, elle fut accablée de fatigues et de privations; la discipline, cette première vertu militaire, qui fait la gloire et la

(a) Dans le Duché de Varsovie, les maladies du système nerveux paraissent être aussi rares que celles du système lymphatique. Ce sont les affections inflammatoires qui y sont les plus fréquentes : ce qui est d'autant plus digne de remarque que le Polonais se nourrit mal.

J'ai dit dans ma *Dissertation sur l'air atmosphérique et son influence sur l'économie animale* (troisième édition, Amsterdam, 1824, p. 73 et suivantes) que l'air sec et oxigéné peut être regardé comme un puissant moyen curatif dans les maladies où préside une atonie dans le système lymphatique. Je crois qu'il n'y a pas de pays comme le Duché de Varsovie dont le séjour pourrait convenir davantage aux personnes atteintes de scrophules, d'hydropisie atonique, de fièvres intermittentes rebelles, ou de cette espèce de phthisie pulmonaire, appelée *phthisie muqueuse*, dépendant uniquement du relâchement de la membrane muqueuse des voies aériennes, et dans laquelle il n'y a pas de vice organique au poumon.

(b) *Élemens d'Hygiène.*

véritable force d'une armée, et qui influe si puissamment sur la conservation de sa santé, souffrit beaucoup de la rapidité de nos mouvemens, on vit partout sur notre chemin, avec le pillage et son effroyable cortège, des trainards et des malades. Quelques jours avant d'avoir atteint le Niémen, le soldat s'adonnait non-seulement ouvertement et sans avoir des punitions à craindre à cette ignominieuse rapine qui déshonore la bravoure, mais il coupait les blés verts et arrachait le chaume des toits des maisons pour les chevaux et les bivouacs, enfin il ravageait tout (*a*). Le fourrage manquait, nous étions réduits à nourrir les chevaux de vert; une quantité de ces animaux étaient malades et crevaient sur la route; car cette nourriture avec les fatigues leur nuisait considérablement.

Le 22 Juin, l'armée vint à Wilkowiski. Le lendemain et le surlendemain, toute l'armée arriva au Niémen. Depuis quelques jours l'atmosphère était d'une chaleur accablante, ce qui ne contribua pas peu à produire des maladies.

Le 22 Juin, Napoléon adressa à l'armée la proclamation suivante :

» Soldats, la seconde guerre de Pologne est

(*a*) Quel dommage que la discipline n'ait pas été mieux affermie dans les armées de Napoléon ! D'aussi braves troupes, dont l'honneur était le premier mobile, n'auraient jamais dû être souillés par le pillage. Si Napoléon se fut appliqué à inspirer à ses soldats la pratique des vertus, s'il eut imité l'exemple de tant de grands capitaines de faire observer une bonne discipline parmi ses troupes, peut-être jamais la fortune ne l'aurait trahi, peut-être jamais on n'aurait vu sa chute ni les suites qu'elle a eues.

» commencée. La première s'est terminée à Fried-
» land et à Tilsit. A Tilsit, la Russie a juré éter-
» nelle alliance à la France et guerre à l'Angleterre.
» Elle viole aujourd'hui ses sermens. Elle ne veut
» donner aucune explication de son étrange con-
» duite que les aigles françaises n'aient repassé
» le Rhin, laissant par là nos alliés à sa discrétion....
» La Russie est entrainée par la fatalité; ses destins
» doivent s'accomplir. Nous croit-elle donc dégé-
» nérés ? Ne serions-nous donc plus les soldats
» d'Austerlitz? Elle nous place entre le déshonneur
» et la guerre ; le choix ne saurait être douteux!
» Marchons donc en avant, passons le Niémen,
» portons la guerre sur son territoire. La seconde
» guerre de Pologne sera glorieuse aux armées
» françaises comme la première : mais la paix que
» nous conclurons portera avec elle sa garantie;
» elle mettra un terme à la funeste influence que
» la Russie exerce depuis cinquante ans sur les
» affaires de l'Europe. » Cette proclamation fit un
effet magique sur l'armée.

Arrivés au Niémen, nous croyons voir devant nous un monde nouveau : au seul nom de ce fleuve, notre imagination s'exalte et s'agrandit; nous pensons y rencontrer les troupes ennemies, avec lesquelles nos vieux militaires, excités par la passion guerrière et brûlant du désir de se signaler dans de nouveaux combats, étaient impatiens de se mesurer. Je ne puis rendre les agréables émotions que fit sur nous la vue de ce fleuve : chacun fut enchanté, on se disait avec enthousiasme que c'était là où

l'armée française s'arrêta lors de la première campagne de Pologne : aux prises avec le besoin, nous sentîmes redoubler le courage et l'espoir ; car nous étions dans la consolante idée de voir une fin à nos privations dès que nous serions entrés dans le pays ennemi, que nous appelions assez plaisamment *notre magasin ;* et de plus nous nous attendions à jouir bientôt d'un repos dont nous avions si grandement besoin. En effet, le bruit qui courut dans ce temps, affermissait nos espérances : on prétendit qu'il s'agissait seulement de rétablir l'ancienne indépendance de la Pologne, de rendre à ce pays le rang politique qu'il occupait du temps des Ladislas et des Sigismond : nous crûmes que l'armée ne se serait pas portée au-delà du Niéper. Mais nous fûmes cruellement trompés dans nos conjectures et dans notre attente ! Nous reconnûmes bientôt que nous nous étions mépris, ainsi que les Polonais qui se flattaient de voir leur pays transformer en royaume indépendant.

A peu près à une lieue de Kowno, nous jetâmes trois ponts sur le Niémen. Ils furent construits dans la nuit du 23 au 24 Juin. Le 24, le grand passage commença à s'opérer. Ces trois ponts dans le voisinage de Kowno servirent à faire passer le premier, le deuxième, le troisième et le sixième corps, ainsi que la garde impériale, qui, dans ce moment, formaient le centre de l'armée.

Le cinquième, le septième et le huitième corps, tenant la droite, franchirent le Niémen à Grodno, ville autrefois célèbre par les diètes qui s'y tenaient. Ces corps remontèrent le Narrew.

Le dixième corps, tenant la gauche, passa le fleuve à Tilsit pour marcher sur Rosiena (*a*).

Le quatrième corps, resté jusqu'au 29 Juin en observation derrière le Niémen, le traversa à Pilony.

Le prince de Schwarzenberg avec trente mille autrichiens et le général Regnier, qui commandait le corps des Saxons, devaient agir sur le Bug et couvrir Varsovie et les derrières de la grande armée. Ces troupes formaient le septième corps.

On ne saurait se représenter le magnifique coup d'œil qu'offrit, le 24 et le 25 Juin, le passage du Niémen par nos troupes. Ce passage avait un caractère vraiment grandiose, et ce n'est peut-être pas exagérer que de dire, jamais peintre ne trouvera de sujet plus pittoresque et plus susceptible d'un effet propre à frapper l'imagination.

Nous passâmes sur la rive droite du fleuve sans le moindre obstacle de la part de l'ennemi. Arrivés sur son territoire, nous fûmes bien promptement désenchantés. De tristes forêts et un sol aride frappaient notre regard fatigué : il n'y avait que pauvreté et solitude. Nous vîmes quelques parties de cosaques qui se retiraient. Sur cette rive, où nous trouvâmes tout morne et silencieux, où tout

(a) Ce corps, composé de trente-deux mille hommes prussiens, polonais et bavarois, commandé par le Maréchal Macdonald, a agi, pendant toute la campagne, devant Riga, afin d'empêcher l'ennemi de déboucher par cette ville. Ce général a contenu les russes avec beaucoup de vigueur et de connaissance militaire, et n'a quitté sa position que lorsqu'il fut forcé de suivre la retraite de la grande armée.

autour de nous prit l'aspect le plus sombre, il semblait que la terre fût muette d'effroi, que la nature entière se montrât consternée et en deuil pour réprouver notre invasion ; il semblait que l'ange de la mort jetât sur nous le crêpe funèbre et qu'un vaste sépulcre s'ouvrît à nos pieds : on tombait dans la plus noire mélancolie, comme si elle nous avait présagé les grands événemens qui se préparaient et les désastres que nous allions subir. S'il m'est permis de parler ici de moi même, je ne sais de quel sentiment pénible, de quel sentiment d'inquiétude dont je n'ai pu me rendre raison, mon âme fut agitée dans le moment que je mis le pied sur le sol de la Russie : plein d'un affreux présage, je fus saisi d'un ennui, d'une tristesse vague qui contrastait singulièrement avec mon caractère. Beaucoup de personnes de notre armée m'ont assuré d'avoir éprouvé la même chose. Est-il nécessaire d'avoir l'esprit superstitieux pour croire que l'homme est averti par quelque pressentiment lorsqu'un malheur extraordinaire va le frapper ? qui d'ailleurs n'a ressenti dans le cours de sa vie ces sortes de pressentiments ?

Dans les derniers jours de Juin, plusieurs orages se succédèrent, et nous eûmes souvent de fortes pluies, qui rendirent les chemins impraticables. Je me rappelle que le jour où je passai le Niémen avec plusieurs officiers du quartier-général du troisième corps, nous fûmes surpris par un orage des plus épouvantables. Je n'en ai jamais vu qui déployât plus de fureurs. Lorsque nous approchâmes du

fleuve, les roulemens d'un tonnerre lointain, répétés par les échos des bois et des vallées, se firent entendre; se prolongeant dans les forêts qui nous environnaient, ils en firent sortir des bruits effrayans; des éclairs impétueux, traçant de rapides losanges de feu, déchirèrent les nues et embrassèrent l'horizon d'une manière effroyable : on aurait dit que la vaste forêt de Pilwiski allait se transformer en enfer. Cet orage fut accompagné d'un vent des plus forts et d'une pluie qui tombait par torrens. L'impétuosité du vent et de la pluie ne nous permettait pas d'avancer, et réunis sans abri sur les sombres bords du Niémen, que nous contemplions en silence comme la limite de nos misères, nous souffrîmes beaucoup de cette tempête. Elle fut succédée d'un froid très-sensible, qui donna lieu à une foule de nouvelles affections catarrhales.

La première ville des états russes dans laquelle nous entrâmes, fut Kowno, située à vingt-cinq lieues de Wilna entre le Niémen et la Wilia. Cette petite ville, dont les habitans sont pour la plupart juifs, est pauvre, quoiqu'on la dise commerçante; elle n'a de remarquable qu'une magnifique église des Jésuites. Nous y trouvâmes beaucoup d'hydromel et d'eau-de-vie de seigle. Pour le reste elle ne nous offrit que peu de ressources.

Le grand quartier-général de l'armée fit un court séjour à Kowno. Il y établit un hôpital, mais qui ne fut pas assez vaste pour recevoir les malades qui se présentaient.

Nous poursuivîmes notre marche, marquée par les ravages et les dévastations. Une foule de nos gens de guerre, atteints de maladies, se traînaient déjà sans secours à la suite de l'armée.

L'ennemi se retira derrière la Wilia, après avoir incendié le pont de ce fleuve et détruit les magasins des vivres.

Le 28 Juin, nos troupes entrèrent à Wilna, où l'Empereur Alexandre se trouvait au moment de notre arrivée au Niémen; elles ne rencontrèrent nul obstacle, sinon que notre cavalerie légère, formant l'avant-garde, eut avec les cosaques quelques escarmouches de peu d'importance.

L'ennemi, en nous abandonnant la capitale de l'ancienne Lithuanie, mit le feu à quelques magasins situés à l'extérieur de la ville. Une députation, composée d'habitans notables de la cité, vint au-devant de Napoléon et lui offrit les clefs de cette célèbre ville de Pologne.

Wilna fut l'unique endroit à plus de trente lieues à la ronde où nous trouvâmes des ressources. Les habitans y étaient restés. Ses faubourgs seuls avaient un peu souffert de la retraite des troupes russes. Située à l'embouchure de la Wilia, qui la traverse en partie, cette ville est très-commerçante et offre un séjour assez sain, bien que l'hygiène publique y paraisse mal observée: les rues sont peu alignées; les habitations pour la plupart en bois, bâties irrégulièrement, malpropres et en général peu aérées, à l'exception des cloîtres et des maisons des personnes de la classe élevée.

Wilna possède un évêché grec, une superbe église des Jésuites et une université très-ancienne. Il y existe, comme dans les autres villes de Pologne, des bâtimens magnifiques à côté desquels on voit des cabanes, véritables asyles de la misère, des insectes et de la saleté la plus rebutante. Sa population est de vingt-quatre mille âmes : la majeure partie se compose de juifs, auxquels on peut appliquer tout ce que j'ai dit de ceux du Duché de Varsovie. On y remarque, comme dans toutes les villes de commerce, cet égoïsme inhérent à l'esprit mercantile et cet éloignement pour les étrangers avec lesquels il n'y a pas de spéculation commerciale à faire.

L'ordre fut observé à Wilna, des mesures de discipline furent prises pour que notre soldatesque ne dévastât pas cette ville dont l'Empereur Napoléon se promit de tirer tout l'avantage possible pour seconder son entreprise. Un gouvernement provisoire y fut établi. On y organisa plusieurs hôpitaux. Des couvens, des églises et divers autres bâtimens publics servirent à cet usage. Mais il faut l'avouer ; les établissemens que l'on y avait créés pour recevoir les malades ne méritaient guère le nom *d'hôpitaux ;* ils étaient mal pourvus de vivres, de médicamens et manquaient de fournitures de lit. Néanmoins les malades y affluèrent ; ces hôpitaux en furent de suite encombrés, et ne suffirent pas pour donner asyle à ceux que les différens corps envoyèrent en foule sur cette ville.

L'Empereur Napoléon séjourna à Wilna jusqu'au

16 Juillet au soir. Ce séjour était nécessaire non-seulement pour étudier les mouvemens et les projets de l'ennemi, pour attendre les convois de vivres et les parcs d'artillerie qui étaient en arrière, mais encore pour faire reposer l'armée, pour donner aux nombreux trainards le temps de la rejoindre et pour y rétablir l'ordre. Ce séjour avait en même temps un but politique, celui d'organiser le gouvernement de la Lithuanie. Pendant que Napoléon était à Wilna, le Maréchal prince d'Eckmühl, commandant en chef le premier corps, entrait à Minski, où se trouvaient des magasins fournis de farines, d'eau-de-vie et de fourrage, que l'ennemi n'avait pas détruits, parce que le général russe Bagration avait expédié trop tard l'ordre de les brûler.

Avant de suivre l'armée dans sa marche au-delà de Wilna, il faut que je ramène encore une fois le lecteur au Niémen. Lorsque nous pénétrâmes dans la Pologne russe, au lieu de voir diminuer nos misères, elles augmentèrent; l'heure de notre malheureux sort avait sonné. L'ennemi lui-même ravagea tout en se retirant. Les bestiaux furent emmenés au loin et les provisions détruites. Nous vîmes la culture des champs abandonnée, les villages déserts; les paysans avaient pris la fuite à notre approche : nous ne rencontrâmes des habitans, Wilna excepté, que dans les lieux habités par des juifs. Ceux-ci, plus disposés à obéir à leur passion mercantile que portés à s'intéresser à une guerre dont l'issue ne pouvait que leur être indifférente, restaient dans

leurs foyers pour faire des spéculations, pour nous vendre des vivres le plus chèrement que possible, ou bien pour ne pas nous abandonner leurs misérables huttes. Ces juifs, il faut le dire, nous ont été d'une grande utilité, parce qu'avec de l'argent nous obtenions d'eux tout ce dont nous avions besoin.

Notre déplorable avenir ne pouvait être méconnu; tout décelait le plan de l'ennemi : tout fut employé par lui pour ne rien nous laisser : la destruction de la vaste étendue du pays que nous allions parcourir fut décidée. Enfin, dès que nous fûmes venus dans la Lithuanie, tout sembla s'armer contre nous, tout nous contraria et concourut à empirer notre fâcheuse situation : il fit un temps pluvieux, nous fûmes presque continuellement dans de grandes et mornes forêts, dont l'épais ombrage, semblable à l'aspect de tristes cyprès, semblait vouloir nous disputer le jour même qui nous éclairait. Dans ces forêts, où tout respirait la mélancolie, l'on se serait cru dans la profondeur du désert, si la marche des voitures, les juremens des voituriers, mécontentés par la faim et la fatigue, les imprécations des soldats, les cris des cantinières qui vociféraient comme des furies, n'eussent ébranlé ces sombres lieux, dont l'écho faisait retentir la solitude. De toutes parts la discorde, naissant de la mauvaise humeur, causée par les fatigues et les privations, se faisait entendre parmi nos troupes; on se disputait, on s'injuriait : on aurait dit qu'un Dieu vengeur nous avait voué sa malédiction, et que les furies de l'enfer

marchaient à notre suite. Des hommes superstitieux regardaient cela comme d'un sinistre augure, comme si le ciel, condamnant notre envahissement, voulait nous avertir de sa colère.

Aux difficultés précédentes s'attachait une fatalité déplorable qui les multipliait : nous étions dans des chemins affreux, rendus presque impraticables par les torrens de pluie qui tombaient depuis le Niémen, et nous nous trouvions à tout moment dans des marais où l'artillerie et les équipages s'embourbaient, où les chevaux étaient excédés de fatigue, où une quantité de voitures et d'équipages de toute espèce restaient abandonnés. Les chevaux, ne recevant presque plus d'autre nourriture que les grains en herbe, résistaient moins aux fatigues que nous, ils tombaient par centaines à la fois. Aussi depuis le Niémen jusqu'à notre entrée à Wilna, nous perdîmes au-delà de dix mille chevaux, dont les cadavres, entrés en putréfaction, empestaient la route.

Notez que sur cette route, où nous avancions si péniblement à cause de la fange, la pénurie des vivres se faisait vivement sentir : nous pouvions à peine croire que nous étions dans la Lithuanie, contrée réputée fertile. Le pain commençait à être rare, et celui que l'on trouvait chez les paysans était fort mauvais. Nos gens de guerre, déjà réduits à un tel excès de misère, étaient exposés aux pluies sans pouvoir se sécher ; pluies qui ont tombé plusieurs jours sans interruption. Remarquez qu'elles succédaient à des chaleurs. Je fais cette

observation parce que les suites de l'humidité de l'air sont bien plus à redouter après la chaleur qu'après le froid. Le soldat n'était pas seulement à l'abri de l'humidité pendant la nuit; il la passait au bivouac, étant exténué de lassitude, et quelquefois mouillé jusqu'à la chemise. Ajoutons à ces germes de maladies le découragement qui devait naturellement naître de cet état de choses.

Le nombre des malades augmentait considérablement; ils se traînaient en foule délaissés sur la route, où une quantité d'entre eux sont morts.

A cette époque, l'armée reçut rarement des distributions de vivres, et bientôt celles-ci cessèrent entièrement. Wilna, où se trouvaient la garde impériale et le grand quartier-général, fut le seul endroit des provinces russes que nous avons traversées où l'on fit des distributions assez régulières.

Le soldat était réduit à se nourrir par le produit du plus horrible pillage; de sorte qu'il restait souvent vingt-quatre heures et quelquefois plus long-temps sans rien avoir à manger, et quand alors il était assez heureux pour trouver des alimens, il s'en gorgeait tellement que la digestion ne pouvait se faire. Il s'ensuivait des irritations gastro-intestinales, qui donnaient lieu à des flux de ventre, ou bien ces irritations retentissaient sur d'autres organes, tels que les poumons, le cerveau, etc. et causaient, par irradiation sympathique, des affections pulmonaires, des affections cérébrales, etc. (a).

(a) Rien de plus nuisible pour les personnes affamées et affaiblies par des privations que de se gorger d'alimens. En 1827,

Altéré de faim et de fatigue, le soldat parcourait les campagnes de tous côtés, au mépris de tous les dangers, à quatre et cinq lieues de la route, pour chercher des vivres. Partout où il pénétrait, les maisons étaient saccagées de fond en comble, et lorsqu'il rencontrait des bestiaux, il les emmenait; rien n'était respecté. Les paysans se sauvaient pour ne pas être maltraités. Rien d'aussi affligeant pour l'homme sensible que de voir la rapacité de la soldatesque, de voir ces bandes de pillards rodant pour voler et dévastant tout ce qui leur tombait sous les mains. Les plus rapaces de ces maraudeurs étaient pour la plupart des vivandiers, des infirmiers et des sous-employés aux vivres; classe composée alors de toutes sortes de gens de la lie du

une dysenterie se fit observer à la colonie de bienfaisance de Wortel, dans la province d'Anvers; la plupart des mendians, nouvellement arrivés à la colonie, y succombaient. La commission permanente de la société de bienfaisance, présidée par le prince Frédéric des Pays-bas, fondateur des colonies de Frédériks-oord et de Wortel, me chargea d'examiner le caractère de cette dysenterie et de chercher à en arrêter les progrès. M. le docteur Verhagen, médecin distingué de Bruxelles, me fut adjoint. Nous reconnûmes qu'elle était due à ce que les colons-mendians, épuisés antérieurement par la misère et éprouvant un changement brusque dans leur condition physique, se gorgeaient d'alimens. Le régime alimentaire que nous conseillâmes, et que l'administration de l'établissement s'empressa de faire suivre, fit cesser promptement cette maladie meurtrière. Voyez le *Philantrope*, recueil publié par la commission permanente de la société de bienfaisance; Bruxelles, imprimerie de Weissenbruch, 1827, cahier de Novembre.

peuple, de vagabonds, même de malfaiteurs et de brigands.

Il est reconnu qu'il n'est pas d'ordre assez sévère pour empêcher le soldat de manger et de boire ce qui lui plait quand il peut se le procurer; aussi nos soldats, à qui le pillage était permis, tout affamés et exténués de privations, se *bourraient* souvent de toutes sortes d'alimens grossiers. On en a vu mourir d'indigestion. Une des nourritures grossières dont ils usaient, était du seigle broyé, dont ils faisaient des bouillies ou bien des galettes, qu'ils cuisaient à demi sous la cendre. Mais ce qui était encore pis, étant dans un état de faiblesse, d'inanition ou de faim dévorante, ils prenaient avec excès de la mauvaise eau-de-vie du pays (*Wodka*), que nous trouvâmes dans des magasins que l'ennemi n'avait pu détruire, ou dans des châteaux situés à quelques lieues de la route. Par suite de cet abus, plusieurs de nos soldats ont péri, frappés d'apoplexie foudroyante, occasionnée par l'excessive irritation sympathique de l'estomac sur le cerveau.

De cette manière de vivre, jointe aux privations, aux fatigues, aux effets pernicieux de l'humidité, il résultait que l'armée s'affaiblissait de jour en jour davantage, et que les maladies dont j'ai déjà fait mention augmentaient prodigieusement, devenaient plus intenses et exerçaient leurs ravages avec plus d'opiniâtreté. Dans cette malheureuse position, aucune mesure hygiénique ne fut prise; il ne fut nulle question de consulter les officiers de santé; leurs avis sur la conservation de la santé du soldat,

si importans en tout temps et surtout en temps de guerre, ne furent jamais demandés dans le courant de cette fatale campagne : ne songeant qu'à marcher en avant, on s'occupait fort peu des malades.

Il n'est pas hors de propos de faire l'observation que la cavalerie, proportion gardée, avait beaucoup moins de malades que l'infanterie, parce que le fantassin, chargé dans ses marches de son havresac, de sa giberne et de ses armes, était infiniment plus fatigué, et ne pouvant pas se transporter aussi facilement que le cavalier, il était moins à portée d'avoir des vivres; de plus, pourvu d'un bon manteau, le cavalier souffrait moins de la pluie; et la nuit dans ses bivouacs, il pouvait quelquefois se couvrir de la couverture et de la chabraque de son cheval. C'est une vérité généralement reconnue qu'en campagne aussi bien qu'en garnison, la cavalerie compte toujours la moitié moins de malades que l'infanterie; cela n'est pas dû seulement à ce que le service du cavalier n'est pas aussi pénible et qu'il peut mieux se garantir des intempéries de l'air, mais ce qui y entre également pour beaucoup, ce sont les soins qu'il doit à son cheval, qui le tiennent dans un exercice presque continuel sans le fatiguer.

Le 14 Juillet, l'armée, qui depuis l'arrivée de Napoléon à Wilna s'était reposée, se remit en mouvement. Nous reprîmes notre marche avec une certaine sécurité et sans rencontrer de grands obstacles. La masse entière de la population s'enfuyait à mesure que nous avancions, et ceux que nous

surprîmes nous regardaient d'un œil de reproche et de réprobation. Sur notre passage nous ne vîmes que ruines, désolation et les plus grands désordres qui présageaient nos malheurs. La misère allait en augmentant. Nous nous trouvâmes continuellement dans des chemins très-difficiles, où les hommes et les chevaux souffraient extrêmement de la fatigue. L'ennemi s'éloignait devant nous. Nos vieux soldats, ne désirant que de nouvelles occasions de se signaler, se décourageaient de cette fuite. On ne concevait pas que les russes, qui avaient autrefois donné tant de preuves de leur bravoure, ne nous présentassent pas de résistance ; bravoure qui aurait dû éveiller la prudence de l'Empereur, mais gâté par la victoire, il était aveuglé sur sa position.

L'ennemi se retira derrière la Dwina et s'arrêta dans son camp retranché de Drissa sur la rive droite de ce fleuve. On croyait que là il nous aurait livré bataille : on caressait cette idée. Le premier coup de canon qui y fut tiré ranima l'ardeur de nos soldats et les fit tressaillir de joie. Ce fut le deuxième corps, sous les ordres du Maréchal Oudinot, qui, sur la Drissa, repoussa l'ennemi, et lui fit éprouver une perte d'environ deux mille hommes et de quatorze pièces de canon.

L'ennemi âbandonna sa position de Drissa sans beaucoup la défendre. Alors ceux de nos militaires qui avaient la moindre expérience ne virent plus dans les mouvemens de l'armée russe qu'un stratagême, et dirent tout haut que la retraite de l'ennemi n'avait pour but que de nous faire payer chèrement

notre invasion, en nous attirant dans l'intérieur de la Russie, en nous enlevant toutes les ressources, afin de nous exténuer par des marches forcées et des privations, et de nous livrer ensuite à la rigueur du climat et à toutes les horreurs de la famine ; ennemis terribles contre lesquels la prudence dictait à Napoléon de se tenir en garde. C'était, en effet, le véritable et le seul moyen qui restât aux russes pour nous vaincre et nous amener à une défaite. Une adresse de l'ennemi à nos soldats, répandue sur les bords de la Dwina, ne pouvait laisser le moindre doute à l'égard de sa retraite : dans cette adresse, le but de l'ennemi était clairement énoncé, on y engagea nos soldats à abandonner Napoléon et à déserter. Il ne serait pas difficile de persuader qu'une pareille adresse, faite à d'aussi braves militaires que les nôtres, à qui rien n'était aussi cher que l'honneur, était regardée par eux comme un outrage, et ne produisait d'autre effet que d'exciter leur indignation.

Vers le 20 Juillet, époque à laquelle l'état de l'armée était déjà des plus affreux, la chaleur devint excessive. Les pluies qui nous incommodaient quelques jours auparavant cessèrent, et je dirai par anticipation que le temps ne fut plus pluvieux jusqu'au 17 du mois de Septembre. La pluie qui tomba entre temps n'a été produite que par des orages qui eurent lieu de temps à autre.

Ces fortes chaleurs aggravèrent considérablement notre déplorable position. Nos pauvres fantassins étaient dignes de la plus touchante pitié ; chargés

de leurs armes, de leurs effets et de leur giberne pleine de cartouches, harassés de fatigues continuelles, accablés de faim et de mille soucis, ils avaient à faire des marches de dix, douze, quinze et même quelquefois de seize et dix-sept lieues par jour, et ces marches devaient se faire dans la poussière, à l'ardeur du soleil et souvent dans un sable brûlant! Vivement altéré par la marche, la chaleur et la poussière, on était quelquefois dans le cas de ne pas être assez heureux pour pouvoir étancher la soif dont on souffrait si cruellement; quelquefois aussi tout couverts de sueur et épuisés de fatigue, nos hommes avalaient inconsidérément beaucoup d'eau froide, qui souvent était très-mauvaise ou tellement bourbeuse qu'elle n'était potable que quand on l'avait filtrée.

A cette époque, les nuits étaient plus froides et plus humides qu'au mois de Juin. Jugez de la funeste influence que devait avoir sur l'armée la transition de la chaleur accablante du jour à la fraîcheur de la nuit, que le soldat passait au bivouac, et sans pouvoir changer ses vêtemens, trempés de sueur! Nos forces physiques et même nos forces morales s'affaiblissaient progressivement. Que de jeunes conscrits périrent de fatigue, d'épuisement et de besoin!... Les âmes les plus fortes ne pouvaient se défendre d'un sentiment de découragement. On assure qu'il y eut de nos soldats qui, dans l'excès de leurs souffrances, se suicidèrent de désespoir. L'accroissement des malades fut effrayant. Le nombre de ceux qui se traînaient sans le moindre

secours à la suite de leurs corps grossissait à vue d'œil. Il n'y avait pas d'hôpitaux pour donner asyle à ces malheureux, qui, de crainte de tomber entre les mains des cosaques, répandus de tous côtés, s'efforçaient de suivre les mouvemens de l'armée, tant qu'ils pouvaient. Leur crainte était justifiée par les mauvais traitemens de ces hommes, agissant en véritables barbares envers les prisonniers.

Les fièvres gastriques, les maladies inflammatoires de poitrine et surtout celles des viscères du bas-ventre régnaient considérablement. La diarrhée et la dysenterie étaient les maladies les plus fréquentes.

Le 23 Juillet, le prince d'Eckmühl eut un engagement très-chaud avec le corps d'armée russe sous les ordres du prince Bagration en avant de Mohilow; mais ce combat ne fut pas aussi important que celui dont nous allons nous occuper.

Le 25 Juillet, on rencontra l'ennemi près d'Ostrowno, où il se trouvait dans une position avantageuse. Un combat sanglant eut lieu. La résistance fut vive, surtout le corps d'armée russe du général Ostermann s'y conduisit avec beaucoup de bravoure : il mit la plus grande opiniâtreté à défendre les défilés d'Ostrowno. Néanmoins l'ennemi fut forcé de se retirer.

Les maisons et les autres bâtimens d'Ostrowno et de Beehenkowiski furent remplis de blessés. Le lieu du combat fut jonché de cadavres d'hommes et de chevaux, que la forte chaleur faisait de suite entrer en putréfaction. J'ai vu, le 28, ce champ de

carnage; je n'ai pas d'expressions pour en rendre toutes les horreurs : partout des traces de sang et l'image de la mort frappaient les yeux; point d'inhumation pour les cadavres, qui empestaient l'air : c'était un foyer de la plus insupportable infection. Mais une horreur que ma plume hésite à retracer, c'est que parmi les morts étaient couchés encore des blessés, abandonnés à l'ardeur du soleil sans avoir seulement une goutte d'eau, mourant de soif, fumant de sang, criant de rage et de désespoir. Ces infortunés faisaient frémir la nature, perçant l'air des gémissemens les plus affreux, invoquant à grands cris le ciel et la terre pour obtenir la mort, pour avoir une fin à leurs cruelles souffrances. Détournons nos yeux de scènes aussi douloureuses, qui révoltent l'âme, et portons-les sur un sujet moins tragique.

Le combat d'Ostrowno terminé à notre avantage, nous nous portâmes sur la ville de Witepsk, près de laquelle l'ennemi avait pris position avec une force évaluée à cent mille hommes, et occupait une étendue au moins d'une lieue de terrain. Ce fut le 27 Juillet. Nous nous attendions à une affaire très-chaude ; mais il n'y eut que le seizième régiment de chasseurs et quelques compagnies de voltigeurs du neuvième régiment de ligne, qui, placés en avant d'un petit pont pour en favoriser le passage à nos troupes, ont été aux prises avec l'ennemi, et lui ont fait face avec leur intrépidité ordinaire. L'Empereur, afin d'assurer le succès de son plan d'attaque, s'occupa, le 27, à étudier et à reconnaître les posi-

tions de l'armée russe, résolut de l'attaquer le lendemâin, et donna ses ordres en conséquence. Mais dans la nuit l'ennemi décampa et poursuivit sa retraite.

Le 28 Juillet nous entrâmes à Witepsk, chef-lieu du gouvernement de ce nom, à trente-deux lieues nord-ouest de Smolensk, ville assez propre, et qu'on peut dire la plus jolie de la Lithuanie : elle est agréablement bâtie, située entre des collines sur la Dwina et la Widsba. Sa population s'élève à dix-huit mille âmes. On y remarque un château, une vingtaine de couvens et beaucoup de maisons élégantes. Toutefois nous ne fûmes pas plus heureux; la misère était toujours croissante; la destruction des vivres nous précédait partout; les habitans avaient pris la fuite : nous n'y rencontrâmes que des juifs et des pauvres.

A Witepsk, on établit divers hôpitaux, si urgens pour la grande quantité de malades et pour nos blessés du combat d'Ostrowno, augmentés par environ huit cents blessés de l'ennemi, tombés en notre pouvoir. Ces hôpitaux furent aussitôt encombrés de malades et de blessés. Mais je me trompe en disant des *hôpitaux!* tout y manquait; ces malheureuses victimes de la guerre, qui auraient dû inspirer le plus tendre intérêt, y étaient abandonnées aux privations et plongées dans un air infecté de miasmes putrides. C'étaient des foyers de désolation, des réduits pestiférés d'où l'on était repoussé malgré tous les efforts : le désordre, la malpropreté, l'encombrement de malades, le

manquement de vivres et de médicamens en faisaient de véritables lieux de mort. Aussi ces tristes lieux, si improprement appelés *hôpitaux*, ont été une source féconde du typhus. En rappelant à ma mémoire l'horreur qu'excitaient ces établissemens, je ne puis retenir mon indignation, je ne puis passer sous silence un des motifs, peut-être le principal de la misérable tenue de ces asyles de l'humanité souffrante ; d'ailleurs quand il s'agit de signaler des abus, aucune considération ne doit arrêter. Il m'est doux de pouvoir dire que les officiers de santé n'avaient aucune part à ces horreurs; leur zèle et leur philanthropie ne se sont jamais refroidis : ils s'affligeaient de voir leurs efforts pour ainsi dire infructueux, et de ne pouvoir le plus souvent prodiguer aux malades que des mots de consolation Mais je ne puis en dire autant de ces nombreuses légions, plus nuisibles qu'utiles, d'employés hospitaliers qui accompagnaient l'armée, et qui rappellent les abus les plus scandaleux et les plus atroces ; on peut, en toute sûreté de conscience, attribuer une très-grande partie du mal à leur coupable insouciance. Trois vices capitaux existaient dans le service de santé des armées françaises, vices qui de tous temps ont entravé les vues bienfaisantes des médecins et chirurgiens : trop peu de pouvoir pour ces derniers, ordinairement en butte à l'insolence, à la haine et aux vexations des employés ; trop de complication dans le système administratif, exclusivement confié à des personnes étrangères à l'art de guérir et à l'in-

térêt du malade ; trop peu d'honnêtes gens parmi les employés, dont le plus grand nombre était moins disposé à remplir ses fonctions qu'avide de faire sa fortune en spéculant sur les souffrances et la vie du soldat. Aussi ne voyait-on ordinairement ces *hôpitaliers*, pour nous servir d'une expression du baron Percy, animés de beaucoup de zèle et d'activité que lorsqu'il y avait ce qu'ils appelaient entre eux *quelque chose à faire*. Que de fois n'est-il pas arrivé que le malheureux soldat mourant de faim à l'hôpital, les employés ne lui faisaient aucune distribution de vivres, de crainte d'en manquer eux-mêmes ! Que de fois n'est-il pas arrivé qu'ils partageaient entre eux et leurs amis les vivres destinés à des blessés ou à des malades livrés aux tourmens de la faim !... Je ne puis m'empêcher d'accabler de ma juste colère ces hommes dont j'ai vu à Witepsk et maintefois ailleurs la table bien fournie pendant que le pauvre soldat périssait d'inanition ! Au souvenir de tant de scandale, mon cœur se soulève, mon sang bouillonne, passons outre ; car j'aurais de la peine à garder les convenances dans mes expressions.

A Witepsk, l'Empereur accorda quelques jours de repos à l'armée, ce que non-seulement la forte chaleur commandait impérieusement, mais ce repos était de toute nécessité pour rallier les troupes, pour laisser le temps à la longue file de traînards de rejoindre leurs corps et à la foule de malades d'arriver aux hôpitaux. Le grand quartier-général et la garde impériale se logèrent dans l'enceinte de cette ville.

Dans le commencement d'Août, le nombre des malades fut tellement considérable que j'ose avancer sans craindre de trahir la vérité que l'armée en comptait déjà jusqu'à quatre-vingt mille. L'entérite et la dysenterie exerçaient surtout les plus grands ravages. La multitude d'hommes atteints de flux de ventre apporta la plus horrible infection dans nos établissemens hospitaliers, dans lesquels la salubrité fut négligée tout-à-fait. Les dispositions hygiéniques à prendre dans les hôpitaux sont toujours de la plus grande urgence, surtout en campagne, ainsi que je l'ai dit précédemment; mais il faut redoubler d'efforts et de soin lorsqu'il y a des hommes affectés de diarrhée, pour éloigner l'infection qui provient de leurs déjections fréquentes : cela exige des mesures sanitaires spéciales.

A cette époque, les causes déterminantes de l'entérite et de la dysenterie étaient la mauvaise nourriture et la chaleur accablante du jour, suivie de la fraîcheur de la nuit.

A la fin du mois de Juillet et dans les premiers jours du mois d'Août, la chaleur fut tellement violente que j'ai entendu dire par plusieurs de nos militaires qui avaient été dans les sables brûlans du tropique, que le soleil n'y était pas plus ardent qu'il n'était alors en Russie, où, en même temps, les nuits étaient extrêmement froides et humides. Cette transition de la vive chaleur du jour à la fraîcheur de la nuit faisait le plus grand mal à notre armée. Sous l'influence d'une constitution atmosphérique chaude et de longue durée, les

maladies abdominales sont toujours fréquentes, parce que, pendant la chaleur, ainsi que je l'ai déjà dit antérieurement, l'action vitale se porte à l'extérieur, les organes de la digestion deviennent plus irritables et les alimens se digèrent difficilement : ce sont des causes déterminantes des irritations gastriques et d'autres inflammations des viscères du bas-ventre, qui, rétentissant sur d'autres organes, font naître de grands désordres dans l'organisme. C'est ce qui se fait observer dans les régions équatoriales et dans nos climats tempérés lors des fortes chaleurs d'été.

Dans le même temps, on remarquait aussi que le typhus, né d'abord spontanément de la saleté des vêtemens, que l'on ne pouvait changer ni seulement ôter la nuit, de la mauvaise nourriture, des privations, de l'épuisement, de la fatigue et de l'encombrement, devenait plus fréquent et plus grave par suite d'un plus grand rassemblement d'hommes sur le même point, par suite des émanations putrides que l'on respirait à tout moment le long de la route, sur laquelle étaient disséminés des corps morts et des débris d'animaux en putréfaction ; ajoutez à cela la grande chaleur et principalement l'altération de l'air dans les lieux encombrés de malades. Le typhus commençait à se signaler par le caractère contagieux. J'ai eu occasion de m'en convaincre pendant les huit à dix jours que le troisième corps, auquel j'appartenais, s'arrêta à Liosna et dans les entours de cette petite ville, dont les maisons sont en bois, sales et bâties

sur un terrain boueux. Nous rencontrâmes à Liosna des juifs, qui pour la plupart gagnèrent le typhus quelques jours après notre arrivée.

En même temps que Napoléon arrivait à Witepsk, le deuxième corps, sous les ordres du maréchal Oudinot, prit position à Polotsk, chef-lieu du gouvernement de ce nom, assez jolie ville, d'une population d'environ quinze mille âmes ; située près du confluent de la Polotka et de la Dwina ; remarquable par deux châteaux très-forts, un évêché et un beau couvent des Jésuites.

Ce ne fut que dans le couvent et dans quelques maisons de Polotsk que nos troupes trouvèrent des vivres, qui furent bientôt enlevés par la voracité de nos maraudeurs avant l'arrivée du deuxième corps. Le pont n'était pas encore établi, que déjà plusieurs de nos officiers et de nos soldats, poussés par la faim et dans l'espoir d'obtenir des secours alimentaires dans la ville, traversèrent la Polotka à la nage. Je me rappelle avoir passé moi-même à cheval cette rivière, risquant de me noyer, avec plusieurs officiers de l'état-major du troisième corps. Nous eûmes à nous applaudir de notre témérité, en trouvant à Polotsk un bon logement chez le pharmacien du couvent. J'y rencontrai avec une bien agréable surprise un de mes compatriotes, le Jésuite Jacobs, homme d'un vaste savoir et d'un excellent cœur. J'aime à rendre ici publiquement à cet ecclésiastique bien des grâces pour l'aimable accueil qu'il me fit, pour les attentions infiniment obligeantes qu'il me

témoigna, attentions si précieuses dans un moment où quelques bouteilles de vin, quelques livres de sucre et de café, quelques pains blancs et quelques jambons étaient des cadeaux d'une valeur inestimable.

Le deuxième corps établit à Polotsk plusieurs hôpitaux. Leur situation n'était pas moins déplorable que celle des hôpitaux de Witepsk.

Polotsk était une position militaire très-importante pour nous; car l'ennemi pouvait par là se porter sur nos derrières. Le corps d'armée russe, commandé par le comte de Wittgenstein, menaçait de déboucher par ce point. Le maréchal Oudinot avait ordre de s'y maintenir. Son corps d'armée souffrit beaucoup. Mais nonobstant les divers engagemens qu'il y eut avec l'ennemi, dont les forces étaient supérieures, et nonobstant son état de dénuement, ce corps s'y est soutenu glorieusement jusqu'au 18 Octobre. L'on peut dire que sa retraite de Polotsk mérite d'être consacrée dans les annales militaires comme un modèle dans ce genre : elle a rendu immortel le nom de Gouvion de Saint-Cyr, qui, le maréchal Oudinot étant blessé, commandait alors cette brave troupe.

Le 13 Août, nos corps d'armée, dont les uns avaient passé par Orcha, les autres par Babinovitchi, Liosna et Roudnia, s'assemblèrent à Rasasna. Le roi de Naples avec la cavalerie et le troisième corps établirent, vis-à-vis Khomino, dans la nuit du 13 au 14, deux ponts sur le Niéper, fleuve célèbre par de grands souvenirs, auquel les Grecs ont donné

le nom de Borysthène. Le général Eblé fit jeter trois ponts à Rasasna. Nous passâmes le fleuve sans la moindre résistance de la part de l'ennemi, et nous marchâmes sur Smolensk. Le cinquième corps de notre armée, commandé par le prince Poniatowski, était venu par Romanow pour se porter sur la route de cette ville. La jonction de ces différens corps d'armée offrit un appareil militaire des plus imposans; mais la réunion de tant de troupes sur le même point augmenta prodigieusement la disette et les maladies.

Le 14 Août dans l'après-midi, le corps du maréchal Ney et la cavalerie du roi de Naples trouvèrent la division russe commandée par le général Neverofski à Krasnoï, petite ville construite en bois. Nos troupes fondirent sur l'ennemi avec leur impétuosité habituelle. Il résista au premier abord vigoureusement; mais dans un instant il fut culbuté par Ney et se retira sur Smolensk. Ce furent le 2e régiment d'infanterie légère et les braves Wurtembergeois, faisant partie de notre troisième corps, qui, ainsi que le 3e régiment de chasseurs, contribuèrent le plus à cet avantage. Les ponts de Krasnoï étant détruits, on ne put poursuivre l'ennemi avec assez de promptitude. Notre cavalerie, obligée à faire un détour sur la gauche, ne l'atteignit qu'à une certaine distance au-dessus de la ville. Ce combat coûta à l'ennemi la perte de plusieurs pièces de canon et de quinze-cents à deux mille hommes tués ou prisonniers. On prétendait que, si l'arrivée de notre artillerie

n'eut pas été retardée par le défilé de Krasnoï, personne de cette division ne nous aurait échappé.

Le 16 Août, l'armée française arriva devant Smolensk, chef-lieu du gouvernement de ce nom, évêché suffragant de Gnesne. Cette ville d'une population de quatre à cinq mille âmes est située sur la rive gauche du Niéper, à peu près à quatre-vingts lieues de Moscow; bâtie sur deux montagnes et dans une vallée, ou disons plutôt qu'elle est bâtie sur le Niéper même, car sur la rive droite il y a un faubourg séparé de la ville par le fleuve et réuni à cette dernière par deux ponts, ce qui donne de loin une perspective de deux villes.

Nous remarquions à Smolensk un château sur une montagne, une cathédrale fort élevée, jouissant d'une certaine célébrité, plusieurs tours et clochers. La plupart des maisons étaient en bois et d'une architecture gothique.

La ville était environnée de murailles en pierres et en briques de vingt-cinq à trente pieds de haut sur quinze d'épaisseur, surmontées de tours à trois étages, placées aux angles. Outre ses murailles, elle était très-forte par sa position naturelle; elle était entourée, en grande partie, par un profond ravin, par des défilés et des précipices, et de plus défendue du côté de Krasnoï par un large fossé et une citadelle en terre de plusieurs bastions, enfin elle était tellement forte que de tous temps elle a été regardée comme le boulevard de Moscow; elle offrait donc à l'ennemi tous les avantages possibles pour la défense. Ses remparts étaient armés d'une

artillerie formidable, dont il y avait une quantité de pièces du plus gros calibre. Elle était occupée par trente mille hommes de l'armée russe, dont le reste était en réserve sur les hauteurs de la rive droite du Niéper, qui dominent la ville, et au moyen des trois ponts construits sur le fleuve les troupes de l'ennemi communiquaient ensemble.

Aussitôt que nous sommes venus, le 16, devant Smolensk, le maréchal Ney, appuyé et secondé par la cavalerie du roi de Naples, voulant reconnaître la citadelle, ordonna à un bataillon du quarante sixième régiment d'avancer sur les troupes russes qui lui étaient opposées. Cette attaque dirigée par Ney lui-même, qui reçut une balle à travers sa cravatte, fut vraiment héroïque; mais elle ne dura qu'un instant, parce que s'apercevant de la supériorité numérique et locale de l'ennemi, il fit cesser le feu.

Tout nous porta à croire que les Russes nous auraient livré le lendemain une bataille générale, surtout quand nous vîmes revenir sur Smolensk les deux corps d'armée aux ordres de Barclay et de Bagration. Mais ce mouvement avait pour but de donner le temps d'évacuer les magasins et de favoriser la fuite aux habitans. Le 17, il ne restait en troupes à Smolensk que les trente mille combattans russes dont j'ai parlé; les autres se retirèrent sur la route de Moscow. Barclay, qui commandait en chef l'armée russe, envoya le général Bagration à Doroghobouj, attendu qu'il crut que

la masse de notre armée se portait sur Elnia pour se mettre entre l'armée russe et Moscow.

Le 17, la ville de Smolensk fut attaquée avec cette intrépidité commune au soldat français ; une canonade épouvantable se fit entendre. La valeur des Russes ne le cédait en rien à celle des nôtres ; ils se défendirent de manière à nous donner la plus haute idée de leur bravoure : placés sous une pluie de mitraille et de boulets, sous le feu d'artillerie le plus meurtrier, rien n'arrêta leur courage ; il fut inébranlable et leur résistance des plus héroïques. Les deux armées se battirent avec le plus grand acharnement, et je peux confirmer ce que l'on a dit que la bataille de Smolensk a été aussi glorieuse pour les assiégés que pour les assiégeans. Une grêle d'obus et de bombes que nous lançâmes sur la ville mit le feu dans plusieurs endroits, qui se communiqua rapidement à ces maisons de bois et envahit bientôt divers quartiers ; l'incendie devint des plus terribles, lorsque l'ennemi, environné de morts et de mourans, serré de tous côtés par le fer et les flammes, se voyant forcé de quitter la ville, et déterminé à tout détruire, mit lui-même le feu aux magasins et à d'autres bâtimens. Les tourbillons de flammes et les épaisses colonnes de fumée qui s'échappaient du sein de la ville, le bruissement de l'incendie et le fracas causé par l'écroulement des bâtimens formaient, pendant la nuit, un spectacle à la fois effrayant et curieux à voir.

Smolensk étant dévasté de fond en comble,

l'ennemi fut obligé par le feu terrible qui poursuivait ses ravages d'abandonner les décombres de cette malheureuse ville, qui ne pouvait plus nous offrir la moindre ressource. Il la quitta à une heure après minuit et passa sur la rive droite du Niéper, en brûlant les ponts derrière lui. Ce fut à la pointe du jour que les Polonais, commandés par le brave prince Poniatowsky, y entrèrent.

Lorsque dans la matinée du 18, nous fîmes notre entrée dans cette ville, ravagée par les projectiles et dévorée par le feu, nos yeux n'étaient frappés que par des ruines, des cadavres, des mourans, des blessés et par le désespoir; on voyait avec horreur sous les monceaux de cendres des squelettes humains calcinés; de nombreux blessés étaient couchés ou se traînaient gémissant dans les débris des maisons brûlées; de malheureux habitans, l'âme glacée d'effroi et de douleur, erraient partout au milieu de cette désolation et cherchaient en vain des membres de leur famille tués par le fer ou les flammes; d'autres, assis devant les cendres encore fumantes de leurs demeures, s'arrachaient les cheveux : tableau affligeant que je ne saurais jamais peindre avec assez de force et de vérité. L'aspect de la ville rappelait les désastres qui signalèrent la chute de Troie et de Carthage. A la vue de tant d'horreurs, dont je ne puis me ressouvenir qu'en frissonnant, des sentimens douloureux se réveillaient dans l'âme la moins sensible : tous ceux d'entre nous qui étaient doués de quelque humanité avaient le cœur brisé, les yeux mouillés de larmes de compassion, ils étaient pétrifiés......

Les hommes de notre armée qui entrèrent les premiers à Smolensk, y trouvèrent de la farine, de l'eau-de-vie et du vin ; mais tout cela fut dévoré dans un instant.

Le peu de bâtimens qui étaient encore debout furent employés pour servir d'asyles à nos blessés, dont le nombre fut évalué à dix mille, ainsi qu'aux nouveaux malades qui s'étaient déclarés depuis Witepsk. Mais hélas! que dis-je? servir d'asyles n'est pas le mot ; ces bâtimens furent bientôt des foyers d'infection dans lesquels ces malheureux, au lieu de trouver du soulagement à leurs souffrances, ne trouvèrent que leur tombeau. Je puis dire que, si l'on était affligé, en entrant dans Smolensk, par les ravages et l'aspect hideux de la mort, il n'était pas moins douloureux de voir le sort cruel des malades et des blessés, entassés les uns sur les autres, couchés sur la terre sans paille, en butte à leurs maux, sans vivres et manquant de tout. O vous infortunées victimes! vous qui pour la plupart aviez été arrachées aux larmes de vos pères et de vos mères, et forcées de suivre la carrière des armes ; vous qui étiez le soutien, l'espérance et l'orgueil de vos familles ; vous braves qui aviez défié mille fois la mort et consacré les trophées de tant de victoires éclatantes; vous que le sort des armes avait respectés dans tant de combats, qui aviez en tant d'occasions scellé de votre sang votre fidélité à l'honneur; vous dont l'univers admirait le courage et le dévouement, pouviez-vous vous attendre à être ainsi abandonnés!.... Que n'ai-je le talent de crayonner

les prodiges de vaillance et les souvenirs trop touchans que vous rappelez! que n'ai-je toute l'éloquence nécessaire pour honorer votre mémoire ennoblie par la bravoure, les souffrances et la mort, et que n'ai-je surtout les forces de faire abhorrer à jamais la guerre, cet horrible fléau de l'humanité!

Dans nos hôpitaux de Smolensk ou pour mieux dire dans ces cloaques de misères et d'infection, on a pu observer toute l'influence des miasmes putrides sur la production du typhus et de la gangrène d'hôpital, miasmes provenant de la malpropreté, de l'encombrement des malades et surtout des blessés, qui, comme on sait, corrompent extrêmement l'air par la suppuration de leurs plaies.

Lorsque nous eûmes pris Smolensk, plusieurs d'entre nous, dans la croyance que cette guerre n'avait d'autre but que le rétablissement du royaume de Pologne, s'imaginaient que nous allions nous arrêter, que Napoléon, maître de la Lithuanie, allait établir son armée sur le Niéper et la Dwina et organiser le royaume de Pologne. Cette idée était, en effet, tellement raisonnable qu'elle devait se présenter à l'esprit de tout homme pensant. Il est de toute probabilité que, si à cette époque Napoléon eut pris le sage parti de donner à ses troupes des quartiers d'hivers sur le Niéper et la Dwina; de faire former dans la Lithuanie des magasins suffisamment pourvus de vivres et de fourrage; d'y faire établir de bons hôpitaux, non moins nécessaires pour la conservation d'une armée; d'é-

riger en royaume le Duché de Varsovie, qui lui était réellement dévoué, en l'agrandissant des provinces qu'il avait conquises sûr l'ennemi, et de mettre à la tête de ce royame un prince de confiance et capable de se concilier l'attachement des Polonais, tel que le brave et excellent Eugène de Beauharnais, que l'on désignait dans ce temps comme destiné à devenir Roi de Pologne; il est, dis-je, de toute probabilité que Napoléon aurait fini par subjuguer la Russie: il aurait pu renforcer son armée et aller, l'année suivante, à Moscow et à Saint-Pétersbourg, prescrire ses conditions de paix.

Pendant que les uns croyaient que l'armée se serait arrêtée sur le Niéper et la Dwina, d'autres étaient dans l'idée qu'elle se serait portée sur Saint-Pétersbourg. Nous étions à deux grandes routes dont l'une conduit à cette dernière ville et l'autre à Moscow; mais bientôt les conjectures se dissipèrent, les ponts détruits par l'ennemi furent rétablis, nous franchîmes le Niéper pour poursuivre les Russes dans leur mouvement rétrograde.

Le 19, notre troisième corps, formant l'avant-garde, passa sur la rive droite du fleuve, à la pointe du jour, étant éclairé par les flammes qui s'élevaient du faubourg en feu. Comme nous nous attendions à rencontrer l'ennemi sur cette longue pente, que nous montâmes à la faveur de l'incendie, le maréchal Ney avait donné l'ordre de marcher en silence et avec toute la circonspection que la prudence dicte en pareil cas. Nous n'y vîmes que

des cosaques, s'enfuyant à l'approche de nos soldats. Parvenu à la hauteur, Ney s'arrêta quelques heures pour s'assurer de la route que l'ennemi avait prise. Entre-temps d'autres troupes passaient également le Niéper; des reconnaissances furent poussées sur les deux routes de Saint-Pétersbourg et de Moscow. Nous rencontrâmes, à une lieue de Smolensk, une division russe de cinq à six mille hommes, placée sur des hauteurs. C'était le dernier échelon de l'arrière-garde ennemie. Le 4.e et le 72.e régiment d'infanterie de ligne fondirent sur cette division, qui se replia vers Valontina. Après avoir découvert l'infanterie russe sur la route de Moscow, vers les onze heures du matin, Ney se mit aussitôt à sa poursuite, l'attaqua vigoureusement, et une nouvelle affaire très-sanglante s'engagea. Nous étions à deux lieues de Smolensk, devant le coteau de Valontina, sur lequel l'ennemi avait pris position. Placé sur une hauteur qui barait la route, il était dans une position des plus fortes. On la regardait dans le pays comme imprenable, parce que les Russes y avaient battu les Polonais dans les anciennes guerres, ce qui avait fait donner à cet endroit le nom de *champ sacré*. La transmission superstitieuse de ce nom, consacré par la mémoire des temps, devait produire le meilleur effet sur le courage des soldats russes, si imbus de préjugés.

Un défilé étroit, un ruisseau, un terrain marécageux et peu convenable au déploiement de notre artillerie, protégeaient l'ennemi. Le maréchal Ney l'attaqua avec toute son intrépi-

dité, quoique beaucoup inférieur en nombre. Après un combat des plus acharnés de part et d'autre, qui avait duré quatre à cinq heures, Ney fut renforcé par une division, commandée par le général Gudin. Celle-ci, malgré le feu meurtrier de l'artillerie russe, parvint à passer le ruisseau, au passage duquel ce général fut blessé mortellement par un boulet, et remplacé par le général Gérard. Ayant forcé ce passage, nos troupes enlevèrent au bout de quelques heures la position de l'ennemi, dont les forces étaient cependant supérieures aux nôtres.

A ce combat qui se prolongea jusqu'à neuf heures du soir, l'armée française acquit une nouvelle gloire : la conduite de nos troupes qui y ont été engagées, fut au-dessus de tout éloge. Il m'est agréable de rappeler que le troisième corps, auquel je me glorifie d'avoir appartenu, s'y distingua d'une manière digne du héros qui le commandait. A propos de ce combat meurtrier, on assure que Napoléon, en voyant ces fortes positions enlevées par nos troupes, dit avec enthousiasme : *avec de semblables soldats, on doit aller au bout du monde. Allons; allons à Moscow !....*

Nos blessés de Valontina, dont le nombre pouvait être de quatre à cinq mille hommes, furent dirigés sur Smolensk. Ces infortunés allèrent partager le sort affreux et désespéré de ceux que nous avions laissés dans cette ville en proie à la misère et à l'infection.

Le combat de Valontina décidé à notre avantage,

l'Empereur poursuivit l'ennemi dans sa retraite. Le 23 Août, le grand quartier-général de l'armée partit de Smolensk. Quelque fatigués, quelque affaiblis que nous fussions; quelque épuisés et harassés que fussent nos chevaux, qui dépérissaient de jour en jour et crevaient par centaines; quelque immense que fut la quantité de nos malades et blessés, dont on se souciait fort peu, il fallait s'avanturer sur la route de Moscow, sans mesurer l'étendue du danger et des chances que nous allions courir, sans vivres, sans magasins et sans assurer nos derrières! On prétend que plusieurs généraux, prévoyant l'abime où Napoléon allait se jeter, lui représentèrent les suites fâcheuses attachées à cette manière de marcher en avant, qui ne pouvait manquer d'assurer aux Russes une victoire certaine; mais inaccessible au conseil dès qu'il s'agissait de domination, il ne voulut écouter aucun avis; il ne songea qu'à se porter sur Moscow et à dicter la paix dans cette ancienne capitale, ce qui rappelle assez les bravades de Charles XII, lorsque Pierre le Grand, après la bataille de Hollosin, fit hasarder quelques propositions de paix: le roi de Suède répondit au gentilhomme polonais envoyé par Pierre: *je traiterai avec le Czar à Moscow* (*a*). Alors Charles XII était aussi loin de penser aux désastres qui l'attendaient à Pultava, que Napoléon était loin de prévoir l'incendie de Moscow et les résultats funestes qu'il a opérés.

(a) Histoire de Charles XII, par Voltaire.

On dit que c'était un point de la tactique de Napoléon de marcher en avant sans approvisionner ses troupes, et qu'à cela il a dû ses nombreuses et éclatantes victoires. Il serait facile de démontrer toute la fausseté d'un pareil raisonnement, s'il avait besoin d'être réfuté. La campagne de Moscow en a assez prouvé l'absurdité, elle a fait voir tous les maux et tous les inconvéniens auxquels une semblable méthode peut donner lieu. Les victoires de Napoléon ne peuvent pas être raisonnablement attribuées à un système aussi barbare, véritable fléau pour les armées et pour les peuples; il les devait à la bravoure et au dévouement de ses troupes, à ses excellens officiers, à ses talens militaires et en partie à l'ignorance où étaient, quant aux connaissances dans l'art de la guerre, les nations auxquelles il la faisait, et qui avec lui se sont formées dans ce métier destructeur du genre humain. Si Napoléon faisait aujourd'hui la guerre à la Prusse, il ne remporterait probablement plus de victoires comme celles d'Eylau et de Friedland, parce que l'armée prussienne est devenue, sous le rapport de sa composition et de sa discipline, peut-être la première de l'Europe, surtout depuis que le roi a eu la sage politique de renvoyer de son service les étrangers et de former une armée toute nationale et composée d'honnêtes gens.

S'être engagé dans la route de Moscow, comme a fait Napoléon, ce fut assurément une grande faute, n'en déplaise à ceux qui ont cherché à la justifier; une faute que rien ne saurait excuser. La

prudence est une des premières qualités du général; elle lui commande, et c'est même son devoir, lorsqu'il entre en pays ennemi, de ne jamais perdre de vue combien il est essentiel, quelle que soit la supériorité physique et morale de ses troupes, de se former une bonne base d'opérations, de ne pas exposer ses soldats à la disette, de bien garder ses derrières et de se ménager une retraite dans le cas où il serait battu : voilà les principes fondamentaux de l'art de la guerre, principes qu'un général ne peut oublier sans se rendre coupable. Aussi a dit avec raison un tacticien célèbre : *le moyen d'aller vite en pays ennemi est d'aller sagement;* maxime que Napoléon aurait dû se rappeler, au lieu de marcher à grands pas vers sa ruine.

Aussitôt que nous entrâmes dans la vieille Russie, que nous nous engageâmes dans la route de Moscow, qui nous a été si funeste, nous vîmes le plan de l'ennemi mieux suivi et mieux maintenu. Les habitans, poussés par leur fanatisme et par leur attachement pour l'Empereur Alexandre, si digne d'être aimé, concouraient unanimement de tous leurs moyens à sévir contre nous, c'est-à-dire à faire réussir le plan arrêté et observé avec persévérance pour nous entraîner dans notre perte : tout fut détruit et enlevé à mesure que nous approchions, les habitations furent incendiées, nous ne trouvâmes sur cette route ni fourrage ni vivres ; et comme il n'existe pas de juifs dans cette partie de la Russie, nous ne rencontrâmes plus personne : tous les habi-

tans indistinctement avaient pris la fuite, même plusieurs d'entre eux, avant de s'enfuir, mettaient le feu dans leurs propres maisons. Nous fûmes donc dans un désert complet; nous continuâmes à marcher au milieu de flammes et de ruines, et quoique accablés de lassitude et exténués de privations, nous n'eûmes pas moins à faire des marches extrêmement fortes : aussi vit-on tomber sur la route une foule d'hommes hors d'état de résister à la fatigue, que la faim redoublait. Notre situation pitoyable d'alors n'est pas à décrire : il est impossible de donner une juste idée de la pénurie des vivres et des souffrances auxquelles nous fûmes en proie; souvent même nous n'avions pas d'eau pour calmer la soif, qui nous tourmentait par suite de la marche et de la poussière. Dans cette terrible position, la plupart de nos militaires qui auparavant avaient brûlé du désir de se distinguer et de vaincre, ne voyant point un terme à leurs maux, éprouvèrent un grand abattement moral : même toute l'armée, par l'horreur des misères qui la pressaient sans discontinuer, tomba dans le découragement, qui séconda puissamment les causes morbifiques qui nous assiégeaient de tous côtés avec tant de violence. Qui de nous pouvait alors ne pas prévoir les suites malheureuses de notre expédition? Notez que pendant que nous marchions sur Moscow, une armée russe de cinquante à soixante mille hommes sortit de la Volhinie pour nous couper les derrières, et porta l'alarme jusque dans Varsovie.

Le 26 Août, le grand quartier-général de l'armée

fut à Doroghobouj, ville de huit à neuf mille âmes de population. Le 27 à Slawkovo ; le 28 près de Semlovo ; le 29 dans un château à une lieue en arrière de Wiasma, et le 30 il arriva dans cette dernière ville, agréablement située sur la rivière de ce nom ; d'une population de neuf à dix mille âmes ; renfermant beaucoup de belles maisons et comptant près de quarante églises. En nous approchant de Wiasma, nous vîmes de loin les flammes s'élever de son sein. Avant de se retirer l'ennemi la dévasta et y mit le feu. Tous les habitans prirent la fuite vers Moscow.

Avant d'entrer à Wiasma, dont l'ennemi avait brûlé les ponts, notre avant-garde eut une escarmouche avec l'arrière-garde de l'armée russe ; mais elle ne dura que quelques instans.

Nos soldats, touchés du sort déplorable que cette ville élégante allait éprouver, s'employèrent avec activité à éteindre l'incendie, et parvinrent à le maîtriser de manière à sauver une partie de Wiasma. Les maisons respectées par le feu furent destinées à abriter la grande quantité des malades incapables de se traîner plus loin.

A cette époque, à laquelle le froid de l'automne commençait à se faire sentir, l'angine, les affections inflammatoires de poitrine, les phlegmasies des viscères du bas-ventre, principalement la diarrhée et la dysenterie, la fièvre gastrique, le typhus et la fièvre lente, étaient extrêmement communes.

De Wiasma l'armée se porta sur Ghiatz, ville de six à sept mille âmes, située sur la rivière de ce

nom, et où la dévastation nous devança. Nous y remarquâmes beaucoup de maisons en pierres et en briques, plusieurs clochers et des fabriques de toile. Tous les habitans en avaient fui vers Moscow comme ceux de Wiasma. Notre avant-garde y arriva le 1er Septembre. Elle poursuivait l'ennemi avec tant de promptitude qu'il n'eut que le temps de brûler la partie de la ville de l'autre côté de la rivière, dont il avait détruit le pont.

A Ghiatz, nous apprîmes par des prisonniers que le maréchal Kutusoff avait pris le commandement en chef de l'armée russe, jusque-là confié à Barclay, et qu'il était décidé à nous livrer bataille dans la plaine de Borodino. Napoléon accorda donc deux jours de repos à son armée pour la rallier, pour nettoyer les armes et se préparer au combat.

Le 5, notre armée se remit en mouvement et partit de Ghiatz. L'avant-garde rencontra l'arrière-garde de l'ennemi à quelques lieues de là aux villages de Fomkino et de Doronino, et la culbuta de suite vers le village de Swardino, où les Russes avaient établi sur un mamélon une batterie de plusieurs pièces. Dans cette position, l'ennemi résista rudement, et pendant une couple d'heures la canonade et la fusillade furent très-chaudes. L'ennemi, étant repoussé, se diriga vers le village de Borodino.

Nos troupes étaient à la veille d'attaquer le camp retranché de Mojaïsk. C'est à deux lieues et demie de cette petite ville, et à vingt-quatre lieues de Moscow, que le 7 septembre se donna cette trop fameuse bataille dont les siècles futurs n'effaceront

pas le souvenir, bataille appelée par les Français : *bataille de la Moskwa*, et par les Russes *bataille de Borodino*. Voici le moment où il me faudrait assurément plus d'usage dans l'art de peindre les grands événemens, où il faudrait assurément une toute autre plume que la mienne pour décrire en traits de sang cette journée de carnage, où les deux armées combattantes s'immortalisèrent par leur bravoure. Je sens ici vraiment avec peine les bornes de mes talens; je voudrais faire dignement à chacune d'elles sa part d'éloge : jamais éloge ne serait plus digne de l'attention du lecteur.

Le 6 Septembre, l'Empereur, étant sûr que l'ennemi allait tenir, adressa la proclamation suivante à ses troupes :

« Soldats, voilà la bataille que vous avez tant
» désirée. Désormais la victoire dépend de vous;
» elle nous est nécessaire, elle nous donnera l'abon-
» dance, de bons quartiers d'hiver et un prompt
» retour dans la patrie. Conduisez vous comme à
» Austerlitz, à Friedland, à Witepsk et à Smolensk,
» et que la postérité la plus reculée cite votre con-
» duite dans cette journée; que l'on dise de vous :
» *il était à cette grande bataille sous les murs de*
» *Moscow.* »

Le 6, le canon ne ronflait pas encore : on n'entendait pas même tirer un seul coup de feu, on se préparait de part et d'autre, et nos soldats attendaient avec impatience le moment de se mesurer avec l'ennemi. Ce jour-là, Napoléon s'occupa de reconnaître la position de l'armée russe et donna

les ordres nécessaires aux différens corps pour l'attaquer le lendemain.

Il est trop honorable pour l'armée française, dont le souvenir me sera toujours cher, pour ne pas le faire remarquer qu'à la Moskwa, elle n'était pas plus nombreuse que l'armée ennemie, si formidablement retranchée! La fatigue, les privations, les combats et surtout les maladies l'avaient extrêmement diminuée. Notre troisième corps, dont je puis parler avec le plus de connaissance de cause, étant fort de quarante-trois mille hommes au commencement de la campagne, comptait à la Moskwa tout au plus douze mille hommes sous les armes. Napoléon avait encore avec lui en tout environ cent-vingt ou cent-trente mille combattans, et l'on en comptait autant à Kutusoff.

Le 7, à peine le jour se montre que la mort va lancer ses foudres dans les rangs des plus braves armées qui aient jamais existé. Il est six heures et demie du matin, il fait un beau soleil, que l'Empereur, pour exhorter ses guerriers et les électriser d'un souvenir glorieux, compare au *soleil d'Austerlitz*. Les généraux russes, imitant l'exemple de Moïse dans le désert qui espérait décider par les prières du sort des batailles, font réciter la prière à leurs soldats. Un coup de canon part de l'une de nos batteries pour donner le signal de l'attaque : au même instant une autre de nos batteries fait une décharge de plus de cent bouches à feu. Alors, quelle scène épouvantable! une épaisse fumée se répand, l'air est fendu en tous sens par les boulets

et la mitraille, la terre tremble, elle semble se transformer en salpêtre et en soufre, un violent ronflement sans interruption se fait entendre, le bruit du fer et de l'airain, le sifflement des boulets, l'explosion des obus et de la mitraille, la fusillade qui s'engage sur tous les points, le fracas et le tumulte des armes, les harangues, les cris de commandement et de rage, les lamentations des blessés, tout se confond; on se charge réciproquement avec toute la force que la fureur est capable d'ajouter à la bravoure : environ douze cents bouches à feu de part et d'autre portent sans cesse la déstruction et la mort. Le sang jaillit de tous côtés, ce n'est partout que le plus effroyable carnage..... Les soldats français et russes se battent comme des lions furieux : rivalisant d'ardeur et de courage, ils font preuve d'une valeur et d'une énergie qui semblent surpasser tout ce que l'histoire cite de plus héroïque. Il serait difficile de trouver dans les fastes militaires des exemples d'une intrépidité aussi acharnée.

Le nombre des blessés et tués que les deux armeés combattantes ont eu dans cette journée meurtrière, a été évalué à quatre-vingt mille, dont quarante-cinq mille russes.

Nous étions dans une position où il s'agissait de vaincre ou de succomber à nos misères. Nous pensions qu'elles finiraient à Moscow : Moscow était notre point de salut et occupait toute notre imagination, comme le port occupe celle du marin fatigué d'une longue tempête. L'espérance de voir bientôt un terme à nos misères, redoublait le cou-

rage des troupes françaises, qu'aucun danger ne pouvait faire reculer, et qui semblaient avoir adopté pour divise : *la victoire ou la mort*, tandis que les Russes, reconnus de tous temps par leur valeur, se sentaient humiliés de notre approche de leur ancienne capitale ; voulant la sauver, ils étaient inébranlables dans leurs retranchemens comme un roc au milieu des vagues, ils repoussaient nos mouvemens en se défendant avec une espèce de désespoir. En les combattant et les vainquant, nos braves admiraient leur vaillante conduite

La bataille dura toute la journée. La victoire, qui nous avait été si fortement disputée, s'étant décidée en notre faveur, nous enivra de joie. Je ne puis le passer sous silence, car j'ai trop de plaisir à le dire, le maréchal Ney eut encore une large part à la gloire dont les aigles françaises venaient d'être comblées, ce qui valut à ce grand capitaine le titre de prince de la Moskwa. Après cette sanglante bataille, l'Empereur Napoléon nous annonça la conquête de la paix et de bons quartiers d'hiver ; mais hélas! il ne fut pas aussi bon prophète que général.

S'il est vrai que le succès d'une bataille doit être estimé en raison du nombre des morts et en raison des difficultés, on peut dire sans crainte d'être démenti, que des nombreuses victoires qui ont éternisé les armées de Napoléon, aucune n'a été aussi glorieuse que celle remportée à la Moskwa, car il est certain qu'aucune n'a été achetée aussi chèrement et obtenue avec autant de difficulté. Elle peut être comparée aux victoires les plus glorieuses de

l'ancienne Rome. Je ne puis m'empêcher de faire observer en passant que ceux qui, comme moi, ont été témoin oculaire de cette bataille, et qui sont encore au nombre des vivans, doivent être affligés profondément, quand ils pensent au malheureux sort essuyé depuis par plusieurs de ces braves qui ont couru le danger de cette cruelle journée, ou pour mieux dire qui à la Moskwa ont rendu leurs noms historiques. Je voudrais donner libre carrière à mes sentimens d'admiration et d'attendrissement pour eux; mais je sens que, malgré moi, je me laisserais aller trop loin.

Il est à déplorer que la bataille de la Moskwa, si brillante pour notre armée, ait coûté tant de sang, et qu'elle ait été accompagnée de tant d'horreurs. Je n'ai pas d'expressions pour faire le récit de l'aspect que présentait le champ de bataille, ayant plus d'une lieue carrée d'étendue. Au seul souvenir de ce spectacle affligeant, quelle âme ne serait pas déchirée?... Il fallait être dépourvu de tout sentiment pour ne pas frissonner d'effroi à la vue de l'énorme quantité des cadavres d'hommes et de chevaux, des mourans et des blessés!... Partout où l'on promenait ses regards, on ne voyait que la mort et les souffrances. Que de malheureux blessés erraient dans ces champs ravagés et cherchaient vainement un asyle et des secours! Mais ce qui surpassait de beaucoup tout ce que l'on peut s'imaginer de plus horrible, et ce que je ne puis rappeler sans supplier le lecteur de se faire la violence que je me suis faite pour ne pas laisser tomber la

plume de la main, ce fut cette foule des blessés abandonnés sur le champ de bataille, privés de tout secours, exposés au froid de la saison (à cette époque les nuits étaient très-froides et humides), exténués par la faim, les douleurs et la perte du sang qui coulait de leurs plaies, n'ayant pas seulement de l'eau pour appaiser leur soif, jetant d'épouvantables hurlemens et les cris les plus douloureux, et implorant la mort, seule consolation qu'ils eussent à espérer !... Ces scènes tragiques, qui brisaient le cœur de l'homme le moins sensible, se présentaient principalement dans l'intérieur des ravins, où ces malheureux s'étaient réfugiés, pendant la bataille, afin de se soustraire à d'autres coups. Mais, malgré toute l'étendue de cette horreur, étaient-ils plus à plaindre que les blessés qui trouvaient à se mettre à l'abri de l'âpreté de la saison? L'église de Borodino, le vaste couvent de Kolotskoë et les bâtimens environnans du champ de bataille, étaient tous remplis de blessés; là, ces infortunés étaient accumulés, couchés par terre et la plupart sans paille, abandonnés aux privations de tout genre et sans le moindre moyen d'adoucir leurs maux, enfin partout où ils étaient relégués, on ne voyait que l'effroi et le désespoir : plusieurs d'entre eux, retenus dans des bâtimens qui furent saisis par le feu, périrent dans les flammes. La fin de ceux-ci, tout affreuse qu'elle était, le fut encore moins que celle des blessés graves qui leur survécurent; entassés comme ils l'étaient dans des lieux ou, par l'effet des émanations putrides, provenant de l'en-

combrement et de la malpropreté, leurs plaies étaient frappées de gangrène nosocomiale, et où le typhus exerçait toutes ses fureurs : heureux ceux qui, confinés dans ces lieux en attendant la mort, purent cesser bientôt de vivre! Le cœur me saigne en songeant à l'état affreux où se trouvaient ces infortunées victimes. Je suis incapable de faire la narration des souffrances auxquelles étaient en général réduits les blessés et les malades, ou pour mieux dire la plume se refuse à les décrire dans toute leur étendue....

Le 8 Septembre, nos troupes poursuivirent l'ennemi dans sa retraite sur Moscow. Afin de gagner le temps d'évacuer son matériel et le grand nombre de ses blessés, dont vingt mille étaient en route pour l'ancienne capitale de la Russie, il nous résista vivement à Mojaïsk ; mais il en fut promptement délogé. Il faut convenir que, dans diverses occasions, les Russes ont montré qu'ils prenaient de leurs malades et de leurs blessés tous les soins que la rigueur des circonstances pouvait permettre ; et vraiment il y a aujourd'hui peu d'armées où l'on s'occupe des malades avec autant de sollicitude que dans les armées de Russie. Les hôpitaux n'y sont jamais l'objet d'une honteuse économie comme dans d'autres pays : on n'y connaît que la véritable économie, celle qui a pour but la conservation des malades.

Le 9 Septembre, le grand quartier-général de notre armée entra à Mojaïsk. La ville était ravagée de fond en comble et brûlée en partie. Il n'y avait ni vivres ni habitans : nous n'y trouvâmes que quel-

ques milliers de blessés de l'armée russe, que l'ennemi, poursuivi avec une grande vivacité, n'avait pas eu le temps d'évacuer. Ces malheureux furent condamnés à partager le sort lugubre réservé aux nôtres. On prétend que, par égard pour ces blessés, les Russes n'avaient pas incendié cette ville : elle ne fut brûlée qu'en partie et accidentellement par le feu d'artillerie. Sous les débris des bâtimens incendiés, on voyait une quantité de cadavres grillés, restes hideux des blessés que les flammes avaient achevés. Le 12, le grand quartier-général quitta Mojaïsk pour se rendre à Peselina, et le 13 il fut au château de Berwska et dans les environs.

A cette époque, les maladies mentionnées précédemment continuèrent. La dysenterie et le typhus ravageaient avec fureur. Nos forces s'affaiblissant dans une progression infinie, nous laissâmes à Mojaïsk et partout où nous passâmes un nombre indéterminé de malades, dont on ne s'inquiétait guère.

Dans cet état de dépérissement, l'armée marchait sur Moscow, accablée de lassitude, mourant de faim et trouvant dans chaque jour un nouveau jour de souffrance. Le 11 Septembre, notre avant-garde, commandée par le roi de Naples, et la jeune garde impériale curent près de Krimskoë, où l'ennemi avait pris position, une affaire assez vive, mais qui ne dura qu'un instant. La terreur se répandit à Moscow, où bientôt les illusions de triomphe que Napoléon se créait depuis la victoire de la Moskwa allaient s'évanouir.

Sur la route sablonneuse de Mojaïsk à Moscow,

tout était totalement dévasté ; nous ne rencontrâmes dans les villages par où nous passâmes et dans ceux sur les côtés, que des blessés russes que l'ennemi n'avait pu emmener. Ces malheureux, désespérés d'être abandonnés aux plus cruelles privations, en proie à la faim, à la soif et aux souffrances, faisaient naître en nous la plus vive pitié. Sur cette route désolée, dis-je, nous ne trouvâmes pas même de la paille ; l'eau était rare, et quand on avait le bonheur de découvrir une source, elle était d'ordinaire bourbeuse, souillée de toutes sortes d'ordures et très-souvent infectée de cadavres, ce qui n'empêchait pas que mourant de soif, l'on se jetât dessus avec la plus grande avidité, en se battant quelquefois pour y parvenir. La misère était affreuse; la majeure partie de l'armée était réduite à manger de la chair de cheval; et en portant un regard sur les misérables cabanes en bois, éparses sur la route, on avait de la peine à se figurer qu'on approchait de l'ancienne capitale de l'empire moscovite. Quelques élégantes maisons de campagne que nous commencions à apercevoir à cinq ou six lieues de Moscow pouvaient seules nous faire soupçonner l'approche d'une ville. La triste route qui nous y conduisait ne contribua pas peu à augmenter notre surprise lorsque cette magnifique cité s'offrit à nos regards.

Ce fut le 14 Septembre au matin que notre armée arriva en vue de Moscow. Il faisait un temps charmant. Chacun de nous regardait cette grande ville comme un voyageur au milieu des déserts,

tourmenté d'une soif brûlante, regarde un ruisseau qu'il découvre. Nous étions remplis de joie et de ravissement, les amis s'embrassaient avec transport. L'immensité de l'ancienne capitale des Czars et les environs riants et pittoresques de cette ville, que l'on disait avoir neuf à dix lieues de circuit, nous frappaient d'admiration et d'étonnement. A mesure que nous la vîmes de plus près, elle étalait davantage la magnificence de sa situation, tout s'embellissait à nos regards étonnés ; nous ne pûmes nous lasser d'admirer la beauté de cette imposante perspective. Je ne pourrais jamais décrire l'impression agréable que fit sur nous la vue de cette cité, pour laquelle la nature paraissait avoir épuisé ses trésors, et dont la conquête semblait devoir accomplir nos espérances. Quel moment plein d'intérêt pour exercer l'imagination d'un courtisan des muses !

Située sur la Moskwa dans une plaine fort étendue, cette ville, une des plus belles et des plus riches du monde, est bâtie en amphithéâtre sur une colline qui termine l'extrémité d'un large bassin, au tour duquel on voyait de beaux villages, des maisons de plaisance et des châteaux magnifiques. Moscow, qui au 13me siècle n'était encore qu'un assemblage de cabanes, habitées par des malheureux, opprimés par la race de Gengis-Kan, montrait au-dessus d'une profusion de palais et de superbes édifices, construits en bois, en briques et en pierres, de différens genres d'architecture, et couverts en cuivre poli et peint de diverses couleurs, Moscow montrait,

dis-je, plusieurs centaines de clochers, arrondis, surmontés de coupoles et en forme de flèches, pour la plupart dorées, qui, en réfléchissant les rayons du soleil, paraissaient dans l'air comme des larmes de feu : tout cela offrait un coup d'œil enchanteur, un coup d'œil d'autant plus agréable pour nous que, depuis long-temps, nous ne voyions plus que des ruines et des déserts.

En nous trouvant en face de Moscow, en nous extasiant sur la beauté de la perspective de ses églises, de ses palais, de ses immenses bâtimens, en admirant la magnificence variée de cette ville, magnificence bien différente de celle que présente Saint-Pétersbourg, qui est d'une uniformité monotone, nous étions éloignés de penser au sort désastreux qu'allait subir cette belle et vaste cité, regardée comme le marché de l'Europe et de l'Asie, et comptant près de vingt mille maisons, mille palais et quatorze cents églises. Ceux d'entre nous qui en avaient appréhendé l'incendie, se rassuraient: nos cœurs s'ouvraient au plus doux espoir ; nous croyions voir arriver le jour de miséricorde, nous nous flattions d'avoir fini nos misères.... mais bientôt il ne resta plus de vestige de ces illusions ; toutes nos espérances se dissipèrent avec la fumée du plus horrible incendie.

Le 14 à midi, quelques colonnes de nos troupes entrèrent dans cette immense cité avec toute la circonspection indiquée par la circonstance. Elles se dirigèrent vers le Kremlin, palais impérial, autrefois le séjour des grands ducs, édifice bâti au

14me siècle, situé au centre de la ville, construit dans le goût gothique, remarquable par son énorme étendue et par sa construction variée, riche et grotesque; bâtiment ceint d'une muraille à créneaux et flanqué de distance à distance par des tours armées de canons. Les premières colonnes de nos troupes, arrivées au milieu de la ville, furent accueillies par une forte fusillade qui sortit du Kremlin. Quelques milliers de traînards de l'armée ennemie, auxquels s'était joint un attroupement de la populace, voulaient défendre ce palais; mais ils furent de suite tous chassés et dispersés.

En entrant dans la ville, nous fûmes surpris de la voir déserte; les habitations étaient abandonnées, et un morne silence régnait partout; nous vîmes de temps en temps un homme marchant la tête baissée, l'œil sombre et le visage baigné de pleurs; nous apprîmes que la plus grande partie de la population, s'élevant à trois cents mille âmes, avait pris la fuite, et qu'il n'y était resté qu'un petit nombre d'habitans, composé d'étrangers et de gens de la basse classe. Les émotions agréables que la vue de Moscow nous avait d'abord fait éprouver, firent place à un sentiment pénible. Plusieurs de nos soldats, tourmentés par la faim, pénétrèrent dans des maisons abandonnées pour chercher des alimens et s'adonnèrent au pillage, en dépit des mesures prises pour le prévenir.

Je suis entré dans cette superbe ville avec les premières colonnes de nos troupes. Il y a peut-être quelque orgueil à le rappeler; mais je fais cette re-

marque pour faire observer que je l'ai vue encore intacte. Comme médecin il n'a pu échapper à mon attention que Moscow est située favorablement pour la santé, que les rues étaient généralement assez larges, les maisons aérées, les règles de l'hygiène publique bien observées ; le séjour de cette cité m'a semblé aussi sain que commode pour les usages de la vie.

Chaque grande maison avait son jardin. Une nombreuse partie des habitations, surtout celles en bois étaient séparées les unes des autres. On dit que c'est une précaution prise contre l'incendie lorsque la ville a été bâtie. On remarquait dans les grandes maisons un luxe d'ameublement vraiment oriental, et dans les églises une richesse qui contrastait singulièrement avec les dogmes de la religion grecque. L'église du Kremlin, où existait le tombeau des empereurs, était surtout d'une richesse extrême.

Dans la matinée du 15, nous vîmes du centre de la ville s'élever d'épaisses colonnes de fumée, sortant de la bourse, bâtiment immense, célèbre dans le monde par ses richesses et sa magnificence. Les troupes russes, en se retirant, y avaient mis le feu. Ce bâtiment, considéré comme l'entrepôt général des plus riches productions de l'Europe et de l'Asie, était rempli de nombreuses marchandises.

Le 15, nos troupes continuèrent à arriver à Moscow; chacun cherchait à se loger; on se berçait de l'espoir que le feu ne se propagerait pas au-delà de la bourse. Sans vouloir me mettre ici en scène,

je dirai en passant que de très-bon matin, j'ai commencé à parcourir la ville dans toute son étendue; j'étais frappé par la construction irrégulière de cette cité et par ses différens genres d'architecture, qui lui donnaient un aspect étrange; des palais magnifiques, des parcs immenses, des jardins de toute beauté et des champs labourés qui se faisaient remarquer dans quelques quartiers, des points de vue charmans, m'arrêtaient à chaque pas. J'ai visité avec un vif intérêt plusieurs établissemens publics, les principaux hôpitaux, la fameuse cloche et le canon que leur énorme grandeur a rendus si célèbres. Les hôpitaux étaient en grand nombre, généralement bien bâtis et bien arrangés. L'hôpital fondé par Pierre-le-Grand et la maison des enfans trouvés, établie par Catherine II et disposée à recevoir environ six mille orphelins, ont spécialement attiré mon attention. Ce vaste édifice à quatre étages et surmonté d'une énorme coupole, compte à peu près 2,400 croisées.

Le 15 au soir, des incendies partiels commencèrent à se manifester. Plusieurs d'entre nous pensaient d'abord qu'ils étaient produits par quelque accident. Nos gens s'employaient avec zèle pour les éteindre; mais ils étaient dépourvus de pompes à feu. Ils en cherchaient vainement partout : elles étaient toutes enlevées ou brisées.

Ces incendies partiels se multiplièrent avec promptitude, le feu se montra soudainement et à la fois dans plusieurs quartiers de la ville, très-éloignés les uns des autres. Dès-lors mille funestes

présages nous accablèrent, une terreur secrète glaça l'âme de tous ceux qui connaissaient l'esprit de l'ennemi; ils pressentirent l'effroyable spectacle dont Moscow allait être le théâtre. Bientôt la désolation éclata sur la scène dans toute l'étendue de son horreur, nos espérances s'évanouirent, et nous ne pûmes plus conserver de doute sur le parti désespéré que les Russes avaient pris de brûler la ville, afin de nous enlever les ressources immenses qu'elle renfermait et l'asyle qu'elle nous offrait: bientôt, les cendres de Moscow allaient être le prix de notre gloire et de notre conquête! Le 16 au matin, profondément endormis des fatigues de la veille, nous fûmes réveillés par le mugissement et le sifflement des flammes et le fracas des bâtimens qui s'écroulaient autour de nous. Quel aspect d'horreur! Quel lugubre spectacle frappe nos regards! Le feu est au quatre coins de cette antique cité, vénérée comme le berceau de l'empire russe! Des flammèches et des brandons volent de toutes parts. L'incendie, aidé par un vent impétueux, répand ses fureurs avec la plus grande intensité, l'embrasement s'étend avec une effrayante rapidité aux plus magnifiques quartiers, qui tombent promptement en cendres: c'était un véritable déluge de feu... On avait de la peine à se sauver, on était presque partout exposé à être atteint par les flammes.

Ceux des habitans restés à Moscow et cachés dans leurs maisons, en sortirent, étant chassés par le feu qui s'emparait de leurs asyles; pétrifiés de

terreur, frappés de désespoir, faisant retentir l'air des plaintes les plus lamentables, ces malheureux ne savaient où aller, ne savaient que devenir : ils étaient sans abri et sans secours! En fuyant, ils regardaient de loin le feu qui dévorait leurs maisons, et invoquaient à grands cris la vengeance du ciel contre les auteurs de cette barbarie.... Ici l'on voit des hommes et des femmes chargés de meubles et d'effets pour les soustraire aux flammes; là des pillards dépouillent ces infortunés de leurs effets les plus précieux; là une épouse ou une mère éplorée cherche en vain son mari ou ses enfans; là des enfans, jetant des cris touchans, pleurent un père ou une mère; là des femmes vertueuses, couvertes de haillons pour échapper à la brutalité que la circonstance favorise, s'enfuient à travers les flammes; là une mère abandonnant à la rapacité de notre soldatesque sa maison et tout ce qu'elle possède, n'emporte avec elle que ses enfants pour lesquels seuls elle tremble; là une femme nouvellement accouchée, toute exténuée de souffrance et sans forces, se lance de son lit de couche et croit avoir tout sauvé en sauvant le fruit de son amour et de sa douleur; là un père infirme, soutenu par son fils, ne sait où fuir pour être en sûreté; là un malade hors d'état de marcher est porté par un ami, un frère ou un fidèle serviteur; là un vieillard, accablé sous le poids des années, erre à l'aventure, s'arrachant les cheveux, maudissant nos armes et implorant le ciel de lui ôter le peu de jours qui lui restent; là un malade délaissé expire au milieu

des flammes sans consolation, sans secours et séparé de ce qu'il a de plus cher, enfin les images de toutes les horreurs semblent être réunies... Mais une horreur qui fait frémir d'épouvante et pour laquelle l'imagination chercherait vainement des couleurs pour la peindre, c'est lorsque l'incendie se communiquait aux hôpitaux, où il se trouvait au-delà de vingt mille blessés et malades, qui, pour la plupart, appartenaient à l'armée russe. Plus de la moitié de ces malheureux périrent dans les flammes. Jamais scène de douleur et d'effroi ne fut aussi complète : ces infortunés, voyant l'embrasement approcher, jetaient d'une voix mourante les cris les plus douloureux; ils rassemblaient tout ce qu'il leur restait de force pour implorer du secours, pour se dérober à la mort cruelle qui les attendait; mais ils invoquaient en vain à leur aide le ciel et la terre : tout restait sourd à leurs lamentations déchirantes, et le feu gagnait toujours. Les uns expirèrent de suite et furent ensevelis sous les cendres; d'autres se jetèrent par les fenêtres et furent meurtris ou se tuèrent dans leur chute; d'autres se traînèrent sous les ruines et les débris fumans; d'autres à demi-brulés parvinrent à se traîner jusque dans les cours et les rues avoisinantes; mais la vitesse du feu et l'écroulement des bâtimens firent promptement taire leurs horribles gémissemens et achevèrent les uns comme les autres.

Le récit de tant de désolations épouvantera la postérité. L'avenir pourra-t-il croire que la mesure féroce de faire brûler Moscow, mesure que rien

ne saurait excuser aux yeux de l'humanité, ait été prise par le gouverneur de cette capitale, par le trop fameux Rostopchin !

Lorsque l'armée française, après avoir gagné la bataille de la Moskwa, approchait de Moscow, Rostopchin fit ouvrir les prisons des galériens et de tous les malfaiteurs, et leur accorda la liberté sous la condition de brûler la ville dès que nous y serions entrés. A cet effet, il leur fit distribuer des mèches sulfureuses et goudronnées, que l'on prétend avoir été préparées sous la direction d'un mécanicien anglais, nommé Schmit.

Pour faire effectuer son projet barbare, Rostopchin avait bien choisi son monde ; car il fallait être endurci dans le crime pour ne pas reculer devant une mission aussi atroce. Les scélérats qu'il en avait chargés s'en acquittèrent avec un zèle digne de leur libérateur. A la lueur de l'incendie, on les vit, couverts de haillons et dirigés par des gens de la police russe, courir de place en place pour mettre le feu partout. Au milieu de la calamité, nous en surprîmes plusieurs avec les torches à la main, et qui avouaient d'avoir agi suivant les ordres du gouverneur Rostopchin et du chef de la police. Nos patrouilles arrêtèrent un grand nombre de ces incendiaires, dont les uns furent fusillés, et les autres envoyés comme prisonniers de guerre sur les derrières de l'armée, où ils ont péri très-tristement.

Pendant le spectacle horrible de l'incendie et les scènes tragiques qui l'accompagnaient, tout occupés de notre propre conservation, si fortement mena-

cée, nous ne songions qu'à nous procurer des provisions ; car nous ne pouvions guère compter sur d'autres subsistances que celles que nous parvenions à soustraire aux flammes. Quelle terrible circonstance! L'on n'a jamais vu de confusion plus effrayante : le sifflement des flammes et le fracas épouvantable des bâtimens qui s'écroulaient, les portes que l'on enfonçait, les vociférations des ivrognes, qui fourmillaient partout, les imprécations naissant du butin que l'on se disputait, les cris de douleur et de désespoir, tout cela produisait, surtout dans la nuit, un effet qu'aucune plume ne saurait rendre. Notre soldatesque commit tous les déréglemens imaginables. Sa rapacité ne connut plus de bornes : dans tous les quartiers de la ville, le pillage le plus effréné se fit observer ; on vit entrer, au mépris du plus grand danger, dans les bâtimens embrasés pour chercher des commestibles, des vins, des liqueurs et des objets précieux, une foule de soldats, de vivandiers, de domestiques, de sous-employés, etc., foule à laquelle, dans ce moment de désordre et de confusion, se mêlaient les mendians de Moscow, des déserteurs russes, des prisonniers dont on ne s'occupait plus, et même beaucoup de ces forçats qui avaient incendié la ville. Ces rapaces Moscovites désignèrent à nos gens les endroits qui fournissaient le plus de prise à leur cupidité. Les pillards, pour la plupart dans un état d'ivresse, firent partout les fouilles les plus minutieuses : aucun lieu n'échappa à l'avidité de leurs recherches; ils allèrent jusqu'à troubler la

paix des tombeaux et profaner les cendres des morts! c'est ce qui eut lieu au caveau des empereurs dans l'église du Kremlin. Le jour n'aurait jamais dû éclairer tant d'horreur. A la vue de pareilles abominations, on se serait cru à cette époque de sang et de larmes où les Vandales modernes qui ont couvert la France de deuil et de ruines, détruisaient les sépultures de ses rois et livraient à la profanation la plus impie des restes que tant de siècles avaient révérés.

Le spectacle hideux de la destruction incendiaire et des suites qui s'y rattachaient a duré pendant six jours. Le feu n'avait respecté que le Kremlin, les édifices qui l'avoisinent, le vaste et magnifique hôpital des enfans trouvés, quelques maisons des faubourgs et le quartier franc, appelé le *pont des maréchaux* et occupé par les modistes françaises. Je rappelerai que lorsque l'incendie se montrait avec le plus de fureur, Napoléon, logé au palais impérial, que les flammes menaçaient de toutes parts, quitta le théâtre de la désolation avec sa garde et le grand quartier-général pour aller s'établir hors de la ville au palais de Petrowsky. Deux jours après il revint au Kremlin. Sa garde et le grand quartier-général se logèrent dans le quartier franc.

Nous trouvâmes à Moscow d'immenses quantités de marchandises et d'objets précieux, ainsi que des boissons et des comestibles de toute espèce en grande abondance, surtout de la viande salée, de la farine, du poisson, du thé, du café, du sucre, de l'eau-de-vie, du rhum, du vin, etc. Les meilleurs sortes

de vins de tous les pays et les liqueurs les plus exquises et les plus recherchées y étaient en profusion.

La raison de ce que nous trouvâmes tant de choses à Moscow doit être attribuée à la célérité de notre marche : elle fut tellement rapide depuis Mojaïsk, qu'une multitude d'habitans ne furent instruits de notre approche que lorsque nous étions aux portes de la ville; de sorte que ceux-ci n'ont eu que le temps de se sauver avec la plus grande précipitation, en abandonnant leurs demeures et tout ce qu'elles contenaient.

Il n'y a certainement pas d'exagération à dire que Moscow, au moment où nous y entrâmes, renfermait assez de vivres pour alimenter l'armée pendant tout l'hiver, bien que l'ennemi, fidèle à son système et inébranlable dans ses dispositions destructives prises à notre égard, n'eût rien négligé pour nous ôter les prodigieuses ressources de cette ville, ressources sur lesquelles nous avions tant compté et fondé notre espoir d'avoir de bons quartiers d'hiver. Rostopchin avait mis tout en œuvre, pendant plusieurs jours avant notre arrivée, pour faire vider les magasins et nous soustraire tout ce qui pouvait servir à notre entretien. Si au lieu de permettre le pillage, on avait fait observer sévèrement l'ordre et la discipline parmi nos troupes à Moscow, et si l'on avait fait une sage répartition des vivres que nous y découvrîmes, que de désordres, que de malheurs n'aurait-on pas prévenus! Faut-il s'étonner qu'on ne se soit pas appliqué à faire

réunir ces vivres et à les distribuer convenablement? S'il y avait eu des entreprises à adjuger, des richesses à exploiter, l'administration aux vivres, cette véritable peste de l'armée, ne serait assurément pas restée aussi inactive. On ne saurait trop le dire, la plupart de ces légions d'employés, de ces bandes de *vivriers* qu'elle traînait à sa suite, sans en avoir aucun service, faisaient le scandale des braves troupes françaises.

Dans les premiers jours de notre arrivée à Moscow, on a pu voir combien il est nuisible pour la santé de changer subitement d'une condition physique à l'extrême opposé; on a pu voir que rien n'est plus contraire à la conservation d'une armée que le passage d'un état de dénuement à un état d'abondance, si l'on ne prend pas de sages précautions pour y amener le soldat graduellement : nos troupes, soumises depuis long-temps aux plus rudes privations, épuisées par la fatigue et des souffrances de toute espèce, tout exténuées et affamées faisaient les plus grands excès dans le boire et le manger, d'où naissait un nombre effrayant de malades: même une quantité de nos hommes ont succombé subitement en se gorgeant d'alimens, ou en s'adonnant sans mesure à la boisson. On rencontrait des milliers de malades de notre armée dans les débris des maisons incendiées, où ils s'étaient réfugiés. Plusieurs des vastes bâtimens épargnés par l'incendie furent consacrés à servir d'hôpitaux.

Mais l'état d'abondance n'était que très-momentané pour la plupart de nos troupes.

Durant le séjour de Napoléon à Moscow, on observait un contraste singulier, une partie de l'armée avait du superflu, et l'autre mourait de faim. Ceux qui étaient dans la ville lors de l'incendie purent se procurer des secours alimentaires; mais il n'en fut pas de même de ceux qui arrivèrent plus tard et de ceux qui bivouaquèrent aux environs. Le grand quartier-général et la garde impériale, séjournant dans l'intérieur de la ville, où ils découvrirent encore des vivres, durant plusieurs jours, dans les caves des maisons dévorées par le feu, vécurent dans l'abondance, tandis que nos corps d'armée, établis hors de Moscow sur les routes de Twer, de Jaroslaw, de Wladimir, de Rezan et de Kalouga, étaient affligés de la plus grande misère : ils étaient réduits à manger de la chair de cheval et avaient à combattre la faim, les maladies et la mort.

La dévastation des campagnes environnant la ville était à son comble; tout y était ravagé et détruit : il n'y avait ni vivres, ni fourrage ni habitans. Dans cette fatale position, l'armée était entourée de nombreuses hordes de cosaques; ses communications avec Smolensk étaient coupées, et par conséquent elle ne pouvait recevoir des convois de vivres. Nos cavaliers forcés de s'éloigner à quelques lieues de leurs corps pour chercher du fourrage, devaient se battre avec les cosaques pour en avoir; en sorte que lorsque nos fourrageurs n'étaient pas en très-grand nombre, ils étaient enlevés ou massacrés. Le fourrage manquant, les

chevaux crevèrent, et les hommes s'en servirent de nourriture.

Le typhus et la dysenterie, compagnons inséparables de la guerre, et dont la fréquence et la gravité se montrent toujours en raison que les armées sont nombreuses et accablées de misères, régnaient considérablement dans nos troupes. On n'y observait pas moins la fièvre lente et la diarrhée. Cette dernière maladie était tellement générale que presque chacun de nous en fut atteint. Nos corps d'armée ne discontinuaient pas à diriger journellement de forts convois de malades sur les hôpitaux de Moscow, et de là on faisait des évacuations sur Smolensk ; mais elles tombaient ordinairement entre les mains des cosaques. Dans cette horrible position, où notre courage était soutenu par l'espoir de voir conclure des arrangemens de paix, l'armée française se fondait de jour en jour ; et pendant que ses indomptables légions s'affaiblissaient, l'ennemi se remontait et augmentait ses forces : des recrues lui arrivaient de tous côtés ; la guerre des partisans sur nos derrières et sur nos flancs s'organisait; toute la Russie courait aux armes pour nous repousser.

Pendant notre séjour à Môscow, les élémens ne se déchaînaient pas encore contre nous. Depuis le 17 jusqu'à la fin du mois de septembre, il plut tous les jours. Vers le commencement d'octobre, le temps se mit au beau et continua ainsi jusqu'au vingt-un du même mois. Dans cet intervalle, quoiqu'il gelât un peu la nuit, les jours furent tellement

beaux que les plus âgés des habitans de Moscow ne se rappelaient pas avoir jamais vu, à cette époque de l'année, un temps aussi magnifique dans cette cité! Mais hélas! cette belle saison prépara notre perte, elle jeta des fleurs sur le chemin du tombeau de l'armée. Napoléon, au lieu de s'endormir à l'ombre de ce soleil séducteur, que ne quitta-t-il immédiatement les ruines de Moscow! La perte essuyée par l'ennemi à la Moskwa l'avait tellement découragé, tellement démonté qu'il n'aurait plus tenté de nous livrer bataille. Il ne fallait pas lui laisser le temps de recevoir ses renforts, arrivés trois semaines après notre entrée à Moscow; il fallait le poursuivre sans relâche et s'emparer de Kalouga, où se trouvaient d'immenses provisions et munitions, qu'il n'aurait pas eu le temps de nous soustraire, en même temps nous nous serions rendus maîtres du passage de l'Occa, et nous aurions pu nous retirer en Pologne par la route de Moscow sur Kiow.

L'obstination de Napoléon à rester à Moscow ne fut assurément pas plus raisonnable que celle que mit Charles XII à rester à Bender après sa défaite de Pultava. En vérité, on ne saurait jamais excuser le séjour prolongé de l'Empereur au milieu de cet amas de décombres, en permettant aux Russes de renforcer leurs armées et en laissant passer un temps si convenable pour nous retirer. Tout le monde est d'accord que, si nous avions abandonné quinze jours plus tôt ce monceau de cendres, nous serions revenus sans perte en Pologne. Mais ce qui

paraît avoir arrêté Napoléon à Moscow, c'est qu'il se flattait de faire la paix; il donna malheureusement dans le piège que lui tendait l'ennemi: celui-ci, cherchant à gagner du temps pour renforcer ses armées et nous livrer à la rigueur du froid qui approchait, nous berçait d'illusions de paix; et pour nous fortifier dans ces illusions, Kutusoff contracta un armistice avec le commandant en chef de la cavalerie, le roi de Naples, qui tenait les avant-postes, tandis que les généraux russes firent accroire au général Lauriston, envoyé par Napoléon dans le dessein d'obtenir une paix honorable, qu'ils désiraient vivement que cette guerre désastreuse se terminât. Il est à remarquer que cet armistice était fort singulier, puisque, au lieu de s'étendre à toute l'armée, il ne fut conclu que seulement pour le front de deux camps, et pouvait être rompu en le dénonçant trois heures d'avance.

L'espoir où nous étions que des arrangemens de paix seraient pris, espoir nourri par le souvenir glorieux de la victoire de la Moskwa, par la suspension des hostilités aux avant-postes et par les fausses protestations des généraux russes, fut cruellement détrompé, lorsque, le 18 octobre, l'ennemi, voulant anéantir notre avant-garde, tomba inopinément sur notre cavalerie à Winkowo, et que l'on se battit de nouveau avec acharnement. Le roi de Naples avec sa cavalerie formant l'avant-garde, entouré de masses de troupes ennemies quatre à cinq fois plus nombreuses que les siennes, et attaqué d'une manière inattendue, perdit beau-

coup de monde dans cette surprise, qui mit d'abord le désordre parmi les Français ; mais l'intrépide Murat, parvenu à rallier ses troupes, repoussa l'ennemi, nonobstant l'inégalité du nombre, avec une perte que l'on a prétendu être plus considérable que la nôtre, évaluée à plusieurs pièces de canon et à trois mille hommes, tués, blessés ou prisonniers. Néanmoins ce combat désorganisa entièrement notre cavalerie, déjà auparavant aux abois, faute de fourrage.

La nouvelle de l'attaque imprévue du 18 parvint à Napoléon au moment où il passait une revue au Kremlin. Aussitôt le départ fut ordonné et commença immédiatement à s'effectuer. Ce départ était déjà décidé depuis quelques jours, d'après ce que je me rappelle avoir entendu dire dans ce temps par le maréchal Ney. On évacua sur les derrières nos nombreux malades et blessés, dont environ deux à trois mille furent abandonnés à Moscow, qui, pour la plupart, moururent de privations, tandis que la plus grande partie de ceux qui furent évacués, périrent par la faim et le froid ou bien lâchement assassinés par les gens qui les conduisaient. Il paraît que Napoléon, prévoyant l'impossibilité de se maintenir à Moscow, avait arrêté depuis le 15 de quitter, comme le prouve un ordre qu'il donna à sa garde de se tenir prête à marcher.

Le même jour où les Russes tombèrent sur notre cavalerie au-delà de Moscow, notre deuxième corps, resté à Polotsk, fut vivement attaqué par le général de Wittgenstein, auquel était venu se joindre un

autre corps d'armée russe sous les ordres du général de Steingel. Comme je n'aurai plus l'occasion de parler du deuxième corps de l'armée française, je rapporterai ici que le brave général Gouvion de St Cyr, après avoir fait essuyer des pertes considérables à l'ennemi, et ayant perdu peu de monde, commença à opérer sa retraite, le 20 octobre, avec autant de prudence que d'intrépidité, en se dirigeant sur Smoliani, où il fut joint le 31 octobre par le neuvième corps, commandé par le maréchal Victor, venu de Smolensk à son secours.

A l'époque du 18 octobre, l'armée, par suite des combats et des maladies, était tellement diminuée qu'elle n'avait guère plus que le tiers de sa force primitive. Avec cela nous allions lutter contre le sort misérable qui nous attendait.

Le 19, Napoléon partit de Moscow et porta son quartier-général au château de Troitskoë, où il séjourna le 20. Le 21, il fut à Ignatiew, et le 22 à Pomiuskoi. Son plan était de venir par Kalouga, Médinsk, Elnia et Smolensk, hiverner aux frontières de la Pologne. Il dit à quelques-uns des grands-officiers de sa maison : « *nous nous retirons sur les frontières de la Pologne par la route de Kalouga ; nous prendrons de bons quartiers d'hiver : j'espère qu'Alexandre fera la paix.* » Le 19 au matin, toute l'armée était en marche sur la route de Kalouga. Le temps continuait à être magnifique. On pensait généralement que nous serions allés établir nos quartiers d'hiver dans l'Ukraine ou dans la Volhynie, qui sont des contrées

fort fertiles, et dont la première, à cause de sa grande fertilité, est appelée par les Polonais : *une terre de lait et de miel.*

Le maréchal Mortier, avec huit à dix mille hommes de la jeune garde impériale, avait reçu ordre de Napoléon de rester à Moscow pour assurer la retraite de nos convois sur Mojaïsk et couvrir notre marche sur Kalouga ; en même temps il devait faire sauter le Kremlin et incendier le reste des bâtimens de la ville échappés aux flammes. Cette triste vengeance, exercée sans but et si peu digne du chef de notre expédition, ne sera-t-elle pas jugée par la postérité plus sévèrement que la conduite de Rostopchin ?

Lorsque nous sortîmes de l'ancienne capitale de la Russie, rien de plus curieux à voir que le cortège extraordinaire que formait l'armée : elle rappelait les scènes des armées grecques et romaines quittant les ruines de Troie et de Carthage. Que de milliers de voitures chargées de vivres, de denrées de toute espèce, de fourrage et des riches dépouilles de Moscow, elle traînait à sa suite ! On remarquait parmi ces voitures une foule de carosses de toute beauté, et dont on s'était emparé par le droit bizarre de la conquête. Que de personnes, même des sous-employés, se faisaient traîner dans des équipages magnifiques ! Toutes ces voitures, marchant sur plusieurs files, qui s'étendaient à plus de quatre à cinq lieues, faisaient naître l'encombrement et la confusion. Dans ce singulier cortège on remarquait des vivandiers, des domestiques et

d'autres goujats revêtus d'habits de cour et en costumes les plus élégans, enlevés à Moscow. C'était une scène réellement comique : un peintre n'aurait pu trouver un sujet plus piquant.

Aussitôt que Napoléon eut évacué Moscow, une grande partie de la population y rentra avec une troupe de cosaques et de paysans russes, commandée par le général de Wintzingerode, qui, en se portant sur le Kremlin, où les troupes du maréchal Mortier s'étaient renfermées, fut pris par les Français et conduit devant ce maréchal, qui le traita avec beaucoup d'égards, et le présenta quelques jours après à Napoléon, par lequel il fut très-mal accueilli comme allemand servant contre la France.

Le 23 octobre, le maréchal Mortier, d'après l'ordre que l'Empereur lui avait donné, quitta Moscow pour se porter sur Véréja. Nous apprîmes son départ, à deux heures du matin, par l'épouvantable explosion du Kremlin, que nous entendîmes distinctement à dix lieues de là. Cette explosion fut accompagnée d'un événement des plus déplorables : pour opérer la destruction de ce palais, on avait mis au-dessous une quantité de tonneaux de poudre, et l'ouvrage fut arrangé de manière à savoir l'instant même où le feu s'y communiquerait. Ayant tout disposé à cet effet, la troupe du maréchal Mortier part, une nuée de cosaques et une multitude de gens de la basse classe accourent aussitôt au Kremlin, les uns dans l'espoir d'y trouver à piller, les autres par curiosité, bientôt les mines éclatent, et cet immense palais

saute en l'air avec ces malheureux.... Hâtons-nous de quitter cette scène d'horreur et revenons à un sujet moins triste.

Le 21 octobre, la pluie survint et continua le lendemain. Les chemins devenaient très-difficiles, d'autant plus difficiles que nous passions sur un terrain presque toujours argilleux ou marécageux; l'artillerie et les équipages étaient à tout moment engagés et arrêtés dans des bourbiers; les chevaux mal nourris tombaient, manquant de forces; de sorte que ces longues files de voitures emmenées de Moscow, commençaient à diminuer considérablement. Le 23, le temps se remit au beau. Napoléon arriva le même jour à Borowsk. Cette ville était totalement déserte et saccagée. Depuis Moscow jusque-là, nous avions déjà éprouvé beaucoup de vicissitudes : que d'équipages abandonnés et de chevaux crevés sur la route! Plusieurs personnes parties de Moscow dans des carrosses magnifiques étaient forcées d'aller à pied.

Le 24, l'on se battit avec une nouvelle fureur à Malo-Jaroslavetz, petite ville construite en bois, bâtie en amphithéâtre sur une pente rapide. Lorsque Napoléon fut instruit, dans l'après-midi du 23, que l'armée ennemie se portait sur cette ville, il ordonna au vice-roi d'Italie de se diriger immédiatement sur ce point avec le 4e corps d'armée, dont une division, commandée par le général Delzons, arriva dans la soirée en face des Russes et fit rétablir le pont qu'ils avaient détruit. Dans la nuit du 23 au 24, l'ennemi s'empara des hauteurs,

qui étaient très-avantageuses pour se défendre. Dès l'aube du jour, les Français l'attaquèrent avec vigueur. La pente fut bientôt enlevée, nonobstant l'intrépidité et la résistance la plus opiniâtre de l'armée russe. Le plateau devint le théâtre d'un épouvantable carnage : il fut pris et repris plusieurs fois de suite. Nous découvrîmes à Malo-Jaroslavetz que l'ennemi s'était renforcé par de nouvelles troupes ; mais quoique beaucoup plus nombreux que nous, et quoique placé dans une position très-forte par la hauteur et les escarpemens qu'il occupait, il fut battu, et sa perte en hommes surpassa la nôtre, qui était de trois à quatre mille tués ou blessés. Cette journée couvrit de gloire le vice-roi et son corps d'armée, dont toutes les divisions, celles de Delzons, de Broussier et de Pino, ainsi que la garde italienne, combattirent avec une valeur admirable et au-dessus de tout éloge. A cette affaire sanglante, l'armée française perdit un de ses meilleurs généraux, le brave Delzons, percé de plusieurs balles, et qui fut vivement regretté. Le même jour, Napoléon, ayant son quartier-général au village de Ghorodnia, manqua d'y être pris par les cosaques, dont quelques milliers firent un houra sur nos derrières, vers les sept heures du matin. Le 25, l'Empereur se trouva à Malo-Jaroslavetz avec toute l'armée, rangée en bataille sur le même terrain d'où le vice-roi avait, la veille, si glorieusement repoussé les Russes : quel tableau déchirant y frappait nos yeux! Les côteaux et les ravins du champ de bataille étaient jonchés

de cadavres et de mourans ; la ville entièrement dévorée par le feu ; le passage des rues obstrué de morts et de moribonds ; au milieu des ruines on voyait errer une foule de blessés couverts de sang, cherchant en vain du secours ; on en voyait d'autres couchés ou se traînant ensanglantés dans la boue et poussant d'effroyables gémissemens ; il y avait partout, sous les décombres des maisons réduites en cendres, des cadavres torréfiés, tristes restes des blessés qui n'avaient pu fuir les flammes.

Bien que, le 24, la victoire fût, comme de coutume, fidèle à nos drapeaux, que nous fussions maîtres de Malo-Jaroslavetz et de sa plaine, la scène changea, et l'avenir se présenta à nous sous les couleurs les plus sombres. Kutusoff rallia et concentra ses forces à quelques lieues de là sur le chemin de Kalouga. Là il paraissait décidé à tenir et à nous livrer bataille. Plusieurs généraux, consultés par Napoléon, furent d'avis qu'il fallait se retirer par Mojaïsk sur Smolensk et aussitôt que possible. Tel était le parti le plus raisonnable qu'il pût prendre ; car l'issue d'une nouvelle bataille aurait été probablement à notre désavantage : nous avions fait de trop grandes pertes en hommes et en chevaux ; nos chevaux de cavalerie et d'artillerie, très-mal nourris, étaient dans un état de souffrance et de manquement de forces ; nul moyen de réparer les pertes qu'une nouvelle bataille nous aurait fait essuyer ; l'ennemi recevait sans cesse des renforts, au lieu que nous nous affaiblissions de jour en jour ; de sorte qu'il allait être très-difficile, je dirai même

impossible pour nous, de remporter de nouveaux succès ; et dans la supposition que nous eussions été victorieux, il n'est pas moins vrai qu'en acceptant encore une bataille, notre armée aurait été anéantie. Aussi plusieurs de nos officiers expérimentés disaient qu'il ne fallait plus qu'une seule victoire comme celle de Malo-Jaroslavetz pour détruire entièrement notre armée, ce qui semblait inspiré par le bon mot du général Soltikoff qui, chargé d'annoncer à l'impératrice Elisabeth le gain de la bataille de Kunnersdorff sur le grand Frédéric, disait à cette princesse : *encore une victoire semblable, et je serai seul pour en porter la nouvelle à pied avec un bâton à la main.*

Or, l'Empereur ordonna la retraite par Mojaïsk sur Smolensk. Nous allions rétrograder par la route déserte et toute dévastée par laquelle nous étions venus victorieux, pleins d'illusions et d'enthousiasme. On chargea à la hâte, autant qu'on le pouvait, nos blessés de Malo-Jaroslavetz et nos nouveaux malades sur des caissons et sur les voitures des cantiniers. Ces malheureux étaient forcés de suivre l'armée, dépourvus de secours et de moyens d'existence! mourir de faim et de froid, telle allait être leur cruelle destinée : les uns furent abandonnés avec les voitures sur lesquelles ils se trouvaient, les autres furent délaissés dans les bivouacs ou jetés dans des fossés par les hommes chargés de conduire les voitures qui transportaient ces infortunés. Il fallait, au lieu de les exposer à périr aussi cruellement, ne pas les emmener et les commettre à la bienveillance du service de santé russe.

L'ordre du mouvement rétrograde fit sur nous tous une sensation des plus pénibles. Qu'on juge de l'impression fâcheuse qu'il dut produire sur le soldat français, habitué à vaincre et à triompher ! Quantité de nos vieux militaires pleuraient de dépit, et l'idée de nous retirer par une route où nous étions sûrs d'avance de ne trouver ni vivres ni abri, nous inquiétait tous très-vivement.

Le 26 octobre, nous revînmes à Borowsk. Tout était fini pour nous, nos malheurs apparurent, et la fortune, qui avait si long-temps souri à Napoléon, allait épuiser sur lui toutes ses rigueurs. Le prince d'Eckmühl avec le premier corps d'armée fut chargé de l'arrière-garde et reçut l'ordre de brûler et de détruire toutes les voitures qui restaient en arrière, et de faire incendier, en même temps, tous les bâtimens situés sur son passage. Plusieurs de nos colonnes se répandirent dans les villages et mirent le feu partout où elles pouvaient pénétrer. Cet ordre barbare que l'aigreur de Napoléon, contrarié dans ses desseins, avait seule pu faire naître, fut hautement désapprouvé par toutes les personnes qui portaient un cœur humain. On prétend qu'il fut retiré lorsque nous rentrâmes en Lithuanie. L'arrière-garde arriva à Borowsk le 27, et le lendemain à Véréja, où le quartier-général de l'Empereur se trouvait la veille. Ces deux villes, construites en bois, furent brûlées au point qu'on ne reconnut plus qu'elles avaient existé que par les monceaux de cendres. Aussi loin que les regards pouvaient s'étendre, on ne voyait qu'incendie. On

ne cessait d'entendre la détonnation des caissons d'artillerie qu'on faisait sauter.

La retraite avait à peine commencé que le désordre se mit dans l'armée. Le soldat français aussi longtemps qu'il avance et qu'il triomphe, souffre patiemment et méprise les misères : il n'est occupé que du désir de se distinguer et d'acquérir de la gloire ; mais il n'en est plus de même lorsqu'il doit battre en retraite : alors l'adversité exerce sur lui tout son empire ; la moindre chose l'abat ; il perd son énergie et méconnait la discipline. Déjà dans les trois premiers jours de notre retraite, on voyait sur toute la route des caissons et des voitures abandonnés, des armes, des gibernes, des munitions de guerre et des débris de toute espèce répandus dans la boue. Une multitude d'employés, d'officiers sans troupes et de femmes avec leurs enfans, ayant été réduits à quitter leurs équipages, suivaient tristement à pied. Parmi les personnes isolées et les traînards, dont le nombre devenait de plus en plus prodigieux, il y avait des hommes couverts d'une manière bizarre, il y avait des chefs d'administration, des officiers et employés supérieurs dont les vêtemens étaient en lambeaux, et qui marchaient dans la boue à côté de domestiques richement habillés en costumes de cour, de sénateur, de conseiller d'état, etc. ; costumes qui provenaient, comme je l'ai dit, du butin de Moscow. Nous formions une singulière mascarade, accompagnée d'un comique de situation qui offrait un sujet vraiment divertissant pour la scène. Si le spirituel Picard eut

été avec nous, il n'aurait pas manqué de s'en emparer pour exercer son génie fécond, sa gaîté franche et son talent heureux. Mais notre position ne tarda pas à devenir fort tragique.

Malgré le désordre qui régnait dans l'armée nous marchâmes rapidement sur Mojaïsk. Le 29, Napoléon à la tête de sa garde traversa cette ville, devenue si célèbre dans l'histoire par la bataille du 7 Septembre 1812. Avant d'y arriver, l'Empereur fut rejoint, le 28, par le maréchal Mortier et ses troupes. Nous retrouvâmes à Mojaïsk les Polonais, qui formaient le cinquième corps, et les Westphaliens qui formaient le huitième. Ces corps y avaient été laissés en position lors de notre marche sur Moscow. Mojaïsk fourmillait encore de blessés et de malades, qui avaient résisté aux privations et à l'action délétère des miasmes putrides. Une partie de ces malheureux fut conduite avec nous et le reste abandonné à la merci de l'ennemi. Les maisons respectées par le feu, à notre premier passage, furent livrées aux flammes. A deux lieues de là, nous revîmes le champ de bataille de la Moskwa, qui avait été témoin de toute la valeur de l'armée française. Il était encore couvert de cadavres et tout ravagé comme nous l'avions laissé. Dans cet endroit arrosé par le sang de tant de milliers de victimes, et qui ne peut plus être foulé sans émotion, même par des personnes indifférentes, dans cet endroit où tout portait encore les traces du plus horrible carnage, où chacun de nous avait eu à déplorer la perte d'un parent ou d'un ami, nous

nous sentions affectés bien péniblement, nous étions contents de nous en éloigner. Mais à une petite distance de là, à Borodino, un nouveau spectacle bien touchant vint attrister nos regards : il existait encore à l'abbaye de Kolotskoë un grand nombre de blessés que la misère et l'infection n'avaient pu achever. Ces malheureux, voyant l'armée se retirer, furent dans la dernière consternation : ils firent entendre les cris les plus lugubres et les plus déchirans. Tous ceux d'entre eux en état de se traîner, vinrent se jeter sur la route en nous suppliant de ne pas les délaisser. On arrêta plusieurs voitures pour y placer une partie de ces infortunés, qui excitaient la compassion au suprême degré. Ceux que nous transportâmes, éprouvèrent le même sort que nos blessés de Malo-Jaroslavetz. Notre siècle civilisé n'aurait jamais dû offrir l'exemple d'une pareille scène. Pour prévenir ces sortes de malheurs et mettre les malades et les blessés à l'abri de toute inquiétude, les parties belligérantes devraient, au commencement de chaque guerre, faire un traité par lequel elles s'engageraient non-seulement à respecter et à protéger mutuellement les hôpitaux et les ambulances, comme ont fait en Allemagne, en 1743, le comte de Stairs, général anglais, et le duc de Noailles, général des Français (*a*), mais encore de prendre tous les soins nécessaires des malades et blessés abandonnés par

(*a*) Voy : Monro, Médecine d'armée, etc. Traduite par Le Begue de Presle, t. 1er, 2me partie.

l'ennemi ; car quoi de plus digne de pitié et de sollicitude qu'un soldat malade ou blessé ? Puissent les rois présens et futurs se pénétrer de cette vérité, puissent-ils ne pas considérer leurs militaires comme de vils satellites, et ne jamais les faire servir d'instrumens à leur ambition !

Le 30 octobre, nos premières colonnes arrivèrent à Ghiatz. Cette ville fut entièrement détruite par le feu. Le lendemain, nous entrâmes à Wiasma. A cette époque, où l'armée était en pleine retraite, l'hiver commençait à se faire sentir vivement, les provisions emmenées de Moscow étaient consommées, et nul espoir de pouvoir nous en procurer ; il n'y avait plus de fourrage pour les chevaux : leur seule nourriture consistait en mauvaise paille arrachée des toits des maisons, ou bien en brins de paille à moitié pourrie, ramassés dans les champs et restés d'anciens bivouacs. Les chevaux tombaient et crevaient, et leurs cadavres nous servaient de nourriture. La cavalerie diminuait à vue d'œil ; bientôt on n'en vit plus. La faim et le froid dispersaient les soldats et les séparaient de leurs corps ; ils se débandaient ; épuisés comme ils étaient, supportant avec peine le poids de leurs armes, ils les jetaient, ou bien, engourdis par le froid, les laissaient tomber des mains ; l'excès de misère faisait oublier la subordination et confondait tous les rangs ; il n'y avait plus de discipline : on voyait des officiers mendier un morceau de pain à des soldats qu'ils avaient commandés quelques jours auparavant ; on voyait des soldats autour d'un mauvais feu de

bois repousser avec brutalité et menacer l'officier qui voulait s'asseoir à côté d'eux, ou bien ne lui accorder une place à leur bivouac qu'à force de supplications ou après avoir apporté sa part de combustibles.

A Wiasma, Napoléon s'arrêta deux jours avec sa garde, qui conservait encore un peu d'attitude guerrière. Ce séjour eut pour objet d'attendre le quatrième et le premier corps qui étaient en arrière, et auxquels l'Empereur craignait que l'ennemi ne coupât la retraite en débouchant par le chemin de Médinsk, qui, à Wiasma, se joint à la grande route de Smolensk et de Iuknow. Le 2 novembre, Napoléon, ne voyant pas venir l'ennemi, partit et donna l'ordre au maréchal Ney d'attendre ces deux corps et de se charger de l'arrière-garde ; mais le lendemain, ce que l'Empereur avait craint se réalisa : Platoff avec ses hordes de cosaques et le général Miloradowitsch avec un corps d'armée de vingt-cinq mille hommes et quatre-vingts pièces d'artillerie, vinrent assaillir les faibles restes du corps de Ney. L'ennemi chercha à se poster sur la grande route entre la ville et les quatrième et premier corps, qui allaient arriver, afin de leur intercepter la retraite ; mais Ney, toujours aussi vigilant que brave, fit échouer le projet des Russes, en tombant sur eux avec cette hardiesse supérieure aux dangers qui le caractérisait, et en défendant vigoureusement la route de Iuknow, par laquelle ils se portaient sur Wiasma. Le vice-roi d'Italie et le prince d'Eckmühl arrivèrent, et le combat devint des plus san-

glans : il dura toute la journée. Malgré la fatigue, la faim, le froid et le sort affreux réservé aux blessés, la valeur de nos soldats était toujours la même ; quoique accablés par le nombre, il repoussèrent l'ennemi avec une perte que l'on a prétendu être plus forte que la nôtre, évaluée à quatre mille hommes, tués ou blessés. Cependant ce combat, vraiment glorieux pour nous, désorganisa les trois corps qui y furent engagés, retarda la marche de notre armée, et fit par là gagner du temps à nos adversaires les plus redoutables, le *froid* et la *famine*, pour nous accabler de la manière la plus atroce.

Le 4 novembre au matin, le maréchal Ney, formant l'arrière-garde, s'éloigna de Wiasma, qui n'était plus qu'un amas de cendres. Le premier et le quatrième corps y avaient passé la nuit, et devançaient notre troisième corps dans la direction de Smolensk.

Dans les premiers jours du mois de novembre, le froid augmenta, le thermomètre de Réaumur descendit successivement jusqu'à six, huit, dix et douze degrés au-dessous de glace, et le plus souvent avec cette température rigoureuse le vent du nord soufflait impétueusement. On sait que dix à douze degrés de froid avec du vent paraissent plus sensibles que trente degrés par un temps calme. Il est reconnu aussi que le froid se fait plus vivement sentir chez les personnes mal nourries, mal vêtues et énervées par des fatigues, et que son action, quand il est excessif, est plus funeste sur de pareilles

personnes. Or, le lecteur peut se faire une idée des effets nuisibles que le froid des premiers jours de novembre devait déjà produire sur nous.

Dès-lors une déroute complète commença dans l'armée; la plupart des hommes des différens corps marchaient pêle-mêle, sans armes et sans chefs; on se couvrait des vêtemens les plus bizarres : les uns étaient enveloppés de pelisses ou de peaux, les autres de lambeaux de drap ou d'étoffe, de couvertures, de schals, de jupons, etc. Le froid et le verglas nous forçaient d'aller à pied. Ceux qui possédaient encore leur voiture ne pouvaient s'en servir : ils furent dans la nécessité de l'abandonner (*a*). Les chevaux, tombant sous la faim et la fatigue, venaient d'avoir une nouvelle difficulté, celle du verglas; ils s'abattaient par centaines à la fois. La plupart ne se relevaient plus malgré les cris et les coups. On voyait partout des hommes affamés se porter avidement sur ces animaux délaissés, en couper des morceaux de chair, les griller un instant et les avaler à demi-cuits. Il est à remarquer que durant le vif froid, nous souffrîmes considérablement de la soif. Notre boisson était ordinairement de la glace ou de la neige fondues. Cette mauvaise boisson ne fit que nous altérer davantage. Lors-

(*a*) Arrivé à Mojaïsk, voyant le terrible embarras que nous suscitaient les voitures et préjugeant nos désastres, je renvoyai mes domestiques, quittai ma voiture et mes chevaux, et pris le sage parti de suivre à pied. Sans cette précaution j'aurais été probablement gelé comme tant d'autres, ou fait prisonnier par les cosaques.

qu'on rencontrait des eaux de source qui n'étaient pas gelées, on s'y précipitait en foule quand même on y découvrait des cadavres en putréfaction. Pendant cette fatale retraite, Napoléon lui-même, pressé par la soif, fut dans le cas d'éprouver ce que l'on raconte de Darius, qui, dans sa déroute, réduit à boire d'une eau bourbeuse et infectée par des corps morts, assura n'avoir jamais bu avec plus de plaisir.

Dès le commencement du mois de novembre, chaque jour fut marqué par les plus cruelles souffrances, le langage ne saurait jamais rendre les rigueurs de notre dénuement et du froid que nous eûmes à endurer : c'est au-delà de toute imagination ; on voyait déjà une quantité de gens expirer sur la route, couverte de chevaux morts ou mourans, de caissons et de voitures délaissés, de fusils, de gibernes, de sacs, etc. ; le spectacle de la mort frappait nos yeux de jour en jour davantage. Dans cette fatale position, nous étions harcelés de toutes parts par les cosaques, qui nous poursuivaient avec des canons légers, placés sur des traînaux. Cependant c'était le moindre de nos maux ; ces rôdeurs n'inquiétaient et n'effrayaient que nos hommes isolés sans armes et sans défense ; car ils s'enfuyaient aussitôt qu'ils voyaient des baïonnettes. Ceux d'entre nous qui quittaient la colonne pour chercher des vivres ou un abri contre le froid dans les villages situés sur les flancs de la route, étaient massacrés ou traités de la manière la plus barbare par les cosaques ou par les paysans soulevés contre nous.

Rien de plus terrible pour nous que la nuit. Ayant marché toute la journée, on s'arrêtait vers le soir; on cherchait partout quelque lieu pour se mettre à couvert du froid et des intempéries de l'air; mais il était rare d'en trouver. La plupart des bâtimens sur la route où nous étions, avaient été incendiés à notre premier passage, et le peu de bâtimens qui existaient encore furent démolis pour servir de combustible, ou bien allumés pour se chauffer. Presque continuellement, nous passions la nuit au bivouac sans avoir seulement de la paille pour mettre sous la tête et auprès d'un misérable feu, autour duquel les hommes gelaient. Il n'y avait le plus souvent d'autre combustible que du bois vert, que, malgré tous les efforts, on ne parvenait pas toujours à faire brûler; et quand nous étions assez heureux pour avoir un bon feu, il fallait faire tout son possible pour ne pas griller d'un côté et se geler de l'autre.

A ces tristes feux, où l'on était sans abri contre le vent et la neige, et où l'on voyait quelquefois des hommes assis sur des cadavres, les uns d'entre nous rôtissaient des lambeaux de chair de cheval, d'autres préparaient, avec un peu de mauvaise farine, de minces bouillies. La poudre à canon servait souvent de sel. On voyait à chaque bivouac plusieurs personnes réunies, et quand d'autres qui n'y appartenaient pas en approchaient, elles étaient repoussées. Pour obtenir une place à un feu, il fallait, comme je l'ai déjà dit, fournir son tribut de chauffage, ou bien donner un peu d'eau-de-vie ou

quelque aliment. C'étaient surtout les commissaires de guerre, les employés aux vivres et ceux des hôpitaux que les soldats ne souffraient pas à leurs bivouacs : ils les accablaient d'injures et les chassaient impitoyablement. Ils n'avaient peut-être pas tort ; car la plupart de ces employés méritaient cette indignation. Mais si, dans cette terrible circonstance, les soldats manifestaient leur ressentiment à l'égard de gens dont ils avaient eu à se plaindre, ils se montraient en général bienveillans et quelquefois même reconnaissans envers les médecins et les chirurgiens, quoique, dans ce funeste moment, ils n'eussent aucun service à espérer de l'art de guérir : ils disaient souvent, *les docteurs se sont toujours intéressés à nous, ils ne nous ont fait que du bien*... Pendant la retraite, des médecins et des chirurgiens ont dû leur vie à des soldats, par la sollicitude desquels ils ont été sauvés : on a même vu, dans cette circonstance où tout sentiment d'humanité paraissait éteint, des soldats, oubliant leur propre existence, se dévouer au point d'emmener et de porter sur leurs épaules des chirurgiens blessés et malades. La reconnaissance, qui n'est pas un fardeau pour moi comme pour tant d'autres personnes, me commande de le rappeler, et je le dis avec plaisir, j'ai été presque toujours, durant la retraite, nourri par des soldats ; aussi le souvenir des nombreuses preuves de dévouement que j'ai surtout reçues dans le 18e et le 72e régimens d'infanterie de ligne, qui faisaient partie du 3me corps, et dont j'ai connu beaucoup d'officiers, sera éternellement gravé dans ma mémoire.

On a beaucoup parlé des prisonniers russes que nous emmenâmes. Ils étaient au nombre de deux à trois mille et gardés par des Espagnols. Ces infortunés souffraient encore plus que nous ; au bout de quelques jours, on n'en vit plus : les uns eurent le bonheur de rester en arrière sans être aperçus et retournèrent vers leurs compatriotes ; les autres reçurent promptement le coup mortel par la faim, le froid, le mauvais traitement, et le dirai-je.... Je frissonne d'effroi... plusieurs d'entre eux furent l'objet d'une horreur qui fait frémir, dès qu'ils ne pouvaient plus avancer, ils étaient lâchement assassinés à coups de fusil par leurs gardes. Je ne m'arrêterai pas davantage à des atrocités que ma plume se refuse à décrire avec détail ; mais entraîné par ma profonde indignation, je ne puis m'empêcher de dire que, pour avoir pu exercer de semblables cruautés, il fallait avoir toute la barbarie, toute la férocité des stupides et fanatiques brigands qui inondèrent le nouveau monde de sang et de larmes.

Le 5 novembre, l'atmosphère qui, pendant quelques jours, avait été claire et sans nuages s'obscurcit, et le lendemain la neige tomba à gros flocons, accompagnée d'un grand vent de nord. Cette neige nous accabla considérablement et rendit notre position beaucoup plus désastreuse : elle augmenta les difficultés de notre retraite au point d'achever notre désorganisation : une multitude de nos hommes ne distinguant plus la route des fossés, remplis de neige, s'y enfoncèrent et n'en sortirent plus ; on commença à être forcé d'abandonner des

canons en dépit de tous les efforts que l'on fit pour traîner l'artillerie.

Nous avions sous les yeux avec le tableau de la plus affreuse misère celui d'une longue traînée de cadavres et de débris de toute espèce : sous les fatigues, la faim et le froid (*a*), la mort exerçait de plus en plus ses ravages. A tant de causes mortelles qui décimaient notre armée, il faut encore ajouter le typhus, qui régnait fortement. Nous laissâmes partout derrière nous une foule immense de malades et de mourans. Une partie de ces malheureux qui se réfugiaient dans des bâtimens, furent brûlés avec ceux-ci, et les autres abandonnés sur la route à l'horreur des frimas : ils imploraient vainement du secours, on restait sourd à leurs gémissemens déchirans, à leurs cris de désespoir; l'on ne jetait pas seulement sur eux un regard de compassion, tant nous étions tombés dans un état d'insensibilité.

On a pu voir à notre retraite à quoi peut conduire la misère : la rigueur des circonstances avait étouffé

(*a*) Le froid prolongé sur l'économie animale agit comme débilitant direct, c'est-à-dire lorsque le froid ou la soustraction du calorique est à un tel degré qu'il fait naître une sensation désagréable. S'il produit un effet tonique, c'est en opérant une sensation agréable sur l'organisme, ou bien en donnant lieu à la réaction, suite de l'effet débilitant du froid, qui rend le corps plus susceptible à l'action des stimulans. Il peut aussi causer un effet tonique et bienfaisant dans le cas de surexcitation ou faiblesse indirecte résultant de la chaleur; l'application du froid en faisant disparaître l'excès de cette chaleur, ramène le calorique au point où il stimule convenablement l'organisme.

dans nos cœurs tout sentiment d'humanité, la dépravation morale était telle qu'on commettait un assassinat pour un morceau de pain; les doux liens de l'amitié étaient entièrement rompus, les meilleurs amis ne se connaissaient plus; l'horreur de notre effroyable position imposait un tel silence aux affections naturelles, et le sentiment de la nature était même tellement en oubli que le père abandonnait avec indifférence son fils mourant, et que le fils voyait avec la même indifférence son père expirer à ses pieds et d'un œil sec s'en séparait à jamais. Pour en donner une idée, je ne citerai qu'un seul fait passé sous mes yeux : un brave et respectable officier supérieur, père de deux fils qu'il chérissait tendrement, en perdit un à la bataille de la Moskwa. Cette perte le pénétra de la plus vive affliction : rien ne put le consoler; à son départ de Moscow, il fut accompagné de l'autre, seul espoir de ses vieux jours; cet estimable jeune homme, officier donnant les plus grandes espérances, tombe épuisé à côté de son père sur la route entre Wiasma et Smolensk, la mort marque l'époque fatale de la cessation de son existence; le père, sans lui tendre la main, sans lui faire ses derniers adieux, sans témoigner le moindre attendrissement, détourne ses yeux de son fils expirant et s'en éloigne pour ne jamais plus le revoir. J'ai parlé plusieurs fois, pendant la retraite, à ce malheureux père, qui paraissait avoir voué au plus profond oubli ses deux fils; mais dès qu'il est rentré en Prusse, que ses forces physiques et morales ont commencé à

reprendre leur ancienne énergie, la plus violente douleur s'empare de lui, il croit sans cesse voir le touchant spectacle auquel il avait été d'abord insensible, il ne discontinue pas d'appeler à grands cris son fils, le désespoir le porte à vouloir attenter à sa vie, on le surveille, et il finit par tomber dans un état d'aliénation mentale.

Pendant cette horrible retraite, on ne songeait qu'à sa propre conservation, l'égoïsme était à son comble ; mais aussi pour se sauver il fallait ne pas se laisser affecter par les scènes déchirantes dont on était environné ; il fallait y être insensible, savoir souffrir avec une ferme résignation et envisager avec un inébranlable courage les calamités amoncelées sur nous. Quels jours terribles ! quels jours affreux allaient luire pour nous dès que le mois de novembre commençait ! Celui qui n'a pas vu l'armée de Napoléon s'acheminer dans les déserts glacés de la Russie, au milieu de la consternation, des angoisses et des ravages de la mort; celui qui n'a pas entendu les gémissemens des blessés, des malades et des mourans que nous laissions sur notre passage; celui qui n'a pas partagé nos souffrances, ne pourra jamais se faire qu'une faible idée de cet épouvantable enchaînement de catastrophes et de dangers. Nous étions généralement plongés dans un morne silence ; toutes les figures annonçaient l'état pénible de l'âme ; insensibles à tout, nous marchions comme des automates; nous avions, pour la plupart, l'air de spectres mouvans ; une quantité de nos hommes perdaient l'usage de leurs sens; couverts des haillons

les plus sales, dégouttans de vermine, sans bottes et sans souliers, les pieds seulement enveloppés de chiffons, de feutres ou de peaux, que nous assujettissions souvent avec des liens de paille, nous avions à combattre la faim dans toute son horreur, nous étions sans cesse aux prises avec la mort. Nos misères étaient dans une continuelle progression : souvent on se croyait heureux de trouver de la chair de cheval, et quelquefois il fallait se battre pour en avoir un lambeau! Lorsque le soldat, qui ne pouvait tenir le fusil dans ses mains glacées, les portait à nu sur le canon, leur épiderme s'enlevait : on remarquait sous cette température rigoureuse que quand un morceau de fer quelconque se trouvait en contact immédiat avec la peau, l'effet était le même comme si le fer avait été rougi au feu; la peau y restait attachée.

Pendant les grands froids contre lesquels nous eûmes à lutter, pour se sauver il fallait se tenir dans un mouvement continuel; celui qui était las de vivre, n'avait qu'à s'arrêter : il y avait des hommes chez lesquels l'abattement moral était tel qu'ils ne voulaient plus marcher, qu'ils se couchaient sur la terre pour attendre la fin des misères auxquelles ils étaient en proie. Que de malheureux attaqués de diarrhée ou de dysenterie, si fréquentes à notre retraite, étant transis de froid et voulant satisfaire au besoin de la nature, perdaient l'usage de leurs mains et tombaient à côté de la route pour mourir. Que d'horreurs nouvelles nous voyions à chaque pas! Non-seulement malheur aux malades, aux

blessés, à tous ceux hors d'état de se traîner, demandant en vain de l'assistance, condamnés, comme je l'ai déjà dit, à mourir de froid ou à être grillés s'ils trouvaient à se réfugier dans quelque bâtiment, mais malheur aussi à celui à qui tout-uniment les forces venaient à manquer un instant, il était à la fois exposé à périr de froid et à être assassiné par ses compagnons pour avoir ses dépouilles: que de fois n'avons-nous pas vu des hommes tombés en faiblesse ou fatigués au point de devoir s'arrêter, être saisis par leurs camarades qui les déshabillaient tout nus, et les livraient ainsi à la rigueur de la saison et à la mort! malheur aussi à celui que l'on soupçonnait posséder des provisions de bouche, on se jetait sur lui et on les lui enlevait: on le terrassait, et le plus souvent l'infortuné ne se relevait plus; malheur encore à celui qui, excédé de fatigue, s'abandonnait au sommeil sous l'influence d'une température semblable, les forces vitales n'offrant plus qu'une réaction très-faible, il était promptement la proie de la congélation : il passait sans s'en apercevoir d'un état d'engourdissement apoplectique à la mort.

L'apoplexie que nous avons vu résulter de l'action directe de l'excessif froid, doit être attribuée, comme dans la période algide du choléra-morbus asiatique, à ce que le sang étant fortement refoulé vers l'intérieur, il s'ensuivait des congestions dans les vaisseaux du cerveau; de là compression sur cet organe et anéantissement de son action.

L'intensité du froid nous tuait journellement un

grand nombre d'individus. Il est à remarquer que nous avions avec nous plusieurs femmes, et qu'elles y résistaient mieux que les hommes. Les personnes d'un tempérament lymphatique, surtout celles qui avaient le moral faible, succombaient les premières. La mort des infortunés périssant d'inanition et d froid, était précédée par une grande gêne dans la parole, par un état de roideur, par une station mal assurée et une déviation dans leur marche. Beaucoup d'entre-eux sur le point de mourir s'arrêtaient tout-à-coup, ayant la physionomie décomposée et ressemblant à celle d'un homme ivre, ils regardaient un instant autour d'eux comme s'ils voulaient implorer du secours, et tombaient tranquillement dans un sommeil léthargique, dont ils ne se reveillaient plus. D'autres, touchant au terme fatal, chancelaient quelques instans comme des hommes pris de boisson et tombaient sur les genoux et les mains, l'œil fixe et hagard, et bientôt ils avaient cessé de vivre. D'autres chez lesquels la mort allait terminer les souffrances, se sentant défaillir, faisaient tous leurs efforts pour se tenir sur les jambes, mais ne pouvant plus mettre un pied devant l'autre, ils poussaient de profonds soupirs, des larmes leur découlaient des yeux, leurs genoux fléchissaient sous le poids du corps, et bientôt ils avaient fini de souffrir. D'autres défaillissaient tout-à-coup, les yeux s'éteignaient, et ils ne respiraient plus. D'autres, sentant arriver leur effrayante destinée, s'arrêtaient en regardant le ciel d'un œil triste et consterné, ils tombaient par terre, ayant un

air égaré, grattaient dans la neige avec des efforts convulsifs, et expiraient dans cette position, en luttant contre la plus effroyable agonie. Un phénomène digne de remarque qui a été observé quelquefois, et que j'ai vu de mes propres yeux, phénomène dont le souvenir me fait frissonner, c'est que des gens tombés sur la route par la vive impression du froid rendaient en mourant beaucoup de sang par le nez et la bouche, ou des gouttes de sang s'écoulaient de leur conjonctive et se répandaient en larmes. On a même observé des hémorrhagies se montrant sur différentes parties du corps, par suite du grand affaiblissement de la contractilité organique des capillaires, et ils semblaient par cette mort épouvantable réaliser la fable de la sueur de sang.

Durant le grand froid auquel nous étions en butte, nous éprouvions tous une douleur sourde dans les membres ; les plaies ne se consolidaient pas : la gangrène s'en emparait presque généralement et souvent sans inflammation antécédente. Chez plusieurs individus, chez lesquels l'extinction des forces était portée très-loin, la gangrène survenait aux extrémités, principalement aux doigts, au nez, aux oreilles, etc. sans blessure ou irritation préalable, ou sans avoir été provoquée par la transition du froid au chaud ; enfin peu de personnes parvenaient à s'échapper aux effets funestes du froid, presque chacun de nous fut atteint de la congélation dans quelque partie du corps.

Revenons à notre marche retrograde. Cruelle-

ment tourmentés par la faim, transis de froid, auquel nos misères nous rendaient plus sensibles, minés de fatigue, excédés de sommeil, frémissant de tomber entre les mains des cosaques; saisis d'épouvante et d'horreur, accablés de souffrances et de mille soucis, ne sachant de quel côté tourner pour faire diminuer nos maux, incertains le matin si nous verrions le soir et doutant le soir de revoir les rayons d'un nouveau jour, entourés de morts et de mourans, nous marchâmes avec une grande rapidité sur Smolensk, soutenus par l'espoir d'y trouver des magasins et des vivres : sans cet espoir nous aurions été tous indistinctement au comble du découragement. Nos troupes arrivèrent successivement le 8, le 9, le 10, le 11 et le 12 novembre dans cette ville, regardée par nous comme notre port de salut. On se flattait même que Napoléon s'y serait arrêté, et que prenant pour ligne le Niéper et la Dwina, il aurait établi ses quartiers d'hiver dans la Lithuanie.

Notre défaite n'était pas encore connue à Smolensk lorsque les premières colonnes de notre armée débandée y arrivèrent. Nos troupes restées dans cette ville avaient de la peine à nous reconnaître, tant nous étions déguenillés, sales, maigres et défigurés; nous avions vraiment des figures à faire peur : nos joues creuses, nos yeux enfoncés dans les orbites, nos paupières enflammées, nos barbes longues et dégoûtantes, nos physionomies grippées, sombres, noircies par la fumée des bivouacs, portant l'empreinte de nos cruelles souf-

frances et décelant la terreur et la misanthropie, nous donnaient, en effet, un aspect étrange et effrayant : nous avions l'air de cadavres sortis de leurs tombeaux; couverts de crasse, la plupart sans armes, nos habits en lambeaux, brûlés ou déchirés, nous n'avions assurément plus rien de martial. La garde impériale seule avait encore quelque attitude guerrière ; mais elle ne comptait plus que dix à douze mille hommes armés.

Le 3me corps, ayant l'arrière-garde, n'atteignit Smolensk que le 12. Avant d'avoir revu cette ville, il eut encore une affaire terrible. Depuis Wiasma jusque près de Doroghobouj, il ne fut attaqué que par quelques hordes de cosaques ; mais là le général Miloradowitsch l'assaillit de nouveau avec acharnement, ayant des forces au moins quintuples de celles qui nous restaient, et ajoutez à cela que ses soldats étaient bien couverts, suffisamment nourris et habitués au climat. De notre côté, soldats, officiers, employés, tout le monde fut forcé de prendre les armes ; quoique nous ne fûmes qu'une poignée d'hommes, succombant sous la faim et le froid, nous fîmes tête à l'ennemi: toutes ses attaques furent repoussées avec héroïsme. J'ai du plaisir à consigner ici que dans cette affaire, le maréchal Ney, pour exhorter et encourager ses soldats à demi-gelés et accablés de tant de souffrances, prit lui-même le fusil et fit à la fois le soldat et le général.

Le 12, l'armée fut donc de retour à Smolensk; mais quelle armée hélas!..... Elle avait à cette époque perdu bien au-delà du tiers qu'elle avait

encore au commencement de la retraite. Elle se vit trompée dans son attente. Il est vrai, on fit à Smolensk une distribution de vivres, consistant en eau-de-vie, farine de seigle et riz ; mais cette distribution fut peu de chose ; elle n'a été faite qu'à un petit nombre de nos troupes. Les magasins étaient à peine pourvus de vivres suffisans pour fournir aux besoins les plus pressans des premiers arrivés. D'ailleurs quelles grandes ressources pouvions nous avoir dans cette ville renfermant quinze à vingt mille malades, et dans laquelle avait séjourné le neuvième corps, commandé par le maréchal Victor ? Ce corps, fort de vingt-cinq à trente mille hommes, n'avait quitté Smolensk que dans les derniers jours d'octobre pour se joindre au deuxième corps, se retirant de Polotsk. Nous aurions trouvé cependant à Smolensk bien plus de ressources si, pour surcroît du malheur, l'administration des vivres, dans laquelle il régnait tant de négligence lorsqu'il n'y avait pas quelque bénéfice à recueillir, n'avait songé à toute autre chose qu'à l'approvisionnement des magasins : un directeur des vivres-viandes avait vendu à des juifs environ mille bœufs, qui avaient été conduits et revendus aux Russes, et portés par ce fourbe dans ses états de comptabilité comme ayant été envoyés à notre rencontre.

Dans les deux premiers jours de notre retour à Smolensk, l'on pouvait obtenir également quelques vivres chez les juifs, en les payant exorbitamment. Mais ceux d'entre nous qui arrivèrent les derniers, ne trouvèrent plus rien.

A Smolensk, plusieurs de nos hommes se sont tués en se livrant sans mesure à l'eau-de-vie qu'ils parvenaient à se procurer : car dans notre état de faiblesse et sous l'influence du froid, l'eau-de-vie était un véritable poison dès qu'on n'en usait pas avec grande prudence. Plusieurs autres de nos affamés se sont donnés la mort en se gorgeant d'alimens.

La plupart des bâtimens de Smolensk, échappés au premier incendie, étaient encombrés de blessés et de malades. Ces derniers étaient presque tous des hommes atteints de typhus et de diarrhées graves. On ne trouvait donc pas seulement à se loger dans cette malheureuse ville ; et notez que depuis le 7, le froid était devenu tellement vif que le thermomètre descendait jusqu'à quinze, dix-huit et vingt degrés au-dessous de glace. Avec ce froid excessif, qui n'a été interrompu que le 18, jour auquel il dégela, le vent de nord et de nord-est soufflait presque continuellement, et tout était couvert de neige.

Il ne s'agissait plus à Smolensk de prendre nos quartiers d'hiver, ainsi que nous l'avions cru ; notre fatale position ne laissait plus de choix à Napoléon : elle l'obligeait à poursuivre sa retraite. L'armée ne s'y arrêta que quelques jours. Le 14 novembre de très-bon matin, l'Empereur partit avec sa garde et les faibles restes des corps de Polonais, de Westphaliens et de cavalerie, dont il existait encore tout au plus deux mille hommes montés; il ordonna, avant son départ, au quatrième corps de quitter le

15, et aux premier et troisième d'évacuer le lendemain. Ney avait ordre de former l'arrière-garde, de ne sortir de la ville qu'après en avoir fait sauter les fortifications, de faire avancer tous les traînards, de faire détruire les caissons d'artillerie et enterrer les canons abandonnés. La faible troupe de Ney fut augmentée par une division détachée du premier corps, et commandée par le général Ricard.

La marche allait être des plus pénibles dans la neige et dans une route où il fallait souvent monter et descendre, où l'on ne pouvait avancer qu'à pas de tortue, ce qui multipliait les difficultés de notre triste situation. Des désastres plus horribles encore que ceux auxquels nous avions résisté depuis Moscow jusqu'à Smolensk, nous attendaient.

Le 14 au soir, l'Empereur arriva au village de Koritnia, situé à cinq lieues de Smolensk. Après s'y être arrêté la nuit, il se porta le lendemain matin sur Krasnoï, où il fut devancé par le maréchal Kutusoff, venant avec une armée d'environ 90,000 hommes par la route d'Elnia; de sorte que le chemin de notre retraite était intercepté. Ayant marché quelques heures, les nôtres virent, à deux lieues de Krasnoï, sur les hauteurs de leur gauche et sur la route, des nuées de cosaques qui se retiraient à l'approche de nos tirailleurs; mais ils découvrirent bientôt que l'armée ennemie était là. Immédiatement après, elle attaqua avec son artillerie placée sur les hauteurs. C'était le général Miloradowitsch avec vingt mille hommes. Les Français, ne songeant plus à leurs hideuses misères

lorsqu'il fallait se battre, firent face à l'ennemi et lui imposèrent tellement par leur bravoure qu'avec tant de troupes, il ne tentait pas de barrer le chemin ni d'avancer sur eux. On ne conçoit pas que l'ennemi avec une armée si considérable, protégée par le terrain et secondée par une route montueuse, dans laquelle nos chevaux éreintés et affamés ne pouvaient traîner nos canons, se soit borné à tirer des boulets, au lieu de fondre sur cette poignée d'hommes tels qu'ils étaient ; cependant il ne pouvait ignorer leur détresse. Quelque vif que fût le feu de l'artillerie ennemie, il n'intimida nullement la colonne française ; sans s'arrêter à l'extrême danger qu'elle avait à combattre contre tant de monde dans un lieu désavantageux, elle continua son chemin vers Krasnoï avec son courage accoutumé, et quelques instans lui suffirent pour débusquer de cette ville l'infanterie russe qui voulait s'y établir. Mais dans ce passage, elle eut un grand nombre de ses braves tués et plusieurs centaines de blessés, qui restèrent en arrière délaissés sur la neige et livrés à la mort la plus cruelle ; elle perdit en outre ses bagages et la plupart de ses bouches à feu dans les vallons, d'où elle ne put les faire sortir avec des chevaux trop épuisés. Ces pièces d'artillerie qu'elle abandonna, n'ayant pu être enclouées, servirent aux Russes contre les corps français qui étaient encore en arrière.

Le 16, Napoléon, ne voulant pas abandonner les trois corps restés à Smolensk, séjourna à Krasnoï, malgré les masses immenses de l'ennemi

11

qui cherchaient à le cerner dans cette ville. Un corps russe avait déjà dépassé Krasnoï et pris position à Maliewo, où l'Empereur envoya, au milieu de la nuit, une division de la jeune garde avec ordre de surprendre l'ennemi à coups de baïonnettes. Cette expédition nocturne fut couronnée d'un entier succès; elle jeta le désordre dans ce corps russe, qui décampa subitement. Dans la soirée du 16, Napoléon n'avait cessé de témoigner à plusieurs de ses officiers son inquiétude à l'égard des corps d'armée qui devaient venir de Smolensk; ayant entendu dans l'après-midi une vive canonade, dirigée contre le quatrième corps, il le croyait perdu, à moins, dit-il, que le vice-roi ne se soit replié sur Smolensk pour se réunir aux premier et troisième corps, et que ces corps viennent ensemble s'ouvrir le passage. Mais, dans la nuit du 16 au 17, le quatrième corps atteignit Krasnoï. Il quitta Smolensk le 15, et le lendemain, entre midi et une heure, le vice-roi avec sept à huit mille hommes arriva devant l'armée russe, qui lui fermait le chemin. Aussitôt l'ennemi lui envoya un parlementaire pour l'engager à se rendre; il lui fit dire que Napoléon et sa garde étaient battus, que 20,000 Russes lui coupaient le passage, et qu'il ne lui restait d'autre salut que de mettre bas les armes. On lui proposa, en même temps, des conditions honorables. Le brave Eugène, d'immortelle mémoire, mettant toute son espérance dans la bravoure de ses troupes, répondit au parlementaire : *retournez, monsieur, si celui qui vous envoye a*

vingt mille hommes, nous en avons quatre-vingt mille. Le parlementaire était à peine parti que l'artilleric russe fit un feu dcs plus violens. Mais l'cnncmi ne se contenta plus comme la veille d'attaquer par des boulets; il envoya contre les Français sa cavalerie et son infanterie, dont la valeur n'était point douteuse. La résistance fut vraiment plus qu'héroïque; nonobstant la position désastreuse de nos braves, ils se signalèrent par des prodiges d'intrépidité que l'on serait tenté de croire impossibles, s'ils ne s'étaient pas passés sous nos yeux. On a vu là cette faible troupe, en proie à la hideuse famine, défaillant de lassitude et accablée par le nombre et par la rigueur de la saison, repousser toutes les vigoureuses attaques de l'ennemi; à travers d'une grêle de boulets et dc mitraille, dédaignant le fer et le plomb qui vomissaient la mort sur eux, ils marchaient sur lcs batteries russes avec un courage que rien n'égalait, couragc d'autant plus admirable qu'ils savaient d'avance qu'étant blessés, ils restaient sur la neige livrés à leurs souffranccs, à la faim et au froid, et devaient expirer dans les convulsions du désespoir. Le vice-roi se maintint contre ces forces immenses pendant plusicurs heures de suite. Mais malgré toute l'étendue de la bravoure dc ses troupes, il aurait fini par succomber devant la multitude sans ses savantes manœuvres, et sans employer un stratagême qui eut une parfaite réussite; il s'y prit dc cette manière: à la tête de ses divisions il attaqua vivement la position des Russes établie sur la gauche de la route,

afin d'attirer leurs forces sur ce point et de les occuper jusqu'à l'entrée de la nuit; alors le massacre ayant cessé, il fit allumer des feux en face de l'ennemi pour lui faire croire qu'il y resterait bivouaquer; bientôt il fit passer sa troupe dans un grand silence sur la droite, tourna la position de l'armée adversaire, et après une couple d'heures de marche à travers les champs, il retrouva la grande route et gagna Krasnoï, ayant laissé sur le lieu de carnage toute son artillerie, tous ses bagages et quelques milliers de ses braves, tués ou blessés.

Le vice-roi était donc passé, mais les corps de Ney et d'Eckmühl étaient encore en arrière. Napoléon voulant les sauver en dépit de tout le danger qui l'environnait, ordonna, le 17 de très-bon matin, au vice-roi de continuer sa marche sur Orcha avec les chétifs restes de son corps, fit rester quelques centaines d'hommes à Krasnoï pour soutenir la retraite, se mit à la tête de sa garde et retourna sur la grande armée russe dans le dessein d'attirer sur lui les forces de l'ennemi et de procurer aux premier et troisième corps la faculté d'échapper au péril éminent dont ils étaient menacés. On peut dire que des hauts faits d'armes de l'Empereur, rien n'est plus admirable que l'énergie et l'audace qu'il déploya à Krasnoï; avec une troupe de dix à douze mille combattans, exténués par la faim, la fatigue et le froid, et n'ayant que quelques canons, il marcha contre cent mille Russes, se jeta au milieu de cette armée formidable, établie avec une artillerie immense dans la position la plus avan-

tageuse, et l'attaqua avec toute l'ardeur de la supériorité : ni le nombre, ni les balles, ni la mitraille qui pleuvaient de tous côtés sur cette poignée de Français ne pouvaient diminuer le courage de ces braves, dont Napoléon partageait le danger ; ils se maintenaient plusieurs heures, enveloppés par ces forces énormes, sous le feu le plus meurtrier. Par ce mouvement hardi, le premier corps fut seul délivré et rejoignit Napoléon pendant qu'il était aux prises avec l'ennemi. L'Empereur, bientôt pressé de tous côtés, et voyant que les Russes allaient lui ôter toute espérance de retraite, se détermina à abandonner ce champ de carnage, où ses troupes se montrèrent avec une valeur dépassant le vraisemblable ; il marcha sur Orcha, désespérant de Ney et répétant à plusieurs reprises qu'il était profondément affligé par l'idée que ce maréchal n'échapperait pas.

Ney se mit en route le 16, étant précédé par le premier corps, parti de très-bon matin. L'arrière-garde ne sortit de Smolensk qu'après avoir livré cette ville à la plus horrible dévastation. Nous y laissâmes plusieurs milliers de malades et une immense quantité de traînards, auprès desquels les chefs employaient en vain la persuasion et la menace pour les faire partir. Ney avait avec lui quatre à cinq mille hommes sous les armes, dont deux à trois cents cavaliers montés ; dix pièces d'artillerie et une suite de six à sept mille malades, blessés et gens isolés. Nous trouvant affamés dans une ville remplie de malades et entièrement ra-

vagée, nous en partîmes, pour la plupart, avec un certain contentement; mais nous ne nous attendions pas à être totalement séparés du reste de l'armée et aux désastres cruels et incroyables qui allaient nous affliger. Je sens ici mon âme se déchirer, je marchais avec le corps de Ney sur Krasnoï..... Je n'ai presque pas les forces de tenir ma plume, je n'ai jamais éprouvé plus de regret d'être enchaîné par la faiblesse de ma diction et de rester au-dessous de ce que j'ai vu, de ce que j'éprouve... Combien je m'estimerais heureux de pouvoir ici donner libre carrière à l'impulsion de mon cœur, pour payer un faible tribut à la mémoire de ce héros dont le nom rappelle à la fois tant de gloire et tant de malheur; de celui dont tous ceux qui l'ont connu ne peuvent jamais parler sans en faire l'éloge, sans s'attendrir, sans laisser échapper des larmes; de celui dont le sang respecté par tant de combats, par tant de périls, a été versé... par des soldats français!... je m'arrête, le cœur saigne, l'imagination s'épouvante... Parlons de la marche du corps de Ney sur Krasnoï. Nous nous acheminâmes tristement et dans un morne silence. La neige, le froid, la faim et les ravins ralentissaient considérablement notre marche et dispersaient nos hommes armés. Une foule de nos gens, n'ayant plus la force d'avancer, restaient en arrière; minés par tant de privations, plusieurs d'entre nous tombaient sans pouvoir se relever, et n'obtenant aucune assistance, ils étaient livrés à la mort: à tout instant, la rigueur de la saison et la famine tuaient des malades qui

faisaient partie de notre colonne. Nous rencontrâmes sur toute la route des voitures renversées, des armes et des bouches à feu abandonnées, des chevaux crevés, des hommes morts et mourans, etc.

Le premier jour de notre départ de Smolensk, nous ne fûmes pour ainsi dire pas inquiétés par l'ennemi, sinon que vers le soir à peu de distance de Koritnia, une partie de cosaques, cachés sur la route, firent sur nous une décharge de quinze à vingt pièces de canons, abandonnées avec leurs munitions par les Français qui nous avaient précédés. Mais ces cosaques se sauvèrent immédiatement, et nous ne tardâmes pas à nous arrêter. Nous passâmes une nuit des plus affreuses, qui fit expirer un grand nombre de nos malades et de nos gens exténués; car nous ne trouvions ni bois pour faire du feu ni rien pour nous mettre à couvert. Nous nous remîmes en route, le 17, vers Krasnoï, sans nous douter que la plupart d'entre nous n'avaient plus que quelques heures à vivre. En nous approchant de l'endroit où tant de nos malheureux camarades avaient succombé, nous remarquâmes partout des vestiges de la mort et l'empreinte de ses horribles dégats. Vers une heure de l'après-midi, nous vîmes les masses gigantesques de l'ennemi, qui embrassaient les hauteurs et les plaines: c'étaient 80,000 Russes qui coupaient le chemin de notre retraite, tandis que nous, qui avions essuyé de grandes pertes depuis Smolensk par nos plus cruels ennemis, la faim et le froid, nous n'étions qu'une poignée d'hommes à-demi morts sous le poids de

tant de peines morales et physiques. Il ne nous restait plus que sept pièces de canons. Nous nous crûmes dans l'effrayante alternative de choisir la mort ou la Sibérie. Dans le moment où Ney se plaçant à la tête des baïonnettes pour encourager ses soldats, arrivait un parlementaire de la part du général russe pour nous sommer de nous constituer prisonniers de guerre; il assurait au maréchal que lui et les siens seraicnt traités avec tous les égards en Russie. Ney repoussa cette proposition avec une noble fierté; il dit au parlementaire avec un grand sang froid : *votre général aurait dû avoir une meilleure opinion de la bravoure française ; il a pu assez souvent l'apprécier... Qu'il sache que nous ne craignons rien et que nous aimerions tous mieux nous faire enterrer dans les champs de Krasnoï que de nous rendre....* Tout-à-coup une batteric de trente à quarante pièces sur notre gauche donna le signal du carnage. A peine commençait-elle à tircr sur nous, que deux cents canons nous foudroyaient, et que la mort nous arrivait de toutes parts. Les boulets culbutaient nos voitures chargées de malades, et ces malheureux étendus sur la neige sans secours, mouraient par la rudesse de la saison ou par le fer de l'ennemi. Bientôt la terre était couverte de morts et de mourans, et une quantité de blessés se traînaient dégouttants de sang ct faisaient entendre des gémissemens à briser le cœur le plus insensible. Combattans, malades, officiers sans troupes, employés, hommes débandés, femmes et enfans, la mitraille et les boulets attei-

gnaient les uns comme les autres. Quelle consternation ! quelles angoises ! quels cris de douleur et de désespoir parmi la foule impuissante de nos malades et blessés, de femmes et d'hommes isolés !... Plusieurs femmes, parmi lesquelles on en remarquait qui étaient accompagnées de leurs enfans, faisaient partie de notre triste cortège. Outre les cantinières et les femmes d'officiers et d'employés qui avaient suivi leurs maris, différentes familles françaises établies à Moscow, qui s'étaient compromises par leur sympathie pour nous, avaient quitté cette ville avec l'armée de Napoléon, dans la crainte d'avoir à subir des persécutions de la part des Russes.

Ney, ne se laissant abattre ni par la supériorité du nombre ni par l'alarme, ni par le massacre ni par les horreurs de la mort, s'occupa avec activité de rallier tout ce qu'il lui restait d'hommes. Les soldats désarmés, les officiers sans troupes, les employés, tous ceux d'entre nous en état de tenir le fusil, entraient dans les rangs pour combattre. En se plaçant parmi les baïonnettes, on n'avait pas à craindre d'être pris ou massacré par les nuées de cosaques qui nous entouraient. Nous n'étions pas en peine de trouver des armes ; nous n'avions qu'à ramasser celles de nos camarades morts ou mutilés. Ney, cherchant à passer avec son peu de monde, dirigea d'abord un millier de baïonnettes contre les forces énormes qui lui étaient opposées. *Je n'ai pas besoin*, dit-il aux soldats, *de vous recommander le courage, votre bravoure est à toute épreuve, nous*

avons toujours battu les Russes, nous les battrons encore... Aux cris de *vive l'Empereur*, *vive la France*, ces braves se lancèrent sur l'ennemi, malgré son feu épouvantable et meurtrier, avec une intrépidité qui semblait tenir de la fureur; mais ils furent bientôt écrasés par la mitraille... Ney, sans se laisser rebuter par un si rude échec, fit ranger sur deux lignes le restant de sa troupe, se mit à la tête, marcha de nouveau à l'ennemi et l'attaqua avec la plus grande impétuosité; il parvint à faire reculer la première ligne des Russes; alors il vit l'impossibilité d'obtenir le passage : déjà près de la moitié de ses combattans n'existaient plus, et nous aurions été tous massacrés sous le feu de la seconde ligne, si nous ne nous étions pas retirés. Placés derrière un ravin, nous nous attendions, à tout moment, à voir l'ennemi venir sur nous pour nous prendre tous ensemble. Chose incroyable, chose incompréhensible qu'il soit resté dans sa position, qu'il ne soit pas venu saisir le peu de Français qu'il y avait!

L'adversité qui amollit les hommes d'un caractère faible, retrempe ceux d'une âme forte et élevée, le vaillant Ney était imperturbable au milieu de la boucherie que l'artillerie faisait de nous; au milieu de tant de danger, l'admirable sang froid qui caractérisait ce héros dans les combats, restait le même, et sa courageuse persévérance semblait s'accroître en raison que la mort moissonnait autour de lui : ne décelant nulle crainte, nulle inquiétude, le calme sur son visage, tranquille sous la tempête

horrible qui grondait sur nos têtes, et toujours d'une attitude rassurante, il tâchait de nous inspirer une sécurité, une espérance qu'il n'avait plus lui-même, véritable talent d'un chef militaire dans le péril. L'affaire meurtrière de Krasnoï donna un nouvel éclat à la renommée et à la gloire du plus brave des braves; son inébranlable courage et ses hautes connaissances tactiques nous sauvèrent : voyant qu'il n'y avait pas de moyen de percer, et accablé, dans cette situation désespérée, par une trop grande multitude de Russes, il ne chercha plus qu'à nous mettre, par ses manœuvres, à l'abri des coups de l'ennemi, dont l'artillerie ne discontinua son feu que lorsque la nuit survint; alors l'obscurité nous aida à sortir de cette cruelle position. A l'entrée de la nuit, Ney s'entoura de plusieurs généraux et officiers supérieurs, on délibéra sur le parti à prendre, sur le chemin qu'il fallait tenir pour rejoindre Napoléon. Il n'était plus question de consulter la carte géographique; la seule qui nous restât avait été emportée entre les mains de notre maréchal par un boulet de canon. Le colonel Pelet du 48e régiment d'infanterie de ligne, que j'aime à citer comme un des plus braves et des plus estimables officiers de l'armée française, proposa de nous diriger par la rive droite du Niéper. Cette proposition fut adoptée; nous nous retirâmes sans bruit, à la faveur de l'obscurité, de cet endroit où tant de français avaient trouvé leur tombeau, où Ney laissa morts ou expirans au-delà de la moitié des hommes qu'il avait conduits de Smo-

lensk jusque-là. En rétrogradant vers le Niéper, nous n'avions plus ni artillerie, ni voitures ni bagages. Ce fut un bonheur pour nous que l'ennemi restait dans ses positions. Quelques cosaques seuls nous suivaient de loin. Lorsque nous eûmes marché une couple d'heures, nous fîmes une halte dans un village pour nous rallier. Pour faire croire aux cosaques qui nous observaient, que nous allions y loger, Ney ordonna d'allumer des feux. Ces cosaques disparurent. Nous fûmes assez heureux pour trouver dans ce village entièrement dévasté un homme qui nous conduisit par des chemins de traverse jusqu'au fleuve, que nous atteignîmes entre huit et neuf heures. Il était gelé, mais on craignait beaucoup que la glace n'eût été assez forte à cause du dégel qui avait lieu dans ce moment. Bientôt quelques-uns de nous passaient à l'autre côté, nos cœurs s'ouvraient à l'espoir, car il n'y avait plus d'autre voie pour nous sauver. Après avoir attendu quelques heures sur le bord du Niéper la foule des blessés et les personnes qui n'avaient pu marcher avec la même promptitude que la tête de la colonne, le maréchal Ney fit donner l'ordre de commencer le passage, et de faire aller les baïonnettes en avant pour prévenir toute surprise de la part de l'ennemi qui pouvait se trouver sur la rive droite. Plusieurs de nos hommes voulaient traverser à la fois; la glace, craquant épouvantablement, menaçait de se rompre ; alors il fut ordonné de ne passer qu'un à un, et l'on parvenait ainsi à l'autre côté; mais là, pour surcroît de misère, nous avions

une autre difficulté à combattre, celle de gravir dans l'obscurité une pente roide et inégale, couverte de verglas. Mais quelle scène déplorable ! quelle scène d'horreur lorsque la plupart des hommes armés avaient passé ! Les malheureux sans appui et sans défense qui se trouvaient sur l'autre bord, effrayés d'être pris par l'ennemi, se pressaient vers le fleuve ; on se renversait, on se battait, on pleurait, on faisait entendre les plus affreuses imprécations, on poussait les cris les plus horribles et les plus déchirans ; chacun cherchait à passer le premier, et la glace, par le nombre des individus qui s'y portaient à la fois, se brisait, on s'engloutissait et l'on se noyait... Une grande quantité de nos compagnons d'infortune restaient à l'autre côté du Niéper abandonnés au désespoir. Ne pouvant prêter aucun secours à ces infortunés, nous nous en séparâmes pour quitter ce lieu de mort et de désolation.

Il n'y avait plus avec le maréchal Ney sur la rive droite du Niéper que deux à trois mille hommes. Un très-grand nombre d'entre nous étaient sans armes. Nous suivîmes le long du fleuve. Ayant marché bien péniblement, pendant deux heures, au milieu de la nuit, dans la neige et dans des chemins inconnus, nous eûmes le bonheur de découvrir un village que les habitans n'avaient pas quitté ; chose extraordinaire pour nous qui, depuis long-temps, ne voyions plus que des villes et villages abandonnés, saccagés et brûlés. Nous y surprîmes plusieurs cosaques endormis, qui se rendaient sans se défen-

dre. Combien nous étions heureux, nous qui mourions de faim, de fatigue, de froid et de sommeil, d'y trouver des vivres, des abris et des feux! mais toujours poursuivis par la fatalité, il ne nous fut pas permis d'y prendre quelques heures de repos. Nous y apprîmes que Platoff avec six à sept mille cosaques et plusieurs pièces de canons était sur la même rive ; ce qui détermina Ney à ne rester qu'environ une demi-heure dans ce village qui, quoique pauvre, nous paraissait si riche ! Nous continuâmes à marcher jusqu'à ce que nous fussions tellement fatigués que nous ne pouvions plus nous tenir sur les jambes. La colonne fut donc forcée de s'arrêter vers les onze heures du matin dans un village, où nous fûmes bientôt entourés par Platoff et ses cosaques, que deux à trois cents de nos hommes armés continrent jusqu'au soir. Dès qu'il fit obscur, nous partîmes en silence ; à peine sortis du village, nous essuyâmes un feu terrible de la part de l'ennemi. Celui-ci nous poursuivait avec acharnement à coups de fusil et à coups de canon. Plusieurs de nos hommes furent tués, d'autres blessés et d'autres s'égarèrent. Cette attaque nocturne nous causa beaucoup d'inquiétude : nous perdîmes tout espoir de nous échapper ; mais nous dûmes encore une fois notre salut aux manœuvres de Ney, secondé par les ténèbres et les bois. En nous éloignant de Platoff, l'espoir renaquit dans nos cœurs, et nous poursuivîmes notre marche, pendant quelques heures, sans être attaqués, lorsqu'en traversant un bois, nous reçûmes inopinément une décharge

d'artillerie russe, partant très-près de nous. Elle mit l'alarme et un grand désordre dans notre colonne, parce que nous crûmes le chemin intercepté. Immédiatement Ney se porta à la tête de sa troupe et cria de toutes ses forces, *courage, en avant, en avant! ils sont à nous!* On se précipite sur l'ennemi, qui, croyant probablement avoir toute l'armée française devant lui, s'enfuit à toute jambe et nous laissa passer à notre aise. Entre onze heures et minuit, nous nous arrêtâmes dans un méchant hameau, où nous prîmes une couple d'heures de repos, et après cela nous nous remîmes en marche. Dans la matinée, nous fûmes de nouveau assaillis vivement par les cosaques. Pour éviter d'être pris, nous nous enfonçâmes dans une forêt, où ils n'osaient venir sur nous, nonobstant leur nombre et nonobstant l'avantage qu'ils avaient de connaître le chemin et de pouvoir passer partout avec leurs canons montés sur des traînaux ; mais au lieu de nous charger, ils nous envoyèrent des boulets. Nous restâmes dans cette forêt jusqu'à ce qu'il fît nuit ; alors profitant de l'obscurité, nous marchâmes rapidement sur Orcha. Nous arrivâmes dans cette ville au milieu de la nuit du 20 au 21 novembre, après avoir fait une vingtaine de lieues des plus pénibles, presque toujours en errant la nuit dans des forêts et dans de mauvais chemins qui nous étaient inconnus, tantôt obligés de courir pour échapper à ces nombreuses masses de cosaques qui nous harcelaient, tantôt obligés de leur faire face pour les contenir. L'Empereur et le reste des troupes qui

l'accompagnaient, nous croyaient perdus, ne savaient pas ce que nous étions devenus, et ne comptaient plus sur nous, lorsque tout-à-coup nous parûmes, comme des morts ressuscités, sur la rive droite du Niéper près d'Orcha. Jugez de l'agréable surprise qu'éprouva Napoléon en apprenant dans l'après-midi du 20, pendant qu'il était à Baranie, que le maréchal Ney se trouvait à l'autre côté du fleuve et seulement à quelques lieues d'Orcha! On assure qu'il fut transporté de joie et qu'il dit : j'ai *deux cents millions dans mes caves des Tuilleries, je les aurais donnés pour sauver Ney.* Le prince Eugène, accompagné de ses gardes nobles, vint à notre rencontre, et parut vivement touché en revoyant notre maréchal. Les deux héros s'embrassèrent avec une grande effusion de cœur.

Avant d'être arrivée à Orcha, la troupe de Ney avait essuyé par le fer de l'ennemi, par la fatigue et le froid, de telles pertes qu'elle comptait encore tout au plus dix à douze cents hommes..... Oui, valeureux Ney! ceux qui ont été dans le cas d'admirer ta bravoure, surtout ceux qui, comme moi, t'accompagnaient à la désastreuse et sanglante affaire de Krasnoï, ne peuvent manquer de chérir et de vénérer à jamais ton ombre : tu vivras pour toujours dans leurs cœurs, et ils donneront souvent une larme à tes cendres; oui, tes hauts faits d'armes consacreront ton nom de génération en génération, et le souvenir de ton infortune fera longtemps verser des pleurs de compassion à toutes les personnes qui aiment les braves. Mais pour que le

lecteur ne se méprenne pas sur mes intentions, je crois devoir le prévenir que je suis loin d'approuver ou de vouloir justifier la conduite de Ney, tenue au 20 mars 1815 vis-à-vis de Louis XVIII. Il est à déplorer qu'un seul jour ait pu affaiblir l'éclat d'une aussi belle gloire, et n'est-il pas à déplorer également que l'exécution de ce fameux capitaine ait eu lieu sous le règne vraiment paternel du plus éclairé des rois de France, de ce roi dont le nom ne cessera d'être cher à tous les bons Français.

Le 19 novembre Napoléon vint à Orcha. L'armée, si je peux encore l'appeler ainsi, eut le bonheur d'y trouver quelques vivres et des abris. On y fit une distribution de pain, d'eau-de-vie et de farine aux militaires présens à leurs corps respectifs, dont le nombre ne formait toutefois que la cinquième partie du reste des troupes. Nous y rencontrâmes beaucoup de juifs, chez lesquels les premiers arrivans purent se procurer, *à force d'argent*, de l'eau-de-vie, de la farine et du gros pain noir, mal cuit. Ces vils spéculateurs, d'une rapacité sans exemple, exploitèrent indignement notre malheureuse position; ils nous vendirent de mauvais alimens à des prix exorbitans. Je me souviens d'avoir acheté chez un de ces fripons, à raison de soixante francs, une livre de pain noir, fait de seigle et d'avoine, plein de paille et d'autres substances hétérogènes. A mon arrivée dans cette ville, dévoré par la faim, je m'informais partout pour obtenir quelques vivres; après plusieurs recherches infructueuses, je m'adressais tout désolé à un juif sale et

déguenillé, auquel je faisais entendre en allemand que je lui payerais largement s'il me donnait un morceau de pain; il me conduisit avec tout le mystère judaïque dans un lieu isolé, où était cachée sous terre la livre de pain dont je viens de parler, et qu'il ne voulait me remettre sans avoir reçu préalablement la somme indiquée.

Les hôpitaux d'Orcha étaient entassés de malades et de blessés. Les maisons de la ville en renfermaient de même une foule considérable, qui se traînèrent jusque-là avec l'armée. Ces malheureux furent délaissés, comme à l'ordinaire, sans secours et sans consolation. Le typhus et la dysenterie y faisaient les ravages les plus meurtriers.

Le 21, nous quittâmes Orcha. Outre les malades et les blessés, une infinité de nos gens de guerre, ne pouvant plus se traîner, ou ne se croyant plus en état de résister aux misères qui accompagnaient la retraite, et d'autres désespérés de tant de calamités et de tant de douleurs, restèrent dans cette ville, et furent les témoins d'une scène bien affligeante, due à quelques soldats de l'arrière-garde. Aigris par les fourberies et par les indignes procédés des juifs d'Orcha, ces soldats sans doute pour se venger de ces misérables, et sans songer au mal qu'ils allaient faire à leurs infortunés compagnons d'armes dont ils se séparaient, ces coupables soldats mirent le feu à plusieurs bâtimens, au moment où l'arrière-garde partait. L'incendie fit des progrès prompts et effrayans dans cette ville presque toute construite en bois, et que nous vîmes de loin se

consumer. Il me répugne de parler de cet acte de vengeance et de barbarie commis par des soldats français, et dont tant de nos malades et de nos blessés furent les victimes.

On a pu voir à Orcha que la désorganisation de l'armée était complète. Comme Napoléon prévoyait que les Russes seraient avant lui sur la Bérézina, les ordres les plus sévères furent donnés, pendant son passage en cette ville, pour réunir, autant que possible, les hommes en état de combattre : la peine de mort fut même publiée contre les traînards ; mais on était indifférent à cette menace : elle ne produisit aucun effet et n'amena aucun changement ; nos troupes poursuivirent leur marche dans le plus grand désordre d'Orcha sur Borisow, en continuant à semer sur leurs pas des morts et des mourans. A quelque distance de cette dernière ville nous fûmes informés que notre retraite était interceptée, que l'ennemi avait pris possession de Minski, où nous nous flattions de trouver beaucoup de vivres, et de plus qu'il nous attendait sur la Bérézina, dont il avait brûlé le pont. Nous étions poussés par l'armée de Kutusoff et par celle de Wittgenstein contre cette rivière, où l'armée russe de Moldavie, commandée par l'amiral Titschakoff nous coupait le passage. Il sera plus facile de concevoir que d'exprimer combien cette circonstance empirait notre position. L'affaire meurtrière de Krasnoï avait achevé l'armée venue de Moscow : il ne restait plus à Napoléon des troupes qu'il avait conduites au-delà de Smolensk qu'environ neuf à

dix mille hommes armés, à demi-nus et presque tous anéantis par la fatigue et les privations. Comment ces faibles restes auraient-ils pu résister à des forces aussi formidables ? comment auraient-ils pu se faire jour au travers d'une armée nouvelle ? Pour le comble du malheur, nous n'avions plus nos équipages de pont : ils avaient été brûlés à Orcha par ordre de Napoléon pour en faire servir les chevaux à emmener l'artillerie. Tout le monde était donc dans une inquiétude extrême, les hommes sensés se disaient avec la plus grande anxiété que nous allions finir à la Bérézina. L'Empereur lui-même ne se faisait plus d'illusions et croyait tout perdu. Nous étions tous à la veille de tomber au pouvoir de l'ennemi; mais nous eûmes le bonheur de retrouver aux environs de Borisow le deuxième corps venant de Polotsk, ainsi que le neuvième, resté en reserve, et qui, comme je l'ai dit antérieurement, quitta Smolensk vers la fin du mois d'octobre. Ces deux corps firent leur jonction avec nous et nous sauvèrent. Leur aspect guerrier ranima notre espoir : ce fut un spectacle tout nouveau pour nous de revoir des troupes françaises armées, marchant au son du tambour, suivies de plusieurs bouches à feu et pourvues de munitions. Ces deux corps commencèrent par préparer le passage de la Bérézina en faisant reculer Kutusoff et Wittgenstein, qui se portaient sur nous.

Le 25 novembre, notre armée, mourant de faim et de fatigue, arriva au voisinage de la Bérézina, après avoir perdu une nouvelle quantité d'hommes

depuis Orcha. Dans la nuit une partie de nos troupes s'établit au village de Studzianka, près de la rivière et situé sur les hauteurs qui dominent l'endroit où Napoléon avait résolu de passer. Le lendemain, pour tromper les Russes sur ses intentions et pour les attirer sur un autre point, l'Empereur se dirigea avec tous ses préparatifs et ses forces sur la gauche de Studzianka et près d'Okoholda. Ce mouvement eut le résultat désiré et nous ouvrit le chemin pour sortir de notre embarras : Titschakoff, au lieu de border la Bérézina et de se tenir sur la défensive, abandonna ses positions et concentra toutes ses forces vers le point sur lequel l'Empereur fit des démonstrations pour passer. Pendant ce temps, les Français travaillaient avec la plus grande célérité aux ponts, qui furent construits au même endroit où Charles XII franchit cette rivière lors de son expédition contre Pierre le Grand en 1708 (*a*).

(*a*) Une ruse favorisa également le passage de l'armée Suédoise : « Charles XII se trouva, le 25 juin 1708, devant la Bérézina vis-à-vis Borisow. Le Czar avait rassemblé en cet endroit la plus grande partie de ses forces ; il y était avantageusement retranché. Son dessein était d'empêcher les Suédois de passer la rivière. Charles posta quelques régimens sur les bords de la Bérézina à l'opposite de Borisow comme s'il avait voulu tenter le passage à la vue de l'ennemi. Dans le même temps il remonte avec son armée trois lieues au-delà vers la source de la rivière : il y fait jeter un pont, passe sur le ventre à un corps de trois mille hommes qui défendaient ce poste, et marche à l'armée ennemie sans s'arrêter. Les Russes ne l'attendirent pas, ils décampèrent et se retirèrent vers le Borysthène, gâtant tous les chemins et détruisant tout sur leur route pour retarder au moins les Suédois. (*Voltaire, Histoire de Charles XII.* »)

Deux ponts furent jetés dans un instant, et les troupes qui étaient venues dans la nuit s'établir à Studzianka, se portèrent de suite à l'autre côté en chassant les Russes qui s'opposaient à leur passage. Elles furent immédiatement suivies par le deuxième corps et la garde impériale, qui traversèrent avec rapidité. L'ennemi nous laissait donc échapper de nouveau! Nous étions au milieu d'un marais très-étendu et dans un moment de dégel, sans abris et dépourvus de bois et de paille; de plus nous souffrions cruellement d'un vent très-fort et d'une neige glaciale; mais nous n'étions pas encore arrivés au dernier période des maux que nous avions à endurer.

Le 27, Titschakoff s'apercevant qu'il avait donné grossièrement dans le piège, revint sur ses pas vers l'endroit de notre passage; mais il était trop tard, sa faute ne pouvait plus se réparer : il fut reçu à coups de canon et refoulé rudement sur la tête de pont de Borisow par le deuxième corps, soutenu par la garde impériale.

Le 28 au matin, les trois armées ennemies fondirent de tous côtés sur nous et nous foudroyèrent dans cet immense marais : environ soixante mille Russes nous attaquaient sur la rive gauche et trente mille sur la rive droite. Nous n'avions pour résister à ces troupes bien nourries, bien couvertes et d'une bravoure incontestable, qu'environ trente mille hommes armés, épuisés par la faim. Néanmoins, là encore une fois, les Russes purent admirer la valeur des troupes de Napoléon : nos guerriers, ou-

bliant leurs affreuses et inexprimables souffrances, ne se laissaient imposer ni par la supériorité numérique des forces russes ni par l'énormité du péril; ils ne se laissaient arrêter ni par le massacre ni par la fin cruelle de nos blessés, nos guerriers, dis-je, déployaient tout ce que le courage et le dévouement ont de plus héroïque. Ce fut bien là le cas de dire que l'honneur et la bravoure sont toujours fidèles au soldat français jusque dans les plus grands revers.

Le 28, depuis la pointe du jour, on vit se porter vers les ponts une immense foule, composée d'hommes isolés, de blessés, de malades, etc. Il y avait là trente à quarante mille individus sans armes. Le mauvais état des ponts, qui se rompirent deux ou trois fois, et dont bientôt il ne resta qu'un seul, contribuait à ralentir le passage. Tout le monde veut franchir à la fois la rivière, qui est à moitié gelée; la presse est tellement forte que dans cette masse on ne peut se remuer : quel tumulte ! quelle confusion ! Tous les moyens employés pour rétablir l'ordre sont sans effet; on se dispute, on s'injurie, on se pousse, on se culbute, on se bat; les hommes à cheval renversent les piétons; les voitures écrasent tout ce qu'elles rencontrent dans leur chemin; les personnes qui tombent sont perdues : on marche sur elles sans miséricorde... Que de vociférations, que d'invectives, que de gémissemens, que de cris de douleur et de désespoir se perdent dans les airs! Pour parvenir jusqu'au pont, il fallait passer sur des hommes et des chevaux broyés. Vers les

onze heures la confusion arrive à son comble, la terreur, qui s'accroît sans cesse, s'empare de cette foule impuissante, toutes les âmes sont glacées d'effroi lorsque l'arrière-garde, vivement serrée par l'ennemi, se rapproche de la rivière, et que des boulets et des obus viennent tomber au milieu de ces infortunés; alors ils se précipitent de toutes leurs forces vers le pont, dont l'entrée est obstruée de cadavres, de mourans, de voitures délaissées et brisées; ils se pressent tant que la plupart font de vains efforts pour atteindre l'autre rive. Frappé de consternation et de désespoir, on cherche à s'ouvrir un passage à coups de sabre, on s'étouffe, on s'écrase, on s'égorge... Une quantité de personnes sont poussées dans la rivière, et d'autres, espérant se sauver, s'y jetent, se noyent ou meurent de froid (*a*).

(*a*) Le 28, à huit heures du matin, je parvins à pénétrer jusqu'au bord de la Bérézina, à une dizaine de pas du pont sans pouvoir l'approcher; là je fus tellement serré par la masse d'hommes que je ne pouvais ni avancer ni reculer. Après avoir fait vainement tous mes efforts, pendant trois heures, pour arriver au pont, j'étais épuisé, je me désespérais, lorsqu'un obus vint éclater près de moi et me fit sortir de mon état d'immobilité forcée; il me dégagea de mes importuns compagnons en tuant les uns et en terrassant les autres; je fus poussé couvert de boue dans la rivière, et le hasard me sauva: j'eus le bonheur de gagner le pont, où je m'accrochai de toutes mes forces à un sapeur qui allait le franchir. Celui-ci tâcha d'abord de se débarrasser de moi à coups de sabre; mais prévoyant qu'il ne pouvait triompher de ma vigueur, qu'il aurait été entraîné avec moi sous les glaçons, il me tira fortement à lui et me fit entrer dans la foule qui passait à l'autre rive. Là j'ai quitté mon sauveur en le remerciant et en l'embrassant; depuis je ne l'ai plus revu.

Pour avoir une juste idée des scènes d'horreurs qui marquèrent notre passage de la Bérézina, il faut les avoir vues; car il n'y a pas d'expressions assez énergiques pour les décrire : elles présentèrent surtout un spectacle déchirant vers le soir, lorsque l'arrière-garde, commandée par le maréchal Victor, qui, pendant toute la journée, s'était défendue avec la plus grande valeur, se replia jusqu'à la tête du pont, et que cette masse d'infortunés, qui cherchaient à gagner l'autre rive, fut placée sous un feu des plus meurtriers que l'ennemi ne cessait de faire. L'arrière-garde, pour arriver au pont, dut employer la force des armes contre ces malheureux épouvantés, contre ses propres camarades, et se frayer impitoyablement un passage à coups de baïonnettes et à coups de sabre. Elle commençait à traverser la rivière entre neuf et dix heures du soir en gravissant des monceaux de cadavres. Son passage fut achevé vers les deux heures du matin. Elle brûla le pont vers les huit heures, lorsque l'ennemi s'en approcha. Plusieurs milliers de nos hommes qui se trouvaient encore sur l'autre bord furent faits prisonniers.

Le 29, nous nous éloignâmes de la Bérézina, où nous fîmes une perte d'environ quarante mille hommes, morts, blessés ou prisonniers, et où nous laissâmes tout ce qui nous restait encore des trésors ou trophées enlevés à Moscow. Le combat que nous y eûmes à soutenir et les désastres qui l'accompagnaient, réduisirent donc notre armée à un total de vingt-cinq à trente mille hommes. Le

deuxième et le neuvième corps, auxquels nous fûmes redevables du passage, étaient désorganisés comme les autres : presque tous les hommes qui échappèrent étaient désarmés et débandés. Je pourrais me dispenser de dire que nos blessés, au nombre de plusieurs milliers, furent abandonnés avec les cadavres de leurs camarades, et expirèrent sur la neige et dans la boue.

Nous marchâmes avec beaucoup de peine à cause du verglas qui couvrait la route par suite de la forte gelée, survenue dans la nuit du 28 au 29, après le dégel qui avait eu lieu ; nous glissions à tout instant : plusieurs hommes, tombant sans avoir les forces de se relever, étaient condamnés à périr de froid. Je ferai remarquer que depuis le 18 au 22 il y eut un dégel, et la boue rendait notre marche très-difficile ; du 22 au 24 il gela de nouveau ; le 25 il dégela, et le 28 la gelée reprit fortement et continua sans interruption jusqu'à la fin du mois de janvier. Le 1 décembre, le froid prit une telle intensité que le thermomètre descendit jusqu'à vingt-quatre degrés au-dessous de glace. Ce temps atroce jeta le reste de nos troupes dans l'état le plus déplorable et le plus effrayant : nous ne ressemblions plus à des militaires, mais à des mendians abrutis, nous offrions l'aspect d'une bande de spectres. Dans cet état nous nous dirigeâmes sur Wilna L'espoir de toucher au terme de nos misères nous encourageait dans les pénibles efforts qu'il fallait faire pour nous traîner.

Le froid qui nous affligeait si cruellement frap-

pait, à tout moment, de nouvelles victimes; il nous tuait par milliers d'hommes dans l'espace de quelques jours : la route était jonchée de morts. Heureusement, lorsque nous eûmes tant à souffrir de la rigueur de la saison, nous fûmes moins tourmentés par la faim, nous traversâmes des contrées où nous trouvions quelques vivres et du bois pour nous chauffer, et l'ennemi nous inquiétait moins, toutefois sans cesser de nous poursuivre : car il attaquait tous les jours notre arrière-garde.

Mais si nous perdîmes une énorme quantité de personnes par l'action directe du froid, nous eûmes à regretter un bien plus grand nombre d'individus enlevés par suite du changement subit d'une température rigoureuse dans une température chaude; car après l'action du froid, soumis immédiatement à celle de la chaleur, on acquiert pour l'effet de cette dernière une aptitude infiniment plus forte; et cet effet se manifeste en raison de l'intensité de ces deux agens. On sait combien il est dangereux pour l'homme engourdi par le froid de passer directement à une température élevée; d'où résulte un excès de réaction auquel l'organisme ne résiste pas. Nous avons pu faire cette observation, à notre retraite, sur les malheureux frappés de mort par la transition brusque du froid au chaud. Une foule prodigieuse d'individus, ayant les bras ou les jambes roides du froid, en furent les victimes quand ils avaient l'imprudence de s'approcher du feu, vu que ces parties, devenues insensibles, ne ressentaient plus l'impression de la chaleur qui les con-

sumait : de vives douleurs, causées par la réaction, se déclaraient, et bientôt elles étaient suivies de la gangrène.

Durant la violence du froid, la nuit était extrêmement meurtrière pour nous. J'ai déjà dit que marchant toute la journée, nous ne nous arrêtions que le soir, et nous cherchions alors avec la plus grande avidité à nous abriter contre l'intempérie de l'air. Comme peu de maisons avaient été détruites dans la Lithuanie, lors de notre premier passage, nous y trouvâmes à nous loger beaucoup plus facilement que dans la vieille Russie. Excédé de fatigue et à moitié gelé, on se portait en masse vers les bâtimens que l'on découvrait, et qui, dans un instant, étaient remplis de monde. Les individus dans l'impossibilité d'y entrer établissaient leurs bivouacs à l'entour et derrière les murailles. On allumait des feux dans toutes les parties de l'intérieur, ainsi qu'à l'extérieur; de sorte qu'ordinairement ces bâtimens ne tardaient pas à être incendiés. Manquant de combustible, on les démolissait ou on les brûlait volontairement pour se chauffer. Il arrivait très-souvent aussi qu'on y mettait le feu par dépit, quand on ne pouvait s'y loger, parce qu'ils étaient pleins ou occupés par des hommes qui en défendaient l'entrée. Cette affreuse manière d'agir fit perdre la vie à beaucoup de malades, de blessés et d'autres personnes, surpris par les flammes; mais cela n'eut rien de comparable au mal immense que nous causa la transition brusque du froid au chaud. Le matin, en se remettant en route, on voyait dans les bâti-

mens et les bivouacs les ravages effrayans que la mort avait exercés : une foule de personnes, après avoir abordé subitement le feu transies de froid, avaient succombé à l'excitation trop forte, produite par le calorique, dont l'effet était d'autant plus vif que nous nous trouvions si fortement affaiblis. La plupart des malheureux qui n'existaient plus étaient décédés par suite d'apoplexie, provenue de congestions cérébrales; d'autres avaient cessé de vivre par l'asphyxie occasionnée par des congestions pulmonaires. Ayant vu journellement, pendant la retraite de Moscow, mourir une multitude d'hommes par le passage trop subit d'une température rigoureuse à une température chaude, j'ai examiné plusieurs de ces infortunés depuis le moment qu'ils arrivaient auprès du feu tout engourdis par le froid, jusqu'à celui où la mort s'emparait d'eux. Avant d'être sous l'influence de la chaleur, leur pouls était très-lent et à peu près imperceptible ; et dès qu'elle commençait à agir, il contractait une grande accélération, qui allait tellement en augmentant que bientôt la fréquence des pulsations ne se distinguait plus ; alors il se formait non-seulement des congestions viscérales, mais le cœur ne pouvant opérer ses mouvemens avec assez de vitesse pour recevoir le sang qui y affluait, tombait dans l'inaction, dans un véritable état de paralysie.

C'est ici le lieu où l'on pourrait expliquer un des principaux points de la doctrine de Brown, enseignant que la faiblesse directe étant trop accumulée et l'application des puissances incitantes trop con-

sidérable, il en résulte une faiblesse indirecte en proportion directe de l'action incitante. C'est une vérité qu'aucun médecin éclairé ne contestera au systématique Écossais que plus le degré d'incitation de l'organisme est diminué, plus il s'agit d'être réservé sur l'application des stimulans : il faut dans ce cas commencer par l'emploi de stimulans légers et augmenter insensiblement l'incitation par des stimulans plus forts. Cette assertion est prouvée par les effets funestes qui se font observer quand l'homme se trouvant dans l'inanition se gorge d'alimens, ou bien quand il s'expose directement à une forte chaleur étant engourdi par le froid. Aucun médecin n'ignore les suites graves auxquelles peut donner lieu toute transition d'un état physique à l'extrême opposé.

Je me souviens qu'à notre retour dans la Lithuanie, étant en marche un jour qu'il faisait très-froid, je me couchai un instant sur la terre pour me reposer, voulant me lever et m'appuyer sur les bras, je m'aperçus que j'avais le bras gauche *gelé*, ainsi qu'on l'exprime en langage vulgaire (*a*) : il était tout roide, sans sensibilité et froid comme la glace. Au lieu de m'approcher du feu comme faisaient tant d'imprudens, je priais un de mes campagnons de mettre mon bras à nu et de le frotter en plein air avec de la neige. Ces frictions étaient un stimu-

(*a*) Est-il besoin de dire que l'expression de *gelé* est fausse ? car aussi long-temps qu'il y du principe vital dans une partie du corps, elle ne peut rentrer sous l'empire des lois physiques et chimiques.

lant réel dans cet état d'asthénie directe suivant Brown, parce que le frottement développant le calorique, dont l'action trop excitante était contenue par la neige, rendait moins forte la soustraction du calorique par laquelle mon accident avait été causé. A mesure que la sensibilité revenait, j'augmentais graduellement la température, jusqu'à ce que mon bras eût repris son état naturel. Par ce même procédé, qui doit être toujours suivi en pareille circonstance, j'ai sauvé plusieurs personnes en revenant de Moscow.

Une autre observation qui n'est pas dépourvue d'intérêt, et que nous avons eu souvent occasion de faire pendant la retraite, c'est que chez les hommes attaqués du typhus, tant qu'ils étaient exposés au froid, la fièvre semblait tout-à-fait enrayée : il y avait un tel amendement de tous les symptômes que, sauf l'état de stupeur et la sécheresse de la langue qui persistaient plus ou moins, on ne remarquait chez eux aucun phénomène qui pût faire soupçonner l'existence d'une maladie; mais dès qu'ils venaient sous l'influence d'une température chaude, la fièvre éclatait vivement avec le cortège des symptômes propres au typhus. Le contraire se faisait observer chez les personnes atteintes de flux de ventre : elles souffraient beaucoup plus sous le froid que sous une température élevée; ce qui s'explique facilement : dans le premier cas l'action vitale, se concentrant vers l'intérieur, augmentait le mouvement péristaltique, et dans le second, appelée vers l'extérieur, elle opérait un effet dérivatif sur l'irritation intestinale.

Le 5 décembre nous fûmes à Smorghoni. Ce fut là où Napoléon abandonna les tristes débris qui restaient encore; il en remit le commandement au roi de Naples et se rendit avec la plus grande rapidité à Paris. Son départ inopiné fit sur nous une douloureuse sensation, il nous jeta dans une vive inquiétude; chacun se considérait alors comme perdu : une indignation générale se joignit à notre découragement. A la nouvelle de ce départ généralement désapprouvé, qui ne s'est pas écrié : Napoléon peut-il ainsi se séparer de ceux qu'il a entraînés dans cette désastreuse guerre! peut-il ainsi quitter ceux qui l'ont suivi avec tant de confiance et de dévouement, et dans un moment où ils ont de si cruels malheurs à essuyer ! Est-ce donc là ce héros, ce capitaine que l'univers admire, cet idole que l'on encense, ce grand homme que des flatteurs ont osé placer à côté de Wasingthon, le plus beau et le plus noble caractère des siècles, et dont la mémoire sera vénérée tant que le monde existera ? A cette occasion, n'a-t-on pas été conduit involontairement à cette idée pénible que le mot de héros reçoit souvent une interprétation bien fausse? Le véritable héros est ce roi vertueux qui défend sa patrie attaquée, qui respecte les droits du citoyen, qui est l'ami d'une sage liberté, qui sait maîtriser son ambition, qui consacre ses veilles au bonheur de ses sujets; tandis que l'ambitieux conquérant qui répand le sang de ses guerriers en dévastant et en envahissant les provinces étrangères, ne mérite d'autre sentiment que la haine et le mépris; si on

le loue, c'est pour ses faveurs ou parce qu'on ne peut l'enchaîner, et qu'il est au-dessus des peines imposées par les lois.

Les partisans de Napoléon se sont efforcés de le justifier d'avoir abandonné à Smorghoni les restes de son armée; ils ont prétendu que ce départ était dicté par l'urgence de la politique : les bruits sinistres répandus en France sur l'issue fatale de la campagne de Moscow, la Prusse prête à se déclarer contre nous, la conduite équivoque de l'Autriche qui inspirait à Napoléon une grande méfiance, la crainte de ne pouvoir regagner de sa personne les frontières françaises, tout cela, ont-ils dit, devait le déterminer à retourner le plus promptement possible à Paris où sa présence était nécessaire; mais ils auront beau faire valoir des motifs pour excuser le chef de notre expédition de ne pas avoir ramené ses troupes en Allemagne, ils n'effaceront jamais l'impression défavorable que sa conduite dans cette circonstance a causée; ils trouveront certainement peu de personnes disposées à se ranger de leur avis. Ne voulant pas me porter trop avant dans le champ épineux de la politique, je m'abstiendrai de toute réflexion ultérieure à cet égard, et je reviens à des détails moins sujets à être contredits.

Le 6 décembre, douze mille hommes de troupes fraîches, commandés par le général Loison, venus de Wilna, se joignirent à nous à Ochmiana, et nous amenèrent un convoi considérable de biscuit et de farine. Ils ajoutèrent au spectacle de notre désola-

tion ; composés en très-grande partie de Napolitains, habitués à vivre sous un climat chaud, ils ne pouvaient résister à un froid aussi meurtrier : obligés de marcher et de bivouaquer sous une température aussi rigoureuse, ils tombaient par centaines à la fois. Dans l'espace de quelques jours la plupart des Napolitains avaient cessé de souffrir et de vivre, et le peu qui en existaient encore se traînaient douloureusement, ayant les pieds et les mains gelés.

Le froid du 6 au 13 décembre sous lequel nous nous trouvâmes, fut presque continuellement de vingt-sept à trente degrés. Je me suis alors convaincu de plus en plus par moi-même que, pour résister à cette température épouvantable, à tant de maux qui nous tourmentaient, il fallait une constitution robuste, un exercice continuel et une volonté inflexible : j'ai marché comme les autres, nu-pieds et le corps à peine couvert de quelques vêtemens déchirés ou brûlés ; si je n'ai pas succombé au froid, à la faim, à la fatigue et à une forte diarrhée dont je souffrais, je l'ai dû à ma jeunesse, à mes forces physiques, au mouvement que je ne cessais de me donner, au courage et à la persévérance dont je m'étais armé, et peut-être surtout à la ferme résolution que j'avais prise de surmonter toutes les misères, quelque énormes qu'elles fussent : un jour vers les deux heures de l'après-midi, je m'éloigne de la grande route avec quatre officiers du troisième corps pour chercher un abri ; au bout d'une heure et demie de marche très-pénible, nous découvrons une méchante masure, où nous conve-

nons de passer la nuit, étant tellement accablés de froid, de lassitude et de faim que nous ne pouvions aller plus loin ; nous y faisons un grand feu, au tour duquel nous nous couchons tristement, en tâchant de trouver dans le sommeil quelque soulagement à nos maux ; je m'endors profondément et si bien que je ne crois pas avoir passé une aussi bonne nuit pendant la retraite ; le lendemain vers les huit heures du matin, je me réveille entre deux cadavres : de mes quatre compagnons un a disparu, deux sont morts, et l'autre placé dans une grande immobilité et les yeux tristement fixés sur le feu, qui brûlait faiblement, ne paraissait point disposé à le quitter ; je me leve, non sans difficulté, parce que mes membres étaient engourdis, et je me remets seul en route ; après deux à trois heures de marche au milieu des glaces et des neiges, je m'aperçois que j'avais pris une fausse direction, que je m'étais égaré ; résolu de m'échapper à tout prix, je m'avance au hasard ; vers les trois heures de l'après-midi, tout extenué de faim et de fatigue, livré au désespoir, glacé par le froid, et sentant déjà arriver l'assoupissement invincible, avant-coureur de la mort, je retrouve les troupes françaises, et l'espérance et le bonheur, renaissant dans mon âme, me donnent une nouvelle vie.

J'ai déjà parlé du tableau des morts et des mourans, victimes du froid, qui restaient partout sur nos pas ; ce tableau devint encore plus sombre et plus affreux à notre approche de Wilna. Mais nous y étions accoutumés ; il ne faisait plus aucune im-

pression sur nous et n'attirait pas seulement nos regards : en voyant sans cesse la mort de si près, nous étions tout-à-fait familiarisés avec elle. Par les horreurs continuelles qui se passaient sous nos yeux, nous avions le cœur endurci ; nous étions même démoralisés au point que nous n'envisagions plus comme un mal le vol, l'incendie et le meurtre.

Parmi les phénomènes qui se manifestaient chez les personnes succombant à la rigueur de la température, on remarquait que chez les militaires venus au-devant de nous qui n'avaient pas souffert de la famine, et qui allaient périr par le froid seul, il survenait de fortes congestions à la tête ; leurs yeux étaient égarés, leur figure gonflée et livide ; frappés de la perte de la sensibilité extérieure, ils marchaient en chancelant comme des hommes pris de boisson, ne répondant à aucune question, ne pouvant souvent articuler aucun mot, s'efforçant de se tenir sur les jambes, leurs mouvemens diminuant d'une manière progressive, ils tombaient sans témoigner la moindre souffrance ; un sommeil apoplectique s'emparait d'eux et dans un instant ils étaient glacés.

Le 8 et le 9 décembre, les malheureux restes de notre armée, naguère si formidable, arrivèrent à Wilna tout déguenillés et pour la plupart malades. On peut dire sans exagérer qu'alors des hommes qui avaient échappé à la Bérézina, il n'en existait guère plus que la moitié, et il en restait encore environ trois à quatre mille de la division du général Loison. Le typhus, la dysenterie et la diarrhée

désolaient toujours nos troupes. La diarrhée était générale parmi nous dans la Lithuanie. Une cause qui contribuait puissamment à cette maladie, c'est que nous rencontrions dans presque toutes les maisons, depuis Orcha jusqu'à Wilna, de grands tonneaux de betteraves salées (*buraki kwaszone*), dont nous mangions, et nous en buvions le jus quand nous avions soif, ce qui nous altérait beaucoup plus et irritait fortement le canal intestinal.

Les habitans étaient restés à Wilna, où nous trouvions des vivres. Les uns d'entre nous se procurèrent des alimens en les achetant, les autres en s'adressant à la commisération de particuliers, les autres par le pillage. Ce fut surtout le 9 que l'on vit la foule se presser en masse pour pénétrer dans la ville : généraux, officiers, soldats, cantiniers, domestiques, tout le monde voulait entrer à la fois. Le faubourg fut tellement obstrué d'hommes, de chevaux et de voitures qu'il n'y avait pas de possibilité, une fois engagé dans cet encombrement, d'en sortir ni de parvenir dans l'intérieur. Les auberges et les boutiques étaient ouvertes. Vous auriez dû voir, pour vous en faire une idée, comment cette multitude d'affamés s'y précipitaient. Aussi on fut bientôt obligé de les fermer à cause du grand désordre qui régnait. En peu d'instans toutes les maisons furent remplies d'hommes épuisés, de malades et de mourans.

A Wilna nous nous vîmes trompés, comme à Smolensk, dans notre espoir d'y garder nos quartiers d'hiver, ou d'y jouir de quelque repos. Le 9

vers le soir, on criait *aux cosaques !* l'ennemi était aux portes; le canon se fit entendre; l'encombrement dans le faubourg augmentait par la frayeur qui se mit dans cette foule d'affamés se pressant pour entrer dans la ville; les troupes fraîches qui s'y trouvaient en garnison coururent aux armes; une quantité d'autres de nos militaires, dévorés par la faim, cherchèrent des vivres; une quantité d'autres, poussés par le désir de s'échapper, prirent la fuite vers Kowno; les magasins, n'étant plus gardés, furent pillés par nos maraudeurs; les habitans, effrayés, fermaient leurs portes et refusaient d'ouvrir; ils chassaient même de leurs maisons nos hommes qui s'y étaient réfugiés; enfin la consternation fut générale et le désordre à son comble.

La nuit et le lendemain de bon matin, la plupart de nos gens en état de marcher se portèrent sur Kowno. Les rues, les cours et les places publiques de Wilna restaient encombrées de soldats malades, moribonds, ivres ou endormis. Une multitude de généraux et officiers de tout grade, découragés par les souffrances, se déterminèrent à ne pas quitter la ville, préférant la captivité aux dangers qui les menaçaient sur la route. Des milliers de nos hommes, atteints de maladies, se traînèrent aux hôpitaux, où ces infortunés se trouvaient dans un dénuement complet et dans l'infection la plus dégoûtante. Des prisonniers français, revenus de la Russie, m'ont raconté que nos malades y furent entassés les uns sur les autres, tous morts et mourans pêle-mêle, dans les salles, les corridors, les

escaliers, sous les portiques, etc.; qu'ils demeurèrent, malgré le grand froid, sans feu, sans lit et sans paille, et ne reçurent dans les premiers quinze jours que quelques biscuits!..... Un immense nombre d'autres de nos hommes, hors d'état d'aller plus loin, s'étant réfugiés dans des bâtimens et dans des maisons particulières, essuyèrent les atrocités les plus révoltantes de la part de la canaille, presque toute composée de juifs; ils furent non-seulement dépouillés jusqu'à la chemise et accablés de mille insultes, mais encore ces infâmes Israélites, aussi cruels que lâches, dès qu'ils n'eurent plus à redouter les Français, et qu'ils ne purent plus rien leur voler, firent main basse sur nos militaires sans défense, et dont le sort devait inspirer de la pitié aux âmes les plus barbares: ces scélérats, dont le cœur est trop féroce pour avoir quelque chose d'humain, assassinèrent ces malheureux ou les précipitèrent tous nus par les portes et les fenêtres de leurs maisons, où ils les avaient même attirés pour leur escroquer ce qu'ils possédaient. Les expressions dont je me sers envers cette hideuse engeance peuvent paraître un peu dures; mais il m'est impossible de conserver ici le calme, et de ne pas flétrir de toute ma colère ces monstres, que j'aurai en horreur tant que je vivrai, et auxquels j'ai échappé moi-même miraculeusement, après avoir vu égorger par eux un de mes compagnons dans la même maison où je logeais. Je me plais à rapporter qu'à cette occasion, l'Empereur Alexandre, qui ne connaissait pas d'ennemis

quand il s'agissait de faire un acte de justice, fit pendre plusieurs de ces fripons homicides, qui outragèrent si lâchement le malheur et l'humanité. Je rapporterai ici également avec plaisir qu'à son arrivée à Wilna, pendant notre défaite, ce souverain éclairé et philanthrope s'intéressa beaucoup au sort de nos infortunés malades, ordonna de subvenir immédiatement à leurs besoins et de les traiter avec tous les égards dûs à leur malheureuse position.

Le 10 décembre, le maréchal Ney prit le commandement de l'arrière-garde formée à Wilna, et qui se composait de trois mille hommes, tristes débris des Bavarois et de la division du général Loison. Le même jour, l'ennemi cerna la ville de toutes parts : il n'y eut plus de possibilité pour nous de tenir; l'arrière-garde fut forcée d'évacuer : elle n'était par encore sortie de la porte que déjà les rues fourmillaient de cosaques, qui se ruèrent sur nos malheureux malades et hommes épuisés. Quoique poursuivie à grands coups de canons et attaquée par quelques milliers de cosaques, elle arriva en bon ordre jusqu'au défilé de Ponary, à une lieue de la ville. Ce fut là où nous fûmes débarrassés des bagages emmenés de Wilna. Le chemin sur cette colline rapide était couvert de verglas: il n'y avait pas de possibilité à cet endroit de sauver une seule voiture: les hommes éprouvèrent même les plus grandes difficultés de gravir cette pente. Les Français furent donc dans la nécessité de laisser au pied de ce coteau le restant de leurs bouches à feu, tout leur matériel, leurs bagages et les

caissons de la trésorerie, contenant dix millions d'or et d'argent.

Nous vîmes au bas de la montagne de Wilna, pendant un instant, un spectacle assez curieux: les soldats de l'arrière-garde, voyant les caissons de la trésorerie abandonnés, se débandèrent pour y prendre de l'argent; ne songeant plus à combattre, sourds au bruit du canon et au sifflement des balles, oubliant le danger, uniquement occupés de l'idée de ramasser de l'or, ils se jetèrent sur les caissons et les pillèrent pêle-mêle avec les cosaques sans exercer l'un contre l'autre le moindre acte d'hostilité. Ce pillage, retenant les soldats, mit le désordre dans l'arrière-garde; et Ney, arrivé sur la hauteur, n'eut plus que quelques centaines d'hommes armés, avec lesquels ils continua à faire face à des nuées de cosaques qui le harcelaient sans cesse.

Ceux d'entre nous qui étaient assez heureux pour franchir le défilé de Ponary, ou qui avaient le bon esprit de dépasser les flancs de la montagne, employèrent toutes leurs forces pour gagner Kowno le plus promptement possible; mais ils n'étaient pas encore sauvés, parce que le froid faisait mourir nos hommes en foule; il fut si vif et si meurtrier dans ce moment que trois ou quatre bataillons venus de la Prusse pour nous rejoindre furent détruits aussitôt. Depuis Wilna jusqu'à Kowno la route était couverte de cadavres. Le maréchal Ney, en arrivant dans cette dernière ville, n'avait plus avec lui qu'une cinquantaine d'hommes, pour la plupart

des officiers de son quartier-général et de son corps d'armée.

Le 11 et le 12 décembre, nous revîmes Kowno, où se trouvait pour notre malheur beaucoup d'eau-de-vie et de rhum. Comme cette ville fut livrée au pillage, nos hommes, malgré leur affaiblissement et malgré le froid dont ils étaient saisis, s'adonnèrent avec excès à cette boisson. Quelques heures après notre arrivée, on voyait déjà partout un grand nombre d'individus enivrés, dormant dans les maisons et dans les rues. Presque tous ceux d'entre nous qui y firent un usage immodéré d'eau-de-vie ou de rhum, moururent bientôt dans un état apoplectique ou tombèrent au pouvoir de l'ennemi. On put observer combien il faut être prudent en stimulant l'organisme lorsqu'il est affaibli. J'ai même vu à Kowno mourir subitement plusieurs de nos gens de guerre qui, engourdis par le froid et minés par les privations et les fatigues, avalaient des liqueurs fortes, parce que dans l'extrême faiblesse où ils étaient, ils ne pouvaient soutenir une stimulation aussi brusque et aussi violente, qui en se transmettant de l'estomac sur le cerveau, jetait ce dernier organe dans un anéantissement absolu et donnait naissance à l'apoplexie foudroyante.

Le 13 décembre, les Français repassèrent le Niémen, les uns sur le pont, les autres sur la glace, en laissant à Kowno une immense quantité de morts, de mourans et de malades, répandus dans les bâtimens et dans les rues. Je me suis convaincu

par moi-même, pendant mon passage dans cette ville, que les hôpitaux regorgeaient d'hommes attaqués du typhus et de la dysenterie, et qui furent abandonnés, comme à Wilna, à Orcha et à Smolensk, à la misère et à l'infection.

Au départ des troupes françaises de Kowno, elles ne possédaient plus ni artillerie ni bagages; enfin de l'armée de Napoléon, quelques mois auparavant si puissante, si formidable, si belle et traversant le Niémen dans l'ivresse du triomphe, vingt mille hommes tout au plus repassèrent ce fleuve, et ces hommes, dont les deux tiers au moins n'avaient pas vu Moscow, étaient tombés dans une horrible fonte, dégoûtans par la malpropreté, couverts de haillons, pleins de vermine et atteints d'engelures : les uns avaient perdu des doigts, d'autres le nez, etc. Du troisième corps il restait encore une vingtaine d'hommes avec le maréchal Ney, et qui pour se sauver furent tous forcés, au sortir de Kowno, de faire le coup de fusil contre les cosaques qui nous poursuivaient. Après les avoir contenus, avec une petite poignée de braves, pendant toute la journée du 13, Ney sortit le dernier de la ville vers les sept heures du soir. Je me souviendrai toute ma vie avec orgueil d'avoir été du petit nombre de ceux qui, dans ce moment, accompagnaient ce grand capitaine.

Lorsque nous rentrâmes dans le duché de Varsovie et la Prusse, le ciel semblait s'ouvrir devant nous; on se dispersa, on erra, chacun prit une direction à l'avanture; mais malheureusement on

n'était pas encore échappé : plusieurs de nos hommes s'engagèrent dans la route de Tilsit et furent fait prisonniers par les cosaques qui l'investissaient. Nous courûmes en fugitifs du Niémen à la Vistule, en traînant le sentiment de notre douleur, le spectacle de nos misères, et en semant de province en province le germe de la mort qui circulait dans nos veines, et auquel la plupart d'entre nous allaient succomber. Telle fut la fin de la campagne de Moscow, commencée avec tant de succès et terminée avec tant de désastres.

Pendant la retraite, nous remarquâmes outre la diarrhée, la dysenterie, le typhus et la fièvre lente, qui ne cessaient d'exercer de grands ravages, une violente ophthalmie, par laquelle plusieurs de nos militaires devinrent aveugles. Cette ophthalmie était produite par l'aspect continuel des neiges, la privation du sommeil et la fumée des bivouacs; causes qui déterminèrent chez nous tous une rougeur ou inflammation des paupières. Beaucoup de nos hommes furent atteints d'amblyopie et même d'amaurose, par suite d'épuisement de l'incitabilité de la retine, occasionné par la blancheur éclatante de la neige, réflechissant fortement les rayons lumineux.

Les hommes qui avaient échappé au grand naufrage reçurent l'ordre de s'arrêter sur la Vistule. Les commandans en chef de chaque corps prirent leurs cantonnemens le long de ce fleuve : les villes de Thorn, de Ploscko, de Marienwerder, d'Elbing et de Marienbourg furent désignées pour leurs

quartiers-généraux, afin de réunir tout ce qui appartenait à chaque corps respectif. Les débris du deuxième et du troisième corps durent se rendre à Marienbourg, où nous arrivâmes à la fin de décembre et dans les premiers jours du mois de janvier suivant. L'hiver continuait à régner avec âpreté, quoique depuis Gumbinen, à trois journées de marche de Kowno, le froid fût beaucoup diminué; mais ayant le Niémen derrière nous, nous n'avions plus à combattre la faim, nous trouvions des ressources à pouvoir nous défendre de la rigueur du temps et à satisfaire nos besoins; le carnage qui nous poursuivait depuis Moscow avait cessé, nous étions fort peu inquiétés par l'ennemi; nous pouvions sortir de la saleté, dans laquelle nous avions croupi si long-temps, et qui, avec les intempéries atmosphériques, la famine, les fatigues et le découragement, concourut à produire les maladies qui régnèrent parmi nos troupes. Cependant lorsque nous nous arrêtâmes sur la Vistule, nos hommes venus de la Russie devinrent presque tous malades, et une extrême mortalité se fit observer parmi eux. Heureusement on trouvait des hôpitaux. Ceux de Koenigsberg, de Dantzick, de Thorn, de Marienwerder, de Marienbourg, etc. étaient encombrés de malades.

Il semblait qu'à cette époque la cessation subite de nos affreuses misères, et même le peu de repos que nous eûmes après les marches forcées et continuelles auxquelles nous étions en quelque sorte habitués, influèrent d'une manière marquante sur

la production des maladies. Le rhumatisme dont jusqu'alors presque personne ne s'était plaint, fut une maladie très-commune parmi nous. Nos hommes tout affamés se gorgeaient d'alimens, et comme leurs organes digestifs se trouvaient trop faibles pour en faire la digestion, il en résultait un nombre prodigieux d'embarras gastriques, de diarrhées, de dysenteries, etc.

Dans ce temps, les maladies dominantes étaient la diarrhée, la dysenterie, le rhumatisme, la fièvre gastrique, la fièvre lente et le typhus. J'ai observé à l'hôpital que nous avions à Marienbourg, qu'il était obstrué d'hommes atteints du typhus et de la dysenterie. Il en fut de même de nos autres hôpitaux établis dans les places où devaient se rallier nos troupes qui avaient résisté aux assauts de la faim et du froid qu'ils eurent à soutenir en Russie. Dans les premiers jours de janvier 1813, les Français, en quittant Koenigsberg, laissèrent dans cette ville seule près de dix mille malades, qui ne furent pas beaucoup mieux traités que ceux abandonnés par nous à Wilna. Le malheur de ces malades ne fut pas respecté autant qu'ils étaient en droit de s'y attendre, surtout comme les Prussiens n'avaient pas encore cessé d'être nos alliés; mais, si je ne puis me défendre d'un profond ressentiment contre ceux qui maltraitèrent ces infortunés, la justice me fait un devoir de le dire, le gouvernement de l'honnête roi Frédéric-Guillaume ne pouvait être comptable des avanies et des procédés infâmes qu'une populace irritée se permit envers

eux. D'ailleurs, quand on a vu combien les Prussiens ont eu à souffrir et à essuyer des vexations par le passage des troupes françaises, on ne peut s'étonner de leur exaspération contre nous, et des dispositions hostiles qu'ils nous montrèrent partout à notre retour.

La gelée qui ordinairement enraye ou fait cesser les fièvres contagieuses, ne paraissait avoir aucune influence sur le typhus, qui se communiquait aux habitans des contrées que nous traversions: chez nous l'épuisement, chez les habitans la crainte, l'abattement moral, les inquiétudes, les tourmens, les chagrins causés par les charges onéreuses du passage des troupes, enfin les logemens militaires et l'encombrement de malades dans les hôpitaux, tout cela favorisait singulièrement le développement du typhus et l'aidait d'une manière puissante à se répandre. Jusqu'alors je ne croyais pas à son caractère contagieux; je m'étais même prononcé dans des articles de journaux contre les contagionistes; mais les nombreux exemples que j'ai vus à cette époque, m'ont tiré de l'incertitude et prouvé évidemment l'erreur de ma premièrè opinion. Toutefois je pense qu'il ne se transmet que par contact immédiat. Quelle preuve plus convaincante veut-on de sa contagion que la suivante? Lorsque nos militaires s'arrêtaient ou avaient seulement passé dans un endroit quelconque, dont l'état sanitaire ne laissait même rien à désirer, cette maladie ne tardait pas à s'y manifester parmi les habitans, bientôt elle se propageait aux villages et villes les plus voisins,

puis de là à d'autres endroits où nos troupes n'avaient pas pénétré. Cette observation a été non-seulement faite par les médecins, mais elle n'a pas échappé aux hommes étrangers à l'art de guérir. On ne pouvait donc pas raisonnablement attribuer ce typhus à des causes locales. Cet affreux fléau qui nous affligeait, fit que la faux impitoyable de la mort s'appesantissait avec violence sur nos hôpitaux. Nos hommes, trop épuisés, ne résistaient même pas à des affections ordinairement peu graves. Il est reconnu qu'en campagne un militaire une fois affaibli, soit par des privations, soit par des maladies, quand il n'a pas le temps et la commodité de se rétablir entièrement, est plus sujet à devenir malade et finit souvent par succomber à une maladie légère.

Comme l'ennemi nous poursuivait, nous fûmes obligés d'abandonner la ligne de la Vistule et de nous retirer sur l'Oder. Le roi de Prusse se déclara contre Napoléon et réunit ses forces à celles des Russes. Alors nous nous portâmes sur l'Elbe. Là nous cessâmes de fuir malgré l'état de découragement où nous étions tombés. A cette époque le vice-roi d'Italie eut le commandement en chef de nos troupes, dont il était chéri à si juste titre. Cet habile général, quoique n'ayant qu'une poignée d'hommes, parvint par ses connaissances militaires à arrêter les progrès de l'ennemi.

Partout où nous passâmes pendant les mois de janvier et de février, nous apportâmes l'épouvante et la mort. La dysenterie et le typhus ne nous

quittaient pas. Le typhus, qui ne cessa de régner avec fureur parmi nos troupes, se propageait de plus en plus aux habitans, qui, forcés de nous loger et de nous nourrir, furent non-seulement écrasés par notre passage, mais devinrent la proie d'une contagion meurtrière, présent fatal que nous leur fîmes, et qui causa également une prodigieuse mortalité dans la classe civile. Les pauvres étaient les plus sujets à contracter cette maladie, à cause que chez eux l'exécution des principes hygiéniques trouve le plus d'obstacles. Dans le mois de février, la rigueur du froid ayant fortement décliné, le temps étant devenu plus variable, tantôt il gelait, tantôt il neigeait ou pleuvait, le typhus se montra alors tellement intense, et la mort commettait si ouvertement et si généralement ses ravages, qu'il jeta la terreur dans toute l'Allemagne. La manière dont il se communiquait, sa propriété éminemment contagieuse et sa nature violente et mortifère le faisaient appeler *peste*. Beaucoup de médecins allemands le qualifiaient même de ce nom, si propre à inspirer de la frayeur. Certes on aurait pu le nommer hardiment ainsi, s'il était vrai que le seul caractère par lequel on pût distinguer et séparer la peste des autres fièvres est le haut degré de sa contagion.

Lors de cette épidémie, un grand nombre de personnes quittèrent les lieux qu'elle désolait et s'émigrèrent au loin; il y eut même des médecins assez lâches pour se sauver et pour semer la terreur sur leurs pas. Les ennemis des Français se servirent

de cet épouvantail pour détourner les habitans à nous donner l'hospitalité, et la peur qu'éprouvaient ces derniers de gagner la maladie fut à un tel point qu'ils se refusaient à loger nos troupes L'intendant général de l'armée ordonna qu'un médecin se rendit dans tous nos hôpitaux et dans tous les lieux où cette prétendue *peste* exerçait ses ravages, afin d'en examiner la nature et d'en faire un rapport détaillé. Il désigna à cet effet M. le docteur Audouard, appartenant comme moi au très-petit nombre des médecins revenus de Moscow, et qui sert encore aujourd'hui avec distinction comme médecin principal à l'armée française. M. Audouard remplit cette mission avec autant de talent que de conscience. Il résulta du rapport qu'il en dressa, rapport qu'il eut la complaisance de me communiquer, que cette maladie n'était que la fièvre putride des anciens ou le typhus, et que dans tous nos établissemens hospitaliers, elle avait la même nature et se présentait sous la même forme, comme d'autres médecins et moi, nous l'observions dans les hôpitaux confiés à nos soins.

Aux mois de mars et d'avril, nous vîmes arriver de nouvelles troupes; nous ne tardâmes pas à avoir une armée formidable, qui s'immortalisa bientôt aux champs de Lutzen et de Bautzen.

Au mois d'avril, la diarrhée, la dysenterie et le typhus avaient presque complètement disparu. Je pense qu'il faut attribuer la cessation de ces maladies au printemps agréable que nous eûmes à cette époque, puis à ce que les hommes échappés à la

campagne de Moscow avaient repris leurs forces naturelles et que le soldat n'avait ni grande fatigue ni privations à essuyer. Mais alors la plupart de nos troupes séjournèrent dans la Westphalie, pays dans lequel il y a plusieurs endroits marécageux, spécialement aux voisinages de l'Elbe, où nos corps d'armée étaient cantonnés. Nous observâmes alors que la fièvre gastrique, suivant les types continu, rémittent ou intermittent, était très-fréquente. On ne pouvait lui assigner d'autre cause déterminante que celle qui prenait sa source dans les localités marécageuses, occupées par nos troupes. Lorsque nous changeâmes de climat, que nous fûmes entrés en Saxe, cette fièvre, à laquelle plusieurs d'entre nous étaient prédisposés par leur affaiblissement antérieur, ne se fit plus remarquer.

La campagne de 1813 s'ouvrit de la manière la plus brillante pour les Français : le 2 mai, ils attaquèrent l'ennemi à Lutzen, petite ville sur l'Elster, à cinq lieues de Leipsick, déjà célèbre par la bataille de 1632, à laquelle fut tué Gustave-Adolphe, et depuis devenue plus célèbre encore par la bataille livrée entre les troupes de Napoléon et celles de Russie et de Prusse. Avec quel étonnement n'y vit-on pas une armée toute nouvelle, sans cavalerie et n'étant composée, pour la plus grande partie, que de jeunes conscrits, battre de vieilles troupes, supérieures en nombre, accompagnées de plus de vingt mille hommes de cavalerie, et auprès desquelles se trouvaient en personne l'empereur Alexandre et le roi de Prusse. L'armée alliée était

forte de 150 à 200,000 hommes. Sa perte fut évaluée à dix-huit mille hommes tués, blessés ou prisonniers, et la nôtre seulement de douze à quinze mille. La bataille embrassait une ligne de deux lieues couvertes de feu, de fumée et de tourbillons de poussière. Nous y tirâmes trente-neuf mille cinq cents coups de canon, tandis qu'à la bataille de la Moskwa nous en tirâmes au-delà de cinquante mille; néanmoins ces nouveaux succès, dont la fortune se plut à couronner les dispositions de Napoléon, sont plus étonnans quand on considère l'état physique de l'armée française. On peut s'extasier sur les annales belliqueuses de Rome, de Carthage et d'Athènes, mais on n'y trouve rien de plus grand, de plus admirable que la victoire remportée à Lutzen. Elle remplit d'enthousiasme tous nos officiers et soldats, et leur rendit la confiance et le sentiment de la supériorité: ils crurent voir renaître encore une fois les beaux jours de gloire des armées françaises. Napoléon disait, en parcourant, le 3, le champ de bataille: *il y a vingt ans que je commande des armées françaises : je n'ai pas encore vu autant de bravoure et de dévouement.*

Le 8 et le 9 mai, nous rentrâmes à Dresde, résidence du roi de Saxe, ville d'une population d'environ cinquante mille âmes, située sur l'Elbe, et où l'on visite avec intérêt la magnifique galerie de tableaux et l'arsenal. Nous y créâmes plusieurs hôpitaux, qui étaient assez bien tenus. Les Français y furent accueillis, comme dans toute la Saxe, avec beaucoup de cordialité. Je me souviens et non pas sans plaisir des jours agréables que j'y ai passés.

Le 18, Napoléon partit de Dresde, coucha à Harta et se trouva, le 19 vers les dix heures du matin, devant Bautzen, à douze lieues de la capitale du roi de Saxe, ville située sur la Sprée, rappelant le souvenir des glorieuses campagnes du grand Frédéric, et désormais célèbre par les succès éclatans de l'armée française, obtenus sur les Russes et les Prussiens. L'armée de nos adversaires y était postée avec une force d'environ cent-cinquante mille hommes et y avait construit des travaux immenses. Son front, soit dans la première, soit dans la seconde position, pouvait avoir une lieue et demie.

Le 20 à huit heures du matin, l'Empereur se porta sur la hauteur en arrière de Bautzen et donna les ordres pour l'attaque. A midi la canonade s'engagea vivement, et après quelques heures de combat, les Français occupèrent cette ville et s'emparèrent des hauteurs ; mais l'ennemi, rejeté sur sa seconde position, conserva les hauteurs qui appuyaient sa droite.

Le 21 au matin, Napoléon se porta sur les hauteurs à trois-quarts de lieue en avant de Bautzen, et vers midi, les Français attaquèrent avec toute leur vigueur les redoutes et tous les retranchemens ennemis : un feu épouvantable se faisait entendre sur une ligne de trois lieues ; quelques heures après, le gain de la bataille nous fut déjà annoncé. Les deux armées se battirent fort tard dans la soirée. Dans la nuit du 21 au 22, l'armée alliée fit sa retraite sur Reichenbach, où elle opposa encore de la résistance pendant quelques heures.

Dans ce combat si glorieusement terminé pour

nous, l'ennemi est mis en déroute et éprouve une perte nouvelle, s'élevant à seize mille hommes ; la nôtre fut à peu près la même. Bientôt encore une fois Napoléon est sur l'Oder avec ses cohortes victorieuses, un de nos corps d'armée aux portes de Berlin et le quartier-général à Breslaw, capitale de la Silésie prussienne. Le général Lauriston avec le cinquième corps d'armée qu'il commandait entra dans cette dernière ville, le 1er juin de grand matin. Une division ennemie de cinq à six mille hommes qui la couvrait, fut culbutée et menée rudement au village de Neukirchen.

La fortune semble de nouveau sourire à Napoléon ; les alliés poursuivis proposent et sollicitent un armistice, qui fut arrêté, le 4 juin, à Pleiwitz ; armistice fatal pour nous, et que l'Empereur n'aurait jamais dû accorder dans ce moment où toute la gloire de l'armée française était reconquise, dans ce moment où il avait repris son ascendant sur l'ennemi abattu et découragé, dans ce moment, dis-je, où tout nous assurait l'issue la plus favorable. Il est certain que, si ce malheureux armistice n'eût pas été conclu, l'Autriche ne se serait pas déclarée contre nous, les armées des alliés n'auraient pas eu le temps de recevoir leurs renforts, et mille autres incidens ne seraient pas venus compliquer notre position. Je le répète, ce fut une grande faute de Napoléon d'avoir consenti à cet armistice, une faute plus grave encore que celle d'avoir resté si longtemps à Moscow : aussi amena-t-elle pour lui les conséquences les plus fâcheuses.

Le congrès de Prague, qui eut lieu à cette époque, ne fut qu'un stratagème de la part des alliés pour amuser le chef de notre armée et pour gagner du temps, afin que l'Autriche pût faire tous ses préparatifs de guerre, et que les Russes et les Prussiens pussent se renforcer; ce qui était nécessaire pour assurer leur but de soumettre Napoléon. Cette assertion n'a besoin d'autre preuve que la conduite tenue peu de temps après par l'Autriche: elle nous déclara la guerre le 11 août. C'est à son intervention hostile que doit être attribué le funeste résultat de la campagne de 1813. En voilà assez de la conduite politique de cette puissance à notre égard; je laisse à l'histoire le soin de consacrer dans ses fastes les commentaires et les réflexions qu'elle est susceptible de faire naître: ma tâche principale se borne à parler des maladies qui affligèrent nos troupes.

Dans les mois de mai et de juin, nous observâmes peu de malades dans l'armée en proportion de ses forces; nous fûmes dans la Saxe et sur les frontières de la Silésie, pays sains et offrant toutes les ressources pour les usages de la vie: le soldat, encouragé par les nouvelles victoires, remportées avec tant d'éclat à Lutzen et à Bautzen, pouvait bien se nourrir et n'avait pas des marches fatigantes à faire; le temps était le plus souvent beau, et nullement contraire à la santé. Les maladies régnantes étaient l'embarras gastrique, la gastrite, l'entérite, la diarrhée, quelques inflammations pulmonaires, la fièvre lente et la jaunisse. Nous avions des hôpi-

taux aussi bien tenus que la circonstance le permettait, et où les médecins et les chirurgiens rivalisaient de zèle pour prodiguer leurs soins aux malades et aux blessés.

Mais conjointement avec les maladies dont je viens de parler, le typhus se réveilla dans le mois de juillet et se prononça avec un caractère très-contagieux; et nos hôpitaux furent promptement encombrés. L'armistice que nous eûmes dans ce temps nous permit de les évacuer convenablement sur les derrières de l'armée. Mais vers le milieu du mois d'août, la guerre se ralluma avec plus de fureur qu'auparavant ; des marches et contre-marches très-fatigantes, et les privations que nous éprouvâmes, par suite du grand rassemblement d'hommes sur le même point, contribuèrent puissamment à remplir bientôt nos hôpitaux, que l'on avait cherché à vider, autant que possible, avant la rupture de l'armistice, dénoncé, le 11 août à midi, par l'ennemi, qui fit connaître que les hostilités recommenceraient six jours après, conformément à ce qui avait été arrêté par l'article 3 relatif à cette suspension d'armes. En même temps l'Autriche fit annoncer à Napoléon, par M. de Metternich, ministre des relations extérieures, qu'elle était devenue l'alliée des Russes et des Prussiens (*a*).

(*a*) Voici les dispositions de l'armée française, lors de la dénonciation de l'armistice : la garde impériale était à Dresde, où le 1er corps d'armée, commandé par le général Van Damme, arrivait ; le 2me corps, sous les ordres du maréchal Victor, à Zittau ; le 3me, sous les ordres du maréchal Ney, se trouvait à

Quand les hostilités reprirent, on comptait la force des alliés quatre cent mille hommes d'infanterie et cent mille hommes de cavalerie, tandis que notre armée était forte seulement de trois cent mille hommes, dont quarante mille de cavalerie; nous étions dans la Saxe sur la rive droite de l'Elbe. Une partie de notre armée se dirigea sur Berlin, une autre se porta vers la Silésie, une autre vers la Bohême et une force de soixante mille hommes resta à Dresde pour observer la grande armée autrichienne et les Russes qui se trouvaient en Bohême.

Le 19 août, nous fûmes attaqués par un corps de l'armée alliée, qui avait franchi le Bobère; mais il fut fort mal traité par le général Lauriston. Le 21, lorsque Napoléon arriva à Lœwenberg, nous jetâmes des ponts sur le Bobère. Le brave général Maison, commandant une division du cinquième corps, passa à l'autre côté en chassant l'ennemi de toutes ses positions, et le poursuivit vigoureusement jusque près de Goldberg; tandis que le maréchal

Leignitz; les 4me, 12me et 7me corps, commandés par le maréchal Oudinot, étaient à Dahme; le 5me, aux ordres du général Lauriston, à Goldberg; le 6me, sous les ordres du maréchal Marmont, à Bunzlau; le 8me, commandé par le prince Poniatowsky, à Zittau; le maréchal Gouviou de Saint-Cyr était avec son corps au camp de Kœnigstein sur la grande route de Prague à Dresde; Macdonald avec le 11.e corps à Lœwenberg, et le prince d'Eckmühl campait avec son corps et les Danois réunis devant Hambourg. Les villes de Dantzick, Magdebourg, Modlin, Zamosck, Custrin, Stétin, Torgau, Wittenberg et Hambourg, étaient armées et avaient chacune leur garnison, composée de troupes françaises.

Ney battait l'ennemi en avant de Bunzlau. Le 23, un combat eut lieu devant Goldberg, où les Français repoussèrent également les alliés, qui se retirèrent brusquement sur Jauer.

Nous remportions déjà des succès sur les frontières de la Silésie, lorsque cent quatre-vingt mille hommes de l'armée ennemie vinrent se jeter sur Dresde. Aussitôt que Napoléon eut connaissance de ce mouvement inattendu, il remit le commandement de l'armée de Silésie au maréchal Macdonald, et partit en toute hâte avec sa garde et le 3e corps vers le point si fortement menacé. Quatre jours suffisent à ses troupes pour faire un trajet de quarante lieues. Le 26 dans la matinée l'Empereur arriva à Dresde avec cent mille hommes. L'ennemi occupa toutes les collines environnant cette ville à la distance d'environ une lieue par la rive gauche; vers les cinq heures de l'après-midi, il descendit dans la plaine et marcha sur les redoutes; alors une canonade des plus épouvantables se fit entendre de part et d'autre; mais il fut bientôt rejeté sur les collines, en laissant derrière lui un grand nombre de tués, de blessés et de prisonniers. Le feu, que la nuit avait fait cesser, recommença le lendemain avec vivacité malgré la pluie qui tombait par torrens. L'ennemi, battu à plate couture, se retira dans l'après-midi. Nous lui fîmes vingt à vingt-cinq mille prisonniers.

L'affaire de Dresde coûta aux alliés près de quarante mille hommes. La déroute fut complète parmi les Autrichiens: le généralissime, prince de

Schwartzenberg lui-même, faillit tomber entre nos mains. Mais hélas ! après cette bataille, qui couvre de gloire notre armée, la fortune nous quitte et va épuiser encore une fois sur nous ses rigueurs ; les revers ne tardent pas à nous poursuivre de tous côtés : nos troupes laissées par Napoléon pour agir contre l'armée de Blucher en Silésie sont battues. Le Bobère est témoin de nos premiers désastres de la campagne de 1813. Nos troupes dirigées sur Berlin éprouvent aussi de grands échecs ; le corps commandé par le général Van Damme, destiné à agir en Bohême sur les derrières de l'ennemi, est presque totalement détruit dans les montagnes de Kulm.

Ces pertes imprévues que nous éprouvâmes, amenèrent le découragement parmi les nôtres et ranimèrent les alliés. Ceux-ci se réunirent de plus en plus en demi-cercle autour de nous, en nous pressant sur l'Elbe.

Dans le mois de septembre, les progrès du typhus devenaient de plus en plus alarmans. Vers le milieu de ce mois, il nous avait déjà enlevé plusieurs de ces braves qui combattirent si victorieusement contre les Autrichiens à Dresde.

Au mois d'octobre, cette épidémie fit la désolation de notre armée. Nos troupes restées dans les places fortes de Dantzick, Thorn, Stétin, Glogaw, Magdebourg, Torgau, Wittemberg, Dresde, etc. en furent le plus affligées, parce qu'elles étaient généralement mal nourries ; accablées de soucis et de chagrins d'être séparées de l'armée ou de leurs

familles ; inquiétées par l'idée d'un triste avenir ; réduites à un défaut d'exercices ; logées dans des casernes ou des lieux où il y avait un trop grand assemblement d'hommes, et par conséquent respirant un air peu salubre. On conçoit que sous l'influence de pareilles causes morbifiques, dont la réunion seule pouvait faire naître le typhus, cette maladie devait être plus fréquente et plus grave. Nos troupes retenues dans les villes de siège mentionnées souffrirent cruellement aussi de la diarrhée et de la dysenterie, produites par la mauvaise nourriture.

Dans les premiers jours d'octobre, la dysenterie reparut également dans l'armée, mais d'une manière peu marquante. Elle paraissait provenir d'alimens grossiers dont le soldat se nourrissait et de la suppression de la transpiration, occasionnée par l'humidité de la nuit, à laquelle nous étions exposés, ou bien par le temps pluvieux qu'il faisait par intervalle, et durant lequel nous devions marcher. Chez la plupart des hommes atteints de dysenterie, on voyait, au bout de quelques jours, se manifester les symptômes du typhus. Cette complication, que l'on envisageait autrefois comme une coexistence de deux maladies différentes, n'était engendrée que par l'irritation intestinale.

Au mois d'octobre l'armée s'accula dans les plaines de Leipsick, où la grande armée alliée déboucha sur nous le 16 de ce mois. Le même jour, vers les dix heures du matin, s'ouvrit, par la canonade la plus forte que l'on ait jamais entendue, cette bataille remarquable dans les fastes militaires

par le sang qu'elle fit couler et par les résultats politiques qu'elle opéra. A cette bataille, dont nos arrière-neveux ne liront pas la relation sans le plus vif attendrissement, nous n'avions que cent-cinquante-sept mille combattans à opposer à l'ennemi, qui en avait au moins une fois autant, et celui-ci traînait à sa suite mille pièces d'artillerie, au lieu que nous en possédions tout au plus six cents. Les Français s'y couvrirent d'une nouvelle gloire. On prétend que les alliés y perdirent cent cinquante mille hommes, dont cinquante mille restèrent sur le champ de bataille ; et notre perte fut évaluée à cinquante mille tués ou blessés ; cependant je ne puis m'empêcher de dire que cette dernière évaluation me paraît un peu suspecte. Quoiqu'il en soit, il n'est pas moins vrai que, le 17, tout annonça que l'avantage de cette sanglante affaire serait de notre côté ; on la crut généralement gagnée pour nous, surtout d'après le mouvement de retraite que fit l'ennemi, le 16 au soir, en prenant une position à deux lieues en arrière, ce qui permit à Napoléon d'employer la journée du 17 à étudier et à arrêter le point d'attaque. Le 18, la canonade fut des plus terribles, et les Français disputèrent la victoire en véritables héros ; mais hélas! toutes les fatalités allaient s'accumuler de nouveau sur nos têtes : assaillis par le nombre, excédés de fatigue sous un feu qui continuait avec fureur, nous fûmes trahis par nos alliés: la cavalerie Wurtembergeoise passa à l'ennemi ; les troupes saxonnes avec soixante canons titèrent sur nous de nos propres rangs avec

une perfidie que l'histoire signalera ; nous fûmes abandonnés de l'armée bavaroise, qui se joignait aux troupes autrichiennes qu'elle devait combattre, pour marcher avec elles sur le Rhin et nous couper la retraite ; nous fûmes prévenus que tous les Wurtembergeois mêmes, forcés de suivre le torrent de la circonstance, allaient tourner leurs armes contre nous ; et pour le comble du malheur, nos munitions étaient épuisées. Nous avions tiré depuis quelques jours au-delà de deux cent mille coups de canon : il ne nous en restait plus à la fin de la journée du 18 que seize mille, à peine suffisans pour nourrir le feu pendant quelques heures. Cet état de choses nous forçait à quitter le champ de bataille et à nous retirer. Vers les neuf heures du soir, Napoléon part pour aller se loger à l'hôtel de Prusse au faubourg de Leipsick, après avoir ordonné que les parcs, les bagages, l'artillerie, la cavalerie, la garde et une partie de l'armée se mettraient de suite en mouvement pour franchir le défilé de Lindenau, qui est de deux lieues et traversé par plusieurs ponts.

Dans la nuit du 18 notre retraite commença à s'exécuter, et à la pointe du jour une grande partie des bagages et des pièces d'artillerie avec leurs munitions et la moitié de l'armée avaient déjà opéré le passage difficile du défilé. L'Empereur donna l'ordre au maréchal Macdonald et au prince Poniatowsky de former l'arrière-garde, de garder les faubourgs et de les défendre assez de temps pour laisser tout déboucher et de suivre ensuite.

Dans la matinée du 19, l'ennemi ayant appris que la plus grande partie de l'armée avait évacué Leipsick, il fondit sur notre arrière-garde, qui essuya en même temps le feu des Saxons restés dans la ville. Les braves Macdonald et Poniatowsky, ne pouvant plus résister au nombre, furent obligés de précipiter leur retraite, ce qui fit naître un certain désordre parmi leurs troupes; désordre qui fut au-delà de toute expression, lorsque la tête de l'arrière-garde, arrivant au grand pont entre Leipsick et Lindenau, le voit sauter: l'épouvante se jette dans les rangs des Français; il y a un débandement général, une foule d'entre eux, cherchant à se sauver à la nage, se noyent, et de ce nombre fut le prince Poniatowsky, doué de tant de belles qualités et si justement regretté de toutes les personnes qui l'ont connu. Le maréchal Macdonald, plus heureux que lui, traversa la rivière à la nage et s'échappa. Le colonel Montfort, du génie, chargé de faire sauter le pont au moment où l'arrière-garde aurait passé, quitta son poste et confia cette opération à un sous-officier de sapeurs, en lui ordonnant de mettre le feu aux fougades dès que l'ennemi se présenterait. Ce sous-officier, entendant des coups de fusil partir des remparts de Leipsick, crut devoir remplir sa mission et le pont sauta. Quel trouble! quelle confusion! L'Elster fut une seconde Bérézina pour nous: notre arrière-garde, deux cents pièces de canon, les bagages et au-delà de trente mille hommes isolés, blessés ou malades tombèrent au pouvoir de nos adversaires.

Ce triste événement porta le deuil et propagea le désordre dans l'armée marchant sur Erfurt, d'où elle partit le 25.

Nous nous dirigeâmes avec promptitude vers le Rhin. Le 29, l'armée entra à Gelnhausen, petite ville au grand duché de Hesse-Darmstadt. Nous y aperçûmes une division ennemie, qui avait détruit le pont sur la rivière de Kintzing. Cette division, formant l'avant-garde de l'armée autrichienne et bavaroise, qui venait de Braunau pour couper notre passage, fut chassée devant nous et se replia sur Hanau, ville hessoise à six lieues de là, située sur la rivière de Kunt près du Mein, et où cette armée, forte de cinquante à soixante mille hommes, nous attendait et nous barrait le chemin. Le lendemain Napoléon la trouva rangée en bataille en devant de Hanau. Sur les neuf heures du matin l'Empereur ordonna l'attaque, qui devint des plus vives lorsque le reste de nos militaires qui était encore en arrière d'une marche arriva vers les trois heures de l'après-midi. Bientôt l'ennemi est culbuté, abimé et mis en fuite : sa déroute fut complète, et sa perte d'environ dix mille hommes, tués, blessés ou prisonniers.

Le 31, l'ennemi décampa dès l'aube du jour et fit sa retraite sur Aschaffenbourg, et nous continuâmes notre marche par Hanau sur Francfort, où le grand quartier-général de l'armée française arriva le soir. Le 2 novembre, la plus grande partie de nos troupes repassa le Rhin à Mayence. L'armée fut réduite à environ soixante mille hommes, qui

furent réparties le long de la rive gauche du fleuve pour le défendre contre l'invasion des alliés.

Depuis Leipsick, le découragement s'étant emparé de nos soldats, auparavant si animés, vous auriez dû voir les progrès atroces que faisait le typhus dans notre armée! Le découragement, la terreur et toutes les affections tristes et déprimantes disposent singulièrement, comme on sait, le corps humain à être atteint de toute maladie contagieuse. Ce fut la souffrance morale de nos gens de guerre qui, à cette époque, contribua si puissamment à la propagation et à la mortalité du typhus.

Pendant notre retraite au mois d'octobre, je visitai différens hôpitaux entre l'Elbe et le Rhin. On ne voyait dans ces établissemens encombrés de malades que des hommes attaqués du typhus. La mortalité devint de plus en plus considérable parmi nos troupes et parmi les habitans des contrées de notre passage, auxquels la contagion se communiquait. On pouvait alors voir que parmi la foule des maux qui troublent le modique repos de l'humanité, il n'y a pas de calamité qui mette plus manifestement à découvert la fragilité de notre existence qu'une épidémie meurtrière.

Après avoir repassé le Rhin, après avoir laissé en arrière depuis Leipsick, une prodigieuse quantité de malades dans les hôpitaux des villes où nous passâmes, l'épidémie féroce qui sévissait contre nos militaires et les paisibles habitans d'Allemagne allait aussi porter ses fureurs mortifères dans la France : elle ne tarda pas à se déclarer parmi les

habitans de Mayence et des autres villes du Rhin où nos troupes se répandirent.

Dès que nous nous fûmes reposés quelques jours à Mayence et dans les environs, les ravages du typhus allèrent croissant, parce que le soldat, qui en Saxe était nourri par les habitans, ou bien se nourrissait par le pillage, ne recevait, à sa rentrée en France, que des distributions irrégulières de vivres, ou bien dans une quantité donnée, trop grande pour le laisser mourir et trop petite pour maintenir la vie. Ajoutons à cela que toute la foule se porta sur Mayence, où l'air devient très-vicié par le grand nombre d'hommes et d'animaux réunis : il y avait des rues dans la ville où l'air, lors du séjour de tant de troupes, était chargé de miasmes putrides tellement infects qu'on y respirait péniblement. On remarquait même cette infection atmosphérique dans de grandes places de la ville, lorsque le vent n'agitait pas l'atmosphère. Dans cette circonstance, l'hygiène publique n'y était aucunement observée: les rues qui, en grande partie, sont étroites, étaient couvertes d'ordures, enfin on peut dire que la ville formait un véritable foyer d'émanations putrides.

La maladie fut d'autant plus meurtrière parmi nos troupes qu'on cessa de s'occuper du sort des malades : personne ne semblait plus prendre le moindre intérêt à eux, hormis les officiers de santé, qui n'ont jamais manqué, dans aucune circonstance, de s'acquitter de leurs devoirs envers ces victimes de la guerre. Pour donner une idée de l'in-

différence barbare avec laquelle on agissait envers les malades, je ne citerai qu'un exemple ; mais je dois rassembler toutes mes forces morales pour soutenir ma plume : à notre retour à Mayence, je fus chargé du service médical de l'un des principaux hôpitaux ; la première fois que je m'y rendis, en entrant dans la cour je me sens déjà frappé de dégoût et d'horreur par les miasmes putrides qui s'exhalaient de ce cloaque ; j'y pénètre, j'y trouve pêle-mêle les morts et les vivans, les blessés et les fiévreux ; les malades entassés les uns sur les autres, couchés par terre, sans paille et dans leurs ordures ; il y en avait qui reposaient sur les cadavres de leurs camarades !... Dans quelques-unes des salles, les croisées étaient fermées, de sorte que l'air n'y circulait pas ; dans les autres, il n'existait ni vitrage ni menuiserie dans les ouvertures des portes et des fenêtres, malgré le froid qu'il faisait ; dans toutes les salles on n'entendait que des gémissemens et les plus douloureuses lamentations, poussés par les êtres infortunés que les souffrances y avaient réunis ; ils étaient depuis deux, trois et quatre jours sans avoir eu la moindre nourriture, sans avoir eu seulement de l'eau à boire !... (*a*). Ces malheureux

(*a*) Je ne tardai pas à contracter la contagion dans un lieu si infecte ; le troisième jour de mon service, je gardais déjà le lit, et je restai pendant un mois sur le bord du tombeau. Je me plais à remercier ici publiquement l'estimable docteur Bernard, médecin de l'armée, des soins qu'il a bien voulu me prodiguer, et des marques d'amitié qu'il n'a cessé de me donner dans cette circonstance.

croyaient voir en moi un ange descendu du ciel et qui venait pour soulager leurs maux, pour verser un baume salutaire sur leurs plaies ; mais hélas! je ne leur apportais qu'un cœur saignant et quelques mots de consolation. Celui qui n'a pas été témoin oculaire des scènes affligeantes et lugubres dont les malades et les blessés de l'armée française, dignes d'un sort heureux, ont été si souvent l'objet dans les campagnes de 1812 et de 1813, ne pourra concevoir l'affreux délaissement où ils se trouvaient, ni ajouter foi aux horreurs que je viens de rapporter : il croira mon récit plein d'exagération ; mais il est bon de dire qu'à l'époque désastreuse où nous revîmes la France, le gouvernement ne songeait qu'à remonter une autre armée ; il ne s'occupait pas des malades, et les laissait à un tel abandon que les rues de Mayence étaient devenues leurs hôpitaux!... Napoléon, aussitôt qu'il eut repassé le Rhin, accourut à Paris pour former de nouvelles armées. Déjà le 12 novembre un sénatus-consulte ordonna une levée de trois cent mille hommes, dont la moitié fut mise en activité immédiatement. Pour obtenir cette levée, le gouvernement français fit une adresse dans laquelle il développa une foule de motifs, dont je rapporterai quelques-uns, capables d'intéresser le lecteur. « Quelle serait en effet notre situation, dit l'Em- » pereur, si les ennemis, qui sont déjà sur quel- » ques points de nos frontières, pénétraient sur » notre territoire ? Quelle paix nous resterait-il à » espérer, que la paix de l'esclavage ou celle des

» tombeaux ? Par quelles insolentes conditions,
» les puissances que leurs intérêts divisent, et qui
» ne sont unies que par leurs ressentimens, se
» vengeraient-elles de l'éclat de nos succès, de
» l'humiliation de leurs défaites, de la nécessité
» qui leur a fait souscrire les traités qu'elles ont
» violés et même de la générosité qui les a con-
» sentis ?.... Que feraient-ils, les ennemis, s'ils
» avaient franchi le Rhin ou l'Escaut, les Alpes
» ou les Pyrénées ? Je ne demande pas quelle
» justice, je demande quels ménagemens la France
» pourrait en attendre; quel repos l'Europe en
» pourrait espérer ? La réponse est dans les do-
» cumens de l'histoire. A la fin du règne de
» Louis XV, l'Europe croyait avoir une balance ;
» les couronnes une garantie ; la civilisation un
» boulevard ; le trône de Pologne existait. Une
» coalition impie se forma. Un triumvirat des
» Rois osa se confier son ambition, se désigner la
» victime, marquer chaque part dans la proie
» commune..... La Pologne partagée, détruite
» est une leçon terrible et vivante pour la France,
» menacée par les mêmes puissances qui se sont
» disputé les lambeaux de la monarchie polo-
» naise..... »

Le 1 décembre 1813, parut à Francfort la déclaration suivante des alliés : « Le gouvernement
» français vient d'arrêter une nouvelle levée de
» trois cent mille conscrits ; les motifs du sénatus-
» consulte renferment une provocation aux puis-
» sances alliées. Elles se trouvent appelées de

» nouveau à promulguer à la face du monde, les
» vues qui les guident dans la présente guerre,
» les principes qui font la base de leur conduite,
» leurs vœux et leurs déterminations. Les puis-
» sances alliées ne font point la guerre à la France,
» mais à cette prépondérance que, pour le mal-
» heur de l'Europe et de la France, Napoléon a
» trop longtemps exercée hors des limites de son
» empire.

» La victoire a conduit les armées alliées sur le
» Rhin. Le premier usage que LL. MM. II. et RR.
» ont fait de la victoire a été d'offrir la paix à
» l'empereur des Français. Une attitude renforcée
» par l'accession de tous les souverains et princes
» d'Allemagne, n'a pas eu d'influence sur les con-
» ditions de la paix Ces conditions sont fondées
» sur l'indépendance de l'empire français, comme
» sur l'indépendance des autres états de l'Europe.
» Les vues des puissances sont justes dans leur
» objet, généreuses et libérales dans leur applica-
» tion, rassurantes pour tous, honorables pour
» chacun. Les souverains alliés désirent que la
» France soit grande, forte et heureuse, parce que
» la puissance grande et forte est une des bases
» fondamentales de l'édifice social. Ils désirent
» que la France soit heureuse; que le commerce
» français renaisse; que les arts, ces bienfaits de
» la paix, refleurissent; parce qu'un grand peuple
» n'est tranquille qu'autant qu'il est heureux. Les
» puissances confirment à l'empire français une
» étendue de territoire que n'a jamais connue la

» France sous ses rois ; parce qu'une nation valeu-
» reuse ne déchoit pas, pour avoir à son tour éprouvé
» des revers dans une lutte opiniâtre et sanglante,
» où elle a combattu avec son audace accoutumée.
» Mais les puissances aussi veulent être heureuses
» et tranquilles. Elles veulent un état de paix, qui,
» par une sage répartition de forces, par un juste
» équilibre, préserve désormais leurs peuples des
» calamités sans nombre qui, depuis vingt ans,
» ont pesé sur l'Europe. Les alliés ne poseront
» pas les armes sans avoir atteint ce bienfaisant
» résultat, noble objet de leurs efforts. Ils ne
» poseront pas les armes avant que l'état politique
» de l'Europe ne soit de nouveau raffermi, avant
» que des principes immuables n'aient repris leurs
» droits sur de vaines prétentions, avant que la
» sainteté des traités n'ait enfin assuré une paix
» véritable à l'Europe. »

Les armées alliées, fortes près d'un million d'hommes, franchirent le Rhin du 20 décembre au premier janvier, depuis Coblentz jusqu'à Bâle: la France allait être le théâtre de la guerre. Malgré les efforts inouis de Napoléon, malgré plusieurs combats glorieux pour les Français, ils furent contraints de céder à la force ; la disproportion énorme entre les moyens de défense, et ceux déployés par l'armée adverse ne pouvait même nous laisser aucune chance de succès. Quelques mois après que nous eûmes repassé le Rhin, les alliés occupèrent Paris, et le chef de la fatale expédition de Moscow fut relégué dans une île.

L'hiver de 1813, qui commença de bonne heure, ne produisit aucun effet sur la propagation du typhus. A mesure que les corps de l'armée française qui se trouvaient sur le bord du Rhin, trop faibles pour opposer de la résistance aux forces prodigieuses de l'ennemi qui les attaquait, se concentrèrent et marchèrent dans l'intérieur de la France, ce fléau répandit l'épouvante et la dévastation. Il en résulta une immense mortalité en France comme en Allemagne, mortalité qui se fit principalement remarquer dans les places fortes. Cette maladie si éminemment meurtrière continua d'exercer ses fureurs jusqu'à la cessation des hostilités au mois d'avril 1814.

Ici je finirai de parler des événemens et des calamités qui ont rendu si célèbre cette guerre dont tous les Européens ont été ou les victimes ou les témoins. Je ferai des efforts pour exposer ce que j'ai observé d'important sur les maladies les plus fréquentes qui ont existé dans la grande armée française, pendant les campagnes de Russie et d'Allemagne, et sur le traitement dont j'ai retiré le plus de succès ; mais avant cela, je donnerai une description générale et rapide de chacune de ces maladies en particulier. Les observations que j'ai recueillies, et celles qui m'ont été communiquées par des médecins d'un mérite distingué ont toujours prouvé en faveur de ce que je consigne dans cet ouvrage.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

DEUXIÈME PARTIE.

MALADIES.

CHAPITRE I.

De l'Embarras Gastrique.

L'EMBARRAS gastrique qui se fit tant remarquer parmi nos troupes, était dû aux alimens grossiers et de mauvaise qualité, et à la manière irrégulière dont on se nourrissait. Il offrait en général les symptômes que je vais énumérer : défaut d'appétit; lassitudes et quelquefois douleurs vagues dans les membres, sentiment de malaise et d'abattement; sentiment de gêne ou sensibilité augmentée à la région précordiale; mal de tête plus ou moins violent; bouche amère, langue chargée d'un enduit muqueux blanchâtre ou jaunâtre; borborygmes, flatulences; nausées, quelquefois vomissemens; quelquefois diarrhée, colique et tension du bas-ventre. Souvent cet embarras gastrique s'alliait à une affection plus ou moins prononcée du foie; alors la langue était couverte d'un enduit jaune-verdâtre, et le malade éprouvait des vomissemens bilieux.

Cet embarras gastrique fut envisagé comme une accumulation de sabures dans l'estomac ; mais aujourd'hui on y verrait une irritation de la membrane muqueuse gastrique, et la céphalalgie et l'affection du foie qui l'accompagnaient seraient regardées comme le résultat de la transmission sympathique de cette irritation sur les organes souffrans.

TRAITEMENT.

L'émétique, dont l'emploi est souvent utile surtout dans les maladies des soldats, si sujets à faire usage d'une nourriture grossière ou malsaine, fut le principal remède que j'employais dans le but d'évacuer les premières voies. Rien ne me paraissait aussi indiqué et aussi essentiel que de vider l'estomac des substances saburrales ou des matières alimentaires qu'il pouvait contenir, dont la digestion était ralentie ou suspendue. En négligeant ce médicament, j'ai vu se présenter dans une foule de cas, des diarrhées ou des fièvres bilieuses, ou bien la durée de l'embarras gastrique se prolongeait à l'infini. J'ai même généralement observé dans le courant de ma pratique, que lorsque l'embarras gastrique n'est pas accompagné de la rougeur des bords de la langue, et que cet organe n'est pas pointillé de rouge, il faut avoir recours à l'emploi des vomitifs, remèdes héroïques quand ils sont administrés à propos.

Il ne me semble pas superflu de faire remarquer ici que les médecins de nos jours dédaignent beaucoup trop l'émétique ; il ne devrait pas cesser

d'occuper un rang distingué dans la matière médicale en considération de son utilité dans le traitement d'un grand nombre de maladies. Quand l'organisme est affecté par des causes morbifiques, l'estomac s'en aperçoit très-souvent le premier; il arrive qu'il est troublé dans son action, tandis que l'appetit existe encore plus ou moins: alors les substances alimentaires dont on fait usage ne subissant plus le changement naturel de la digestion, il convient de les évacuer, sinon elles produisent une irritation locale qui détruit l'équilibre entre les fonctions, nécessaire pour constituer la santé; et plus cet équilibre est rompu, plus les maladies qui en dérivent sont graves. Sydenham rapporte qu'il a maintes et maintes fois observé, à la fin des maladies aiguës, qu'il survenait des diarrhées par l'omission de l'émétique, et l'autorité de ce grand médecin-observateur ne peut pas paraître suspecte malgré les déclamations de quelques néophytes, aveugles sectateurs de systèmes.

L'émétique, le repos et une diète appropriée à l'état du malade, suffisaient ordinairement pour faire passer l'embarras gastrique. Rarement j'avais recours à d'autres remèdes; car rien n'est plus juste que ce que dit Stoll, qu'il ne faut pas recourir toujours aux médicamens dans les incommodités légères, attendu que communément elles cèdent au repos seul et à un régime convenable. Cette vérité ne devrait jamais être méconnue des hommes de l'art.

Mais quelquefois, après l'action du vomitif, quand l'embarras gastrique persistait et semblait être sous

la dépendance de l'irritation du foie, j'administrais des purgatifs, tels que les feuilles de séné, la racine de rhubarbe, le sulfate de magnésie, le sulfate de soude, etc. J'en ai toujours obtenu de bons effets en pareils cas, lorsque l'irritation du foie était légère ou d'une nature chronique ; et cela s'explique par la dérivation, par la stimulation qu'exerce l'usage des purgatifs sur la membrane muqueuse intestinale.

Si je remarquais après l'emploi de l'émétique un abattement dans les premières voies, qui n'était pas rare chez nos militaires, à cause de leur épuisement, je mettais le malade à un régime convenable, à l'usage d'alimens fortifians, mais de facile digestion, et je lui prescrivais des amers, réunis à des aromates, P. E. une infusion de racine d'angélique, de calamus aromatique ou de feuilles de sauge avec l'un ou l'autre extrait amer; une décoction de gentiane, de quassia, de quinquina, de chardon bénit ou de trèfle d'eau, avec la teinture d'écorce d'orange, de menthe ou toute autre teinture aromatique; une légère infusion de rhubarbe éthérée, etc. J'ai souvent fait aussi un emploi avantageux d'un grain de tartre émétique combiné avec un extrait amer, et délayé dans une eau aromatique. Les extraits de quinquina, de gentiane, de chardon bénit, de centaurée, de quassia, de camomille, de saule, d'absinthe, de fumeterre, de chicorée, etc. sont très-recommandables comme toniques.

CHAPITRE II.

De la Gastrite.

La gastrite ou inflammation de l'estomac tient à présent le premier rang dans le cadre nosologique. Les anciens médecins s'en sont fort peu occupés; aucun d'eux, si nous exceptons Morgagni et Frédéric Hoffmann, n'en a traité d'une manière tant soit peu satisfaisante : n'appréciant pas assez le grand rôle que joue l'estomac dans l'économie animale, ils ne se sont pas appliqués à connaître l'inflammation dont cet important organe peut être affecté. Cette phlegmasie était autrefois ordinairement confondue dans son état d'acuité avec d'autres inflammations du bas-ventre et toujours méconnue dans son état de chronicité. Mais aujourd'hui où l'esprit d'investigation s'est emparé de tout le monde, le cercle des connaissances humaines s'est agrandi, une heureuse révolution a eu lieu dans les sciences, la médecine, qui les rend tributaires, a fait des progrès incontestables; les médecins modernes se livrent davantage à l'anatomie pathologique, dont les lumières sont indispensables pour avoir des notions exactes sur le siège des maladies : ils s'attachent à le rechercher avec plus de soin et avec plus de précision. La gastrite a été un objet

spécial de leurs études. C'est à eux, et principalement à M. Broussais, que nous devons qu'elle est bien connue, que son diagnostic est établi et éclairé par de nombreux faits.

Il n'y a pas de doute que la maladie qui fait le sujet de ce chapitre n'ait eu la plus grande part à la production de plusieurs maladies qui ont régné parmi les troupes françaises; ce qu'on est surtout tenté de croire quand on considère les causes morbifiques auxquelles le soldat était exposé; mais à l'époque des guerres de Napoléon, la gastrite ne fixait pas encore assez l'attention des médecins.

Les symptômes propres à la gastrite sont les suivans: douleur fixe, chaleur mordante, pesanteur ou tension, à la région précordiale; sentiment de plénitude dans l'estomac, augmentation de la sensibilité épigastrique par la pression ou par l'introduction d'alimens, de boissons ou de médicamens; douleurs vagues, qui sont fréquentes entre les épaules et sous le sternum; céphalalgie, vertiges, lassitudes dans les membres, abattement, chute soudaine des forces vitales, tremblemens, défaillances, froid des extrémités, chaleur augmentée et sèche à l'épigastre et au front, altération de la physionomie, souvent état fébrile plus ou moins prononcé, sueur froide; pouls petit, accéléré et serré, fréquemment inégal, quelquefois intermittent et rarement dur; sécheresse de la bouche et de la gorge, dans laquelle le malade éprouve quelquefois un sentiment d'ardeur; grande soif, désir des boissons froides et acidulées, anorexie ou quelque-

fois augmentation d'appétit, éructations aigres, envies de vomir ou vomissemens, l'estomac rejette tout ce que le malade avale; constipation, urine rouge, concentrée et ardente, souvent diminuée et parfois supprimée; respiration plus ou moins difficile, tristesse, inquiétude, anxiétés, etc. Ces symptômes se montrent en raison de l'intensité de la maladie et en raison de la disposition individuelle du malade; mais il est à remarquer qu'il arrive dans les gastrites les plus graves que la sensibilité est comme anéantie, que la douleur se fait peu ou pas sentir, et que le pouls devient lent et presque imperceptible. Lorsqu'elle a atteint un haut degré, elle est souvent accompagnée de contractions spasmodiques, d'extinction de la voix, de hoquet, de delire et d'autres phénomènes cérébraux. Je ferai observer que la rougeur et la rétraction de la langue ou la rougeur de la pointe ou des bords de cet organe, symptômes généralement regardés comme pathognomoniques de l'inflammation de l'estomac, n'existent pas toujours dans cette maladie. J'ai vu des gastrites qui se manifestaient même avec beaucoup de force, où la langue était entièrement pâle et n'offrait aucun changement, sinon qu'elle était couverte d'un enduit muqueux.

Il n'est pas nécessaire que tous les symptômes que je viens d'indiquer soient réunis pour constituer la gastrite; elle peut se présenter sous différentes formes et prendre plusieurs nuances dont il serait difficile de donner la description. D'ailleurs

je ne peux pas entrer dans de grands détails; je me borne à décrire cette phlegmasie comme elle existe le plus communément parmi les soldats.

Il me semble qu'on pourrait la diviser, ainsi qu'on l'a fait avant M. Broussais, en deux espèces; l'une phlegmoneuse et l'autre érythématique ou érysipélateuse. J'entends par la première espèce cet état où toute la substance de l'estomac est enflammée; la seconde a son siège dans la membrane muqueuse gastrique.

La gastrite peut envahir tout le ventricule, ou bien ne l'affecter que partiellement. Elle peut être idiopathique ou symptomatique. Elle se communique ordinairement à l'intestin grêle, et cet état pathologique prend aujourd'hui le nom de gastro-entérite; nom que M. Broussais a le premier consacré à la phlegmasie de la membrane muqueuse de l'estomac et des intestins. Elle peut aussi se transmettre sympathiquement au foie, et provoquer l'hépatite et la jaunisse; à la vessie, et donner naissance à la cystite; au poumon, et déterminer une inflammation pulmonaire; à la membrane muqueuse qui revêt les parois du pharynx et du larynx, et causer l'angine; aux yeux, et produire l'ophthalmie; au cerveau, et occasionner la céphalite; etc. Si l'on considère la grande connexion sympathique de l'estomac avec le reste de l'organisme, on concevra aisément toutes les complications qui peuvent arriver pendant l'inflammation de ce viscère.

La gastrite est ou aiguë ou chronique. Cette

dernière forme peut être la suite de la gastrite aiguë; mais elle est plus souvent l'œuvre d'une stimulation lente et continue de la membrane muqueuse gastrique, ou bien le résultat d'une goutte remontée, d'une affection rhumatismale qui s'empare de l'estomac; de la suppression brusque des maladies cutanées ou des hémorrhoïdes, etc. Le chagrin, un caractère irascible, les fatigues corporelles et morales, les veilles prolongées, le séjour dans les localités humides et marécageuses, etc. favorisent son développement. Quoique cette phlegmasie soit plus fréquente à son état chronique, je ne traiterai ici, pour ne pas faire des répétitions inutiles, que de la gastrite à son état aigu; j'aurai lieu de parler de sa chronicité et du traitement qu'elle réclame, lorsque je m'occuperai de l'entérite.

L'inflammation de l'estomac peut être occasionnée par l'ingestion des substances âcres ou irritantes, parmi lesquelles il faut comprendre les alimens et les boissons de mauvaise qualité, une nourriture trop échauffante, les poisons corrosifs, les drastiques, etc. Elle peut être également produite par l'abus des liqueurs fortes; par l'introduction d'une quantité immodérée d'alimens grossiers ou indigestes dans l'estomac, surtout quand on n'y est pas habitué, ou quand on a jeûné pendant longtemps; par l'imprudence de le remplir lorsqu'on est dans un état d'inanition; par l'abstinence prolongée d'alimens; par une longue privation de liquide ou boisson pour calmer la soif; par

l'usage des boissons très-froides pendant que le corps est trempé de sueur; par un refroidissement subit; par de forts serremens de l'estomac; par des plaies causées à l'intérieur de cet organe par la présence d'une arête de poisson, d'un fragment de verre, d'os, etc.; par des contusions externes; par des émotions très-vives, principalement par la colère; par la répercussion de la goutte ou de l'une ou l'autre maladie exanthématique, etc. Une grande sensibilité de l'estomac ou une irritation déjà existante dans ce viscère sont des causes qui prédisposent très-activement à la gastrite. Toutes les passions portées à l'excès, les travaux trop assidus ou pénibles du cabinet, les fatigues du corps, la privation du sommeil, le séjour dans les climats excessivement chauds, une chaleur intense et continue comme celle que nous éprouvions dans la Lithuanie, à la fin de juillet et au commencement d'août, influent puissamment sur la production de cette maladie.

Les causes suivantes faisaient naître la gastrite parmi nos troupes : les privations, les fatigues, les transitions brusques de la chaleur du jour à la fraîcheur de la nuit; les boissons froides et glaciales dont on faisait usage quand on était baigné de sueur; la soif ardente que l'on devait endurer quelquefois, faute d'eau; la nourriture grossière et la manière irrégulière dont on se nourrissait; l'abus des liqueurs spiritueuses et les alimens de difficile digestion ou malsains dont on se gorgeait, étant fortement affaibli, et après avoir été long-

temps à jeun, souvent dans des momens où l'on était anéanti par la marche, la faim et la chaleur ou le froid, etc.

Le prognostic de la gastrite s'établit d'après le caractère qu'elle développe; son danger dépend de la gravité qu'elle offre; se montrant à un haut degré d'intensité, elle est très-dangereuse et peut conduire à la mort au bout de quelques heures, ainsi qu'il arrive dans des cas d'empoisonnement, et dans des cas comme ceux qui ont été observés à à la campagne de Moscow sur ces hommes qui, minés par la misère, enragés de faim et transis de froid, se livraient à l'excès d'eau-de-vie ou se remplissaient l'estomac d'alimens grossiers; mais la maladie tue rarement avec autant de promptitude: dans la plupart des cas où elle se termine par la mort, celle-ci arrive depuis le septième jusqu'au vingt-unième jour. Convenablement traitée, elle guérit le plus souvent.

En cas que le concours des symptômes ne forme pas un obstacle à la marche ordinaire de cette phlegmasie, elle se termine par la résolution, par la suppuration, par la gangrène, par l'induration et par le passage à l'état chronique.

La résolution s'annonce par un amendement graduel des symptômes: la douleur et la tension de l'épigastre diminuent et cessent bientôt, les selles reviennent, l'état fébrile se dissipe, le pouls se développe et dévient régulier, etc.

La terminaison par suppuration se signale par une diminution de la douleur, sans que les autres

symptômes disparaissent. Immédiatement après la formation de l'abcès, la fièvre se prononce par des frissons et des exacerbations plus marquées vers le soir, qui sont suivies par des sueurs nocturnes et souvent par d'autres phénomènes propres à la fièvre hectique. Ces abcès peuvent s'épancher dans la cavité abdominale, et même quelquefois se jeter dans la cavité pulmonaire; ils peuvent aussi percer le péritoine et les muscles abdominaux; mais ce qui est le plus favorable, c'est quand ils s'ouvrent dans l'intérieur de l'estomac, que le pus s'évacue par le vomissement ou par les selles, et que la cicatrisation ne tarde pas à s'opérer.

La terminaison par gangrène se caractérise par les phénomènes suivans : cessation subite des douleurs, prostration universelle des forces, chute du pouls, froid glacial des extrémités, sueur froide, altération profonde des traits de la face, etc. Elle est à redouter lorsque la maladie présente une forme très-grave, et que l'intensité des symptômes persiste malgré le traitement auquel le malade est soumis pendant les premiers jours. Cette terminaison, qui est toujours mortelle, est très-rare et n'a ordinairement lieu qu'après l'ingestion de quelque poison âcre, corrosif ou caustique. De cette dernière cause peut aussi provenir la perforation des membranes de l'estomac, à laquelle succèdent les accidens d'une violente péritonite; perforation qui rend la mort inévitable.

La terminaison par induration se fait reconnaître par la tension, le gonflement et un sentiment de

poids à l'épigastre ; par un sentiment de tiraillement qu'éprouve l'estomac du côté où le malade se couche ; par des vomissemens réitérés, qui sont souvent périodiques et porracés. Si l'induration est au cardia, les substances alimentaires introduites dans l'estomac sont ordinairement rendues une heure après leur ingestion, tandis que si elle existe au pylore, elle sont le plus souvent rejetées une à deux heures plus tard.

Les altérations les plus fréquentes que l'on remarque à l'autopsie cadavérique, sont la rougeur, l'épaisissement ou le ramollissement de la membrane muqueuse de l'estomac, l'injection de ses vaisseaux ; quelquefois rétraction plus ou moins forte de ce viscère. La rougeur est d'autant plus animée que la durée de la maladie a été plus courte, au lieu que la membrane muqueuse offre une teinte plus foncée quand l'inflammation a existé un temps plus ou moins long. Les érosions, les ulcérations, la gangrène et les indurations laissent dans le cadavre des traces qui sont trop connues pour les énumérer.

TRAITEMENT.

La première indication thérapeutique est d'annihiler les causes déterminantes de la maladie. Dans le cas d'ingestion de matières âcres, dont on soupçonne encore l'existence dans l'estomac, il faut tâcher de les évacuer aussi promptement que possible, en favorisant ou en provoquant le vomissement par quelque boisson douçe et tiède. L'eau légèrement chaude avec du beure, de l'huile ou de la graisse convient à cet égard. Outre ce moyen, si le

malade a avalé un poison susceptible d'être neutralisé, il faut chercher à détruire ou à paralyser son action. C'est ainsi que l'usage de l'hydrosulfure de potasse, délayé dans une grande quantité de lait, de blanc d'œuf, d'huile ou de mucilage, mérite d'être recommandé contre l'empoisonnement par l'arsénic; c'est ainsi qu'on vante le carbonate de potasse ou de soude, délayé de la même manière, contre l'empoisonnement par le sublimé corrosif; c'est ainsi qu'on a constaté les bons effets des acides végétaux contre l'empoisonnement par des substances narcotiques ou stupéfiantes; etc. Le lait, l'huile, le blanc d'œuf et les mucilagineux, administrés abondamment, sont très-indiqués pour envelopper le poison, pour l'empêcher d'agir et pour adoucir la membrane muqueuse gastrique.

J'ai souvent employé avec succès chez les soldats l'émétique d'ipécacuanha, pour évacuer l'estomac dans le cas de distension par des alimens grossiers ou de mauvaise qualité; après cela, quelques jours de repos et de diète, l'entretien de la liberté du ventre par des lavemens, une boisson adoucissante et quelquefois des dérivatifs appliqués à l'extérieur, suffisaient pour amèner la guérison dans un grand nombre de cas de gastrite que j'ai observés à l'armée française, et où il ne fallait avoir recours à la saignée que rarement et avec la plus grande prudence.

Une fois l'inflammation bien établie et parvenue à un degré d'intensité, il faut employer des saignées locales, au moyen de sangsues appliquées à l'épigastre. Dans le cas où l'on a lieu de

croire qu'elle peut être la suite d'une suppression d'hémorrhoïdes, il convient de les appliquer à l'anus. S'il y a une grande violence inflammatoire, il faut même recourir à des saignées générales. Les émissions sanguines doivent être instituées convenablement d'après l'âge et la constitution du malade, et même suivant les circonstances hygiéniques où il se trouve. Le médecin ne doit pas se laisser imposer par la faiblesse ou la petitesse du pouls ; car il se développe ordinairement après les évacuations sanguines. Si après une première saignée générale, le pouls s'est relevé, et que l'inflammation persiste avec moins de force, il vaut mieux, et l'expérience vient à l'appui de cette assertion, se borner à l'application de sangsues.

Lorsque la chute du pouls est extrême, il convient, avant de tirer du sang, de chercher à exciter la réaction par un bain d'une chaleur modérée, par des frictions à la surface du corps, par l'application de cataplasmes sinapisés aux extrémités, etc.

Après les évacuations sanguines, qui ne sont pas nécessaires dans le traitement des gastrites légères, je passerai aux moyens généraux qui s'appliquent à toutes les nuances de l'inflammation de l'estomac. Une indication principale qu'il ne faut pas perdre de vue, c'est de détruire la constipation, au moyen de lavemens. Il faut surtout tâcher d'opérer cet effet par des clystères émolliens, qu'il est utile de réitérer souvent.

Il est bon de couvrir la région épigastrique de cataplasmes émolliens. Les pédiluves chauds et

rendus irritans par quelques poignées de sel ou autre substance, l'application aux extrémités de cataplasmes chauds, sur lesquels on étend une légère couche de moutarde si la réaction n'est pas forte, l'application de vésicatoires ou de sinapismes dans les parties éloignées du siège de la maladie, comme dans le dos et aux cuisses, bien entendu s'il n'existe pas un état d'irritation générale, ce sont là tous des moyens très-indiqués pour dériver l'inflammation. Il faut surtout insister sur l'emploi des bains de pieds, des cataplasmes, des vésicatoires, etc. lorsqu'on soupçonne qu'elle est sous l'influence d'une goutte remontée, afin d'attirer et de fixer la goutte dans les extrémités.

Les bains tièdes, qui sont en général très-recommandables pour concourir à combattre cette phlegmasie, et principalement quand le malade est tourmenté de vomissemens, sont doublement indiqués lorsqu'elle paraît avoir pour cause un refroidissement, une affection rhumatismale ou le refoulement d'une maladie exanthématique vers l'estomac. Dans ce dernier cas, il faut, dans l'intention de la rappeler vers son siège primitif, augmenter l'action de la peau par des remèdes appliqués à l'extérieur. Des frictions exercées sur le dos et les extrémités avec un morceau de flanelle imprégné de la vapeur de soufre, de camphre, de gomme ammoniac, de gomme de gaïac, de myrrhe ou d'encens, etc. méritent de ne pas être négligées.

Indépendamment des moyens que je viens de

conseiller, il est nécessaire de soumettre le malade à une diète sévère : il ne doit prendre qu'une boisson gommeuse ou mucilagineuse froide, telle qu'une solution de gomme arabique, ou une légère décoction de salep, de guimauve, d'orge ou de chiendent; si l'on est forcé d'abandonner ces sortes de boissons, il faut les remplacer par l'eau sucrée ou la bavaroise, composée d'eau, de lait et de sirop de capillaire; mais il ne doit faire usage de sa boisson qu'en très-petite quantité et à des reprises fréquentes.

Aussitôt que l'état fébrile a disparu, et que l'acuité de l'inflammation a diminué, on retire des effets très-avantageux de l'administration de lavemens purgatifs, parce que ce moyen produit une dérivation sur le gros intestin.

Lorsque la maladie a perdu son caractère aigu, il reste souvent une extrême sensibilité à l'estomac, et les douleurs et les vomissemens se réveillent encore par intervalles ; alors pour combattre cet état, on peut avoir recours, mais avec prudence, aux narcotiques, qui seraient éminemment contraires dans les premiers jours de la maladie et tant qu'il y a fièvre. Il faut d'abord les administrer à de très-petites doses et ne les augmenter qu'avec beaucoup de reserve. Dans le cas dont il s'agit, je préfère, de crainte d'irriter la membrane muqueuse gastrique, d'employer les narcotiques à l'extérieur ; je fais pratiquer ordinairement sur la région précordiale de légères frictions, souvent répétées, d'extrait aqueux ou de teinture d'opium, ou bien d'extrait de stramoine ou de belladone;

quelquefois je fais appliquer des lavemens d'une décoction de têtes de pavot ; quelquefois des lavemens mucilagineux avec quelques gouttes de laudanum, surtout quand le malade éprouve une diarrhée affaiblissante (*a*).

Dès que la convalescence s'est établie, on revient avec prudence aux alimens : le malade peut commencer par faire usage, mais en petite quantité, de lait, de farineux, d'œufs frais, puis de viandes blanches, et il renforce peu à peu son alimentation. Chez les personnes précédemment affaiblies, on est quelquefois forcé, pour achever la convalescence, d'avoir recours à de légers toniques, mais en ayant toujours soin d'éviter toute nouvelle irritation.

(*a*) Il importe de faire remarquer que l'opium agit, à dose égale, plus fortement quand il est administré en lavement que quand il est introduit dans l'estomac. Voyez mon ouvrage : *Considérations sur la nature et le traitement du choléra-morbus* ; Anvers, 1833, chez madame Latour ; ouvrage dans lequel je traite des abus que l'on fait de l'emploi de l'opium contre le choléra.

CHAPITRE III.

De l'Entérite.

L'ENTÉRITE ou inflammation des intestins se caractérise par une douleur fixe dans l'abdomen, qui se fait communément sentir aux environs du nombril, et qui augmente par la pression et par les mouvemens du corps. Cette douleur est accompagnée d'une altération des traits de la face; de constipation, de perte d'appétit, de nausées, de vomissemens, de flatuosités, d'anxiétés, d'oppression, d'une soif vive, d'un sentiment d'ardeur interne, d'une certaine difficulté d'avaler, d'insomnie; d'un pouls dur, inégal, irrégulier, souvent très-accéléré, très-petit et quelquefois effacé comme si la douleur et l'inflammation enchaînaient les contractions du cœur; la langue est dans le plus grand nombre de cas, rouge, contractée et pointue, ou seulement rouge à ses bords et à la pointe, quelquefois sèche et racornie, souvent chargée au milieu d'un enduit blanchâtre ou jaunâtre; l'estomac rejette les alimens et les boissons que le malade avale; les extrémités sont froides, la bouche sèche, le ventre ordinairement

douloureux, tendu, gonflé dans plusieurs cas (*a*) et d'une chaleur mordante au toucher; il y a souvent fièvre, pâleur extrême, affaissement, délire, sueur froide, etc. L'inflammation peut se propager dans toute la membrane muqueuse gastro-intestinale. Les ténesmes et les selles liquides, muqueuses, sereuses, sanguinolentes qui surviennent dans l'entérite, prouvent que la phlogose s'étend dans le gros intestin. Les symptômes concomitans que je viens d'énumérer n'existent pas toujours réunis, et peuvent avoir différens degrés d'intensité.

Cette phlegmasie peut être confondue quelquefois avec la colique, dont elle se distingue par son état fébrile et sa douleur permanente. Elle est de la même nature que la gastrite, et affecte les intestins comme cette dernière affecte l'estomac.

L'entérite peut être occasionnée par des matières âcres ou irritantes reçues dans les intestins; par l'usage d'une nourriture de mauvaise qualité, par l'usage d'une trop grande quantité d'alimens de difficile digestion; par une contusion externe sur l'abdomen; par la boisson à la glace ou l'impression d'un froid vif et subit sur le corps pendant qu'il est en sueur, et même par l'impression du froid seul sur les extrémités inférieures ou sur le ventre; par l'emploi intempestif de drastiques; par la suppression de la diarrhée trop brusquement arrêtée, par

(*a*) Le gonflement de l'abdomen provient des flatuosités ou de la transmission de l'inflammation au péritoine.

une hernie étranglée, par des maladies spasmodiques du canal intestinal, etc. Elle peut quelquefois dépendre aussi de la suppression du flux hémorrhoïdal, ou de quelque maladie exanthématique, enfin toutes les causes capables de faire naître la gastrite, peuvent aussi produire l'entérite. Les jeunes gens sanguins et bilieux sont les plus sujets à la contracter. Mon intention n'est pas de décrire toutes les formes qu'elle peut adopter ; je craindrais de me rendre trop fastidieux et de sortir trop du cadre que je me suis tracé ; mais en traitant de cette maladie, je ne puis passer sous silence une observation importante qui a été faite relativement à cette phlogose, et dont j'ai eu occasion de confirmer plusieurs fois la justesse, c'est qu'il n'est pas rare de prendre des entérites pour des typhus, à cause des phénomènes cérébraux, de la pyrexie, de l'abattement, de la pâleur et de l'état misérable du pouls, symptômes qui se font remarquer dans les phlegmasies du canal intestinal, de façon qu'on croit avoir à combattre une prostration des forces, au lieu que ce n'est qu'une oppression des forces ou fausse faiblesse. J'avoue que cette asthénie apparente m'a fait dans quelques cas commettre de graves erreurs, que j'ai constatées par l'autopsie cadavérique, et je ne puis m'empêcher de céder ici au besoin que j'éprouve de rendre bien des grâces à M. Broussais de m'avoir fixé sur un point pathologique d'une aussi haute importance. C'est par lui que l'attention des médecins a été éveillée sur l'inflammation gastro-intestinale; c'est par lui

qu'ils savent qu'elle existe plus souvent qu'on ne le croyait, et qu'elle complique une foule de maladies ; c'est par lui qu'on a appris à localiser avec raison plusieurs affections morbifiques : voilà assurément un service immense et incontestable que l'art de guérir doit à l'auteur de l'*Histoire des phlegmasies chroniques*, de l'*examen des doctrines médicales*, etc., quoiqu'on puisse reprocher à la doctrine qu'il établit de consacrer une thérapeutique trop exclusive. Au reste ce n'est pas ici le lieu de discuter cet objet.

L'entérite est une maladie très-grave. Elle prolonge rarement la durée de son acuité au-delà du septième jour. Ses terminaisons sont la résolution, la suppuration, l'induration, la gangrène, et son passage à l'état chronique. La première de ces terminaisons s'annonce par le développement du pouls; par l'amoindrissement ou la disparition de l'état fébrile, s'il a eu lieu ; par la diminution de la tension de l'abdomen et de la douleur, et par le retour des selles. Dans la seconde terminaison, la douleur, quoique diminuée, continue, le malade éprouve des anxiétés, des vomissemens par intervalles, le pouls reste petit, des mouvemens fébriles se font remarquer surtout vers le soir, bientôt les symptômes de la fièvre hectique se développent. Cette terminaison est presque toujours fatale, à moins que le pus ne s'évacue par les selles et que l'ulcère ne se guérisse. Si le pus s'épanche dans la cavité abdominale, il constitue ce qu'on appelle *hydropisie purulente*. La terminaison par suppu-

ration a plus souvent lieu dans le gros intestin que dans l'intestin grèle. Si la suppuration s'établit dans le colon, il n'est pas rare qu'elle donne lieu à des diarrhées chroniques et incurables.

La funeste terminaison par induration, qui est fort rare, se fait reconnaître par la persévérance d'un sentiment de douleur fixe au ventre ; par la constipation, par des vomissemens chroniques, par l'amaigrissement et la fièvre lente.

La terminaison par gangrène, qui est beaucoup plus commune que dans la gastrite, se reconnaît à la cessation subite de la douleur après qu'elle a été des plus violentes; à la prostration universelle des forces vitales ; à la chute du pouls, qui est souvent imperceptible ; au météorisme ; au froid des extrémités; aux selles d'une odeur cadavéreuse, qui sont fréquentes et involontaires; à l'altération profonde des traits de la face; etc. Cette terminaison n'est pas toujours mortelle comme dans l'inflammation de l'estomac. Les parties gangrenées se séparent quelquefois des parties saines et sont rejetées avec les matières fécales.

Lorsque l'entérite prolonge sa durée, qu'elle est à l'état chronique, les symptômes fébriles ont cessé, et s'ils se montrent ce n'est que faiblement et après le dîné; la rougeur des bords de la langue n'est plus permanente, disparaît quelquefois entièrement, ou ne se montre qu'après que l'estomac a été stimulé ; l'ardeur, la tension, le gonflement ou le ballonnement du ventre n'existent plus ; le pouls n'est plus aussi dur ni aussi petit : il est parfois à

l'état de santé, surtout le matin, mais offre plus ou moins de fréquence vers le soir ; la douleur est devenue sourde, souvent ne se fait sentir que par intervalles, augmente quelques heures après le repas et par tout ce qui porte quelque stimulation sur le canal intestinal ; mais la soif continue plus ou moins, les flatuosités tourmentent beaucoup le malade ; il est ordinairement triste ou en proie à la mélancolie ; ses selles sont difficiles et sèches, parfois diarrhée, etc. Vers le soir les symptômes s'exaspèrent toujours plus ou moins. Les mêmes phénomènes se font observer dans la gastrite chronique ; mais dans celle-ci il y a plus souvent des vomissemens ou des dispositions à vomir.

L'entérite qui a été si fréquente parmi les troupes françaises paraissait généralement tenir de la nature bilieuse : voilà pourquoi je l'avais nommée *entérite bilieuse* dans la première édition de cet ouvrage. Les autopsies cadavériques faisaient voir que son siège était souvent borné aux intestins grêles ; quelquefois cependant toute l'étendue du canal intestinal, même le mésentère, le foie et la rate participaient à l'inflammation. On trouva les deux derniers viscères presque constamment affectés sur les cadavres que l'on ouvrit, pendant l'été, dans nos hôpitaux de Wittepsk et de Smolensk.

L'entérite observée à l'armée française était ordinairement caractérisée par les symptômes suivans : tension très-douloureuse et souvent gonflement de l'abdomen ; abattement ; langue chargée d'un enduit muqueux jaunâtre ; aversion pour les ali-

mens ; bouche sèche, amère ou pâteuse ; nausées, vomissemens bilieux ; soif, anxiétés, oppression à l'épigastre ; pouls petit et inégal ; insomnies, urine chargée et ardente ; souvent pyrexie plus ou moins forte ; constipation, quelquefois selles liquides et fréquentes ; une sorte de pâleur ou de lividité des lèvres ; physionomie grippée et égarée ; etc. Elle était, à mon avis, principalement occasionnée par l'action trop stimulante sur la membrane muqueuse intestinale de la bile qui s'épanchait dans le canal intestinal en plus grande abondance que dans l'état normal, ce qui provenait chez les uns de l'irritation du foie, chez les autres du relâchement de cet organe Ces deux conditions pathologiques différentes naissaient des alimens grossiers, des privations, des causes atmosphériques et des fatigues, qui rendaient, en même temps, cette bile d'un caractère beaucoup plus âcre (*a*). Mais outre

(*a*) Lors des chaleurs qui eurent lieu pendant les mois de juillet et d'août 1812, le foie et la rate étaient les viscères que l'on trouvait le plus fréquemment affectés à l'autopsie des cadavres de nos hommes qui succombaient à cette époque. D'après le rapport de la commission médicale de Groeningue, publié dans le cahier de février 1827 de la *Bibliothèque médicale* de Bruxelles, il paraît que la même observation nécroscopique a été faite pendant la dernière épidémie de Groeningue, que l'on attribuait aux fortes et longues chaleurs de l'été de 1826. « Ce sont, disent les auteurs de ce rapport, les organes destinés à l'élaboration de la bile qui furent le principal siège de la maladie, et qui par suite ont sécrété et porté dans les intestins un fiel morbide et dépravé, même en plus forte quantité que dans l'état naturel. Aussi cette épidémie a été, dès le commencement, de nature gastrique ou bilieuse. »

cette cause, il en existait d'autres, telles que la présence de matières indigestes dans le canal alimentaire ; la boisson froide et glaciale dont on faisait usage pendant que le corps était baigné de sueur ; le refroidissement brusque qui avait lieu quand on s'arrêtait à la fraîcheur de la nuit après avoir marché toute la journée à l'ardeur du soleil ; etc. La suppression de la transpiration cutanée déterminait surtout l'inflammation de la membrane muqueuse intestinale, parce que cette dernière était déjà irritée par la mauvaise alimentation et par la surabondance d'une bile éminemment irritante. On peut voir d'après cela, qu'il y avait chez nos militaires un concours de plusieurs causes puissantes, réunies pour donner naissance à cette phlegmasie.

TRAITEMENT.

Le traitement de l'entérite ne diffère pas de celui de la gastrite. La principale indication curative consiste à combattre l'état inflammatoire. Les évacuations sanguines, réglées d'après le degré de

Il y a un accroissement de la sécrétion du foie chez les personnes faisant des fatigues sous un ciel brûlant, surtout quand les chaleurs du jour sont suivies de nuits fraîches. Les alternatives de dilatation et de densité de l'atmosphère agissent spécialement sur les tempéramens bilieux. L'air dilaté par le calorique augmente fortement l'action de l'organe exhalant, l'humidité supprimant et refoulant la transpiration cutanée vers l'intérieur, les sécrétions augmentent dans les organes qui sont dans un état d'irritation, ou dans lesquels l'incitabilité est la plus accumulée ; mais indépendamment de cela, il paraît que la chaleur agit directement sur l'organe sécréteur de la bile.

phlogose, l'intensité des douleurs, la force, le tempérament et l'âge du malade, sont les premiers moyens à mettre en usage : il faut recourir à la saignée générale quand la vie est compromise par la violence de l'inflammation, et qu'il s'agit d'opérer un effet prompt; les saignées locales sont préférables dans les cas ordinaires, parce qu'elles sont moins affaiblissantes. Ces moyens doivent être accompagnés d'une diète sévère et absolue; de l'application de cataplasmes ou de fomentations émolliens sur l'abdomen ; de potions mucilagineuses ou de boissons adoucissantes, telles qu'une solution de gomme arabique, une décoction d'orge, de guimauve ou de salep, etc.; de l'administration de lavemens mucilagineux et huilieux, mais donnés en petite quantité. Dans le cas de constipation, bien entendu lorsque l'entérite doit sa naissance à la présence de matières âcres dans les intestins, on administre souvent avec avantage, après des pertes suffisantes de sang, les minoratifs, comme la manne, une décoction de silique de casse, etc. et surtout des lavemens purgatifs, qui non-seulement peuvent faire évacuer ces matières, mais produire également un bon effet dérivatif, si l'inflammation ne s'étend pas jusqu'au gros intestin; mais gardez-vous d'employer les agens thérapeutiques dont je viens de parler, quand l'inflammation est vive, avant de l'avoir convenablement combattue par des saignées.

Pour ce qui concerne les émissions sanguines, il reste à remarquer que le médecin ne doit pas

trop affaiblir ; il doit toujours tenir en vue la susceptibilité de l'entérite à se changer en typhus; car, si ce changement arrive et que les forces sont trop épuisées, la nature n'a plus assez de ressources pour y résister. Il est important que les émissions sanguines aient lieu dans les trois ou quatre premiers jours : employées trop tard, elles peuvent être contraires et amener des complications nerveuses graves. Le praticien prudent doit prendre pour règle de ne plus faire couler du sang après le cinquième jour qu'en cas de nécessité absolue. Si l'on institue la saignée générale, on peut considérer celle qui se fait au pied comme méritant la préférence. L'expérience prouve qu'elle est plus efficace que celle pratiquée au bras. Mais si l'on a recours aux saignées locales, on peut, par exemple, appliquer sur l'abdomen, chez un adulte bien constitué, de vingt à quarante sangsues et en faire couler les piqures, au moyen du cataplasme chaud de farine de lin, pendant deux à trois heures. L'application de sangsues à l'anus mérite également d'être recommandée ; elle est surtout indiquée lorsque le malade souffre de ténesmes, et que les symptômes annoncent la participation du gros intestin à la phlogose.

Il est presque inutile de dire que, dans le cas où l'entérite résulte d'une hernie étranglée, la herniotomie est souvent le principal moyen exigé. Dans le cas où elle est la suite de la suppression du flux hémorrhoïdal, on doit chercher à le rappeler par l'application de sangsues au fondement et par des bains de vapeurs émollientes, dirigés

vers cette partie. Dans le cas où elle provient de la répercussion de la goutte, il faut chercher à l'attirer vers les extrémités au moyen de bains de pieds, de cataplasmes sinapisés, etc. Dans le cas où elle est suscitée par une transpiration arrêtée, par le rhumatisme ou par la délitescence d'une affection cutanée, il s'agit spécialement de dériver vers la surface du corps, d'augmenter l'action de la peau par des bains chauds, par des frictions et par des médicamens sudorifiques.

Si, après avoir suffisamment attaqué l'inflammation par les moyens indiqués, on a encore à combattre la douleur, les vomissemens, une diarrhée ou une exaltation de la sensibilité, ce qui arrive comme dans la gastrite, c'est alors le cas d'employer des sinapismes ou des vésicatoires dans le dos et sur les cuisses; des bains tièdes; l'opium à l'intérieur; des frictions opiacées, des fomentations ou cataplasmes laudanisés sur l'abdomen; des lavemens de têtes de pavot, des lavemens mucilagineux avec du laudanum, etc. Mais s'il y a fièvre ou affection cérébrale, il ne faut pas administrer l'opium, qui pourrait être très-nuisible.

Lorsque l'entérite est parvenue à son état chronique, il faut continuer avec persévérance le traitement émollient et dérivatif : quelque boisson adoucissante ou potion mucilagineuse; entretenir la liberté du ventre par des lavemens appropriés; l'emploi de dérivatifs, tels que les frictions sèches sur le dos et les extrémités; un exutoire dans la région lombaire ou des vésicatoires sur les cuisses

et en faire suppurer les plaies; les bains tièdes, dans lesquels on peut infuser des herbes aromatiques; des frictions opiacées ou des frictions avec de l'extrait de stramoine ou de belladone sur l'abdomen, dans le but de diminuer l'excessive sensibilité; l'usage d'alimens doux et de facile digestion, comme le lait, les farineux, la gelée de veau, les viandes blanches, etc., pris à froid, et dans des quantités incapables de surcharger ou de fatiguer l'estomac; ne pas laisser cet organe trop long-temps à jeun; éloigner soigneusement tout ce qui peut irriter ce viscère; ne pas se livrer à des fatigues, surtout après le repas et pendant que la digestion doit se faire, afin qu'elle ne soit jamais troublée; éviter les émotions fortes et toute contention d'esprit; se prémunir contre le refroidissement, porter de la flanelle immédiatement sur la peau; faire journellement un exercice modéré; rechercher l'air de la campagne s'il est possible; tâcher de se créer des distractions et d'observer toutes les règles de l'hygiène; appliquer quelques sangsues à l'anus si la maladie offre de nouveau des symptômes d'acuité: voilà les moyens dont l'emploi bien dirigé est ordinairement couronné d'un plein succès dans le traitement de l'entérite et de la gastrite chroniques; mais il ne faut pas abandonner trop tôt ces moyens, surtout le régime, et ne revenir que peu à peu à ses anciennes habitudes.

A propos de régime, il est bon de faire observer qu'il ne faut pas soumettre le malade trop long-temps à une diète sévère, comme on le fait

si fréquemment aujourd'hui. La privation d'alimens nécessaires pour nourrir ou une abstinence trop prolongée sont très nuisibles; elles ôtent à la nature ses ressources, les forces tombent, et l'estomac s'enflamme par l'accumulation du suc gastrique. Ne voit-on pas journellement des malades épuisés par la diète se rétablir promptement dès qu'ils suivent une alimentation convenable? J'ai vu souvent se guérir par l'usage seul d'une nourriture douce et analeptique des personnes atteintes de vives douleurs épigastriques avec fièvre et autres symptômes d'irritation gastro-intestinale, traitées infructueusement par de prétendus *médecins-physiologistes*, qui ne leur avaient permis de prendre, pendant des mois entiers, que de l'eau d'orge, de l'eau sucrée et du bouillon faible de veau.

Après avoir exposé le traitement qui me semble le plus convenable pour combattre l'entérite en général, je vais parler de celui que j'ai suivi avec le plus de succès à l'armée française, placée dans des circonstances si extraordinaires. Parmi nos gens de guerre, chez lesquels cette maladie était le plus souvent produite par une surabondance de bile âcre et dépravée, par des alimens indigestes, par la présence de matières saburales dans les premières voies ou par la suppression de la transpiration, j'employais sans hésiter l'émétique, ordinairement contre-indiqué dans le traitement de l'entérite et de la gastrite. Rien ne me paraissait plus indiqué que ce remède, que je faisais administrer non-seulement dans l'intention de débarrasser le canal intestinal

d'une bile acrimonieuse et d'autres matières irritantes, qu'il pouvait contenir, mais également dans le but d'augmenter l'action de l'organe cutané et de favoriser la transpiration. J'ose assurer que j'ai constamment vu résulter les meilleurs effets de l'emploi de ce moyen, dont l'utilité en pareils cas est reconnue par l'expérience des siècles. Si l'on n'avait pas soin d'évacuer et de détruire par le vomitif la cause de la surexcitation gastro-intestinale, la complication avec le typhus arrivait promptement, à cause de l'irritation qui se transmettait sympathiquement à l'encéphale. Dans le cas d'une grande intensité d'inflammation, et si le malade avait conservé ses forces, je faisais précéder l'émétique de la saignée; mais en général affaiblis et épuisés comme nous étions, les évacuations sanguines, même seulement une diète sévère, continuée plusieurs jours, ne convenaient pas; elles étaient éminemment nuisibles, elles faisaient compliquer l'entérite du typhus; complication presque toujours mortelle.

Je sais que les partisans de la doctrine de M. Broussais trouveront fort étrange l'administration de l'émétique dans l'entérite, je sais aussi qu'il convient de s'abstenir de porter des dérivatifs sur le tube intestinal s'il n'est pas sain; mais la réunion des causes morbifiques auxquelles nos militaires étaient soumis, les plaçait dans une position exceptionnelle. Toutefois je puis dire que, depuis 1814, j'ai eu plusieurs fois encore à traiter des entérites bilieuses, naissant de l'irritation ou du relâchement

du foie, qui envoyait au canal intestinal une bile trop abondante ou trop âcre, et que j'ai employé avec le plus grand avantage le vomitif, en ayant soin de le faire précéder d'émissions sanguines quand l'état inflammatoire les nécessitait.

Lorsque je supposais que chez nos militaires la cause de la maladie fût l'effusion copieuse d'une bile acrimonieuse dans le canal intestinal, et regardant la sécrétion augmentée de ce liquide comme engendrée par le relâchement ou par une irritation passive du foie, je faisais associer à l'usage du vomitif les frictions de liniment volatil, réuni à l'onguent mercuriel, sur la région de cet organe. Après que le malade avait suffisamment évacué par le vomissement, je lui prescrivais des potions émollientes, telles qu'une décoction de guimauve, une décoction d'orge, etc.; des lavemens mucilagineux et huilieux; souvent, de doux laxatifs comme la casse, une solution de manne, une décoction de feuilles de séné, etc.; des cataplasmes émolliens sur l'abdomen; dans plusieurs cas, je faisais appliquer sur le bas-ventre un large vésicatoire, qui opérait un excellent effet, parce que chez des hommes aussi affaiblis que nos militaires, l'inflammation n'avait pas un caractère fort aigu; car l'application de vésicans sur l'abdomen, conseillée dans le traitement de la phlegmasie des intestins, ne peut convenir que lorsqu'elle est d'une nature passive ou chronique, ou bien après que le stade d'acuité inflammatoire est dompté.

Par la médication dont je viens de parler, jointe au repos et à un régime bien établi et observé rigoureusement, on parvenait dans le plus grand nombre de cas à terminer la maladie favorablement et avec promptitude.

Il n'était pas rare de voir chez nos militaires l'entérite se dissiper le troisième ou le quatrième jour par une diarrhée spontanée ou par d'abondantes sueurs.

Si la maladie abandonnait son caractère aigu, que l'éréthisme faisait place à un état de relâchement, ce qui survenait souvent du sixième au douzième jour; changement qui se signalait par la cessation de la constipation; par la diminution de la tension ou par le dégonflement de l'abdomen; par l'apyrexie et par l'affaiblissement de la douleur, qui devenait sourde, je prescrivais alors des potions toniques, telles qu'une infusion de fleurs de camomille, une infusion d'absinthe, etc., et auxquelles je faisais ajouter l'éther et surtout l'opium. Je joignais à l'emploi des remèdes internes, les frictions de liniment volatil et de laudanum, d'onguent mercuriel, de liniment camphré, etc., sur le bas-ventre, et en même temps un régime doux et fortifiant, approprié à l'état du malade.

CHAPITRE IV.

De la Diarrhée

La diarrhée, consistant, comme on sait, dans des selles liquides et fréquentes, et ayant son siège dans la membrane muqueuse intestinale, fut une des maladies les plus communes dans l'armée française. Elle était chez les uns de nos militaires précédée et chez les autres accompagnée d'anorexie, de tranchées douloureuses dans le bas-ventre, de nausées, quelquefois de vomissemens, d'un sentiment de poids dans le canal intestinal, etc.; symptômes qui ordinairement diminuaient au troisième jour de la maladie. Chez plusieurs individus atteints de diarrhée, il existait de fortes coliques, de la soif, et une aridité de la peau. L'irritation des intestins était souvent portée à un tel degré qu'il y avait ténesme. Dans la plupart des cas, la bouche était amère ou pâteuse et la langue chargée d'un enduit muqueux jaunâtre ou blanchâtre.

La diarrhée peut être provoquée par l'ingestion des matières âcres, par des alimens de difficile digestion, par une trop grande portion d'alimens, par une surabondance de bile, par une âcreté particulière imprimée à ce liquide; par des causes externes; elle peut enfin résulter de l'usage de

toutes les substances capables d'irriter la membrane muqueuse gastro-intestinale ; de l'action du froid sur la surface du corps ; de la suppression de la transpiration ; des causes qui affaiblissent le canal intestinal ; etc. Elle peut être occasionnée également chez les personnes d'une grande irritabilité nerveuse par une vive impression morale ; et elle prend alors le nom de *diarrhée nerveuse ;* mais celle-ci n'est pas propre aux soldats. La gastricité est souvent la cause prochaine des déjections alvines que l'on remarque dans les armées ; car il est reconnu que la seule irritation de l'estomac suffit pour susciter de fortes diarrhées aqueuses.

Je pourrais aussi énumérer plusieurs cas où la diarrhée est une affection sympathique ; mais le traitement de celle-ci se rapporte à la maladie principale dont elle dépend.

Parmi nos troupes, la diarrhée, étant de la nature muqueuse ou bilieuse, fut déterminée par la transpiration supprimée, par les privations, par l'usage d'alimens grossiers et irritans, par l'épuisement des forces, et peut-être plus particulièrement par une sécrétion augmentée de la bile, devenue, comme je l'ai déjà dit antérieurement, d'une qualité plus âcre par les fatigues, la disette, la mauvaise nourriture et l'influence atmosphérique. Je considère cette dernière cause comme ayant été très-active pour faire naître l'irritation de la membrane muqueuse intestinale.

J'ai ouvert un grand nombre d'hommes morts de diarrhée ; j'ai trouvé le canal intestinal ulcéré,

et souvent de larges érosions de la membrane muqueuse, dans laquelle il y avait une véritable désorganisation, suite de la foule des causes irritantes.

TRAITEMENT.

Souvent la diarrhée n'exigeait aucun soin de l'art ; souvent par une diète convenable, jointe au repos, le rétablissement s'effectuait ; même chez une quantité de nos gens de guerre, elle se passait sans qu'ils quittassent leur manière ordinaire de vivre.

Mais si la diarrhée était de nature à exiger un traitement médical, alors quand je remarquais un embarras dans les premières voies, je prescrivais d'abord le vomitif. L'emploi de ce moyen répondait constamment à mon attente; il arrachait, dans un grand nombre de cas, le mal comme par sa racine. Si l'on négligeait l'évacuation de la cause de l'irritation gastrique, très-souvent le typhus ne tardait pas à compliquer la maladie, à cause de l'influence sympathique du canal intestinal sur le cerveau.

Pour provoquer des vomissemens, je faisais communément administrer l'ipécacuanha, auquel je donnais la préférence sur le tartre émétique, non pas par une routine vulgaire, parce qu'on attribue à l'ipécacuanha une vertu antidysentérique ou antidiarrhéique, mais parce que le tartre émétique exerce une action stimulante sur les intestins : donné à la dose ordinaire de trois grains, il produit, outre des vomissemens, un effet purgatif, tandis que l'autre agit spécialement sur l'estomac.

Lors même que je n'observais pas d'embarras gastrique, et que je supposais la diarrhée provenue des vicissitudes atmosphériques, je faisais également administrer le vomitif, dans l'intention d'augmenter l'excrétion à la peau et de rétablir la détermination des fluides vers la surface du corps. Tous les hommes de l'art savent que ce moyen favorise puissamment la transpiration par l'étroite sympathie qui lie l'organe exhalant avec le système digestif. D'ailleurs le vomitif pouvant encore être utile comme dérivatif, par le pouvoir qu'il a de produire une espèce de changement dans le mouvement péristaltique, qui dans la diarrhée est trop déterminé par en bas, je le regardais généralement comme un des remèdes les plus indiqués et les plus avantageux dans le traitement de la maladie qui m'occupe.

Dans le but d'augmenter l'action à la surface du corps et de détourner l'excrétion alvine, je recommandais au malade de se couvrir assez chaudement, et souvent j'ajoutais à l'administration du vomitif l'emploi de pédiluves, et même de bains entiers d'une chaleur agréable. Ces bains entiers étaient d'autant plus indiqués chez nos soldats qu'ils servaient non-seulement à porter à la peau et à rétablir la transpiration, mais encore à nettoyer le corps, couvert de crasse : car la propreté, chose si essentielle pour la conservation de la santé, ne pouvait être observée dans les circonstances où nous nous trouvions. En parlant de bains chauds, j'appelerai même l'attention des médecins sur la conviction où je suis que rien n'influe plus favorablement en

général sur le traitement des maladies, et que rien n'est plus propre à éloigner tout germe contagieux, que lorsque dans les hôpitaux on adopte l'usage de faire prendre un bain tiède à chaque malade entrant, et de bien le laver avant de lui donner du linge propre (*a*).

Après l'action du vomitif, si la diarrhée résultait de la suppression de la transpiration, j'avais aussi recours aux sudorifiques, tels qu'une forte infusion de fleurs de sureau avec l'esprit de Mindererus, etc. Les sudorifiques, employés dans les premiers jours de la diarrhée, peuvent opérer une dérivation sur l'organe cutané, et la faire disparaître même dans le cas où elle n'est pas sous la dépendance d'une transpiration arrêtée. Les frictions sèches sur le dos et sur les extrémités sont également très-indiquées comme moyens dérivatifs.

Si la diarrhée était causée par un affaiblissement général, ce qui était souvent le cas chez nos militaires, je la combattais, après l'action du vomitif, par un régime fortifiant, approprié à l'état du malade, et par un traitement tonique, dont j'aurai occasion de parler quand il s'agira du traitement de la diarrhée chronique, entretenue par relâchement de la membrane muqueuse intestinale.

Lorsque l'irritation des intestins était intense, qu'elle existait avec des tranchées douloureuses et des envies continuelles d'aller à la garde-robe,

(*a*) Voyez à ce sujet mon ouvrage : *Hygiène militaire*, p. 237 et 238.

accompagnées de quelques vains efforts, je prescrivais alors des potions mucilagineuses, une décoction de riz ou d'orge pour boisson, des lavemens adoucissans, des fomentations ou des cataplasmes émolliens sur le bas-ventre. Ce serait ici le cas chez des personnes non affaiblies de réunir à ces moyens l'application de sangsues à l'anus, de la faire suivre de bains tièdes, de cataplasmes chauds aux jambes, de frictions sur la surface du corps, etc. et de faire tenir une diète absolue.

Lorsque l'irritation était à son déclin, qu'elle avait perdu son acuité, des vésicatoires ou des sinapismes, appliqués dans des parties éloignées du siège de la maladie, produisaient un bon effet; rien ne convenait mieux à l'intérieur qu'une solution de gomme arabique, une décoction de guimauve, de riz, d'orge ou de salep, avec l'extrait aqueux d'opium ou le laudanum; si le malade ressentait des douleurs au ventre, on joignait utilement à ces moyens de légères frictions opiacées sur l'abdomen; des lavemens mucilagineux avec le laudanum, ou des lavemens préparés de têtes de pavot et de feuilles de mauve ou de graines de lin. Les mêmes remèdes, surtout l'opium, associé à des eaux ou infusions aromatiques, sont indiqués dans le traitement de la diarrhée nerveuse, dont j'ai parlé précédemment.

Lorsque j'avais lieu de croire que la diarrhée ressortait d'une affection du foie, je faisais joindre avec succès à l'emploi des médicamens précédens, les frictions mercurielles sur l'abdomen. Je dirai en passant que ces frictions, en portant une stimu-

lation sur le système lymphatique, sont d'excellens dérivatifs, et peuvent, dans plusieurs cas, enlever des irritations ou inflammations locales dont le caractère n'est pas absolument aigu, ou bien après que l'acuité inflammatoire a été suffisamment attaquée par des émissions sanguines. C'est avec raison que M. le docteur Velpeau recommande l'usage des frictions mercurielles contre la péritonite puerpérale (*a*). Dans le traitement de celle-ci comme dans celui d'autres phlegmasies analogues, j'en ai souvent obtenu les meilleurs effets. Elles sont infiniment préférables au calomel, tant vanté contre la péritonite puerpérale, parce qu'elles n'exercent aucune stimulation directe sur la membrane muqueuse intestinale. L'emploi du calomel, quand il est prématuré, ou quand le canal intestinal n'est pas sain, peut faire beaucoup de mal. Je pourrais citer de nombreux exemples pour appuyer cette assertion : j'ai été plusieurs fois témoin oculaire des suites funestes engendrées par l'administration imprudente ou intempestive du calomel chez des femmes en couche atteintes de cette maladie (*b*).

(*a*) Voy. *Revue médicale*, cahier de Janvier 1827.

(*b*) L'importance de la maladie connue sous la dénomination de *péritonite puerpérale*, me détermine à exposer ici quelques réflexions sur cette phlegmasie, caractérisée par des douleurs aiguës et lancinantes dans l'abdomen, qui est tendu et tuméfié. Ces douleurs, augmentant par la pression, par l'inspiration et par le mouvement du corps, sont accompagnées de la suppression des lochies ; de l'affaissement des mamelles ; de sécheresse de la peau ou de sueur froide, de nausées, de vomissemens, de fièvre ;

Dans les premiers jours de la diarrhée qui existait parmi nos troupes, je mettais le malade à une diète sévère : la nourriture consistait en farineux, œufs et bouillons au riz. L'usage du vin opérait un bon effet dans le cas où la faiblesse présidait à la diarrhée.

de hoquets; de diarrhée ou de constipation; d'abattement; d'un pouls accéléré, concentré et petit; d'altération des traits de la face, qui ordinairement est pâle et annonce de l'anxiété, etc.

Je pense que le siège principal de cette maladie est dans la matrice, et que le péritoine n'est enflammé que sympathiquement ou par l'effet secondaire de l'inflammation de cet organe, sur lequel agissent directement les causes déterminantes. D'après cela il me semble qu'il est plus exact de la désigner sous le nom de *métrite* ou de *métro-péritonite*, en y ajoutant l'épithète de *puerpérale*.

Il est à remarquer que la nature de cette inflammation a beaucoup d'analogie avec celle des phlegmasies qui se faisaient observer parmi les troupes françaises, épuisées par les fatigues et les privations. Cette maladie des femmes en couche est extrêmement rapide dans sa marche; un état de relâchement ne tarde pas à s'établir; elle perd promptement son caractère aigu, par rapport aux causes affaiblissantes qui ont précédé, telles que les douleurs d'enfantement, l'affaissement occasionné par la cessation de la compression sur les vaisseaux iliaques, les pertes de sang, etc. C'est une raison puissante pour engager le médecin à surveiller le cours de cette maladie avec beaucoup de vigilance, à la traiter avec discernement et avec reserve, à ne pas accorder une grande confiance à la méthode antiphlogistique, à ne pas abuser surtout des évacuations sanguines.

Dans la première période ou période d'acuité, il faut, si la réaction et l'intensité inflammatoire sont fortes, et que les forces de la malade le permettent, appliquer, mais avec précaution, des sangsues au bas-ventre et notamment à la vulve; il faut couvrir l'abdomen de cataplasmes émolliens, avoir soin d'entretenir la

En suivant la médication que je viens d'exposer, la diarrhée disparaissait ordinairement au bout de six, huit ou dix jours ; mais les rechutes étaient fréquentes : des écarts dans le régime suffisaient pour la rappeler et pour en aggraver le cours. Pour

liberté du ventre par des lavemens appropriés, faire suivre une diète sévère, ne donner qu'une solution de gomme arabique, une décoction d'orge ou autre boisson adoucissante, et de temps en temps un peu de bouillon de veau ou de poulet. Mais après avoir institué les saignées, ou bien aussitôt que la seconde période arrive, que la maladie abandonne son caractère sthénique, ce qui a lieu quelquefois au bout de vingt-quatre heures de maladie, il faut se garder d'affaiblir, et surtout éviter les évacuations sanguines : c'est alors le cas d'appliquer des cataplasmes laudanisés sur l'abdomen, des vésicatoires ou des sinapismes sur les cuisses; de faire prendre des pédiluves irritans, même des bains entiers tièdes; de frotter les cuisses et la colonne vertébrale avec de l'onguent mercuriel à haute dose, et d'administrer à l'intérieur, s'il n'y a pas de symptômes d'irritation gastro-intestinale, le calomel, préconisé si inconsidérément sans préciser l'époque où il peut convenir : c'est alors aussi qu'on a souvent produit une révulsion salutaire sur les intestins en employant le carbonate et l'acétate de potasse ou de soude, le tartre émétique et l'ipécacuanha à petite dose. Lorsqu'on a recours à ces moyens, il est essentiel de provoquer la révulsion avec prudence, c'est-à-dire de ne pas irriter le tube intestinal au point de faire naître la diarrhée, qui affaiblirait, et que l'on doit chercher à prévenir en combinant l'opium avec les remèdes que je viens de citer. Les mercuriaux doivent être administrés de manière à affecter promptement la bouche.

Dès que l'inflammation est combattue, il faut s'appliquer à faire revenir les forces de la malade par l'emploi de quelques toniques, et principalement par une alimentation douce et analeptique, que l'on renforce peu à peu.

assurer la convalescence, il fallait tenir le malade à une diète analeptique et bien régulière.

Lorsque la diarrhée se prolongeait au-delà du sixième, septième ou huitième jour, elle portait essentiellement le génie asthénique; souvent elle se changeait en lienterie. Cette maladie ayant continué quelque temps doit nécessairement produire une débilité générale, et les évacuations alvines étant entretenues par le relâchement de la membrane muqueuse intestinale constituent ce qu'on appelle *diarrhée chronique*. Le traitement qui convenait le mieux alors était le même que celui que j'indiquerai dans le chapitre suivant, en parlant du traitement de la dysenterie chronique.

CHAPITRE V.

De la Dysenterie.

Elle est caractérisée par des selles fréquentes et extraordinaires, accompagnées de ténesme et de tranchées douloureuses dans l'abdomen. La dysenterie, plus commune dans les pays chauds que dans les climats froids, est une des maladies fréquentes dans les camps et les armées, lorsque le soldat est mal nourri ; qu'il est exposé à l'humidité ou aux passages subits et alternatifs du chaud au froid, et surtout quand un grand rassemblement de troupes séjourne long-temps dans le même endroit où les règles de l'hygiène sont négligées. Cette maladie se manifeste ordinairement en été ou en automne après de fortes chaleurs, principalement vers la fin de l'été quand les affections bilieuses se font le plus observer, ou bien au commencement de l'automne, si les jours sont chauds et les nuits fraîches

Les causes occasionnelles de la dysenterie sont les mêmes que celles de la diarrhée; aussi ces deux maladies, lors d'une épidémie dysenterique, règnent toujours simultanément. Ces causes produiront chez l'un, prédisposé à la dysenterie, cette dernière, au lieu qu'elles ne détermineront chez

l'autre qu'une simple diarrhée. La distinction que l'on fait entre ces deux maladies me paraît futile, puisqu'elle ne se fonde que sur l'intensité des symptômes. Quoiqu'il en soit, on entend par dysenterie, une inflammation dont le siège est dans la membrane muqueuse du gros intestin, et qui affecte spécialement le colon; inflammation qui suit les périodes ordinaires aux affections catarrhales, et se distingue par les phénomènes suivans: fièvre plus ou moins forte; coliques, qui sont quelquefois des plus violentes; efforts vains et répétés pour l'excrétion alvine, ténesme; déjections muqueuses, le plus souvent sanguinolentes et en très-petite quantité, quoique les selles soient fréquentes; resserrement extrême du rectum, avec le sentiment d'une chaleur âcre dans cette partie; etc.

Chez nos militaires, la dysenterie débutait comme elle débute ordinairement : l'invasion avait lieu quelquefois par des symptômes fébriles, le dégoût pour les alimens, un malaise général, des nausées et des vomissemens, etc.; communément les symptômes d'affection locale se manifestaient les premiers, comme les intestins distendus de gaz et la constipation avec des tranchées; souvent elle commençait par des coliques et des envies fréquentes d'aller à la garde-robe, sans pouvoir rejeter des excrémens; dans d'autres cas elle était précédée d'une diarrhée avec des tranchées, qui devenaient de plus en plus douloureuses; etc.; la langue était presque toujours chargée d'un enduit muqueux blanchâtre ou jaunâtre. Les tranchées, les selles,

le ténesme et les phénomènes inflammatoires augmentaient graduellement jusqu'à l'entier développement de la maladie. Parvenue à ce point, elle était accompagnée d'une abolition complète d'appétit, d'une chaleur fébrile et d'une aridité de la peau, d'envies de vomir, de soif et souvent de vomissemens, etc.

Les causes ordinaires de la dysenterie étaient les mêmes chez nos gens de guerre que celles de la diarrhée, mais ayant agi avec plus de violence sur la membrane muqueuse intestinale. Il m'a toujours paru que la dysenterie survenait de préférence chez les individus qui avaient le canal intestinal très-irritable, de manière que l'irritation déterminée sur les intestins, soit par une transpiration arrêtée, soit par une nourriture grossière et irrégulière, soit par la présence d'une surabondance de bile âcre, etc. se développe avec plus de force. C'est une vérité consacrée par une des principales maximes de la doctrine de Brown, plus la faiblesse existe, quand cependant la réaction peut s'opérer, plus les stimulans ont le pouvoir d'agir.

En traitant des causes de la dysenterie, je ne parlerai de la contagion dont on l'accuse que pour dire que je ne crois pas qu'elle puisse se transmettre par cette voie, pas même dans sa complication avec le typhus, vu qu'alors celui-ci peut avoir le pouvoir de se communiquer par contact, mais assurément pas la dysenterie. Je pense cependant qu'on peut la gagner en séjournant dans une

atmosphère infectée de miasmes qu'exhalent les déjections dysentériques. Tous les hommes de l'art éclairés savent qu'en général les émanations animales putrides sont capables d'irriter la membrane muqueuse gastro-intestinale, et de faire naître des flux de ventre, surtout quand on se trouve dans des circonstances favorables au développement de ces affections.

La dysenterie peut se terminer de la même manière que l'entérite. La pyrexie qui se fait remarquer peut continuer pendant tout le cours de la maladie, lorsque la terminaison en est fatale. Il arrive aussi que l'état fébrile disparaît, et que les phénomènes dysentériques persistent. Dans le cas où l'inflammation et la fièvre, qui en est la suite, sont très-intenses, la maladie, si elle n'est pas combattue convenablement, se termine souvent dans peu de jours par la mort ; mais lorsque la fièvre est faible, que les symptômes d'acuité cessent, la durée de la maladie peut être très-longue. Elle se change quelquefois après avoir duré un certain temps en lienterie, souvent en diarrhée chronique, qui, parfois peut résulter d'ulcérations dans la membrane muqueuse du gros intestin. Il arrive que la maladie se dissipe spontanément. Dans le plus grand nombre de cas, quand elle est bien traitée, les symptômes morbifiques diminuent graduellement jusqu'à la guérison.

TRAITEMENT.

D'après les occasions multipliées que j'ai eues de traiter la dysenterie et d'observer les diverses

médications conseillées dans cette maladie, je puis dire que la méthode curative que je recommande a été la plus avantageuse : j'en ai généralement retiré des succès fort satisfaisans.

Dans les trois ou quatre premiers jours de la maladie, que j'appelerai *première période*, avant que l'irritation ne se soit développée, le vomitif d'ipécacuanha convient en général dans la dysenterie comme dans la diarrhée. Je l'ai constamment employé avec la plus grande utilité, dans cette période, comme révulsif, c'est-à-dire pour déplacer l'irritation en la ramenant sur l'estomac. Je sais que l'irritation gastrique doit rendre le médecin très-circonspect, surtout parce qu'elle exerce une influence puissante sur l'encéphale, influence qui est réciproque ; mais dans le cas dont il s'agit, on ne doit point craindre l'émétique, beaucoup moins dangereux dans les inflammations intestinales que les purgatifs.

Lorsque la maladie dépendait de la suppression de la transpiration, je prescrivais après le vomitif les sudorifiques (*a*), tels qu'une infusion de fleurs de sureau avec l'esprit de *Mindererus*, les bains chauds, etc. J'y faisais ajouter l'application de lavemens émolliens ; et aussitôt que le malade avait

(*a*) Il paraît que les sudorifiques ont été également employés avec snccès dans le traitement de la dysenterie qui a régné parmi les troupes russes, pendant la dernière guerre contre la Tnrquie, après leur passage dn Danube ; dysenterie qn'on attribuait aux fortes chaleurs dn jour, suivies de nuits froides et hnmides. Voy : *Voiénno-méditsinskoï*-Journal, t. XIII, Pétersbonrg, 1829.

bien transpiré, je lui faisais administrer les émolliens que j'ai mentionnés dans le chapitre précédent.

Quand j'avais lieu de soupçonner que la maladie provenait d'une irritation produite par la présence d'une bile âcre dans les intestins, je faisais faire des frictions mercurielles sur la région du foie, et suivre le vomitif de potions émollientes et de lavemens mucilagineux. Dans le cas où la dysenterie était occasionnée par des matières indigestes, j'employais quelquefois avantageusement une solution de manne, une légère décoction de feuilles de séné, etc. ; mais je me suis convaincu qu'en général les purgatifs, conseillés dans le traitement de la dysenterie, conviennent peu et sont même souvent nuisibles en augmentant l'irritation.

Dans la seconde période de la maladie, lorsque l'irritation est arrivée à son entier développement, il faut s'abstenir du vomitif et de tout ce qui est capable de stimuler ; alors l'inflammation intestinale peut être tellement intense que les émissions sanguines deviennent nécessaires ; mais elles doivent être employées avec circonspection. Quand le malade est d'une constitution robuste et sanguine, et l'inflammation à son plus haut période, la saignée générale est indiquée. J'ai cru cependant observer qu'en général les saignées locales, au moyen de sangsues appliquées à l'abdomen et surtout à l'anus, conviennent mieux. Dans cette seconde période, il faut faire suivre une diète absolue, ne donner au malade qu'une solution de gomme arabique, une décoction de riz, de sagou, d'orge ou de salep, etc. ;

il faut envelopper le ventre de fomentations ou de cataplasmes émolliens ; faire administrer des lavemens mucilagineux ; avoir recours, dans l'intention de dériver, aux pédiluves ou à l'application de cataplasmes chauds aux extrémités ; aux bains tièdes ; et s'il n'y a plus de réaction fébrile, faire appliquer des vésicatoires ou des sinapismes dans les parties éloignées du siège de l'inflammation ; etc.

Les évacuations sanguines instituées dans le traitement de la dysenterie qui régnait parmi nos militaires, étaient ordinairement nuisibles, à cause de leur épuisement et à cause de la tendance qui existait chez eux à la complication avec le typhus. Dans la seconde période de la maladie, je me bornais à leur prescrire une diète sévère ; des fomentations émollientes sur le bas ventre ; des potions adoucissantes et des lavemens mucilagineux. Plusieurs de nos médecins d'armée m'ont assuré avoir employé, avec des purgatifs rafraîchissans, des vésicatoires sur le bas-ventre, prétendant en avoir obtenu des succès. L'application d'un large vésicatoire sur l'abdomen mérite d'être recommandée lorsque l'inflammation est à son déclin, ou passée à son état chronique. Dans ce dernier cas je me suis souvent servi utilement de ce moyen. (*a*).

Dans le cas où la dysenterie dépendait d'une

(*a*) M. le docteur Lemercier a présenté à l'académie royale de médecine de Paris l'histoire de l'épidémie dysentérique qu'il a observée en 1824 et 1825, dans les communes d'Aron et de Jublains, département de la Mayenne ; il dit avoir appliqué avec succès des vésicatoires sur le ventre. A l'occasion du rapport que

atonie générale, cas qui se signalait par l'absence de la fièvre ou par un état fébrile à peine sensible; par une irritation peu prononcée; ou par un abattement universel et une certaine mobilité nerveuse, je prescrivais au malade un régime analeptique, mais sévère ; des frictions de liniment volatil et de laudanum ou des fomentations aromatiques sur l'abdomen ; des vésicatoires sur les cuisses ou dans le dos ; des lavemens d'une décoction de graines de lin, de guimauve ou d'amidon, etc. avec le laudanum; les toniques réunis aux mucilagineux, telles qu'une légère infusion de rhubarbe avec la teinture de canelle; des décoctions de quinquina dans lesquelles on avait fait infuser des aromates; etc. J'y associais la gomme arabique ou la gomme adragant (a) et le laudanum. Je ferai remarquer que

M. le docteur Louis en a fait à l'académie, dans la séance du 27 février 1827, MM. les docteurs Rullier, Louyer-Villermé, Renauldin et baron Desgenettes disent qu'ils ont aussi eu souvent recours avec avantage à l'emploi de ce remède dans la dysenterie; seulement pour prévenir les effets de l'absorption des cantharides, ils faisaient prendre en même temps des demi-lavemens avec le laudanum ou le camphre. A la même séance, M. le docteur Villeneuve annonce que depuis long-temps il fait appliquer des vésicatoires sur le ventre à la fin des péritonites, quand l'état aigu est passé, et M. le docteur Orfila dit qu'il est d'usage en Espagne de recourir à ce moyen pour arrêter les choléra-morbus bilieux quand l'opium n'a pas réussi.

(a) Le mucilage convient pour envelopper les excitans, afin qu'ils n'agissent pas trop immédiatement sur la membrane muqueuse intestinale, dont l'irritabilité est fortement augmentée dans la dysenterie ou la diarrhée.

lorsqu'il y a un fort ténesme, l'extrait de jusquiame est préférable à l'opium, parce qu'il irrite moins les surfaces muqueuses. Dans le cas de dysenterie asthénique, les fleurs et la racine d'arnique, en infusion ou en décoction, sont très-recommandables; je les ai souvent employées avec le meilleur succès.

La dysenterie passait quelquefois à l'état de gangrène, ce qu'on reconnaît par la diminution ou la cessation subite de la douleur, la prostration générale des forces, l'altération des traits de la face, le météorisme, la sueur froide des extrémités, la chute du pouls, enfin par le cortége des symptômes adynamiques. Aussitôt que la maladie montrait de la tendance à cette funeste terminaison, je faisais administrer au malade les infusions aromatiques, la décoction de quinquina, le camphre, l'éther, avec une dose convenable d'opium et de gomme; je faisais appliquer, en même temps, des fomentations aromatiques ou des frictions ammoniacales camphrées sur le bas-ventre; des vésicatoires ou des sinapismes ambulans; des lavemens aromatiques camphrés et laudanisés, etc. Dans ce cas, la racine de serpentaire, de valériane, d'arnique, etc., en infusion, et surtout le camphre, sont des médicamens qui méritent recommandation. Jc suivais la même thérapeutique dans la complication de la dysenterie avec le typhus.

Quant au régime que je prescrivais dans la dysenterie, il était le même que celui que je faisais tenir dans le traitement de la diarrhée. Dans ces deux maladies, il est de la plus haute importance

de chercher à prévenir les mauvais effets des miasmes qui émanent des déjections, et de faire observer soigneusement toutes les règles de l'hygiène.

En suivant le traitement que je viens d'indiquer, la dysenterie passait heureusement à la troisième période; je l'ai vue rarement se terminer d'une manière fatale, soit par la gangrène, soit par des ulcérations ou des érosions, soit par la lienterie; terminaisons qui sont communes lorsqu'on néglige la maladie, ou qu'on la traite dans son état d'acuité par une méthode stimulante. J'ai été toujours assez heureux pour voir que, si les circonstances permettaient d'instituer la thérapeutique que j'ose recommander, la mortalité était peu considérable, et que la mort se montrait seulement dans les cas de complication avec le typhus, ou bien chez des individus d'une constitution usée ou épuisés antérieurement.

J'appelle troisième période, lorsque la maladie, ayant duré quelque temps, passe à l'état chronique: l'excrétion alvine n'est entretenue que par le relâchement de la membrane muqueuse, ce qui a ordinairement lieu du huitième au quinzième jour; la dysenterie se change en diarrhée, avec quelques retours vagues de tranchées; les douleurs qui l'accompagnent cessent ou sont beaucoup diminuées; le ventre devient plus libre; les symptômes fébriles disparaissent; etc. Alors la dysenterie exige les mêmes moyens curatifs que la diarrhée chronique; voilà pourquoi je confondrai le traitement de ces deux maladies parvenues à cet état.

TRAITEMENT DE LA DIARRHÉE ET DE LA DYSENTERIE CHRONIQUES.

Les observations nombreuses que j'ai faites sur les moyens employés pour combattre l'état chronique de ces deux maladies, m'ont conduit aux résultats les plus heureux : le traitement qui m'a le mieux réussi, consiste dans l'administration des toniques-astringens réunis à l'opium ; mais il faut donner ce médicament à haute dose, en commençant par deux ou trois grains, à prendre dans les vingt-quatre heures, et en l'augmentant peu à peu jusqu'à quinze et même vingt grains. Ce n'est qu'ainsi qu'on en obtient l'effet désiré. Dans ce cas, on ne doit pas redouter l'usage de l'opium à de pareilles doses, car aussi long-temps que l'évacuation alvine est un peu considérable, ce remède n'exerce aucune puissance stupéfiante ou pernicieuse. Dans la lienterie, je l'ai quelquefois administré, par une prudente gradation, jusqu'à cinquante grains dans les vingt-quatre heures, et j'en ai retiré des effets admirables.

Mais je ferai observer, parce qu'on ne saurait trop éveiller l'attention du praticien à cet égard, qu'il faut se garder de faire un usage prématuré de l'opium et des astringens ; car autant ces médicamens sont indiqués dans l'état de chronicité de la diarrhée ou de la dysenterie, autant ils sont nuisibles quand on les administre pendant que l'irritation intestinale est d'un caractère aigu. Il faut également ne pas les employer s'il y a lieu de croire que la diarrhée chronique est le résultat d'ulcérations

dans le canal intestinal. C'est alors le cas de suivre une méthode émolliente et de ne pas négliger l'application d'un séton dans la région lombaire ou des exutoires sur les cuisses, ainsi que des frictions mercurielles sur l'abdomen.

A titre d'astringens, je me suis souvent servi de la racine de tormentille, de la racine de bistorte ou de l'écorce de chêne, etc., en décoction. J'y faisais ajouter l'opium, la gomme et l'une ou l'autre teinture aromatique, comme celle de canelle, de menthe poivrée, etc. J'employais aussi avec succès des potions mucilagineuses avec l'opium et quelques grains d'alun. Je prescrivais, outre les remèdes internes, les frictions de liniment volatil ou d'autre substance excitante avec le laudanum sur le bas-ventre, ainsi que l'application de lavemens aromatiques mucilagineux avec le laudanum. J'employais le quinquina en décoction ou en infusion, associé à l'opium, lorsque la fièvre lente survenait par suite de l'épuisement.

Dans le traitement de la diarrhée et de la dysenterie chroniques, je me suis plusieurs fois servi avec le plus grand avantage, dans le courant de ma pratique, de l'écorce de simarouba, de celle de saule, des racines de ratanhia, de colombo et d'arnique, en décoction; remèdes auxquels je faisais associer l'opium et les mucilagineux.

Le régime auquel je soumettais le malade était analeptique. Les alimens que je lui accordais consistaient en lait, en riz ou autres farineux, œufs, etc. La boisson était l'eau de riz ou l'eau d'orge.

Un usage modéré de vin produisait un bon effet. Je faisais donner les alimens en petite quantité et de manière à ne pas fatiguer les organes digestifs affaiblis : je regardais comme essentiel de tenir le malade à un régime régulier, vu que les moindres écarts aggravaient la maladie.

Lorsque la convalescence se manifestait, il fallait continuer à être sévère à l'égard du régime, afin de prévenir les rechutes. Quand elle était assurée, je faisais renforcer peu à peu l'alimentation, et le malade retournait insensiblement à ses anciennes habitudes.

Parmi les alimens les plus convenables pour les malades atteints de phlegmasies chroniques du canal intestinal, je recommanderai spécialement la crême de riz et les bouillies faites de lait et d'arrow-root, de sagou, de fleur de farine de froment, ou de farine de maïs. Depuis quelques années, j'ai eu lieu de me convaincre des bons effets de la bouillie de maïs comme aliment, et sur lequel M. le docteur Lespès a publié un mémoire intéressant (*a*), qui m'a engagé à employer cette nourriture. « Quant à nous, dit-il, nous avons vu guérir par l'usage de maïs, et particulièrement de sa bouillie, des irritations abdominales chroniques d'une date plus ou moins éloignée, et qu'on n'avait pu faire céder par aucun autre moyen. Nous avons constaté de la manière la moins équivoque que,

(*a*) Inséré dans les *Annales de la médecine physiologique*, par M. Broussais, 8me volume, 1835.

lorsque les symptômes nerveux prédominaient dans ces affections, le succès se montrait encore plus éclatant. »

Dans la convalescence, il faut chercher à réparer les forces, mais sans surexciter: le malade peut faire un usage convenable de ris de veau, de viandes blanches rôties, de gelée de veau et de bœuf conjointement avec des farineux; il peut prendre avec modération un vin agréable et de bonne qualité. Dans ce cas, les vins de Bordeaux méritent surtout d'être recommandés. L'air de la campagne, l'exercice modéré et aidé des autres moyens hygiéniques, peuvent être très-utiles pour concourir au rétablissement de la santé. L'alimentation doit être dirigée et renforcée avec prudence : il convient que le retour aux habitudes ordinaires ne soit pas trop brusque.

CHAPITRE VI.

De l'Hépatite.

L'HÉPATITE ou inflammation du foie, très-fréquente dans les pays chauds, où on peut la considérer comme endémique, a atteint une foule de nos militaires pendant l'été de 1812. Cette phlegmasie est regardée comme une maladie rare dans les régions tempérées ; mais si les peuples qui vivent sous l'influence des climats de l'Indostan, de Java, de Banda, d'Ormus, etc., si ceux, dis-je, qui habitent sous un ciel brûlant, source féconde des maladies du système du foie, sont les plus sujets à l'hépatite, elle n'épargne pas entièrement les habitans des climats tempérés ni même ceux des climats septentrionaux : on peut l'observer dans toutes les contrées. Ce qui contribue à faire croire à la rareté de son existence chez nous, c'est que souvent elle est méconnue, confondue quelquefois avec la fièvre bilieuse, quelquefois avec des maladies inflammatoires de poitrine ; erreur qu'il est d'autant plus aisé de commettre que les causes occasionnelles de ces maladies peuvent également provoquer l'inflammation du foie.

Quelque sévère que soit l'exactitude que le

médecin met à rechercher les signes de l'hépatite, il est facile de se tromper et de la prendre surtout pour une pleuresie. Je me rappelle un cas semblable, où je fus induit en erreur ; cas que je me plais à citer ; car le médecin doit avouer franchement ses fautes, quand cet aveu peut être de quelque utilité à la science : Pirot, soldat du 48e régiment d'infanterie de ligne, d'une constitution forte et d'un tempérament bilieux, entra, au mois de juillet 1813, à l'hôpital du 2me corps d'armée, établi au château d'Amnitz, près de Guben ; il offrait les symptômes suivans : état fébrile, pouls petit et dur, respiration gênée, toux fréquente et sèche, douleur très-aiguë, s'étendant sur toute la partie droite du thorax et augmentant par la pression et par l'inspiration ; sa langue était comme dans l'état de santé. Il n'y avait ni nausées ni vomissemens, ni hoquet, ni couleur jaune de la peau ou des yeux, ni tension, ni gonflement ni chaleur extraordinaire dans l'hypocondre droit ; symptômes qui se font observer dans l'inflammation du foie : ce qui me confirmait encore plus dans la fausse idée que je concevais du siège de la maladie, c'est que Pirot pouvait se coucher sur le côté droit. Je ne balançais pas à désigner cet état pathologique sous le nom de pleurésie devant les officiers de santé présens à ma visite ; mais j'appris bientôt à cette occasion combien il faut être circonspect lorsqu'il est question de prononcer sur le véritable siège des maladies. Pirot était au troisième jour de sa maladie, que j'attribuais, d'après les détails commémoratifs qu'il me

donnait, à l'excès de boisson auquel il s'était livré dans un moment qu'il éprouvait de violens chagrins. J'eus vivement à regretter de ne pas avoir suivi l'indication curative, qui n'aurait pas dû être douteuse : une ample saignée était certainement le principal remède à employer ; mais les jeunes praticiens sont communément ou trop prodigues de sang, ou trop craintifs pour le répandre, ce qui fut le cas chez moi : je me bornais à prescrire une potion émolliente nitrée, une application de douze à quinze sangsues sur la poitrine et un large vésicatoire entre les épaules. La maladie marchait rapidement : Pirot avait à peine atteint le cinquième jour de son entrée à l'hôpital que la terminaison par gangrène eut lieu : la douleur disparut brusquement, un ictère noir se répandit sur toute la surface du corps et fut accompagné d'autres phénomènes propres à cette terminaison, tels que prostration générale des forces, pouls petit et irrégulier, délire, langue fuligineuse, face hippocratique, hoquet, selles fétides, cadavéreuses et involontaires, sueur froide, ventre extraordinairement balloné, froid glacial des extrémités, etc. Une grande difficulté de respirer et le râle précédèrent la mort. A l'autopsie cadavérique, je trouvai, à mon grand étonnement, les lobes pulmonaires ne différant pas de l'état naturel, seulement je découvris que dans quelques endroits la plèvre adhérait aux côtes et que les bronches étaient remplies de mucosités ; mais il n'en fut pas de même des viscères contenus dans l'abdomen : en l'ouvrant, on fut incommodé

par une odeur gangréneuse ; le foie d'un volume considérable était adhérent à ses parties voisines, surtout au péritoine et au diaphragme, qui présentait des traces d'inflammation et des taches noirâtres sur plusieurs points de sa face abdominale et à l'endroit de ses adhésions avec le foie ; le ligament coronaire était confondu dans ces adhésions ; on trouva à la surface convexe du foie une quantité de taches noires et de phlyctènes gangréneuses ; sa partie concave était sphacélée et dans un état de putridité très-remarquable ; la vésicule du fiel était gorgée d'une bile noire et excessivement gluante, le canal hépatique détruit, les gros vaisseaux distendus d'un sang noir, putrescent et ressemblant à la lie de vin. L'endroit de l'estomac qui répond au large enfoncement du foie, le rein droit, le colon et le duodénum avaient participé à l'état inflammatoire. La rate était d'un volume prodigieux, ce que j'ai observé constamment à l'ouverture cadavérique des individus morts par suite des maladies du foie.

L'hépatite est ou aiguë ou chronique. C'est spécialement de l'hépatite aiguë que je m'occupe : c'était aussi celle que l'on remarquait dans l'armée française. L'inflammation chronique du foie est rare parmi les troupes.

L'hépatite aiguë se fait reconnaître par un état fébrile, par une douleur plus ou moins vive dans l'hypocondre droit ; douleur qui souvent s'étend jusqu'à l'extrémité de l'épaule, et qui augmente quand on comprime la partie affectée, et elle se

fait ordinairement sentir davantage lorsque le malade se couche sur le côté gauche ou pendant qu'il inspire. Il n'est pas rare que cette douleur simule une pleurésie. Respiration accélérée et gênée, toux sèche; tension, gonflement et chaleur augmentée, dans la région du foie; bouche amère, hoquet, nausées, vomissemens, strangurie, urines chargées et jaune-brunâtres, coucher en supination et douloureux sur l'un ou l'autre côté, froid des extrémités, couleur jaune des yeux et quelquefois de tout le corps, etc., ce sont là encore autant de symptômes fréquens de l'hépatite. Dans cette phlegmasie, le pouls est un indicateur fallacieux; je l'ai trouvé souvent dur, même parfois mou, mais presque toujours accéléré: j'ai généralement observé dans les inflammations les plus intenses du foie, que le pouls était précipité et concentré, souvent inégal, et qu'il se développait par les saignées.

Dans le cas où le principal siège de l'inflammation est à la surface convexe du foie, la douleur est plus aiguë, la respiration plus gênée, la toux plus forte avec point de côté, et le coucher plus pénible sur le côté droit; tandis que, s'il est à la surface concave, la douleur est obtuse; le malade ne peut se coucher qu'horizontalement; le hoquet, les vomissemens et la jaunisse sont plus prononcés, parce qu'alors l'estomac et la vésicule du fiel sont immédiatement en contact avec la partie enflammée.

L'hépatite est regardée par les partisans de la doctrine de M. Broussais comme le plus ordinairement produite par l'extension de l'irritation du

duodénum au foie. Je partage assez cette opinion : je pense que dans plusieurs cas cette maladie est le résultat de l'irritation gastro-intestinale. Au nombre des causes de l'inflammation du foie doivent être placées les suivantes : affections vives de l'âme, comme la colère et les chagrins profonds ; chutes ou coups portés sur la région du foie ; veilles prolongées ; excès de boissons alcoholiques ; nourriture mauvaise et irritante ; exercices immodérés, comme les marches forcées chez les militaires ; l'influence des climats brûlans ou des chaleurs excessives d'été ; l'action subite d'un froid vif sur le corps quand il est fortement échauffé. Elle peut aussi provenir de plaies à la tête, de la fracture du crane ou de la commotion du cerveau ; de la présence de calculs biliaires ou de collections de liquide dans la substance du foie ; du séjour de vers dans le canal intestinal ; etc. J'ai déjà eu à traiter des cas d'hépatite nés de cette dernière cause, et que j'ai guéris en chassant les vers par des remèdes anthelminthiques.

L'hépatite peut être aussi secondaire en accompagnant la péripneumonie ; car il est certain que parmi les organes qui prennent le plus souvent part aux inflammations de poitrine, ce sont le foie et la tête, comme le prouvent les observations anatomiques de Valsalva et de Morgagni. Les organes de la respiration étant frappés d'inflammation, le sang que les veines font parvenir au cœur, et que l'artère pulmonaire amène aux poumons pour y être revivifié et servir à alimenter les fonctions qui

concourent à l'entretien de notre système animé, ce sang, dis-je, éprouve des obstacles dans son cours à travers les poumons, la circulation devient gênée; il en résulte des congestions, et des irradiations sympathiques sur les organes qui ont avec eux la plus étroite alliance.

L'hépatite observée à l'armée française résultait principalement des marches forcées que faisaient nos troupes pendant les chaleurs; car la circulation étant fortement accélérée, le sang, en raison de son action augmentée, ne pouvait circuler assez rapidement dans le foie, à cause de la disposition de ses vaisseaux, qui rend la circulation plus difficile dans cet organe; il se formait dans ce viscère des engorgemens et quelquefois de fortes congestions, causes directes de cette phlegmasie. Mais quoiqu'elle dût surtout sa naissance aux marches fatigantes que faisaient nos gens de guerre à l'ardeur du soleil, je ne dois pas exclure des causes déterminantes de cette maladie la suppression de la transpiration cutanée, qui, très-activée pendant le jour quand il faisait chaud, se supprimait brusquement le soir, quand nous étions exposés à la fraîcheur de la nuit; elle naissait quelquefois aussi de ce que le soldat tout en sueur et dévoré par la soif buvait avidement de l'eau froide, ou cherchait à se désaltérer en suçant des morceaux de glace, qu'il prenait dans les glacières. J'ai également observé que l'hépatite était d'une nature purement gastrique, c'est-à-dire produite par la gastricité, ou disons plutôt par l'irritation gastro-

intestinale, engendrée par la misère, la mauvaise nourriture, l'influence atmosphérique, etc.; irritation qui se communiquait au foie. Certes l'hépatite gastrique existe aussi bien que la pleurésie et la péripneumonie bilieuses, si bien observées par Stoll.

Chez les militaires de l'expédition de la Russie, l'hépatite était ordinairement caractérisée par les symptômes suivans : pouls très-fréquent et mou; tension, gonflement et douleur pongitive dans l'hypocondre droit; ardeur et quelquefois rougeur à la région du foie; chaleur fébrile à la peau, qui était sèche; bouche amère, langue chargée d'un enduit muqueux jaunâtre; nausées ou vomissemens, constipation ou selles sèches, difficulté de respirer; impossibilité de coucher sur le côté droit, quelquefois sur le côté gauche et quelquefois sur les deux côtés; urines très-colorées; ictère, etc; mais je ferai remarquer que la jaunisse, envisagée par quelques auteurs comme un symptôme inséparable de l'hépatite, et qui ordinairement ne se présente qu'au deuxième ou troisième jour, n'a pas toujours accompagné les cas d'inflammation du foie que j'ai rencontrés dans le courant de ma pratique. J'ai toujours observé qu'il y avait absence de la jaunisse, quand le malade était pris de diarrhée dans le début de l'inflammation.

Cette maladie n'est pas en général considérée comme une des phlegmasies les plus dangereuses; cependant on possède des exemples de personnes qui ont succombé très-promptement à l'hépatite.

J'ai vu des cas semblables, où l'inflammation était tellement intense que le sang affluant ne pouvait plus passer à travers le foie, que les vaisseaux et la vésicule du fiel se rompaient, et que le sang et la bile s'épanchaient dans l'abdomen.

La durée de l'hépatite est communément plus longue que celle des autres inflammations des viscères du bas-ventre. Une fois parvenue au quinzième jour, cette phlegmasie acquiert souvent le caractère de chronicité; la fièvre et la constipation cessent, la douleur diminue et devient plus sourde, le pouls devient petit et mou, un état asthénique succède à l'éréthisme, etc. Chez nos militaires, sans doute à cause de leur épuisement, la marche de la maladie était plus rapide; au septième ou huitième jour, l'état inflammatoire prenait déjà un autre caractère; la pyrexie disparaissait; la douleur allait en diminuant et devenait obtuse; les urines étaient moins colorées et quelquefois plus ou moins sédimenteuses; l'acuité se perdait entièrement.

Il peut arriver, mais rarement, que l'hépatite soit d'une nature passive, que l'inflammation porte le génie asthénique. Dans ce cas, que l'on pourrait désigner sous le nom de *fausse hépatite,* la douleur et l'état fébrile sont peu intenses; et moyennant un traitement convenable, la guérison s'opère en six ou huit jours. Je citerai un cas de cette nature, que j'ai observé dans la garnison d'Utrecht : Henri Van Haaren, caporal au 2e bataillon du 5e régiment d'infanterie de milice nationale, d'une constitution

lymphatique, entra à l'hôpital militaire de cette ville le 5 mai 1822, se plaignant d'anorexie, de nausées, d'une forte douleur dans la région du foie, et qui augmentait par la pression ou par le coucher sur les côtés ; le ventre était tendu et constipé, l'hypocondre droit évidemment gonflé, le blanc des yeux jaune, le corps pâle-jaunâtre, les urines de couleur de safran, la respiration gênée, la peau sèche, le pouls mou et accéléré, etc.; symptômes qui étaient accompagnés d'un abattement général. La langue était propre. D'après les informations que je reçus sur l'état de cet individu, qui avait toujours joui d'une bonne santé, j'attribuais sa maladie à l'impression vive d'un courant d'air auquel il avait été exposé, deux jours avant son entrée à l'hôpital, dans un moment où il était trempé de sueur. Je lui prescrivis quinze grains de calomel avec seize grains d'extrait de jusquiame noire, et un peu de suc de réglisse pour en faire seize pilules. Il en prit deux toutes les trois heures, ce qui joint au repos et à un régime doux et fortifiant lui procura une prompte amélioration : vingt-quatre heures après avoir commencé à prendre du calomel, il éprouva une grande diminution dans la douleur ; il eut deux ou trois selles liquides. Indépendamment de l'usage de ces pilules, je lui fis faire sur la région du foie des frictions avec le liniment volatil, réuni à l'onguent mercuriel. L'état du malade s'améliora à vue d'œil. Le 10 du même mois, il fut parfaitement rétabli.

L'hépatite peut se terminer par résolution, par

suppuration, par induration ou par gangrène. La résolution peut s'opérer par différentes évacuations, soit par une diarrhée, soit par une hémorrhagie nasale ou hémorrhoïdale, soit par la sueur, soit par une excrétion abondante d'urines, déposant un sédiment copieux. La résolution se fait observer depuis le quatrième au quinzième jour. Dans le cas où la douleur change du foie à la rate, cela annonce pareillement une issue favorable de la maladie. Ce signe avantageux, qui n'a pas échappé au père de la médecine, a été confirmé par le baron Van Swieten et par d'autres hommes de l'art.

La terminaison par suppuration se distingue ordinairement par une diminution plus ou moins sensible de la douleur, qui se change en un sentiment de pression douloureuse et continue dans la région du foie, dont la tension se prononce davantage; quelquefois le gonflement devient considérable dans l'hypocondre droit; l'état fébrile est moins fort, mais il se développe des mouvemens irréguliers de fièvre; la jaunisse continue; le malade éprouve plus de difficulté pour se coucher sur le côté gauche; il est sujet aux sueurs nocturnes; le pouls devient plus petit; la toux, si elle a existé antérieurement, est plus sèche; la respiration abdominale; les urines sont troublées et quelquefois sanguinolentes; dans quelques cas il s'y joint un mal de tête ou une douleur à la gorge; le malade tombe dans l'amaigrissement. Le pus peut rester enfermé dans le foie et faire dégénérer peu à peu la substance de ce viscère; alors le malade est

ordinairement emporté par la fièvre hectique ; mais le pus peut aussi se frayer une voie et être rejeté au dehors par diverses routes, suivant la position de l'abcès et les adhérences que le foie a contractées dans le premier état d'inflammation : il peut être évacué par les conduits biliaires et constituer alors la diarrhée nommée *hépatirrhée* ou flux hépatique ; il peut s'épancher dans la cavité de l'abdomen et former l'hydropisie purulente ; il peut percer le diaphragme, si le foie a contracté des adhérences avec ce muscle, et pénétrer dans la cavité du poumon ; il peut également, par des adhésions morbides, s'épancher dans l'estomac ou dans l'intestin colon. Ce qui est ordinairement heureux, lors de la terminaison par suppuration, c'est quand le foie a contracté des adhérences avec les parois abdominales et que le pus se fait jour à l'extérieur.

La terminaison par induration se fait reconnaître par la dureté que l'on aperçoit au toucher dans la région du foie, dans laquelle le malade sent une pression douloureuse permanente, et dans laquelle il éprouve, en respirant, la sensation d'un poids ; ordinairement les jambes se gonflent, et le coucher sur le côté gauche est impossible. La dyspepsie et la jaunisse accompagnent cet état.

La terminaison par gangrène peut se faire observer dans le cas d'hépatite extrêmement intense, surtout lorsque le traitement antiphlogistique est négligé dans le stade inflammatoire aigu. Cette terminaison arrive plus facilement lorsque l'inflam-

mation du foie est compliquée de péripneumonie. Le cas que j'ai cité antérieurement peut donner une idée exacte de la gangrène survenue à la suite de l'hépatite.

L'hépatite chronique est souvent difficile à reconnaître. Elle se distingue le plus ordinairement par la jaunisse ; par une douleur sourde, un sentiment de pesanteur ou de malaise dans la région du foie ; par la tension ou le gonflement de l'hypocondre droit ; par une sensation plus ou moins douloureuse quand on comprime cette partie ; par des digestions laborieuses ; etc.

TRAITEMENT.

L'attention du médecin doit se porter vers l'emploi des moyens capables de combattre l'inflammation. La saignée générale et l'application de sangsues dans la région du foie doivent occuper le premier rang parmi ceux que l'on tente pour y parvenir. Les évacuations sanguines sont spécialement indiquées dans la première période inflammatoire, et doivent être proportionnées à l'intensité de l'inflammation, à l'âge et aux forces du malade ; elles ne doivent pas être trop faibles : car dans ce cas, la maladie s'exaspère par la réaction et par une nouvelle énergie que contracte l'action vasculaire.

Dans l'hépatite comme dans les phlegmasies du poumon et du cerveau, il faut, pour ne pas perdre un temps précieux, avoir recours à la saignée générale, dont on est le plus sûr. La saignée au pied m'a toujours semblé mériter la préférence sur celle

du bras. Mais dans les inflammations aiguës très-intenses du foie, aussi bien que dans celles du poumon et du cerveau, la saignée générale très-souvent ne suffit pas; alors après celle-ci, à laquelle il ne faut pas revenir sans nécessité, il faut pour détruire les congestions sanguines, employer les saignées locales au moyen de sangsues. L'action des saignées locales paraît être plus directe, et les pertes sanguines n'ont pas besoin d'être aussi fortes que dans les saignées générales. Le médecin ne doit pas vouloir éteindre entièrement l'inflammation par ces dernières; car il serait forcé de tirer une trop grande quantité de sang, et ôterait par là à la nature ses ressources de réaction et de crises.

J'ai remarqué que la saignée locale, au moyen de l'application d'un nombre suffisant de sangsues sur la région du foie, produit surtout un bon effet dans le cas où le principal siège de la maladie se fait soupçonner à la surface convexe de cet organe, parce qu'alors la déplétion est plus immédiate.

Après avoir institué les émissions sanguines, il faut couvrir l'abdomen de cataplasmes émolliens; donner au malade une potion mucilagineuse ou une boisson adoucissante; lui faire prendre des bains de pieds, légèrement irritans; le tenir à une diète sévère; entretenir la liberté du ventre par des lavemens appropriés, etc.;

Dès que l'acuité inflammatoire est détruite, il faut recourir aux dérivatifs, tels que les vésicatoires, les sinapismes, les cataplasmes sinapisés aux extrémités, les frictions mercurielles, etc. L'usage

interne du calomel est très-indiqué, lorsque le canal intestinal est sain.

Je me suis souvent assuré que les vésicatoires, vantés par Pringle, Vogel et d'autres, ne doivent pas être employés trop tôt. Les topiques irritans en général sont nuisibles dans le traitement des phlegmasies tant qu'elles sont aiguës, surtout dans celles du cerveau, de la poitrine et des viscères abdominaux. L'application de ces dérivatifs est utile dans la seconde période de l'hépatite quand son acuité est dissipée, ou quand elle est d'une nature passive, ou bien dans son état de chronicité. Dans les deux derniers cas, il convient non-seulement de les mettre sur des parties éloignées pour amener l'irritation ailleurs, mais on applique avec succès un large vésicatoire ou sinapisme sur la région du foie même.

Quelle que soit l'utilité que l'on retire en général des déplétions sanguines dans l'acuité de l'inflammation du foie, j'ai observé, pendant la campagne de Russie, que la plupart des militaires atteints de cette maladie, ne supportaient pas la saignée : quand on la pratiquait, ils succombaient ordinairement par suite de fièvre lente ou de la complication avec le typhus. Sans doute la tendance à cette complication et la contre-indication des emissions sanguines ou de toute autre méthode débilitante, étaient dues à l'épuisement dans lequel, comme je l'ai déjà fait remarquer, les circonstances nous avaient jetés. Il était intéressant pour le médecin de voir la complication de l'hépatite avec le typhus:

la force motrice était dans le plus haut degré d'anéantissement, avec une irritation très-prononcée de l'estomac et du cerveau ; des vomissemens de matières noirâtres avec hoquet tourmentaient le malade, qui, dans quelques cas, se plaignait de douleurs déchirantes à l'épigastre ; l'irritabilité de l'estomac était quelquefois tellement accumulée qu'il ne supportait pas une cuillerée de décoction d'orge ou d'autre liquide mucilagineux ; une forte jaunisse se répandait sur toute la surface du corps, et dès qu'elle se changeait dans une couleur jaune-noirâtre, il ne restait plus d'espoir de guérison : ce changement précédait la mort de deux ou trois jours. Le concours des signes de malignité que l'on remarquait dans cette complication, me l'a fait souvent comparer à la fièvre jaune.

Lorsque la circonstance le permettait, je commençais dans le traitement de l'hépatite chez les militaires confiés à mes soins, et que les fatigues et les privations avaient affaiblis, par obvier aux causes occasionnelles, en recommandant le repos au malade et en le mettant à un régime sévère. Dans les premiers jours de la maladie, je faisais administrer les minoratifs et les boissons acidulées dans le but de dompter l'irritation du système sanguin : je prescrivais P. E. une décoction de fruits de tamarin avec l'oximel simple ; une décoction d'orge avec du crême de tartre et du miel, ou une décoction de manne nitrée, etc. La boisson ordinaire était une tisane composée d'orge et de réglisse, ou le petit lait, etc. Comme il est urgent d'entretenir

une douce évacuation alvine, je faisais souvent appliquer des lavemens d'une décoction de son ou de mauve avec du miel ou de l'huile. Il arrivait quelquefois que le malade était tourmenté de selles trop fréquentes, je me bornais alors à l'usage de boissons acidulées, telles qu'une décoction d'orge oximelée ou des limonades (*a*).

Dans le cas où l'hépatite provenait d'une transpiration arrêtée et que l'inflammation n'était pas très-intense, je m'attachais seulement à rétablir la détermination des fluides vers la surface du corps : les sudorifiques, tels qu'une forte infusion de fleurs de sureau avec l'esprit de *Mindererus*, etc., joints aux lavemens émolliens, formaient la base principale du traitement.

Lorsque l'hépatite dépendait de la gastricité, je prescrivais l'émétique, dont j'ai obtenu de bons effets chaque fois que je l'ai administré dans de pareils cas, et je n'ai jamais observé qu'il augmentât l'état inflammatoire. Après l'émétique, j'avais recours aux minoratifs et aux boissons mucilagineuses acidulées. Mais il convient de faire remarquer qu'en général il ne faut pas faire usage du vomitif quand le cerveau ou les viscères abdominaux ou thorachiques sont le siège de fortes congestions, ou annoncent une affection inflammatoire aiguë. Dans le cas de légères congestions, j'ai souvent

(*a*) Si j'ai fait dans ce temps un grand usage des acides, c'est que je les envisageais comme produisant une action débilitante directe; mais revenu de cette erreur, je pense qu'il convient de ne pas les employer lorsqu'il y a la moindre irritation gastro-intestinale.

employé ce moyen sans nul inconvénient et même avec grande utilité.

J'ai observé plusieurs fois chez nos militaires qu'il survenait, au troisième ou au quatrième jour, une diarrhée ou une sueur copieuse ; alors il fallait laisser agir la nature : ce changement amenait une heureuse solution de la maladie.

Chez nos militaires épuisés, j'ai souvent fait appliquer, malgré la congestion dans le foie, des vésicatoires ou des sinapismes sur la région de ce viscère : ils produisaient un bon effet ; mais, je le répète, cette application n'est indiquée que dans la deuxième période de l'inflammation du foie, ou lorsqu'elle est d'une nature passive ou chronique.

En traitant l'hépatite qui se manifestait chez nos militaires, par les moyens curatifs que je viens d'exposer, je n'ai presque jamais observé qu'elle se terminât d'une manière funeste. Je continuais ces moyens jusqu'à ce que la résolution se manifestât.

Lorsque l'état fébrile et la constipation avaient cessé, que la douleur était diminuée, et qu'un état d'abattement succédait à l'orgasme, ce qui arrivait souvent au bout du septième ou huitième jour, je suivais alors une méthode légèrement tonique, en ayant soin de faire tenir le ventre libre par des lavemens ; j'accordais au malade quelques alimens fortifians et de facile digestion, mais donnés en petite quantité, afin de ne pas déranger la fonction digestive. Quand la maladie avait perdu son caractère aigu, et qu'elle offrait un état asthénique, j'employais souvent, outre les amers réunis aux

aromates (*a*), les frictions d'onguent mercuriel et de liniment volatil sur la région du foie. Dans plusieurs cas de cette nature, j'ai administré aussi le calomel, dont les succès ont été toujours constans, et que je combinais quelquefois avec l'opium et l'un ou l'autre extrait amer. Je ne dois pas omettre de parler aussi de l'emploi favorable que j'ai fait de la jalappe, de la scammonée et de l'aloës, administrés à de petites doses, afin de n'exciter que légèrement le canal intestinal. Ces médicamens, employés à propos, produisaient un excellent effet dérivatif et détruisaient promptement toute irritation du foie.

Dans le cas où l'hépatite était compliquée avec le typhus, j'ai fait quelquefois usage avec succès du calomel réuni au camphre.

Il me reste encore à dire que, lorsqu'à la suite de l'hépatite il est survenu une suppuration au foie, et que le pus se montre à l'extérieur par une tumeur,

(*a*) Dans le traitement des maladies où la diathèse asthénique préside, il est bon de combiner les stimulans permanens avec les stimulans diffusibles ou volatils. Ces derniers, exerçant leur effet subitement, prédisposent l'organisme à être plus susceptible de l'effet des premiers, dont l'action continue plus long-temps. On sait que les amers comme le quassia, la gentiane, la petite centaurée, le trèfle d'eau, le chardon bénit, l'écorce de simarouba, l'écorce de saule, etc. sont d'excellens toniques : ils doivent tenir le premier rang dans la matière médicale parmi les stimulans permanens, comme l'opium, les éthers, l'alcohol, le camphre, les huiles essentielles, etc. parmi les stimulans diffusibles. Voilà pourquoi plusieurs plantes amaro-aromatiques, comme l'absinthe, la camomille, la tanaisie, etc., réunissant naturellement ces deux propriétés, sont d'un usage si utile en médecine.

on ne doit pas négliger de lui procurer une issue ; car il existe beaucoup d'exemples de guérison d'abcès au foie qui ont été ouverts.

Lorsque l'hépatite s'est terminée par induration, il faut toujours, malgré le peu d'espoir qui reste, essayer les frictions d'onguent mercuriel et celles d'hydriodate de potasse enveloppé d'axonge, sur la région du foie ; les bains tièdes ; les exutoires ; l'usage interne du calomel, de l'extrait de ciguë, du muriate de barite, des drastiques à petite dose, etc.

Quand l'hépatite est parvenue à l'état chronique, il faut lui opposer principalement les dérivatifs, tels que le calomel, les frictions mercurielles, les bains tièdes, l'application de vésicatoires, les lavemens purgatifs, etc. et avoir soin de tenir le malade à un régime doux.

CHAPITRE VII.

De la Jaunisse.

La jaunisse ou ictère tire son nom de la couleur jaune de la peau et des yeux. Ordinairement, elle est accompagnée d'anorexie, d'amertume de la bouche, de nausées et quelquefois de vomissemens; de lassitudes ; d'un sentiment de gêne dans l'abdomen, d'un gonflement plus ou moins prononcé de cette partie; les selles sont dures et blanchâtres, résultat de l'absence de la bile dans les intestins; les urines sont d'une couleur jaune ou d'un rouge-obscur et donnent cette teinte au linge que l'on y trempe ; très-souvent il y a une démangeaison de tout le corps ; une douleur sourde se fait sentir dans l'hypocondre droit ; et si cette douleur est considérable, le malade éprouve communément des symptômes fébriles.

On donne le nom d'ictère noir à celui dont la couleur tire sur le bleu, le verdâtre, le livide, l'obscur ou le plombé. Dans l'ictère noir, les yeux sont d'un jaune plus foncé et d'une couleur de suie, et les urines ont la couleur du café. La jaunisse ordinaire prend ce caractère lorsqu'elle se complique du typhus, et qu'il y a une extrême adynamie.

La jaunisse est produite par un obstacle qui empêche l'excrétion de la bile ou son libre écoulement dans le duodénum. La teinte jaune est la suite du passage de ce liquide dans la masse du sang, liquide qui, rejeté à la surface du corps, communique sa couleur à la peau et aux conjonctives.

Je ne m'arrêterai pas aux différentes opinions qui ont été émises sur la cause prochaine de la jaunisse. L'oblitération des conduits biliaires qui constitue cette affection, est, je crois, le plus souvent la suite de l'inflammation de la membrane muqueuse de ces conduits, qui se gonflent ; inflammation qui me semble provenir ordinairement d'une irritation gastro-intestinale, qui se transmet du duodénum au canal cholédoque. Je pense que cette irritation est même capable, sans envahir ce canal, de provoquer la jaunisse par une obstruction spasmodique, et que cela arrive quelquefois dans le cas d'un état saburral des premières voies.

La jaunisse peut être aussi la suite d'un spasme essentiel des conduits biliaires. Elle prend alors le nom de *jaunisse spasmodique*. Cette espèce, qui est le moins à redouter, peut être occasionnée par une affection vive de l'âme, principalement par la colère, la frayeur et le chagrin ; par un refroidissement subit ; par la fatigue et surtout par des exercices immodérés pendant des chaleurs excessives.

La jaunisse peut aussi provenir de calculs ou concrétions biliaires qui obstruent les conduits excréteurs de la bile. Dans ce cas, elle présente

ordinairement des alternatives de disparition et de retour de la maladie, et le malade éprouve dans la région du foie une sensation douloureuse, qui augmente après le repas, et qui souvent se fait sentir fortement quand on comprime l'hypocondre droit; il y a ordinairement vomissement, effet de l'irritation causée par la présence des concrétions, et qui se transmet sympathiquement à l'estomac; souvent, le malade, après le premier accident, quitte des concrétions biliaires par les selles ou les vomissemens. Les concrétions biliaires rendues par le malade sont les indices les plus certaines de l'existence de la jaunisse calculeuse.

L'oblitération des voies biliaires peut aussi être occasionnée par un vice organique des conduits excréteurs de la bile, ou bien par la compression d'une tumeur située dans les parties voisines; ce qu'on peut soupçonner lorsque la jaunisse dure depuis long-temps sans interruption ou sans changement favorable.

La jaunisse est très-souvent symptomatique dans l'hépatite et les plaies de tête; elle accompagne quelquefois les fièvres intermittentes, les affections vermineuses, etc.

La jaunisse qui se faisait observer à l'armée française, était d'une nature spasmodique ou bien le résultat d'une irritation intestinale. Les privations, la mauvaise nourriture, les marches fatigantes à l'ardeur du soleil, et la transition brusque de la chaleur du jour à la fraîcheur de la nuit, concouraient à faire naître cette affection parmi

nos militaires pendant l'été de 1812; tandis que les fatigues ordinaires de la guerre, auxquelles nos jeunes conscrits n'étaient pas accoûtumés, et le chagrin qu'ils ressentaient par leur éloignement de leurs foyers et de leurs familles, contribuaient le plus à donner naissance à la jaunisse qui existait dans l'armée durant le printemps et l'été de 1813.

TRAITEMENT.

Le traitement doit se baser sur les causes de la maladie. La première indication thérapeutique est d'écarter celles qui l'ont occasionnée. Si on a lieu de croire qu'elle est sous la dépendance d'une irritation intestinale, il faut avoir soin d'éloigner tout ce qui est capable d'augmenter ou d'entretenir cette irritation : il faut soumettre le malade à un régime doux et sévère, lui donner des potions ou boissons émollientes, entretenir la liberté du ventre par des lavemens adoucissans, appliquer des sangsues à l'anus si l'état inflammatoire est prononcé, etc. Dans plusieurs cas de cette nature, le repos et une diète bien établie et rigoureusement observée suffisent pour conduire à la guérison. Lorsque la maladie n'offre pas un caractère aigu, et qu'elle se prolonge, les dérivatifs, tels que les bains tièdes, les vésicatoires, les frictions mercurielles, l'usage interne du calomel, etc. peuvent être employés avec succès.

La jaunisse spasmodique se termine ordinairement d'une manière favorable. Le plus souvent cette espèce passe assez promptement par le repos et un régime approprié, sans recourir à cette mul-

titude de remèdes, tour à tour vantés contre cette affection. Je puis assurer que dans le plus grand nombre des cas de jaunisse que j'ai observés dans les hôpitaux, j'ai trouvé que la meilleure méthode curative à opposer à cette maladie, consiste dans le repos et une diète convenable, et qu'il n'est pas nécessaire d'avoir recours aux médicamens, si ce n'est aux lavemens pour tenir le ventre libre, et à un vomitif en cas d'embarras gastrique (*a*). Il est reconnu que, pour avancer le rétablissement de la jaunisse spasmodique, on fait souvent un usage favorable de bains tièdes.

Lorsque la jaunisse spasmodique est rebelle, et qu'elle a déjà duré quelque temps, on emploie utilement, conjointement avec une diète fortifiante et un exercice modéré, les amers réunis à l'opium et au calomel; on a recours, en même temps, à des frictions ammoniacales pratiquées dans l'hypocondre droit, ou bien, au lieu de ces frictions, à l'application d'un large vésicatoire ou d'un sinapisme sur la région du foie. Dans ce cas on emploie aussi avantageusement, si le canal intestinal est sain, la racine de jalappe, la rhubarbe, l'aloës, la scammonée ou autres médicamens de la classe des purgatifs, à petite dose, pour exciter la membrane muqueuse intestinale, sans provoquer des évacuations alvines extraordinaires. Dans le même

(*a*) L'émétique est généralement indiqué pour faire partie du traitement que l'on institue contre la jaunisse que l'on suppose être de nature spasmodique : son administration seule fait quelquefois dissiper le spasme des conduits biliaires.

but, j'ai prescrit plusieurs fois avec succès un grain de tartre émétique dans une décoction ou une infusion amère.

Lorsque la jaunisse provient de concrétions de la bile, on a cru pouvoir les dissoudre par l'emploi de la chaux, du carbonate de potasse ou de soude, du savon, de la térébenthine, etc.; mais des essais que j'ai faits à ce sujet m'ont convaincu que ces médicamens sont loin de justifier l'action qu'on leur attribue. Ce qui a fait vanter plusieurs remèdes contre la jaunisse, c'est qu'en les administrant, on a vu disparaître cette affection; mais quel est le médecin qui ignore que souvent il en est de cette maladie comme de beaucoup d'autres, qui cessent d'elles mêmes après avoir duré plus ou moins de temps? Il est certain que nous ne connaissons pas de remède sûr et direct pour chasser ou détruire les calculs biliaires. Leur expulsion est un ouvrage du temps et dépend de la dilatation graduée du conduit qui doit leur livrer passage; cependant cette expulsion peut être favorisée : pour remplir cette intention, on pratique une déplétion sanguine lorsque le sujet est robuste et sanguin et la douleur intense dans la région du foie, afin de diminuer la tension du conduit biliaire; si au contraire la douleur se fait peu sentir, un léger vomitif est très-indiqué; car par les secousses qu'il exerce sur la vésicule du fiel, pleine et distendue, et sur les vaisseaux biliaires, il peut quelquefois contribuer à faire expulser la concrétion. Les bains tièdes peuvent être employés pour opérer une espèce de relâchement.

Dans le cas où la jaunisse calculeuse est accompagnée de douleur, l'application de cataplasmes et de fomentations de nature émolliente sur l'abdomen, est très-indiquée pour exercer un effet relâchant et pour diminuer l'irritation dans les parties subjacentes. Il faut avoir soin de ne pas négliger la constipation si elle existe, il faut entretenir la liberté du ventre par des lavemens appropriés; chose importante dans tous les temps de la maladie. Le régime doit être modifié d'après l'état du malade; il doit être adoucissant et sévère s'il y a un état d'irritation aiguë, et fortifiant s'il y a affaiblissement sans symptômes inflammatoires. Dans le dernier cas, il convient de prescrire l'usage des toniques, auxquels on réunit l'opium si, par suite des souffrances, il y a une grande mobilité nerveuse.

Lorsque la jaunisse se fait soupçonner d'appartenir à un vice organique, quoique alors elle laisse si peu d'espoir de guérison, il me semble que les bains tièdes et l'usage interne et externe des mercuriaux doivent former la base du traitement. On a conseillé, avec un régime analeptique, les extraits de fumeterre, de pissenlit, de chicorée et de chiendent, le savon, la gomme ammoniac, le muriate de barite, réuni à l'extrait de ciguë, etc.

CHAPITRE VIII.

Du Catarrhe pulmonaire.

Le catarrhe pulmonaire ou bronchite est une phlegmasie de la membrane muqueuse des bronches. Cette affection se faisait observer à l'armée française, sous la forme ordinaire : elle était caractérisée, dans les premiers jours, par un éréthisme pulmonaire, plus ou moins prononcé ; une toux sèche et fréquente ; des mouvemens fébriles ; une certaine oppression des organes de la respiration ; une espèce de lassitude dans tout le corps ; un sentiment de pesanteur dans la tête ; une légère roideur dans les mouvemens des yeux ; un sentiment de rudesse et de malaise dans la trachée-artère ; perte fréquente d'appétit ; une douleur sourde dans la poitrine ; etc. Ces symptômes, qui étaient accompagnés, dans quelques cas, de mal de gorge, augmentaient le soir. Ce catarrhe existait souvent avec le coryza, phlegmasie de la membrane muqueuse du nez, affection de la même nature que la bronchite, et provenant de la même source (*a*).

(*a*) Le coryza fut très-fréquent parmi nos troupes, pendant l'été de 1812, par suite de la suppression de la transpiration, et peut-être aussi par suite de la poussière dans laquelle nous

Aux troisième et quatrième jours de la maladie, il se développait une excrétion abondante de mucus, dont la consistance devenait plus épaisse à mesure que le catarrhe faisait des progrès. Ordinairement aux sixième et septième jours, en l'abandonnant à la nature, les symptômes fébriles ou ceux d'irritation aiguë disparaissaient, l'expectoration devenait plus facile, la toux moins fréquente, et la maladie se terminait au bout de douze à quinze jours ; quelquefois plus tôt, soit par une sueur spontanée, soit par une diarrhée, soit par une excrétion augmentée des urines.

Cette phlegmasie résultait de la transpiration supprimée, qui, étant déterminée à se porter sur la membrane muqueuse bronchique, y excite une irritation particulière.

Cette maladie, quoiqu'elle ne soit ni longue ni dangereuse, mérite toute l'attention du médecin ; car étant négligée ou mal traitée, elle peut avoir des suites funestes, principalement chez les personnes d'une santé délicate, chez celles qui sont avancées en âge, et chez celles qui ont la poitrine

marchions et qui, en entrant dans le nez, irritait la membrane muqueuse. Mais comme c'est une affection si légère, contre laquelle ordinairement on ne s'avise pas même de demander ou d'employer du secours, il n'est pas nécessaire que j'entre dans des détails relativement à cette indisposition : d'ailleurs si elle réclame un traitement, il suffit de dire qu'on la combat de la même manière que le catarrhe. Lorsque dans les premiers jours, la tête est fortement affectée, le malade doit se tenir dans une température douce, observer un régime émollient, faire usage de bains de pieds et s'appliquer quelques sangsues dans le nez et aux tempes.

étroite ou quelque disposition à la phthisie. Il est certain que la phthisie pulmonaire provient le plus souvent des rhumes négligés.

Le catarrhe pulmonaire peut être aggravé par un traitement stimulant ou mal dirigé, par un régime échauffant ou malentendu, ou bien par l'impression répétée du froid, au point de devenir tellement intense qu'il dégénère en péripneumonie et en hémoptysie : il peut faire naître, par l'inflammation, des tubercules aux poumons. Chez les sujets phthisiques et chez ceux qui portent déjà des tubercules dans le parenchyme pulmonaire, cette phlegmasie de la membrane muqueuse bronchique peut avancer le terme fatal.

Quand le catarrhe pulmonaire est chronique, il peut offrir les phénomènes de la phthisie muqueuse, et être confondu avec celle-ci.

TRAITEMENT.

Lorsque le catarrhe pulmonaire est modéré, on peut se dispenser de faire prendre des médicamens ; on laisse agir la nature en obviant seulement aux causes occasionnelles, et en éloignant tout ce qui peut irriter : il faut seulement, pendant quelques jours, se tenir dans une température douce; ne se nourrir que de lait et de farineux, et prendre pour boisson une décoction d'orge, de sagou ou de riz.

Mais si cette affection présente une certaine intensité, elle exige, dans les premiers jours et tant qu'elle est aiguë, un traitement antiphlogistique ; il faut joindre au régime que je viens de

recommander l'emploi de bains de pieds, l'application de cataplasmes émolliens sur la poitrine, l'usage de potions mucilagineuses, telles qu'une solution de gomme ou une décoction de salep avec le sirop de guimauve ou de capillaire, etc. ; et si la maladie ne cède pas de suite à cette médication, ou si le caractère inflammatoire est très-prononcé, il faut avoir recours avec une sage reserve à des évacuations sanguines ; toutcfois ces évacuations ne doivent pas être copieuses, et la saignée locale, au moyen de sangsues appliquées à la poitrine, est ordinairement suffisante. Elle doit mériter la préférence ; car l'expérience prouve que, dans ce cas, elle est plus efficace : de fortes pertes de sang pourraient faire violence à la nature, et enchaîner la marche de la maladie, parce qu'en affaiblissant l'action du système vasculaire, elles sont capables de nuire au rétablissement de la transpiration.

Dans le catarrhe pulmonaire que j'ai eu à traiter à l'armée française, je faisais tenir le malade à l'abri du froid et de l'humidité; je lui laissais boire de la tisane ordinaire, préparée d'orge et de racine de réglisse, et je le soumettais à une diète douce et légère, jusqu'à ce que l'irritation pulmonaire fût passée. Lorsque la maladie avait cessé, je recommandais de ne pas s'exposer trop tôt au froid ou à l'humidité. C'est une précaution qu'il convient de prendre en pareille circonstance.

Dans le cas où le catarrhe pulmonaire était allié à un embarras gastrique, j'administrais l'émétique, et je m'en suis toujours bien trouvé ; mais malgré

cela, je ne recommanderai pas contre les bronchites aiguës ce remède, qui pourrait être très-nuisible s'il existait des congestions au poumon. J'employais le vomitif non-seulement pour nettoyer les premières voies, lorsque le catarrhe pulmonaire était accompagné de gastricité, mais également pour rétablir une détermination des fluides à la surface du corps, et pour favoriser la sécrétion du mucus dans les poumons. Sans être partisan de la doctrine de Rasori, j'ose assurer d'après mon expérience que le tartre émétique peut, par son action stimulante sur la membrane muqueuse gastrique, ou pour mieux dire par un effet dérivatif, être administré avec succès, quand même il n'y a pas d'embarras gastrique, pour combattre l'irritation pulmonaire qui persiste après de suffisantes évacuations sanguines.

J'employais également avec succès les sudorifiques, notamment les bains tièdes, que je faisais suivre d'adoucissans si la maladie persistait. Dans plusieurs cas de catarrhe pulmonaire intense, j'ai vu survenir une prompte guérison après avoir fait administrer des purgatifs, et fait appliquer de larges vésicatoires entre les épaules, ou bien après l'usage de potions émollientes acidulées ou nitrées et de bains de pieds. Mais comme la guérison ne prouve pas toujours la bonté de la méthode curative que le médecin adopte, puisqu'on voit journellement des maladies se guérir, quelle que soit la médication qu'on leur oppose, j'avoue que je pense aujourd'hui que les purgatifs, les acides et le nitre ne doivent pas être recommandés contre les phlegmasies pulmonaires.

Quand la maladie était parvenue au septième ou huitième jour, la diathèse phlogistique commençait à cesser ou à diminuer considérablement. Dès que l'acuité était dissipée, que la toux continuait avec une expectoration muqueuse facile, que la maladie dépendait du relâchement ou de l'atonie de la membrane muqueuse bronchique, état qui constitue le catarrhe pulmonaire chronique, le traitement le plus efficace que j'aie trouvé pour détruire cet état, se compose des moyens suivans : régime analeptique, exercice pris convenablement sans s'exposer au froid ni à l'humidité; frictions de calomel enveloppé d'axonge sur la poitrine (*a*); application de vésicatoires ou de sinapismes sur la colonne vertébrale ; emploi interne de toniques réunis à l'opium. Dans ce cas, la racine de sénéga, la semence de phellandre aquatique et surtout la mousse d'Islande méritent des éloges. On associe avantageusement à ces médicamens les opiacés, tels que l'extrait aqueux d'opium, le sirop de pavot, etc. Dans les catarrhes chroniques, j'ai quelquefois également employé avec succès le calomel à l'intérieur et réuni aux amers ; le soufre sublimé, la gomme ammoniac, la myrrhe et la térébenthine, sous forme de pilules, et très-souvent les frictions

(*a*) Depuis nombre d'années, j'employe avec succès des frictions de calomel (un gros de calomel mêlé à une demi-once d'axonge, pour un jour) contre les catarrhes chroniques et la phthisie pulmonaire muqueuse. J'ai cru même souvent observer que ces frictions faisaient un bon effet palliatif dans la phthisie tuberculeuse, et qu'elles reculaient le terme fatal.

de la pommade stibiée sur la poitrine, (à la dose de deux gros de tartre émétique sur une once d'axonge), jusqu'à produire des pustules. Depuis quelques années, j'ai fait plusieurs fois un usage utile, pour combattre le relâchement de la membrane muqueuse bronchique, du *Diosma crenata*, vanté par quelques praticiens comme un excellent tonique et diurétique, et sur lequel M. F. Cadet-de-Gassicourt a publié une notice dans le Journal de pharmacie de Paris (*a*).

Mais si les remèdes dont je viens de parler, peuvent être de la plus grande utilité pour fortifier les organes de la respiration affaiblis, ils seraient très-contraires s'il y avait fièvre ou un état inflammatoire aigu : dans ce cas, il faut bien se garder de les employer. C'est une remarque que je ne puis m'empêcher de faire, quand je songe à l'abus funeste que l'on fait journellement du sénéga, de la mousse d'Islande, du quinquina, des opiacés, de topiques irritans, etc. dans le traitement des phlegmasies aiguës des poumons. Que de fois la mort n'est-elle pas accélérée chez les phthisiques par l'emploi de ces moyens!

(*a*) Cahier de février 1827, p. 106 et suivantes.

CHAPITRE IX.

De la péripneumonie et de la pleurésie.

On appelle péripneumonie l'inflammation dont le siège principal est dans le parenchyme ou le tissu propre des poumons, et l'on entend par pleurésie l'inflammation qui affecte principalement la plèvre. On distingue la péripneumonie par les phénomènes suivans : elle commence par un frisson, suivi de chaleur ; d'un sentiment d'oppression et d'étouffement avec ardeur dans la poitrine ; d'une douleur profonde et sourde dans les poumons : cette douleur, qui le plus souvent n'augmente pas pendant l'inspiration, se fait sentir dans différens endroits du thorax, mais communément elle est fixe dans un côté ; la respiration est difficile et accélérée ; le pouls fréquent et dur ; le malade est tourmenté de la toux avec une expectoration muqueuse, qui est sanguinolente dans beaucoup de cas ; son coucher est pénible sur l'un ou l'autre côté ; la pommette du côté du lobe pulmonaire affecté est rouge ; il y a pyrexie, et exacerbation fébrile le soir.

La pleuresie est caractérisée par un état fébrile ; une toux sèche ; une légère expectoration muqueuse ; une douleur superficielle, vive et pongitive dans un

des côtés de la poitrine, augmentant par l'inspiration ou par les efforts de la toux ; la respiration est courte et accélérée ; la figure animée, les pommettes sont rouges ; le pouls quelquefois dur et fréquent, quelquefois petit et serré ; il y a impossibilité de se coucher sur le côté douloureux ; exacerbation fébrile le soir et la nuit. Comme on ne peut pas déterminer d'une manière juste si la pleurésie et la péripneumonie ont un siège distinct ou commun, et d'ailleurs la différence dans le siège, si elle existe, n'en faisant point une dans le traitement, je confondrai donc la péripneumonie et la pleurésie, et je les comprendrai toutes deux sous le titre d'inflammation des poumons (*a*).

Cette inflammation attaque ordinairement de préférence les personnes d'une constitution robuste; elle se fait le plus observer dans les climats froids, elle se manifeste surtout en hiver et au printemps ;

(*a*) On doit bien distinguer la véritable inflammation des poumons de la fausse pleurésie et de la fausse péripneumonie ou péripneumonie pituiteuse, assez commune chez les vieillards. Dans la fausse inflammation pulmonaire, la toux et l'oppression existent avec une douleur sourde à la poitrine ; les crachats, si l'expectoration se fait, sont presque toujours blancs-muqueux, rarement mêlés de sang ; le pouls est mou, quelquefois lent et petit ; la fièvre est faible ou nulle, et ne répond pas à l'affection de la poitrine. Il faut bien distinguer aussi la véritable inflammation pulmonaire de la péripneumonie nerveuse, à laquelle les personnes d'une grande irritabilité nerveuse, surtout les femmes hystériques, sont sujettes. Mais comme la fausse inflammation des poumons et la péripneumonie nerveuse ne sont pas propres à la classe militaire, je n'en traiterai pas.

néanmoins elle peut être produite également pendant l'été, lorsque la température atmosphérique, offre des variations subites et fréquentes.

Cette phlegmasie peut être déterminée par le passage brusque du chaud au froid et *vice versa*, surtout par l'impression du froid sur le corps pendant qu'il est très-échauffé; par des excercices immodérés; par l'abus de boissons alcoholiques; par l'inspiration de substances irritantes; par des coups ou des chutes sur la poitrine ; par des blessures pénétrant dans la cavité pulmonaire ; etc. Cette inflammation peut naître aussi des métastases.

L'inflammation des poumons peut se terminer par la résolution, par la suppuration, par l'induration, par la gangrène ou par la suffocation, causée par l'effusion du sang dans le tissu cellulaire du poumon, de sorte que le cours de la circulation est arrêtée à travers ce viscère; effusion qui, si elle survient, se manifeste du troisième au septième jour. La phlegmasie pulmonaire peut aussi traîner à sa suite l'hydrothorax.

La résolution, qui a rarement lieu sans quelque évacuation critique, s'observe le plus souvent du troisième au septième jour ; elle se signale par la diminution de la fièvre et de tous les symptômes inflammatoires; la respiration devient plus aisée et l'expectoration facile. Les évacuations qui ordinairement accompagnent la résolution sont les suivantes : une sueur abondante, une hémorrhagie nasale, une expectoration copieuse et facile d'une matière épaisse, blanche ou jaunâtre, dans laquelle

il existe souvent des stries de sang ; quelquefois les crachats sont tout-à-fait rougeâtres ou ce qu'on appelle *rouillés*.

Dans la terminaison par suppuration, qui est assez fréquente, la fièvre, quoique diminuée, continue ; le malade éprouve des mouvemens fébriles irréguliers ; le pouls est petit et accéléré ; la douleur, qui s'est soutenue long-temps sans signes de résolution, est beaucoup moins vive ; la difficulté de respirer continue et augmente même souvent ; le malade respire plus difficilement dans une position horizontale, et se couche plus aisément sur le côté affecté ; sa toux est sèche, ou bien offre une expectoration purulente ; les symptômes de la fièvre hectique se développent. Les vomiques ou les abcès qui se forment dans les poumons, en crévant, suffoquent quelquefois le malade, mais plus souvent, en se faisant jour par les bronches, le pus s'évacue par cette voie ; quelquefois aussi il s'épanche dans la cavité pulmonaire et constitue l'empyème. Dans ce dernier cas, le malade meurt de suite ou succombe à la phthisie. L'opération de l'empyème n'est presque jamais suivie de succès. Mais la médecine possède des exemples de guérison des vomiques crevées, qui se sont fait jour par les bronches : j'ai eu occasion de voir un pareil cas, fort remarquable, à l'hôpital militaire d'Anvers, chez un sapeur du 15e régiment d'infanterie de milice nationale. Cet homme, à la suite d'une inflammation des poumons, terminée par suppuration, a rendu par la trachée-artère environ douze pintes de pus, dans l'espace

de deux à trois jours, et cette évacuation a été suivie d'un rétablissement assez prompt.

La terminaison par induration, assez fréquente, n'étant précédée d'aucune évacuation critique, se fait reconnaître par une toux courte et sèche, une oppression et des douleurs lancinantes à la poitrine, une respiration très-gênée avec difficulté ou impossibilité de faire de profondes inspirations, etc. Il résulte de cette terminaison, toujours funeste, la phthisie tuberculeuse et celle par hépatisation ou carnification. Lorsque les tubercules pulmonaires ont existé plus ou moins long-temps, une inflammation aiguë, que toute stimulation sur le poumon peut accélérer, s'empare d'eux; la fièvre se rallume ou se prononce fortement, avec rémission le matin et exaspération le soir ; les tubercules enflammés entrent en suppuration ; l'expectoration devient purulente ; des sueurs nocturnes tourmentent le malade; l'émaciation, l'un des principaux symptômes caractéristiques de la phthisie pulmonaire, augmente progressivement, et souvent la mort n'arrive qu'après que le malade a passé par tous les degrés du dépérissement. « L'histoire des tubercules, dit M. Broussais, est faite depuis long-temps, et les médecins qui ne sont point prévenus par les idées du fatalisme savent qu'ils sont le produit de l'inflammation (*a*). » Quant à moi, je ne partage pas tout-à-fait cette opinion, je veux

(*a*) Annales de la médecine physiologique, t. VI, p. 110 et 111, Paris, 1824.

croire que les tubercules sont dans la plupart des cas le résultat de l'inflammation ; mais ils peuvent avoir aussi une origine organique et être la cause prédisposante de la phlegmasie pulmonaire. Les fœtus ne présentent-ils pas quelquefois des tubercules tout formés dans le poumon, sans que rien puisse faire soupçonner la préexistence d'une inflammation? Cependant je ne puis admettre encore beaucoup moins l'opinion de M. Baron, médecin de l'hôpital général de Gloucester, qui prétend que les tubercules ne sont point la suite de l'inflammation. « Les tubercules, dit-il, sont d'abord de petits grains durs et solides, mais ils commencent par être de très-petites vésicules transparentes, pleines d'eau, qui par la suite se développent, se déforment, s'agglomèrent, et par l'effet de leur dégénéressence, se présentent sous des formes très-variées et donnent lieu à de nombreuses maladies (*a*). »

Revenons à l'inflammation des poumons. Elle peut, comme je l'ai dit, se terminer aussi par gangrène. Cette terminaison, qui est très-rare, s'annonce par une diminution subite de la douleur ; par une augmentation de la difficulté de respirer ; par la chute du pouls, qui est plus petit, plus accéléré et irrégulier, par le développement des symptômes adynamiques ; les extrémités sont froides, l'expectoration arrêtée, la physionomie décomposée ; une

(*a*) Voy. son ouvrage : *Recherches, observations et expériences sur le développement naturel et artificiel des maladies tuberculeuses* ; traduit de l'anglais par madame Veuve Boivin. 1 vol. in-8°, Paris, 1825.

sueur froide et visqueuse couvre souvent la poitrine et le front, etc.

L'inflammation des poumons est une maladie dangereuse, tant par elle même que par les suites qu'elle entraîne. Les personnes chez lesquelles elle se termine même par la résolution, conservent toujours une disposition à gagner cette phlegmasie, soit par la susceptibilité des poumons, soit par les adhérences qu'ils contractent avec la plèvre pendant le stade inflammatoire. Si cette maladie n'est pas combattue par une médication convenable, elle s'aggrave, et le malade peut en être la victime en peu de jours.

Le prognostic de cette maladie se tire de l'intensité de l'état inflammatoire : quand la fièvre est forte avec une grande difficulté dans la respiration, le danger est réel ; une douleur obtuse et profonde avec une respiration très-gênée ou suffocative ; un pouls irrégulier avec une toux sèche et violente ; le délire et des sueurs partielles, qui se montrent à la poitrine ou à la tête, sont tous des symptômes de mauvais augure.

L'inflammation des poumons observée à l'armée française, était occasionnée par les mêmes causes que l'hépatite : nos marches fatigantes pendant la chaleur du jour, suivie de la fraîcheur de la nuit, que nous passions au bivouac, et les boissons froides et même glaciales dont nous faisions usage, étant trempés de sueur et pressés par la soif, constituaient les principales causes déterminantes de cette maladie.

Parmi nos troupes, l'inflammation pulmonaire s'annonçait ordinairement, dans les trois premiers jours, par des symptômes fébriles : face animée, rougeur des joues, douleur plus ou moins profonde dans les poumons, ou douleur pongitive dans l'un ou l'autre côté du thorax, difficulté de respirer, pouls très-fréquent, mais le plus souvent mou (*a*); sentiment de resserrement à la poitrine; expectoration difficile de mucosités blanches avec des stries sanguines, etc., tous ces symptômes que je viens d'énumérer se développaient ordinairement jusqu'au cinquième jour, et lorsque la maladie se terminait heureusement, alors au septième, huitième ou neuvième jour, l'expectoration de crachats, mêlés de sang, devenait plus facile, plus abondante, et de plus en plus blanche et opaque, avec une diminution progressive de la douleur, de la difficulté de respirer et des symptômes fébriles.

Dans le cas où la maladie était engendrée par la gastricité, elle offrait un concours de symptômes gastriques.

(*a*) Le pouls dans l'inflammation aiguë des poumons est souvent petit et concentré, et se développe à mesure que le sang coule. Lorsque le cœur et le diaphragme participent à cette inflammation, il est ordinairement faible et irrégulier. Le pouls petit, faible et irrégulier, est commun à la cardite et à la diaphragmite. Dans ces deux dernières phlegmasies, il n'est pas rare de le trouver intermittent. Les désordres dans le pouls proviennent, dans les inflammations internes, de ce que le cœur est enrayé dans ces mouvemens par un trop grand afflux du sang, et qu'il ne peut se mouvoir avec son énergie normale.

TRAITEMENT.

Les évacuations sanguines sont les premiers moyens indiqués et nécessaires. Elles doivent être effectuées en raison de l'intensité inflammatoire et suivant les forces physiques du malade. L'indication principale des émissions sanguines se tire de la dureté du pouls et de la difficulté de respirer. La saignée doit se faire de préférence au bras du côté affecté, et si la douleur se fait sentir dans toute la poitrine, on ouvre la veine aux deux bras. La saignée doit être pratiquée sans crainte et répétée selon les circonstances; car dans le cas qu'on ne saigne pas suffisamment, la maladie se montre souvent avec plus de violence. A l'égard de la saignée, il me reste encore à remarquer qu'elle doit être faite par une large ouverture, afin que le malade quitte promptement une quantité de sang. L'expérience prouve que l'effet de ces sortes de saignée est toujours plus sûr que celui des saignées pratiquées par de petites ouvertures.

On ne peut pas déterminer la quantité de sang que l'on doit tirer; elle peut s'établir sur la diminution de la douleur et sur une plus grande liberté dans la respiration. On peut hardiment commencer, chez un homme adulte d'une forte constitution, par la saignée d'une livre jusqu'à vingt onces; et si la douleur et la difficulté de respirer, ayant été soulagées par la première saignée, reviennent avec la même force, il faut saigner immédiatement de nouveau. Dans le traitement de l'inflammation pulmonaire, j'ai vu tirer avec succès, chez des

hommes robustes, jusqu'à cinq livres de sang dans l'espace de trois jours. Toutefois il faut se garder d'instituer des saignées trop copieuses, il faut avoir l'attention de laisser à la nature assez de forces pour opérer la résolution ; car il y aurait à craindre un passage trop subit de l'état d'exaltation de l'organe à son énertie, ce qui serait non-seulement un obstacle à la résolution, mais il pourrait en résulter une asthénie instantanée qui conduirait à la gangrène, à la phthisie muqueuse ou à l'hydropisie de poitrine. Il est incontestable que les déplétions sanguines modérées sont de la plus grande utilité dans le traitement des inflammations essentielles ; néanmoins elles sont éminemment nuisibles dans tous les cas pathologiques, quelque soit leur caractère, quand elles ôtent à la nature ses ressources. On doit vraiment gémir en voyant qu'on en abuse aussi cruellement aujourd'hui.

La saignée générale doit être préférée aux saignées locales, si l'inflammation est intense et qu'il s'agit d'opérer un effet prompt. L'application de sangsues sur la poitrine est préférable dans le cas où la saignée générale fait tomber le malade en syncope ; chez des personnes d'une constitution faible ; chez celles qui ont été affaiblies antérieurement, et chez celles qui sont d'un tempérament éminemment nerveux.

Les saignées locales conviennent aussi davantage, lorsque la maladie a déjà duré quelques jours, parce qu'elles débilitent moins ; elles sont aussi plus indiquées lorsqu'après avoir eu recours à la saignée générale, le malade a beaucoup perdu de

ses forces, et que l'inflammation n'est pas suffisamment combattue. Elles peuvent aussi être plus convenables lorsque la douleur est pongitive, que l'inflammation existe principalement dans la plèvre. Il y a des praticiens qui craignent que les piqûres des sangsues exaspèrent l'état inflammatoire ; mais cette crainte est chimérique. Je ne me suis jamais aperçu de cet effet, quoique je les aie fait appliquer très-souvent dans les phlegmasies pulmonaires les plus intenses. Ces piqûres peuvent même avoir une action dérivative.

C'est principalement dans les trois ou quatre premiers jours de la maladie que les saignées sont les plus efficaces : c'est alors qu'on peut y recourir librement. Mais comme, après cette époque, des évacuations salutaires, telles qu'une expectoration abondante, une sueur copieuse, etc. peuvent survenir, le médecin doit avoir soin de ne pas les troubler par des déplétions sanguines. Il doit prendre la précaution, dans l'état avancé de la maladie, de modérer le traitement affaiblissant, afin que le malade ne soit pas privé des forces nécessaires pour fournir à l'expectoration, et qu'un grand affaiblissement ne donne lieu, comme je l'ai déja dit, à la phthisie muqueuse ou à l'hydrothorax, qui, dans l'inflammation des poumons, succède facilement à un traitement trop débilitant.

Il convient, s'il n'y a pas d'obstacle, de tenir le malade dans un endroit frais et bien aéré; car une température chaude aggrave la maladie. Outre les évacuations sanguines, par lesquelles on commence

le traitement, il faut imposer le repos et une diète sévère : l'alimentation ne doit se composer que de choses douces, de facile digestion et prises en petite quantité. Le lait et les farineux sont les alimens les plus convenables. Il faut donner au malade une boisson émolliente, soit une décoction d'orge, soit une décoction de salep, soit une solution de gomme arabique, soit une décoction de chiendent, etc. On peut ajouter à cette boisson, pour la rendre agréable, du sirop de guimauve ou du sirop de capillaire, etc. Il faut avoir soin de tenir le ventre libre par des lavemens. Je conseillerai, comme moyen auxiliaire, de couvrir la poitrine de cataplasmes tièdes de farine de lin ou de feuilles de mauve, etc., en observant de ne pas les laisser refroidir, et d'envelopper la poitrine de flanelle légèrement chauffé, quand on les enlève. Les pédiluves ou des cataplasmes chauds aux extrémités sont très-indiqués pour produire un effet dérivatif.

Dans le cas où la maladie tire son origine de la gastricité, il faut, après avoir détruit les congestions par la saignée, employer de suite l'émétique, dont j'ai constamment observé de bons effets dans le traitement de l'inflammation pulmonaire gastrique ou bilieuse, et recourir, après avoir provoqué quelques vomissemens, aux émolliens et aux dérivatifs.

Par la méthode curative que je viens d'exposer, on voit communément l'intensité de la maladie diminuer d'une manière prompte.

Ce que j'ai dit, dans le chapitre précédent, de l'emploi du tartre émétique dans la curation de la

bronchite, s'applique également à la péripneumonie et à la pleurésie.

Lorsque l'acuité inflammatoire est domptée, on emploie avec avantage des bains de pieds sinapisés, et des vésicatoires entre les épaules ou près du lieu où le malade rapporte la douleur ; mais je rappelerai que les topiques irritans ne conviennent pas tant que la maladie porte le caractère aigu. Quand les congestions sont assez combattues par les saignées et qu'il n'existe plus de fièvre, l'usage interne du calomel, préconisé dans le traitement des phlegmasies des membranes séreuses, est également très-indiqué, si l'état du canal intestinal le permet. J'ai recueilli un grand nombre de faits sur l'efficacité de ce remède employé dans cette période de la maladie ; mais l'expérience m'a démontré que son administration est nuisible dans la force de l'inflammation.

Dès que l'expectoration est bien établie, on cesse de faire usage du calomel et des autres dérivatifs ; mais les adoucissans mucilagineux sont toujours très-utiles pour modérer la toux, qui quelquefois fatigue le malade. Si les symptômes inflammatoires ont disparu, s'il y a relâchement dans la membrane muqueuse bronchique, et s'il s'agit de favoriser l'expectoration, ce qui est quelquefois nécessaire dans l'état avancé de la maladie, on applique utilement des topiques irritans sur la poitrine, et on administre avec succès, à l'intérieur, l'ipécacuanha, le kermes minéral ou le soufre doré d'antimoine, à petites doses ; la gomme ammoniac, la

racine de sénéga, la semence de phellandre aquatique, la mousse d'Islande, etc.; et on met le malade à un régime analeptique. Très-souvent il est inutile de prendre des remèdes à l'intérieur. J'ai plusieurs fois observé des cas que l'on regardait comme des phthisies, même au deuxième degré, et qui n'étaient que des inflammations pulmonaires chroniques essentielles, qu'une alimentation douce, secondée par l'observation des autres moyens hygiéniques, et l'application d'un séton ou d'autre exutoire sur la poitrine guérissaient au bout de quelque temps.

Lorsque j'ai eu à traiter, à l'armée française, des hommes vigoureux et non épuisés, qui étaient atteints de la péripneumonie ou de la pleurésie, j'ai suivi à peu près la même méthode curative que je viens de recommander; mais le traitement qui m'a le mieux réussi chez les militaires affaiblis par les privations et les fatigues, était le suivant : dans les premiers jours de l'inflammation pulmonaire, je prescrivais avec un régime sévère, joint au repos, des potions minoratives, ou des boissons émollientes, acidulées ou nitrées, des bains de pieds et des lavemens en cas de constipation. Je faisais administrer le vomitif, lorsque la maladie provenait de la gastricité, et après le vomitif, les potions mucilagineuses, acidulées ou nitrées. Les vésicatoires et les frictions d'onguent stibié sur la poitrine, étaient employés dans tous les degrés de l'inflammation, parce qu'elle avait en général chez nos gens de guerre un caractère moins aigu que celui qu'elle offre

ordinairement. Ici comme dans les autres phlegmasies, les saignées un peu fortes et la diète longtemps continuée faisaient compliquer la maladie avec le typhus ; et cette complication emportait le plus souvent le malade. Dans cette complication, on employait quelquefois très-avantageusement à l'intérieur le calomel combiné avec le camphre, et les rubifians à l'extérieur.

En traitant l'inflammation pulmonaire qui se faisait observer parmi nos troupes par une simple méthode antiphlogistique, il arrivait souvent qu'au bout du quatrième, cinquième ou sixième jour, l'état inflammatoire diminuait progressivement, et qu'une heureuse terminaison de la maladie avait lieu. Il arrivait aussi quelquefois au quatrième, cinquième ou sixième jour, que la maladie, en l'abandonnant à la nature, était heureusement jugée par une sueur spontanée ou une diarrhée ; mais ces évacuations critiques ne se faisaient remarquer que lorsque l'inflammation paraissait être le résultat d'un refroidissement subit.

Aussitôt que les symptômes inflammatoires avaient cessé, que l'expectoration était abondante, qu'il y avait un état de relâchement de la membrane muqueuse des voies aériennes, le traitement que je suivais alors ne différait pas de celui que j'ai indiqué, p. 287, contre le catarrhe pulmonaire chronique.

CHAPITRE X.

De l'Angine.

C'est une phlegmasie de la membrane muqueuse qui revêt les parois du pharynx et du larynx. On la divise en angine inflammatoire ou esquinancie, et en angine séreuse, où l'inflammation est légère ou bien passive. On la distingue d'après le siége qu'elle occupe, en *angine pharyngée* et en *angine laryngée*. Cette dernière espèce est la plus rare. L'angine tonsillaire ou celle des amygdales, qui est une variété de celle que l'on nomme *pharyngée*, affecte spécialement l'assemblage des follicules muqueux qui forment les tonsilles.

On appelle angine parotide ou oreillon la phlegmasie qui affecte la glande parotide, et qui se transmet aux glandes maxilaires et salivaires. Elle se signale par un engorgement ou gonflement inflammatoire et douloureux sous l'une ou sous les deux oreilles à la fois, par lequel la déglutition est plus ou moins gênée.

L'angine pharyngée se reconnaît par la rougeur des parties, accompagnée de pyrexie; d'une déglutition difficile et douloureuse; d'un état incommode de la bouche, et d'une altération de la voix. Mais

lorsque le siége de la maladie est dans le larynx, on ne voit le plus souvent aucune trace d'inflammation dans le gosier, et la déglutition est peu ou point gênée : dans ce cas, la fièvre se prononce communément d'une manière plus intense; le malade est tourmenté de la toux; la voix est rauque et sifflante, la respiration bruyante, difficile et accélérée, la figure enflée et les yeux sont rouges. Quand le siége est plus bas dans la trachée-artère, la voix est moins changée, et le malade souffre d'une douleur fixe à la partie supérieure de la poitrine.

Les espèces d'angine dont je viens de parler, bien-entendu qu'il n'est question que de celles qui sont idiopathiques, sont ordinairement produites chez le soldat par un refroidissement ou transpiration arrêtée, ou bien par la gastricité. L'angine observée à l'armée française, était occasionnée par ces causes. L'angine pharyngée naissait aussi de l'irritation causée par la poussière qui s'introduisait dans la gorge pendant les marches que nous faisions en été.

Il est rare que la durée de l'angine pharyngée se prolonge au-delà du quinzième jour, et que l'angine laryngée dépasse le septième.

L'angine peut se terminer par la résolution, par la suppuration, par la gangrène et par la suffocation. La terminaison par suppuration se fait observer principalement dans l'inflammation des tonsilles, et quelquefois dans celle de la glande parotide. La terminaison par gangrène est fréquente quand l'angine se complique du typhus.

TRAITEMENT.

Dans la plupart des cas d'angine, il suffit de soumettre le malade à un régime adoucissant et sévère ; de le tenir à l'abri du froid ; de lui faire prendre quelques bains de pieds; de lui donner une boisson émolliente, et d'entretenir la liberté du ventre par des lavemens. On joint utilement à ces moyens, les cataplasmes ou les fomentations émollientes autour du cou, et les gargarismes d'une décoction de guimauve, de bouillon-blanc ou de son, si l'inflammation réside dans le pharynx. L'application de vésicatoires entre les épaules ou à la nuque et l'administration de lavemens purgatifs sont très-indiquées pour dériver, lorsque l'inflammation ne présente pas un caractère aigu.

Si les douleurs et la phlogose sont intenses, il faut faire précéder les moyens que je viens de recommander, par des évacuations sanguines, proportionnées à l'état inflammatoire et aux forces du malade : on peut instituer des saignées locales, au moyen de sangsues appliquées au cou, ou bien la saignée générale, pratiquée au bras ou à la veine jugulaire externe. Dans l'angine parotide, il faut commencer le traitement par l'application de sangsues sur la partie affectée, que l'on couvre ensuite de cataplasmes émolliens.

L'émétique est un remède très-utile dans les premiers jours de l'angine, lorsqu'elle est accompagnée d'embarras gastrique ; mais après avoir excité quelques vomissemens, il faut recourir à une médication émolliente et antiphlogistique.

Dans le cas où l'acuité inflammatoire est détruite et le canal intestinal sain, on emploie souvent avec succès, comme dérivatifs, le tartre émétique ou l'ipécacuanha à petite dose, le calomel et les laxatifs.

Dans l'angine qui se faisait observer parmi nos troupes, j'ai administré avantageusement, dans tous les cas qui se présentaient à moi, l'émétique, que je faisais suivre, si la maladie était le résultat d'un refroidissement, par l'usage d'une forte infusion de fleurs de sureau avec une ou deux onces d'esprit de *Mindererus*, afin de provoquer une abondante sueur; et si elle était alliée à une affection gastrique ou bilieuse, je prescrivais, après l'émétique, des potions purgatives, composées d'une décoction de tamarin ou de feuilles de séné avec le crême de tartre, le sulfate de soude ou de magnésie. Des vésicatoires ou des sinapismes étaient appliqués entre les épaules ou à la nuque. Dans le cas d'angine pharyngée, je joignais à ces moyens les gargarismes émolliens. Dans le cas d'angine parotide, je faisais appliquer un cataplasme émollient sur le gonflement douloureux. Cette médication, secondée par une diète sévère et par la précaution de tenir le malade chaudement, suffisait ordinairement pour amener la guérison.

Lorsqu'il survenait au quatrième, cinquième, sixième ou septième jour, une diarrhée ou une sueur spontanée, je me bornais à l'expectation, je laissais agir la nature; la maladic se terminait par la résolution.

Lorsque l'angine est passée à l'état chronique,

on lui oppose un régime convenablement fortifiant; l'application de sinapismes, ou bien les frictions de liniment volatil ou d'autres substances stimulantes, à la partie externe du cou ; les gargarismes excitans, préparés d'une infusion de sauge, de fleurs ou de racines d'arnique, de menthe, ou d'autres plantes aromatiques ; infusion que l'on rend plus active en y ajoutant du laudanum, de la teinture de myrrhe, du baume du Pérou, etc.

Dans le cas de formation d'abcès, accompagné de beaucoup de gonflement, il ne faut pas attendre qu'il perce de lui-même ; il faut l'ouvrir et faire gargariser avec une infusion de fleurs de sureau, de camomille, etc., à laquelle on peut ajouter, s'il y a une grande sensibilité, de l'extrait aqueux d'opium, de l'extrait de stramoine, de belladone ou de jusquiame.

Dans le cas où le malade est menacé de suffocation, on a recours à la trachéotomie.

Quand l'angine se termine par gangrène, état caractérisé par des symptômes adynamiques, par la puanteur de l'haleine ; par des taches livides qui s'étendent souvent jusqu'aux lèvres ; par des aphthes dont les bords enflammés et douloureux présentent un mauvais caractère (*a*), il faut suivre un traitement excitant, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur. Le quinquina en décoction et les fleurs et les racines d'ar-

(*a*) Lorsque le mal est profond comme dans l'angine laryngée, il n'est pas aussi visible; mais la difficulté d'avaler, la voix rauque, le râle et la sortie de quelques lambeaux membraneux décèlent assez la terminaison par gangrène.

nique, les racines de serpentaire, de valériane, etc., en infusion, sont des médicamens très-indiqués, auxquels on réunit, pour renforcer leur action, l'éther et surtout le camphre, et en cas de diarrhée ou de vomissemens, l'opium. Il convient d'appliquer extérieurement les rubéfians, tels que les sinapismes, les vésicatoires ambulans, etc. Il faut avoir soin de faire laver souvent le gosier par des gargarismes ou par des injections, préparés d'une décoction d'écorce de quinquina ou d'une infusion aromatique, avec la teinture de myrrhe, l'esprit de vin camphré ou l'ammoniaque. Il est bon aussi de toucher, plusieurs fois par jour, les parties affectées avec une solution de chlorure de chaux, ou avec l'acide muriatique adouci par le miel rosat, etc. Il faut donner au malade une boisson vineuse et des bouillons restaurants.

CHAPITRE XI.

De l'Ophthalmie.

L'ophthalmie ou l'inflammation de l'œil, dont les symptômes sont le prurit, la chaleur, la douleur et la rougeur, la vision douloureuse et souvent impossible, etc., attaque le plus ordinairement la conjonctive, qui peut se gonfler par l'inflammation. Le plus souvent elle n'existe qu'à la partie antérieure du globe de l'œil ; mais elle s'étend quelquefois aussi dans la continuation de cette membrane muqueuse à l'intérieur de la paupière. Elle peut aussi affecter les glandes sébacées dans le tarse, ou les bords des paupières. On ne doit pas séparer ces espèces, car l'une excite communément l'autre.

Lorsque l'inflammation de la conjonctive est forte, elle peut se transmettre aux membranes internes de l'œil et à la rétine même, ce qui rend la douleur véhémente, et la plus légère impression de la lumière est excessivement douloureuse au malade. Dans cet état violent de l'inflammation, les paupières se renversent quelquefois par le gonflement considérable de la conjonctive ; l'écoulement des larmes, auparavant abondant, est diminué ou supprimé ; la pupille contractée ou tout-à-fait fermée par

l'inflammation de l'iris (*iritis*) ; la distension du globe de l'œil rend la douleur quelquefois si atroce que le malade devient furieux; la fièvre accompagne cet état; souvent le délire et des symptômes nerveux s'y joignent; quelquefois cette inflammation interne de l'œil, nommée *phlegmone oculi*, se transmet au cerveau et cause la phrénésie. L'inflammation de l'œil, étant parvenue à ce degré d'intensité, il n'est pas rare qu'il survienne un écoulement purulent, et qu'il se forme une extravasation du pus ou d'une humeur glutineuse jaunâtre dans la chambre antérieure ou postérieure de l'œil. Cette extravasation, appelée *hypopion*, peut aussi se mettre entre les lames de la cornée, en constituant un point opaque, et empêcher la vision. Ce haut degré de l'ophthalmie peut aussi donner lieu aux ulcères de la cornée, qui ordinairement laissent des cicatrices. Quelquefois l'intensité de l'inflammation interne de l'œil fait crever la cornée. J'ai vu plusieurs exemples de cette rupture de la cornée dans l'ophthalmie qui s'est manifestée, depuis 1814, parmi les troupes de l'armée des Pays-Bas.

On divise l'ophthalmie suivant le siège et le caractère de l'inflammation, et suivant son degré d'intensité. D'après cela on établit des différences auxquelles on donne divers noms; mais il me semble que ces divisions offrent peu d'intérêt pour le traitement en général. Il est essentiel de bien distinguer si l'inflammation est aiguë, ou si elle est chronique. Quelques auteurs appellent le plus haut degré de l'ophthalmie aiguë *chémosis ;* dénomina-

tion dont d'autres écrivains se sont servi pour désigner l'état inflammatoire dans lequel la conjonctive est boursoufflée autour de la cornée, en formant une espèce d'*hiatus*. C'est dans ce dernier sens que je me servirai de cette expression.

Les causes déterminantes de l'ophthalmie sont : 1° la lésion externe de l'œil ; 2° des corps étrangers introduits sous la paupière, des vapeurs âcres, enfin toute substance qui irrite l'œil mécaniquement ou physiquement ; 3° le trop fort exercice des yeux ; 4° l'action d'une lumière trop vive ; 5° le refroidissement brusque ; 6° la gastricité ; 7° l'usage immodéré et long-temps continué de boissons alcoholiques ; 8° l'interruption du libre retour du sang veineux de la tête, etc. Elle peut aussi naître de la maladie syphilitique ; des affections scrophuleuses, vermineuses ou exanthématiques ; du rhumatisme, de la goutte ou du scorbut ; mais dans ces cas, elle est secondaire, et le principal traitement doit se diriger contre la maladie dont elle dépend. Elle peut être également engendrée par une fausse direction des cils, quand ils se portent vers le globe de l'œil (*trichiasis*).

L'ophthalmie la plus fréquente dans les armées est incontestablement celle d'une nature catarrhale, celle qui est occassionnée par un refroidissement, ou pour me servir d'une expression plus reçue, par la suppression de la transpiration ; car quelle classe de la société est autant exposée que les militaires aux vicissitudes atmosphériques, aux transitions brusques du chaud au froid? L'ophthal-

mie observée à l'armée française en Pologne, pendant l'été de 1812, provenait de ce que le soldat marchant à l'ardeur du soleil, ses yeux étaient vivement stimulés par la poussière et les rayons solaires, rendus souvent plus actifs par leur réflexion sur un sol sablonneux, tandis que la transpiration, fortement augmentée durant le jour, se supprimait par l'humidité froide de la nuit; de sorte que la transpiration, brusquement arrêtée à la surface cutanée, déterminait un centre de fluxion aux yeux, parce qu'ils étaient irrités par la poussière, par la clarté du soleil et même par les veilles prolongées. Mais l'ophthalmie que nous avons remarquée pendant la retraite, était produite, comme je l'ai dit antérieurement, par l'aspect des neiges, la fumée des bivouacs et la privation du sommeil.

La source de l'ophthalmie qui s'est déclarée dans quelques armées depuis 1814, n'est-elle pas de même catarrhale? Il est vrai que l'étiologie de cette phlegmasie oculaire, malgré le grand nombre d'écrits qu'elle a fait naître, est encore peu avancée et très-obscure; mais ayant observé cette maladie, pendant plusieurs années, à l'armée des Pays-Bas, je crois pouvoir affirmer que son origine est catarrhale, (*a*). Je ne conteste pas qu'elle n'offre la plus grande analogie avec l'ophthalmie d'Egypte,

(*a*) Voyez mon *Mémoire sur l'ophthalmie observée à l'armée des Pays-Bas*, traduit en plusieurs langues, et dont M. le docteur Jorritsma a publié une traduction hollandaise, enrichie de notes, qui fortifient mon opinion. 1825, Hoorn, chez Vermanden.

ainsi que le prétendent plusieurs médecins et chirurgiens d'un mérite incontestable ; mais je pense que cette dernière naît également de la source catarrhale ; je ne puis conserver aucun doute à cet égard, d'après ce que j'en ai lu et d'après ce que m'en ont dit des hommes de l'art expérimentés qui ont été avec Napoléon en Egypte. La réflexion des rayons solaires sur un sable brûlant, à laquelle s'associe souvent une poussière fine et sablonneuse que le vent fait voltiger dans l'air, les excessives chaleurs du jour et la fraîcheur des nuits, constituent indubitablement les causes productives de l'ophthalmie d'Egypte. Dans ce pays, les refroidissemens sont même plus fréquens que dans nos régions tempérées ; la transpiration fortement activée pendant le jour, se supprime le soir par l'humidité, et détermine l'inflammation aux yeux de préférence à tout autre organe, parce que ces parties se trouvent déjà plus ou moins irritées par l'action d'une lumière trop vive et par la poussière.

J'admets avec les hommes de l'art qui croient l'ophthalmie militaire d'*origine égyptienne*, qu'elle est d'un caractère contagieux, mais avec cette différence qu'elle ne se communique que par le contact de l'œil sain avec la matière qui découle de l'œil malade, et de cette manière, n'en doutons pas, une quantité de soldats l'ont contractée, soit en se lavant dans de l'eau infectée de cette matière, car souvent dans les casernes plusieurs hommes se lavent à la fois au même baquet, soit en s'essuyant les yeux avec des linges infectés de ce fluide

ophthalmique, etc. Toutes les affections catarrhales ne présentent-elles pas le caractère contagieux, lorsqu'on met du fluide de l'écoulement morbifique en contact avec les parties dans lesquelles la maladie doit prendre son siège ? Si dès le commencement que l'ophthalmie s'est manifestée parmi les troupes, on s'était plus spécialement attaché à prendre des mesures suffisantes pour annihiler la voie de transmission que je signale et pour éloigner du soldat les causes catarrhales, en lui donnant en même temps un habillement et une coiffure qui ne gênent aucune partie du corps, qui remplissent toutes les conditions hygiéniques (*a*), cette plegmasie n'aurait certainement pas fait autant de mal et pris une aussi désolante extension. J'ai fait toutes les recherches possibles à l'égard de la contagion de l'ophthalmie militaire (*b*), et je le répète, j'ai la plus intime conviction qu'elle ne se transmet par nulle autre voie que par celle du contact de l'œil sain avec la matière sécrétée par l'œil malade.

Ce que je puis citer à l'appui de mon opinion sur la véritable cause de l'ophthalmie qui a affligé les troupes des Pays-Bas, c'est qu'elle a, ainsi que j'ai eu occasion de m'en assurer par moi-même, exercé ses plus grands ravages en 1816, depuis le mois de mars jusqu'au mois de novembre. On se rappelle que cette année fut extrêmement pluvieuse et l'atmosphère constamment couverte

(*a*) Voyez mon ouvrage : *Hygiène militaire*, sect. d'habillement.

(*b*) Voyez mon *Mémoire sur l'ophthalmie observée à l'armée des Pays-Bas.*

de nuages et de brouillards ; les yeux, en conséquence moins stimulés par la lumière, étaient dans un état d'abattement et plus susceptibles, par leur incitabilité augmentée (*a*), à devenir le centre de fluxion. A cette même époque, j'ai remarqué à l'armée des Pays-Bas que, depuis le matin jusqu'au soir, on faisait exercer les soldats, qui, pour la plupart, étaient de jeunes miliciens, peu faits au métier des armes ; leur transpiration, fortement activée pendant les exercices, se supprimait brusquement par l'humidité froide de l'atmosphère, dès que le soldat se reposait. Il en résultait que les yeux, par leur prédisposition, devenaient le foyer de fluxion. Ajoutons à cela la compression des vaisseaux du cou par l'uniforme de l'armée des Pays-Bas, compression qui augmentait lorsque ces jeunes miliciens, non habitués aux exercices militaires, étaient à l'instruction, pendant laquelle ils se tenaient dans une position fatigante et le cou roide ; de sorte que le libre retour du sang veineux de la tête étant empêché, il s'ensuivait une stase dans les vaisseaux de l'organe visuel, par laquelle les yeux étaient doublement disposés à être atteints d'inflammation. Le serrement du cou par l'habillement militaire et la compression de la tête par le Schako (*b*) forment incontestablement une

(*a*) J'attache au mot d'incitabilité la même idée que Brown. L'incitabilité accumulée dans un organe peut, aussi bien que la stimulation, être une cause prédisposante de l'inflammation.

(*b*) « On peut avec raison reprocher au Schako, tel qu'on le voit, d'être une coiffure incommode et contraire à la santé et à

très-puissante cause prédisposante de l'ophthalmie qui s'est déclarée parmi les troupes des Pays-Bas.

TRAITEMENT.

Dans le traitement de l'ophthalmie en général, la première attention doit se porter vers les causes qui ont déterminé la maladie ; il est essentiel de les éloigner : p. e. si elle est le résultat de la présence de quelque corps étranger dans l'œil, il faut tâcher de le retirer ; si elle est produite par des matières saburales dans les premières voies, il faut les évacuer, etc. Dans les cas légers ou dans les premiers degrés, elle se guérit le plus souvent par des remèdes très-simples, en lavant fréquemment les yeux avec de l'eau de pluie froide et en écartant du malade tout ce qui peut contribuer à entretenir l'irritation. Un vésicatoire appliqué à la nuque ou derrière l'oreille de l'œil affecté, et dont on fait suppurer la plaie, pendant quelques jours, ainsi que les bains de pieds, dans lesquels entre de la moutarde ou quelque autre substance irritante, produisent communément un bon effet. J'ai souvent fait avorter l'inflammation au début, en augmentant fortement l'action de la peau par l'usage de sudorifiques et surtout par des bains chauds ; mais ces

l'agilité nécessaire au maniement des armes, parce qu'il pèse trop sur la tête et la gêne beaucoup ; étant garni d'un diadême en cuivre, qui le rend encore plus pesant, il acquiert en été une chaleur insupportable, et quelquefois funeste... *Hygiène militaire*, citée, p. 200. » J'ai conseillé, dans le même ouvrage, de remplacer le Schako par un casque ou une casquette en cuir bouilli ou vernissé, dont j'ai indiqué la forme, p. 201.

moyens ne conviennent pas lorsque la maladie est bien établie et qu'elle offre un caractère très-aigu : dans ce cas, ils l'exaspèrent ordinairement.

Les sudorifiques produisaient un bon effet dans l'ophthalmie qui se fit observer à l'armée française en Pologne. Cette plegmasie ne présentait pas un caractère aussi intense et aussi aigu comme l'inflammation oculaire que j'ai observée dans les troupes des Pays-Bas. On opposait très-avantageusement à l'ophthalmie qui se manifestait parmi les militaires français, les remèdes qui augmentent fortement l'action de l'organe exhalant : ceux-ci, secondés par le repos, une diète appropriée, une soustraction convenable de la lumière, l'application de vésicatoires, et secondés par des lotions fréquentes des yeux, au moyen d'eau de pluie ou d'une décoction de mauve, faisaient communément disparaître l'inflammation dans l'espace de quelques jours. Mais si elle résistait aux sudorifiques, on faisait usage avec succès de purgatifs conjointement avec les moyens auxiliaires. Avant qu'elle n'eût acquis son entier développement, l'émétique était souvent employé avec la plus grande utilité, quand même il n'y avait pas d'embarras gastrique. Toutefois, ce remède ne doit pas être administré lorsque l'inflammation oculaire est parvenue au second degré, qu'elle est aiguë et intense : alors j'en ai vu plusieurs fois résulter un redoublement des symptômes morbifiques. S'il est indiqué par la gastricité, il ne faut y avoir recours qu'après avoir suffisamment combattu l'acuité inflammatoire par des évacuations sanguines.

Dans les cas légers, il ne faut recourir, je le répète, qu'à des remèdes simples, tels que les suivans, qui ordinairement suffisent pour guérir promptement les ophthalmies peu graves : se mettre à l'abri de l'impression d'une forte lumière ; se tenir dans un endroit frais et bien aéré ; laver souvent les yeux avec de l'eau de pluie, une décoction de mauve ou de bouillon-blanc ; appliquer un vésicatoire à la nuque ou derrière les oreilles ; prendre quelques pédiluves irritans ; avoir l'attention d'entretenir la liberté du ventre par des lavemens ; ne faire usage d'aucune boisson alcoholique ni d'aucun aliment échauffant, observer une diète sévère ; enfin se préserver de tout ce qui peut stimuler l'organe visuel.

Lorsque la maladie est intense, que son caractère est aigu et très-prononcé, il s'agit d'employer sans retard des moyens propres à combattre l'inflammation ; moyens qui deviennent surtout indispensables si elle se communique aux parties internes de l'œil, parce que, dans cet état, l'ophthalmie purulente, capable de causer la désorganisation directe de l'organe visuel ou plusieurs autres accidens qui peuvent entraîner la perte de la vision, est à redouter. Il faut donc, dans ce degré d'ophthalmie, s'abstenir scrupuleusement de toute stimulation nouvelle, de tout ce qui peut augmenter ou entretenir l'inflammation ; avoir le plus grand soin de soustraire le malade à l'impression de la lumière ; de le tenir dans une chambre obscure, fraîche et bien aérée, car une température chaude ou un mauvais air aggravent presque toujours la

maladie ; il faut lui recommander le repos ; le soumettre à une diète sévère, ne lui permettre, pour son alimentation, que du bouillon de veau ou de poulet ou du lait coupé avec de l'eau, et une boisson adoucissante comme une décoction d'orge, etc. ; le faire coucher la tête élevée ; ne pas négliger, en cas de constipation, de la combattre ; etc. Il faut employer, comme moyens directs, de larges évacuations sanguines, proportionnées à l'intensité inflammatoire, à l'âge et à la constitution du malade. Elles doivent précéder les autres agens thérapeutiques. La saignée doit se pratiquer par une grande ouverture, pour que la déplétion sanguine soit brusque et instantanée. De cette manière, elle est plus efficace et son effet plus prompt, ainsi que le prouve l'expérience. On peut commencer, chez un homme vigoureux, par saigner de vingt à trente onces, et répéter la saignée générale si la violence et la continuation de la maladie l'exigent.

Il convient d'ajouter aux déplétions sanguines, dans le but de dériver, l'emploi de lavemens purgatifs, composés d'une décoction de tamarin ou de feuilles de séné avec le sulfate de soude ou de magnésie, etc; les pédiluves sinapisés ou rendus irritans par la potasse ou le sel de cuisine ; des applications réfrigérantes sur la tête par des compresses trempées dans l'eau froide ou par une vessie contenant de la glace ; l'application de vésicatoires aux extrémités inférieures ou supérieures. Quant aux vésicatoires, il me reste à remarquer

qu'il faut faire suppurer les plaies qui en résultent, et qu'il ne faut jamais, tant que l'inflammation est aiguë, les appliquer à la nuque ou aux tempes ; car étant placés près du siège de la maladie, ils la font accroître. Outre les moyens que je viens de recommander, il faut appliquer à froid sur les yeux enflammés des compresses mouillées dans une décoction de mauve ou de guimauve ; les rafraîchir souvent afin d'y entretenir le froid ; et pour empêcher les larmes âcres de séjourner et pour prévenir le collement des paupières et la cohésion qu'elles peuvent contracter, chose que l'on ne doit pas perdre de vue, il faut souvent faire couler de cette décoction dans les yeux, au moyen d'une éponge, et même faire avec prudence de douces injections entre les paupières et le bulbe de l'œil. On a inconsidérément conseillé, dans la période d'acuité de l'ophthalmie, l'application de fomentations et de cataplasmes émolliens sur les yeux. J'ai vu plusieurs exemples qui m'ont convaincu que ces moyens doivent être écartés du traitement, qu'il sont très-nuisibles dans toutes les périodes de cette phlegmasie, et peuvent même favoriser le développement de l'ophthalmie purulente. Aussi long-temps que la maladie est aiguë, il faut aussi bien se garder d'employer ces onguens *antiophthalmiques*, si pompeusement prônés, et les collyres qui contiennent de l'extrait de saturne, du vitriol blanc, de l'alun, de l'opium ou d'autres substances stimulantes. Combien de collyres de cette nature n'ont pas été vantés sans détermi-

ner l'époque de la maladie où ils peuvent convenir!

Revenons aux évacuations sanguines. Je ferai observer que les saignées instituées au bras ou au pied, ne m'ont pas paru d'un effet aussi marquant et aussi prompt que celles qui se font plus près du siége de la maladie. L'ouverture de l'artère temporale et celle de la veine jugulaire sont recommandées à juste titre. J'ai fait souvent pratiquer l'une et l'autre ; cependant s'il n'y avait pas d'obstacle, je faisais ouvrir de préférence la veine jugulaire, surtout lorsque le cerveau prenait part à l'inflammation. Je n'ai jamais vu résulter de cette saignée aucun accident, et je pense qu'on a tort de la regarder comme dangereuse. Dans l'artériotomie n'a-t-on pas à craindre quelquefois que la compression que l'on est obligé d'exercer pour arrêter le sang, n'appelle une irritation plus ou moins forte sur une partie si rapprochée de l'organe malade ? Mais si l'on se décide à pratiquer l'artériotomie, et que la conformation naturelle des artères temporales ne s'y oppose pas, il faut l'instituer du côté de l'œil affecté, et quand l'inflammation a envahi les deux yeux, on ouvre les deux artères temporales à la fois ; puis il faut avoir l'attention, dans la compression, d'éviter autant que possible de charger la tête, afin de ne pas l'échauffer inutilement par des compresses et bandages.

Lorsque la maladie n'a pas atteint un haut degré d'intensité, ou bien après la saignée générale dans les cas graves pour combattre un restant d'inflammation, on pratique des saignées locales, au

moyen d'un bon nombre de sangsues, appliquées aux tempes et derrière les oreilles. Elles sont d'une grande efficacité, d'autant plus qu'elles produisent en même temps, par les piqûres, un effet dérivatif. Mais il ne faut pas, dans la période aiguë, appliquer des sangsues aux paupières ou trop près de l'organe malade, comme cela se pratique; parce qu'elles peuvent ajouter à l'inflammation par leurs mouvemens et leurs piqûres. Il est à remarquer aussi qu'il est fort dangereux d'appliquer des sangsues sur la conjonctive enflammée; car la désorganisation de l'œil pourrait en résulter. Ce n'est que dans le cas de boursoufflement de la conjonctive, lorsque l'inflammation a perdu son caractère aigu, qu'il convient d'avoir recours à l'application de sangsues autour des yeux.

Après avoir attaqué suffisamment l'acuité inflammatoire par les évacuations sanguines, on emploie souvent avec beaucoup de succès le tartre émétique à petite dose, les purgatifs et le calomel. Ces moyens, principalement le dernier, sont d'excellens révulsifs.

Lorsqu'on est parvenu à enlever la violence de l'inflammation et que son état aigu n'existe plus, il est bon dans le cas de chémosis ou de boursoufflement de la conjonctive de faire des scarifications à cette membrane; ce qui cependant ne réussit pas toujours, surtout dans le renversement palpébral, où l'on est quelquefois tenu d'exciser une grande partie de la conjonctive pour guérir la difformité que l'on nomme *ectropion*.

Dès que le caractère aigu est dompté, et comme les adhérences inflammatoires se forment au moment où l'inflammation perd son acuité, il faut porter la plus sévère attention sur l'iris. S'il se trouve fortement contracté, ce qui arrive souvent quand la phlogose a été transmise aux parties internes de l'œil, je ne saurais assez recommander l'application sur les yeux des compresses trempées dans une décoction de belladone, de stramoine ou de jusquiame, ou bien dans une solution aqueuse des extraits de ces plantes, afin de faire dilater la pupille et d'en prévenir l'occlusion et les diverses adhérences que l'iris peut contracter. Il est bon aussi de faire laver souvent les yeux avec cette même décoction, et d'administrer à l'intérieur l'extrait de stramoine ou de belladone, à la dose de quatre ou cinq grains par jour, pour opérer une prompte dilatation de la pupille.

Une autre attention que l'on doit avoir, lorsque la maladie a perdu son caractère aigu, c'est de cesser l'usage des moyens débilitans. On peut reconnaître cet état à la cessation de la fièvre si elle a eu lieu; à la couleur de la conjonctive enflammée, qui devient plus foncée; à l'affaissement des paupières; la céphalalgie, l'ardeur et les douleurs lancinantes des yeux ne se font plus sentir ou sont considérablement diminuées; la matière découlant de l'œil change, devient plus abondante et consistante, et contracte une qualité douce. Alors il faut prescrire au malade un régime convenablement fortifiant et des remèdes toniques, en ayant soin

de ne pas passer brusquement d'un traitement débilitant à un traitement d'une nature opposée : il convient de renforcer peu à peu l'alimentation et d'employer d'abord des toniques très-légers, tels que les amers à de faibles doses, et de les augmenter graduellement. Dans cet état de la maladie, il faut laver les yeux avec une infusion de fleurs de sureau, de fleurs de tilleul, de camomille ou de toute autre plante aromatique; infusion à laquelle on réunit utilement du laudanum, de l'extrait aqueux d'opium, etc. Si l'irritabilité des yeux est très-forte, on se sert avec avantage d'une faible décoction de jusquiame, de digitale, de stramoine, de belladone ou de ciguë, etc., que l'on peut aromatiser légèrement avec l'une ou l'autre substance. Il arrive que le malade, après que l'acuité inflammatoire n'existe plus, se plaint d'une sensation très-douloureuse aux yeux, et qu'il ressent de vives douleurs orbitaires, j'ai toujours eu recours avec le plus grand succès, dans ce cas, à l'application sur les yeux des compresses trempées dans une décoction de têtes de pavot ou dans une décoction mucilagineuse laudanisée ; à de légères frictions d'extrait aqueux d'opium ou de laudanum autour des yeux et au front, et même à l'usage interne de l'opium. Dans l'état de chronicité ophthalmique avec grande irritabilité, l'eau de laurier-cérise, employée à l'extérieur, mérite des éloges. Chaque fois que je m'en suis servi, j'en ai retiré des effets remarquables. Je prends ordinairement une partie d'eau de laurier-cérise sur deux parties d'eau de pluie pour laver

les yeux, et je fais répéter ces lotions plusieurs fois par jour. En employant la stramoine, la belladone, la jusquiame, l'opium, la ciguë, la digitale et l'eau de laurier-cérise, il ne faut pas continuer long-temps leur usage, parce que ces remèdes épuiseraient trop la sensibilité nerveuse et affaibliraient la vue.

Lorsque l'état chronique existe, que l'asthénie, succédant à l'impétuosité inflammatoire, réclame l'usage des toniques, on réunit avantageusement aux amers de petites doses de tartre émétique pour exciter légèrement le canal intestinal. Le quinquina est principalement utile et s'emploie de la même manière que dans les fièvres intermittentes dans le cas où l'ophthalmie porte le génie intermittent, mais bien-entendu après avoir préalablement détruit l'acuité inflammatoire par les moyens indiqués (*a*). J'ai observé à Anvers, où les fièvres intermittentes sont si fréquentes, plusieurs cas d'ophthalmie périodique, surtout pendant que j'étais médecin en chef de l'hôpital militaire, et je les ai toujours combattus avec la plus grande efficacité par l'administration du quinquina.

Lorsque l'ophthalmie chronique est opiniâtre, l'usage du séton à la nuque est très-favorable, et l'on se sert utilement des collyres dans lesquels entrent le tartre émétique, le sublimé corrosif, le vitriol blanc ou l'alun, etc., auxquels on ajoute le laudanum, l'extrait aqueux ou la teinture d'opium.

(*a*) Voyez, pour l'administration du quinquina, mes *Considérations pratiques sur les fièvres intermittentes*, etc.; Amsterdam, imprimerie de Sulpke, 1824.

Dans le cas où le relâchement de la conjonctive est considérable, ou quand il y a des leucomes, des néphélions, un ulcère à la cornée transparente, des ulcérations aux tarses, à la caroncule lacrymale ou aux glandes de Meibomius, on ne doit pas négliger d'administrer, à l'intérieur, le calomel et l'opium. Je recommande spécialement, dans ce cas, d'introduire entre les paupières, trois à quatre fois par jour, une petite quantité d'une pommade préparée avec de l'axonge et du mercure précipité rouge ou blanc et de l'extrait aqueux d'opium; et pour augmenter l'action stimulante de cette pommade, à l'usage de laquelle l'œil s'habitue, on peut y ajouter, au bout d'un certain temps, une petite dose de sublimé corrosif. Je ferai remarquer que si l'on n'obtient pas un succès prompt de ce traitement, on ne doit pas l'abandonner trop tôt.

L'usage interne du calomel et de l'opium est aussi très-indiqué contre les ophthalmies syphilitiques, scrophuleuses et herpétiques. Dans le traitement de ces dernières, il faut combiner ces médicamens avec les purgatifs et surtout avec le soufre.

Comme les rechutes de l'ophthalmie ont lieu facilement, il est essentiel, pendant la convalescence, que le malade ne s'expose pas trop tôt à l'impression de la lumière, à laquelle il doit se faire insensiblement. Mais à cet égard, je ferai observer qu'il ne faut pas le tenir long-temps dans l'obscurité : une soustraction trop grande et prolongée de la lumière peut débiliter l'organe visuel

au point de faire naître les effets les plus funestes pour la vision. Or, si le malade a été placé, pendant la période aiguë, dans un lieu sombre, il faut, lorsque l'acuité inflammatoire est détruite, commencer par diminuer l'obscurité, et lui donner de jour en jour un peu plus de lumière, jusqu'à ce que l'état des yeux soit raffermi.

Pour faire disparaître les taies, j'ai souvent employé avec une réussite étonnante une partie d'opium et deux parties de sucre en poudre très-fine, soufflée, deux à trois fois par jour, dans les yeux, ou bien j'ai fait toucher souvent les taies avec du laudanum, ainsi qu'on l'a conseillé; mais ce traitement exige d'être continué pendant quelque temps.

CHAPITRE XII.

Du Rhumatisme.

Il serait difficile de déterminer si le siège de cette phlegmasie existe dans les fibres musculaires ou bien dans les tendons et les aponévroses. Quelque soit le degré de perfection que l'anatomie ait atteint, et quelque lumineuses que soient les recherches que plusieurs anatomistes modernes aient faites sur les aponévroses, sur les capsules fibreuses et les gaînes tendineuses, ainsi que sur la sensibilité et sur la contractilité de ces parties, on ne peut pas encore assez distinguer celles qui sont primitivement et le plus fortement attaquées dans le rhumatisme. Ne sont-ce pas même les nerfs qui jouent le principal rôle dans cette affection ?

Les parties les plus sujettes au rhumatisme sont les grandes articulations, telles que les hanches, les épaules, la nuque, les genoux et les coudes. Les malléoles et les poignets le sont moins. Les articulations des doigts et des orteils sont très-rarement atteintes de cette maladie; celles-ci sont pour la goutte ce que les grandes articulations sont pour le rhumatisme.

Cette maladie se fait reconnaître par une douleur des jointures, qui ordinairement sont seules affectées; toutefois les muscles n'en sont point exempts :

les douleurs en suivent souvent le cours, et passent d'une articulation à une autre, ou d'un muscle à un autre. C'est un des caractères particuliers de cette affection que sa mobilité de se porter alternativement dans différens endroits, et quelquefois avec une promptitude étonnante. Si son siège est dans les articulations ou aux environs, on l'appelle *rhumatisme articulaire;* s'il est dans les muscles, on lui donne le nom de *rhumatisme musculaire.*

L'inflammation rhumatismale est ou active ou passive. L'existence des phlegmasies passives ne peut pas être révoquée en doute. La première espèce, appelée *rhumatisme actif*, est le rhumatisme aigu; dans la seconde espèce, l'inflammation est d'un caractère asthénique, et il faut y rapporter le rhumatisme essentiellement nerveux, ainsi que le rhumatisme chronique.

La phlegmasie qui fait le sujet de ce chapitre est idiopathique ou symptomatique.

Le rhumatisme idiopathique est le rhumatisme ordinaire, propre aux parties qu'il attaque, et existant indépendamment de toute autre maladie. Fixé dans les muscles de la poitrine, il est appelé *pleurodynie, pleurésie rhumatismale*, variété désignée par Boerhaave sous la dénomination de fausse pleurésie; fixé dans les muscles des lombes, il prend le nom de *lumbago;* dans les hanches, celui d'*ischiatique ;* etc.

Le rhumatisme symptomatique se fait quelquefois observer dans les cas d'émaciation ; de phthisie pulmonaire ; de maladie syphilitique; de scorbut;

d'affections scrophuleuses ou vermineuses; de distension de quelque partie; de suppression des hémorrhoïdes ou de l'une ou l'autre maladie exanthématique. On voit également quelquefois le rhumatisme symptomatique accompagner les fièvres intermittentes : dans ce cas, il arrive qu'il se signale, pendant le paroxysme, par une douleur pongitive de côté, en constituant la *fièvre intermittente pleurétique* ou *péripneumonique*, contre laquelle l'emploi du quinquina est efficace. On peut aussi rapporter au rhumatisme symptomatique, la douleur de côté qui est occasionnée par un embarras gastrique; le *lumbago* qui est produit par l'engorgement des glandes mésentériques, par l'induration ou la suppuration du pancréas, par un cancer au pylore, etc.

Le rhumatisme idiopathique peut affecter les personnes de tout âge; toutefois l'observation a constaté qu'il se déclare communément depuis l'âge de la puberté jusqu'à trente-cinq ans. Il ne paraît épargner aucune constitution; cependant les personnes d'un tempérament sanguin y sont les plus exposées. Il est plus fréquent dans les pays froids et humides que dans les pays chauds, plus commun pendant l'automne et le printemps que durant les autres saisons; et lorsqu'on le contracte en été ou en hiver, c'est presque toujours quand il y a des variations fréquentes et subites dans la constitution atmosphérique, telles qu'en été les chaleurs immédiatement suivies d'un froid humide, et en hiver le dégel.

Les causes capables de faire naître le rhumatisme

sont les passages fréquens du chaud au froid et du froid au chaud; l'impression du froid sur le corps dans un moment qu'il est très-échauffé; l'exposition au froid d'une partie du corps, habituée à être couverte, et pendant que les autres sont tenues chaudement. Rien ne paraît l'exciter plus facilement qu'un froid humide. Les exercices immodérés, surtout quand ils sont succédés d'un repos subit; les excès en boissons alcoholiques, les passions violentes, principalement la colère, favorisent le développement de cette affection.

Quoiqu'un froid vif comme celui qui contribua si activement à faire naître le rhumatisme parmi les militaires français, revenus de la Russie, soit une cause très-puissante pour déterminer cette maladie, il faut une disposition particulière à la contracter. Une grande susceptibilité de réaction paraît la constituer : voilà pourquoi les hommes robustes et pléthoriques sont sans doute les plus sujets à gagner le rhumatisme, parce que chez eux le froid peut opérer une forte réaction.

Le rhumatisme idiopathique attaque une seule partie ou plusieurs à la fois. Dans le premier cas, on l'appelle rhumatisme partiel, et dans le second, rhumatisme général.

L'invasion du rhumatisme général, actif ou aigu, débute par une espèce de malaise et un accès de frisson, succédé d'une chaleur fébrile; la fièvre qui se fait remarquer au début de la maladie par des mouvemens irréguliers, devient souvent continue avec un redoublement au soir, et se prononce le

plus pendant la nuit ; il y a des cas où le commencement de cet état fébrile est précédé ou accompagné par la sensation de douleurs ou seulement par une pesanteur douloureuse dans quelques parties musculeuses ou dans quelques articulations ; il y a d'autres cas où la douleur ne se fait éprouver qu'un, deux ou trois jours après l'apparition des premiers symptômes de pyrexie. Dans le rhumatisme aigu, le pouls est plein, dur et fréquent. Souvent de bonne heure une sueur peu abondante et quelquefois particlle se fait observer sans diminuer les douleurs. Dans les premiers jours, quand l'inflammation est intense, l'urine est très-colorée et sans sédiment ; le malade est tourmenté de constipation, qui ne cesse que lorsque la maladie avance, et que la fièvre est moins forte et offre des rémissions notables. C'est alors aussi que l'urine dépose un sédiment briqueté, que l'on ne doit pas toujours envisager comme critique, puisqu'il est rare que cela amène un changement salutaire. C'est la nuit, lors de l'exacerbation fébrile, lorsque le corps est tenu plus chaudement, que les douleurs sont les plus violentes ; c'est aussi la nuit qu'elles changent le plus souvent d'une articulation à l'autre. Il arrive que quand la douleur augmente dans une articulation, celle qui existe dans les autres diminue ou cesse ; mais communément dans ce cas, elle ne se fixe pas long-temps dans la même jointure, passe de l'une à l'autre et revient quelquefois sur celles qui ont été primitivement attaquées. Au bout d'un certain temps, il se développe ordinairement dans

l'articulation souffrante une rougeur et un gonflement douloureux au toucher. Ce gonflement calme dans la plupart des cas la douleur, sans toutefois mettre les parties affectées à l'abri de nouvelles atteintes.

Le rhumatisme aigu, accompagné de fièvre, parcourt ordinairement une espace de huit à quinze jours ; après ce temps, il peut passer à l'état chronique et se prolonger au-dela de quelques semaines et même des mois.

Le rhumatisme chronique existe sans fièvre. Il y a aussi ordinairement absence de la fièvre, lorsque le rhumatisme est d'une nature passive ou d'une nature nerveuse.

Le rhumatisme passif est occasionné par des causes débilitantes, telles qu'une mauvaise nourriture; la malpropreté du corps; le séjour dans des localités humides; des pertes sanguines; des chagrins; des veilles prolongées; l'action du froid long-temps continué; l'énervation par les plaisirs vénériens; etc. Les personnes d'une constitution faible et d'un tempérament nerveux ou lymphatique y sont les plus sujettes. Cette espèce, qui est celle qui se fit observer parmi les troupes françaises qui avaient repassé le Niémen, dure davantage que le rhumatisme aigu ; mais elle n'est pas accompagnée d'une douleur aussi vive, et les parties affectées présentent rarement de la rougeur ou du gonflement.

TRAITEMENT.

Le rhumatisme ne se termine jamais ou très-rarement d'une manière fatale, si au commencement

sa nature est reconnue et son traitement bien dirigé.

Le médecin doit savoir distinguer le rhumatisme actif ou aigu de celui qui est d'une nature passive ou chronique.

Le rhumatisme aigu se décide ordinairement au bout de sept à quinze jours, soit par la sueur, soit par les urines, soit quelquefois par une éruption à la peau, quand on a soin de faire observer au malade un régime doux et bien établi, et d'éloigner toutes les causes occasionnelles et tout ce qui peut contribuer à favoriser ou à entretenir l'irritation.

Si la maladie offre une grande intensité, et que le sujet est sanguin et d'une forte constitution, les émissions sanguines sont très-indiquées, et il faut, outre le soin de tenir le malade dans un appartement d'une température douce, lui imposer une diète sévère, tirée du règne végétal. Les saignées locales, au moyen de sangsues appliquées sur les parties douloureuses, sont souvent très-utiles. Mais je ferai observer que les déplétions sanguines ne sont favorables que dans les premiers jours de la maladie : après le septième jour, on doit s'en abstenir ; elles rendent le plus souvent le mal plus rebelle. Quant à ces déplétions, qu'il convient de n'instituer qu'en cas de nécessité, il reste encore à remarquer qu'elles doivent être faites avec prudence, afin de ne pas produire un état d'affaiblissement, qui ferait prendre à la maladie le caractère chronique et la prolongerait un temps indéfini. Les scarifications et les ventouses opèrent aussi souvent de bons effets; mais il ne faut pas les faire trop tôt, à moins que ce ne soit après des saignées.

Dans le traitement du rhumatisme aigu, on doit avoir l'attention de donner au malade une boisson adoucissante, et de tenir le ventre libre par des lavemens appropriés, en place desquels on peut employer quelquefois aussi les minoratifs, comme la manne et la pulpe de casse, si le canal intestinal est sain.

Lorsque l'acuité inflammatoire n'est pas trop forte, ou bien après avoir eu recours à des émissions sanguines, il faut tâcher de favoriser la transpiration, d'augmenter fortement l'action de la peau, surtout si le rhumatisme résulte d'un réfroidissement ; le malade doit faire usage de bains chauds et de remèdes sudorifiques, tels que l'esprit *de Mindererus*, réuni à une forte infusion de fleurs de sureau, la poudre de Dower, etc.

J'ai employé quelquefois dans le traitement du rhumatisme aigu le tartre émétique à haute dose suivant la méthode contre-stimulante des Italiens ; mais d'après mes observations, ce moyen est loin de justifier, dans ce cas, les éloges qui lui ont été donnés par le docteur Laennec dans la *Revue médicale*, de Paris (*a*). Il me semble donc qu'il est prudent de s'abstenir, dans l'acuité de cette phlegmasie, d'une médication pareille, qui est capable, en appelant l'irritation rhumatismale sur le canal intestinal, de provoquer des gastro-entérites fort graves. J'ai également administré quelquefois le tartre émétique à haute dose dans le rhumatisme chronique, où son usage est beaucoup moins à redou-

(*a*) Cahier de juin, 1825.

ter, sans que j'en aie retiré plus de succès. Cependant pour faire une révulsion sur le canal intestinal, ce remède peut être tenté, à petite dose, dans les affections rhumatismales invétérées. J'ai essayé aussi, dans le rhumatisme aigu et dans le rhumatisme chronique, la colchique automnale, recommandée par Armstrong, Bart, William, etc. J'ai employé la teinture et le vin de colchique, à l'intérieur; mais je dois avouer que je n'ai pas été assez heureux pour en obtenir des résultats satisfaisans. C'est seulement dans quelques cas de rhumatisme chronique que j'ai retiré des effets favorables de cataplasmes préparés de cette plante et appliqués sur les parties douloureuses.

Le rhumatisme, quand il est passif, nerveux ou chronique, mérite la plus grande attention du médecin; négligé ou traité par la méthode antiphlogistique, il peut avoir des suites funestes : l'irritation rhumatismale peut se porter sur les poumons, le cœur, l'estomac, les intestins ou autres organes essentiels à la vie et susciter des inflammations internes graves. Un traitement débilitant chez nos militaires affaiblis de l'expédition de Moscow, qui étaient atteints du rhumatisme, le faisait ordinairement compliquer avec le typhus. Le rhumatisme d'une nature passive, nerveuse ou chronique mal traité, peut aussi traîner à sa suite des paralysies, des engorgemens lymphatiques ou tumeurs blanches, l'asthme, la phthisie pulmonaire, la fièvre lente, etc. Dans les cas où l'irritation de ce rhumatisme se jette sur le cerveau ou sur les

viscères abdominaux ou thorachiques, il ne faut pas s'attacher à combattre directement les inflammations internes auxquelles elle aurait donné naissance; les évacuations sanguines seraient contraires ; mais il faut chercher à ramener l'irritation rhumatismale vers son siège primitif, en excitant l'action de la peau par les sudorifiques, tels que l'esprit de Mindererus, la poudre de Dower, le rob de sureau, etc., à l'intérieur, et les bains chauds aromatisés ou sulfureux ; il faut seconder l'emploi de ces moyens par l'application de vésicatoires ambulans ou de sinapismes; par des frictions exercées à la surface du corps, soit avec un morceau de laine à sec, soit avec de la flanelle imbibée d'alcohol ou d'autre substance spiritueuse, soit avec de la flanelle impregnée de la vapeur de camphre, de myrrhe, d'encens ou d'autre gomme-résine aromatique.

Dans le rhumatisme nerveux, passif ou chronique, on connaît assez la nécessité de tenir le corps chaudement et l'utilité de porter de la flanelle immédiatement sur la peau ; on doit soumettre le malade à un régime fortifiant, tiré de préférence du règne animal ; lui faire faire de l'exercice, si son état le permet; les agens thérapeutiques suivans sont très-indiqués : l'usage interne de l'opium, de l'extrait d'aconit, du camphre, de la racine de valériane ou de serpentaire, des fleurs d'arnique, etc. ; les bains de vapeur ; les bains chauds, sulfureux ou aromatisés ; les frictions avec le liniment volatil et le laudanum, avec l'esprit de térébenthine et l'alcohol,

avec le baume d'opodeldoc, le baume de Hoffmann, la teinture de gaïac volatile, l'éther acétique, etc. ; l'application de vésicatoires ou d'autres rubéfians sur les parties souffrantes ; etc. Un excellent moyen que je dois mentionner spécialement, et dont j'ai fait souvent usage avec succès, c'est de soumettre les parties affectées à la vapeur de camphre. J'ai même trouvé quelquefois très-efficaces les fumigations du camphre dans le rhumatisme aigu, après les avoir fait précéder d'émissions sanguines (*a*). L'opium mérite également des éloges. Il a toujours produit les meilleurs effets dans le rhumatisme qui attaquait nos militaires revenus de la Russie ; mais j'ai observé qu'il fallait l'administrer pendant plusieurs jours et en augmenter progressivement la dose, qui peut être très-forte lorsque l'action nerveuse est épuisée par de longues douleurs (*b*).

(*a*). M. le docteur Dupasquier a consigné dans le cahier de mai 1826 de la Revue médicale de Paris, un mémoire qui n'est pas dépourvu d'intérêt sur l'emploi des fumigations du camphre dans le rhumatisme. Ce médecin les recommande fortement.

(*b*) Ces observations s'accordent avec celles qui ont été faites postérieurement par M. le docteur Cazenave, qui a publié un mémoire sur le traitement du rhumatisme dans le journal de physiologie expérimentale et pathologique par M. Magendie ; Paris, 1827, t. VII, 3e et 4e numéros. M. Cazenave a fait un grand usage de l'opium dans le traitement du rhumatisme et toujours avec succès. « De tous les médicamens, dit-il, celui qui « m'a presque constamment réussi, est l'opium ; c'est le seul que » j'emploie généralement aujourd'hui ; il me paraît que si cette » substance médicamenteuse est abandonnée comme insuffisante ; » que si elle n'est pas reconnue ce qu'elle est, *moyen curatif,*

Les frictions mercurielles sur les parties affectées sont aussi quelquefois très-efficaces ; elles sont

» c'est parce qu'on ne l'administre qu'avec trop de timidité....
» je suis loin de contester que l'opium à dose élevée ne produise
» les accidens de l'empoisonnement ; mais ces accidens fâcheux
» n'arrivent jamais ou très-rarement chez les malades atteints de
» rhumatisme; peut-être les effets narcotiques sont-ils neutralisés
» par cette maladie. » Pour appuyer cette assertion, je citerai un fait dont je fus moi-même l'objet : après mon retour de Moscow, je me trouvais à Francfort-sur-l'Oder atteint d'un rhumatisme violent, qui m'accablait depuis environ deux mois, et contre lequel j'avais déjà employé en vain plusieurs remèdes lorsque j'eus recours à l'opium ; j'en pris des doses énormes sans avoir ressenti aucun symptôme d'empoisonnement : dans l'espace de trois à quatre jours, je m'administrais par gradation jusqu'à quatre-vingt grains de ce médicament, et j'en éprouvais un effet tellement bienfaisant qu'en moins de quinze jours je fus entièrement rétabli. Je partage l'opinion de M. Cazenave à l'égard de l'action de l'opium. « Il a, dit-il, trois manières d'agir
» différentes selon la dose employée ; donné en petite quantité,
» il engourdit la sensibilité et appaise momentanément les
» souffrances sans les dissiper; la guérison n'en est pas sensible-
» ment hâtée. Quand on l'administre à dose un peu plus forte,
» il survient quelquefois, mais rarement des nausées, des palpi-
» tations, un engourdissement cérébral, etc. Ces accidens narco-
» tiques, quand ils se présentent, ne doivent causer aucune
» inquiétude, car ils cessent bientôt d'eux-mêmes. A cet état de
» narcotisme succède, si on continue à donner de l'opium,
» d'autres phénomènes ; les malades ne goûtent plus le sommeil;
» ils éprouvent un bien-être inconnu ; ils ont des extases déli-
» cieuses ; ils oublient leurs souffrances, etc. L'action de l'opium
» est alors excitante à la manière du vin ; d'autrefois, les malades
» suent abondamment de tout le corps ou seulement des parties
» où siègent les douleurs ; la guérison radicale a lieu dans les
» deux cas, savoir avec ou sans sueur. »

spécialement indiquées dans le cas d'engorgement lymphatique, où il convient de les associer à l'usage des bains et des remèdes internes. Ces frictions ne doivent pas être abandonnées trop tôt, si l'on veut en avoir un résultat avantageux. Les mercuriaux, par lesquels on combat le rhumatisme syphilitique, ont été, à juste titre, recommandés contre le rhumatisme chronique. La meilleure manière d'administrer le mercure, est celle par les frictions, puisque dans ce cas le frottement même devient un remède.

Dans le rhumatisme chronique et invétéré, on a conseillé les douches et les bains froids. Ces moyens, que j'ai essayés plusieurs fois et sans succès, ne peuvent convenir que chez des personnes vigoureuses, chez lesquelles la réaction s'opère facilement. Les sujets faibles et nerveux s'en trouvent toujours mal. Les frictions de la pommade stibiée et l'application du moxa, parmi les topiques, sont en général très-recommandables. L'ustion m'a servi utilement dans quelques cas à peu près désespérés. Les Lapons, attaqués de rhumatisme, se guérissent par ce moyen, ainsi que l'assure M. Arthur de Capell Brooke (*a*). Ce voyageur dit que les Lapons établis sur les côtes jouissent généralement de la santé la plus robuste, et qu'ils n'ont pas de médecins ; mais quand à un certain âge ils sont affligés de douleurs ou de rhumatismes, ils cautérisent fortement la partie affectée et se rétablissent souvent.

(*a*) *A Winter in Lapland*, etc. Londres, 1827, imprimerie de Murray. 1 vol. in 4°.

Dans le rhumatisme chronique et invétéré, j'ai employé quelquefois utilement, à l'intérieur, le rosage (*rhododendron chrysanthum*), en infusion, en raison de deux à trois gros de ses herbes sur une livre d'eau. L'usage interne de l'extrait d'aconit et de celui de stramoine, mérite surtout d'être recommandé. Pendant que j'étais au service militaire, j'ai eu de nombreuses occasions d'observer et de traiter, dans les hôpitaux confiés à mes soins, des hommes atteints de rhumatisme chronique. De tous les remèdes que j'ai employés pour combattre cette maladie, si fréquente parmi les troupes, je n'en ai pas trouvé de plus efficace que la pomme épineuse (*datura stramonium*), notamment s'il existait un excès d'irritabilité nerveuse. Je l'administre, à l'intérieur, sous forme d'extrait préparé des feuilles, en commençant par en faire prendre un ou deux grains dans les vingt-quatre heures ; dose que j'augmente par gradation jusqu'à ce qu'il se manifeste de la sécheresse à la gorge, des vertiges, du trouble ou de l'éblouissement dans la vue, la dilatation de la pupille, etc. J'emploie également sur les parties douloureuses les frictions de la teinture ou de l'extrait délayé de stramoine, ou bien des cataplasmes de ses feuilles. J'ai même souvent obtenu des effets remarquables des bains chauds dans lesquels étaient infusées des feuilles de cette plante. M. le docteur Engelhart, chirurgien major à l'armée des Pays-Bas, ayant été témoin en 1822, pendant qu'il servit sous mes ordres, à Utrecht, des succès étonnans que je retirais de l'usage de la

stramoine dans la curation du rhumatisme, a publié une dissertation pleine d'intérêt, dans laquelle il a consigné des faits pratiques qui prouvent combien l'usage de ce sédatif est recommandable dans le traitement de la maladie qui m'occupe (*a*). Parmi les observations rapportées par M. Engelhart et qu'il a recueillies à ma clinique, j'en citerai une seule, qui a pour objet un militaire atteint, depuis plus de deux ans, d'un rhumatisme presque universel, accompagné d'un extrême amaigrissement de tout le corps. On avait épuisé chez lui sans le moindre avantage tous les remèdes connus à cette époque. En moins de quinze jours, je l'ai rétabli par l'usage de la stramoine, et bientôt il avait repris son embonpoint. Je l'ai revu un an après sa sortie de l'hôpital ; il jouissait de la meilleure santé, et n'avait plus ressenti la moindre douleur. J'ai fait également des observations sur l'usage thérapeutique de la stramoine contre les névralgies, et j'ai fait disparaître quelquefois avec une promptitude étonnante et comme par enchantement les douleurs de ces affections par les frictions de l'extrait ou de la teinture de stramoine sur les parties affectées (*b*).

Dans les cas de paralysie ou de tumeurs blanches,

(*a*) *Dissertatio de Datura Stramonio, ejusque usu medico, præsertim ad rheumatismi chronici curationem ;* auctore Christ. Engelhart. 1822, Utrecht, imprimerie de Paddenburg. in-8° de XII-83 pages.

(*b*) Voy : *Tydschrift voor Gences- Heel- Verlos- en Scheikundige Wetenschappen*, etc. Recueil de la société de médecine de Hoorn ; 2e partie, 1827, Amsterdam, imprimerie de Vink.

résultant du rhumatisme, on se sert quelquefois avec avantage de l'électricité, du galvanisme, du moxa ou du cautère actuel, de la pommade stibiée ou du mercure sublimé corosif, à l'extérieur. Je pense aussi que l'on pourrait tenter l'acupuncture, dont les effets ont été si exagérés. Parmi les médicamens internes que j'ai mis en usage, je puis préconiser d'une manière particulière les fleurs d'arnique. J'en ai quelquefois retiré des succès surprenans dans des cas semblables, que l'on regardait comme désespérés ; mais il convient de continuer quelque temps ce remède, de l'administrer en infusion et à une dose assez forte pour produire de légères nausées, qu'il faut tâcher d'entretenir par une augmentation progressive de cette dose.

CHAPITRE XIII.

De la Fièvre gastrique
ET DE
la Fièvre muqueuse, à type continu et rémittent.

On sait qu'on donne le nom de fièvres continues à celles qui ne présentent point d'interruption ; qu'on nomme fièvres rémittentes celles qui, étant continues, sont accompagnées d'accès périodiques en froid et en chaud, et que les intervalles entre ces accès s'appellent rémissions.

L'embarras gastrique ou l'état bilieux avec réaction fébrile constitue la fièvre gastrique ou bilieuse. Elle affecte principalement le système digestif. Celui-ci est pour la fièvre gastrique ce que la synoque (*fièvre inflammatoire*) et le typhus (*fièvre nerveuse*) sont à l'égard du système sanguin et du système nerveux. Ce langage peut paraître suranné. Je n'en disconviens pas ; mais qu'est-ce que c'est la fièvre ? Est-elle toujours l'œuvre d'une inflammation locale ? Y a-t-il des fièvres essentielles ou n'en existe-t-il pas ? Comme tout cela est encore très-obscur, je conserverai les mêmes termes dont je me suis servi dans les éditions précédentes de cet ouvrage. M'objectera-t-on les phénomènes d'inflammation que l'on rencontre à l'examen nécrosco-

pique? Ces phénomènes ne sont-ils pas quelquefois le résultat de la fièvre au lieu d'en être la cause? Je pense que souvent la fièvre est une réaction qui naît d'une impression quelconque sur le système nerveux ; alors de l'impétuosité de la circulation du sang accélérée, il peut s'ensuivre des congestions et des phlegmasies dans les cavités cérébrale, thorachique ou abdominale ; phlegmasies qui, à leur tour, concourent à aggraver la maladie et à faire naître de grands désordres dans l'économie animale. Comment peut-on admettre avec les partisans de la gastro-entérite que la fièvre dépend toujours d'une inflammation de la membrane muqueuse gastro-intestinale? Car ne voit-on pas maintes et maintes fois des gastrites très-fortes exister sans être accompagnées de fièvre? Quel médecin n'a pas vu et constaté par l'autopsie cadavérique des inflammations de l'estomac occasionnées par des poisons ou d'autres substances âcres, et pendant lesquelles il n'y avait pas eu la moindre apparence de fièvre? Peut-on concevoir que quelques rougeurs de la membrane muqueuse gastro-intestinale peuvent donner lieu à un état fébrile considérable, à de grands désordres dans l'organisme, quand on voit des cas de profondes altérations locales où l'on n'observe aucun phénomène sympathique? Ajoutons à cela qu'il n'est pas rare que chez des personnes décédées à la suite des fièvres les plus graves, on ne trouve, à l'inspection cadavérique, aucune trace d'inflammation ni aucune lésion organique quelconque.

Revenons aux fièvres qui font le sujet de ce

chapitre. Je crois que c'est à tort qu'on les sépare ; c'est pourquoi je les confonds sous la dénomination de fièvre gastrique, parce qu'elles sont de la même nature et ne présentent d'autre différence que dans la nuance des symptômes. L'état bilieux, caractère essentiel de la fièvre gastrique ou bilieuse, se manifeste communément en été et au commencement de l'automne, surtout sous l'influence d'une chaleur humide ; les symptômes par lesquels on caractérise la fièvre muqueuse, plus fréquente dans les localités froides, humides et marécageuses, se manifestent ordinairement en hiver et au printemps, et sa marche est plus lente et moins tumultueuse, quoiqu'elle soit, sous cette apparence de bénignité, plus grave à cause de l'affection nerveuse qui l'accompagne ; mais cette variété de symptômes ne doit pas, dis je, faire établir une séparation entre ces deux espèces de fièvre, qui ont la même cause prochaine. Nul doute que l'irritation gastro-intestinale ne leur donne directement naissance dans le plus grand nombre de cas, et la diversité que l'on observe dans les symptômes sur lesquels sont fondés les deux ordres, n'est que l'effet de la disposition individuelle et de l'influence de la constitution atmosphérique : l'irritation gastro-intestinale, développant la fièvre, fera, par exemple, naître chez les personnes d'un tempérament bilieux, la fièvre bilieuse ou gastrique comme elle est décrite dans les livres de médecine ; tandis qu'elle suscitera la fièvre muqueuse des auteurs chez les personnes d'un tempérament lymphatique ou nerveux. Cette

dernière variété est rare parmi les troupes ; mais elle est propre au sexe féminin, à l'enfance, à la vieillesse et aux sujets faibles, chez lesquels la réaction se développe le plus difficilement.

L'invasion de la fièvre gastrique a quelquefois lieu d'une manière subite ; mais le plus souvent elle s'annonce par les symptômes suivans, plus ou moins réunis : perte d'appétit, malaise général, lassitude et quelquefois douleurs dans les membres, vertiges, céphalalgie ou pesanteur de tête, bouche amère ou pâteuse, nausées et parfois vomissemens, éructations amères ou aigres, langue chargée d'un enduit muqueux blanchâtre ou jaunâtre, langue souvent rouge à ses bords, quelquefois pâle, répugnance pour les substances animales et les boissons chaudes ; les alimens et les boissons donnent un goût amer ou désagréable au malade ; il rejette beaucoup de salive nauséabonde ; il éprouve à l'épigastre un sentiment de plénitude, de pression ou de pesanteur douloureuse, qui augmente par des mouvemens du corps ou par l'ingestion d'alimens ou d'autres substances ; la région épigastrique est plus ou moins gonflée, l'abdomen tendu ; le malade est constipé ou affecté de diarrhée, quelquefois de colique ; la face est pâle et ses traits se retirent ; dans quelques cas, il y a jaunisse générale ou partielle. A ces phénomènes précurseurs, dont la durée est plus ou moins longue avant que la réaction se prononce, se joignent des mouvemens irréguliers de fièvre ; la chaleur fébrile se développe, s'établit de plus en plus et augmente tous les

symptômes, surtout le mal de tête et l'affection de l'estomac; la peau est brûlante et aride, quelquefois la chaleur fébrile est modérée, ce qui arrive quand le sujet est d'une constitution faible et lymphatique; la soif est plus ou moins vive avec désir des boissons acidulées; la figure rouge; les yeux sont souvent larmoyans; les urines foncées et brunâtres; il y a quelquefois strangurie. Il n'est pas rare que l'irritation gastro-intestinale se transmette sympathiquement aux organes de la respiration, que cette fonction devienne gênée, qu'il survienne une toux, tantôt sèche, tantôt humide, et que le malade se plaigne de points douloureux à la poitrine. Quelquefois aussi il y a insomnie opiniâtre ou somnolence, confusion des facultés intellectuelles, etc. Les rémissions de la fièvre, qui au commencement sont assez longues, se rapprochent de plus en plus; ses exacerbations durent davantage, et la fièvre se montre souvent continue.

J'ai constamment remarqué dans la prodigieuse quantité de fièvres gastriques que j'ai traitées, que lorsqu'elles affectaient des personnes d'un tempérament nerveux ou nervoso-lymphatique, il se manifestait communément une lésion plus ou moins forte du système nerveux, et la fièvre suivait le plus souvent le type de continuité; au lieu que si elle attaquait des personnes d'un tempérament bilieux ou d'un tempérament sanguin, les phénomènes de l'affection du système digestif étaient plus déclarés, et la fièvre était ordinairement rémittente.

La fièvre gastrique peut être produite par l'usage

d'une nourriture échauffante, grossière ou de difficile digestion, par l'usage de substances alimentaires aigres ou corrompues ; par l'abus de boissons alcoholiques ; par un refroidissement brusque ; par la disette, la malpropreté, l'habitation dans un climat humide, les exhalaisons des eaux stagnantes et des marécages ; par le séjour dans une atmosphère chargée de miasmes ; par des affections morales tristes et prolongées ; par des passions vives, comme la colère ; par une application forte de l'esprit, par la vie sédentaire, par des veilles prolongées, par des fatigues ou des exercices immodérés à l'ardeur du soleil, par l'excès des plaisirs vénériens, enfin la fièvre gastrique peut résulter de tout ce qui irrite directement ou indirectement la membrane muqueuse gastro-intestinale.

La fièvre gastrique observée à l'armée française, et qui fut très-fréquente pendant l'été de 1812, était occasionnée à cette époque par les privations, les mauvais alimens, les marches forcées et excessivement fatigantes durant la chaleur du jour, succédée de l'humidité froide des nuits, que nous passions au bivouac. Elle était continue ou rémittente, mais le plus souvent rémittente. Traitée convenablement, elle prolongeait rarement sa durée au-delà du quinzième jour, surtout quand elle se présentait sous le type continu. Lorsqu'elle marchait vers la fin, les rémissions étaient plus longues, plus prononcées, se convertissaient en intermissions, et bientôt la guérison était assurée. Mais traitée par une méthode antiphlogistique ou par des purgatifs,

elle se changeait ordinairement en typhus. Ce même changement avait presque généralement lieu chez les jeunes soldats affectés de nostalgie.

TRAITEMENT.

Il est en général dangereux, dans le traitement de la fièvre gastrique, de vouloir enchaîner la réaction par les antiphlogistiques, ou d'avoir recours à une méthode perturbatrice. Il faut avoir la prudence de ne pas troubler la marche de la maladie. On ne doit pas perdre de vue qu'elle se change facilement en typhus. C'est surtout dans les armées en campagne et dans les localités humides et marécageuses, où les maladies tendent toujours à l'asthénie, que l'on doit avoir l'attention de ne pas affaiblir. J'ai été à même de m'en convaincre plusieurs fois. Il n'est pas rare de voir, dans la fièvre gastrique, les effets pernicieux d'une méthode curative débilitante, depuis que la théorie phlogistique a été embrassée par tant de médecins, parmi lesquels il en est qui renchérissent sur cette doctrine, qui ne voient plus dans toutes les maladies que des gastro-entérites ; depuis, dis-je, que les sangsues, devenues si fort en crédit, sont prodiguées même à la moindre douleur et au moindre phénomène gastrique. Nous voyons aujourd'hui des médecins qui, dès qu'il se présente à eux un simple embarras gastrique, qu'un émétique ferait disparaître promptement, proclament la gastro-entérite ; trente à quarante sangsues sont appliquées sur l'abdomen, tout ce qui est capable d'exciter est écarté religieusement, les mucilagineux sont admi-

nistrés et ajoutent quelquefois à l'état gastrique ; le lendemain, n'observant pas d'amélioration, ils font appliquer une nouvelle myriade de sangsues, et cette médication est continuée, pendant plusieurs jours, jusqu'à ce que les forces vitales soient tellement anéanties et épuisées que les débilitans deviennent suspects ; heureux si le malade ne succombe pas! on recourt aux excitans, la convalescence arrive ; elle est fort longue ; n'importe, il est guéri, quel triomphe! Qu'on me pardonne cette digression, que je suis loin de vouloir appliquer à l'auteur de la médecine physiologique ; car si je n'admets pas tous les points de sa doctrine, je ne lui rends pas moins hommage, je n'apprécie pas moins tout ce que l'art de guérir lui doit.

La fièvre gastrique, convenablement traitée depuis le commencement, se termine heureusement dans la plupart des cas par une diminution progressive de la fièvre et par des exacerbations plus courtes et plus éloignées, et n'offre ordinairement qu'une durée d'un à deux septénaires, surtout quand elle s'est développée avec une forte réaction.

Un point pratique que l'on ne saurait assez recommander, c'est qu'il ne convient pas ordinairement de stimuler au commencement d'une maladie, principalement dans les fièvres, qui ont le caractère inflammatoire pour apanage ; il faut le plus souvent rester spectateur (*spectatorem agere* (a), les abandonner à la nature, et seulement réprimer

(a) *Van Swieten, comment.*

ou exciter les forces suivant qu'elles sont exaltées ou diminuées, mais avoir soin de ne pas confondre l'oppression avec l'épuisement des forces.

Bien qu'il y ait, dans la fièvre gastrique, au commencement, une irritation générale, il faut, je le répète, s'abstenir, dans les cas ordinaires, des émissions sanguines, surtout de la saignée générale : elles peuvent être d'un effet nuisible, non-seulement en faisant compliquer la maladie de typhus, de pétéchies, de jaunisse, etc., mais donner lieu à des maladies de langueur et à des longues convalescences. C'est avec raison que le savant Hildenbrand dit : « *Venæsectiones in febribus biliosis simplicibus non solum superfluæ, sed et facile damnosæ evadunt* (*a*). »

J'ai constamment observé dans la fièvre gastrique qu'il faut être parcimonieux dans l'administration des drogues, et ne pas employer les purgatifs, tant conseillés *pour nettoyer les premières voies*, et qui le plus souvent augmentent l'état bilieux, au lieu de le diminuer: ils sont presque toujours nuisibles; ils aggravent la maladie, la compliquent et en prolongent la durée; et si le malade résiste à leur usage, la convalescence est ou très-longue ou il devient la victime de maladies chroniques. J'ai vu souvent survenir, à la suite de l'administration de purgatifs, dans les fièvres bilieuses, les aphthes et les complications les plus graves.

(*a*) *Institutiones practico-medicæ* ; Viennæ, Austriæ, 1825, t. 4, p. 738.

Aux fièvres gastriques que j'ai eu à traiter à l'armée française, j'ai toujours opposé le vomitif avec succès, dans les premiers jours de la maladie : le tartre émétique en cas de constipation, et l'ipécacuanha en cas de diarrhée. J'ai observé souvent que l'emploi de ce moyen amenait une prompte guérison. Après l'action du vomitif, j'abandonnais en quelque sorte la maladie à la nature.

Lorsque la langue est très-chargée et sans rougeur à ses bords, l'émétique peut être très-utile pour détruire la gastricité ; mais il ne faut pas réitérer ce remède, comme quelques auteurs le recommandent.

Pour modérer la violence de la réaction, il faut soumettre le malade à une diète absolue, ne lui donner qu'une boisson adoucissante, comme une solution de gomme arabique, de l'eau sucrée, une décoction d'orge, de chiendent ou de guimauve, etc., boisson qu'il doit prendre à froid ; mais quand il éprouve une grande aversion contre ces sortes de boisson, il peut faire usage de l'orangeade. Il faut en outre le tenir dans un endroit frais et bien aéré ; être en garde contre la chaleur externe et les impressions susceptibles d'irriter, tant que la peau est brûlante et sèche ; couvrir l'abdomen de cataplasmes émolliens s'il existe des coliques, et faire appliquer des lavemens appropriés s'il y a constipation. Il est essentiel d'entretenir la liberté du ventre dans tout le cours de la maladie. Conjointement avec la boisson et les moyens hygiéniques mentionnés, on applique utilement, lorsque

la tête est fortement affectée, quelques sangsues aux tempes ou derrière les oreilles; le froid sur la tête, par des compresses trempées dans de l'eau ou par une vessie contenant de la glace; des cataplasmes chauds aux jambes, et un large sinapisme ou vésicatoire à la nuque si la réaction n'est pas très-forte; mais lorsque l'irritation a envahi les organes de la respiration, on applique des sangsues au thorax, des cataplasmes chauds aux jambes, et un sinapisme ou un vésicatoire entre les épaules si l'intensité de l'état fébrile ne s'oppose pas à des topiques irritans. Il ne faut pas troubler les hémorrhagies nasales ou les sueurs abondantes qui surviennent quelquefois dans le premier septénaire, parce qu'elles peuvent exercer une influence salutaire sur la maladie, et former ce qu'on appelle une crise heureuse.

En traitant la fièvre gastrique par la médication que je viens d'indiquer, j'ai ordinairement observé, dans le courant de ma pratique, que le malade entrait en convalescence du septième au dixième jour, et même quelquefois plus tôt.

Comme l'excitement est toujours en raison de son intensité suivi d'un état de faiblesse, augmenté par la diète et quelquefois par d'autres causes affaiblissantes, il peut alors devenir quelquefois nécessaire de relever les forces abattues par un traitement tonique convenable; mais il ne faut pas recourir aux toniques proprement dits avant que la réaction ne soit tombée ou à peu près détruite. Or, si le malade est très-affaibli et que les rémissions sont bien prononcées et assez longues, il faut lui

donner, pendant les rémissions, un peu de bouillon de veau ou de poulet, et mêler à sa boisson un peu de vin, et administrer une potion amère-aromatique, telle qu'une infusion de camomille, d'absinthe, de racines d'arnique, d'angélique ou de calamus aromaticus, etc. Lorsque l'embarras gastrique persiste, ce qui arrive quelquefois, dans ce cas, par un défaut d'action, on réunit avantageusement à ces infusions un grain de tartre émétique, ou quelques grains d'ipécacuanha. Lorsque l'affaiblissement général est accompagné d'un abattement dans le système nerveux, on réunit à ces infusions l'éther et le camphre, et l'on fait pratiquer des frictions sèches ou spiritueuses sur la colonne vertébrale et les extrémités, ou bien appliquer des vésicatoires ambulans ou sinapismes; et dans le cas où le malade est tourmenté d'une diarrhée affaiblissante, on ajoute à sa potion tonique de petites doses d'opium. S'il y a des aphthes, tant qu'elles sont dans un état d'irritation aiguë, il faut laver souvent la bouche avec une décoction de mauve ou d'autre plante émolliente, et la remplacer, quand l'acuité inflammatoire est domptée, par une infusion aromatique laudanisée, ou par une décoction d'écorce de quinquina ou de chêne, etc.

A mesure que les rémissions deviennent plus longues, on peut, si l'abattement des forces l'exige, renforcer le régime tonique et administrer le quinquina en décoction ou en infusion; et si les intermissions sont assez marquées, c'est le cas d'employer les mêmes moyens qui sont indiqués

pour arrêter les fièvres intermittentes, notamment le sulfate de quinine en lavement, dont je parlerai dans le chapitre suivant. Pendant les intermissions, on peut permettre plus hardiment au malade l'usage modéré d'un vin généreux et de bouillons restaurans ou d'autres substances alimentaires de facile digestion.

Pendant la convalescence, il faut faire revenir les forces du malade par une nourriture analeptique, mais avoir soin de ne pas surcharger l'estomac et de renforcer peu à peu l'alimentation, afin d'éviter toute irritation nouvelle de la membrane muqueuse gastro-intestinale et de prévenir les rechutes; il faut tenir le malade à l'abri du froid et de l'humidité, et lui faire respirer, autant que possible, un air pur; et s'il est fortement débilité, on continue quelque temps l'emploi des toniques.

CHAPITRE XIV.

Des fièvres intermittentes.

Les fièvres intermittentes, caractérisées par des accès composés de frisson, de chaleur et de sueur, se distinguent des fièvres continues et rémittentes en ce que les paroxysmes sont coupés par une intermission ou un intervalle libre de la fièvre (apyrexie). On ne peut contester l'analogie qui existe entre la nature des intermittentes et celle des rémittentes : leur différence consiste, comme on l'a fait remarquer, dans la plus ou moins grande activité de la cause identique qui les fait naître. J'ai développé mon opinion sur leur nature dans mes *Considérations pratiques sur les fièvres intermittentes* (*a*).

La fièvre intermittente peut attaquer subitement les personnes bien portantes et se montrer de suite dans toute sa forme, ce qu'on observe souvent, pendant l'automne, dans les lieux où elle est endémique. Elle peut aussi s'annoncer par des symptômes précurseurs. Ces symptômes sont les suivans, plus ou moins réunis : sentiment de lassitude et de faiblesse, malaise général ; difficulté de

(*a*) Ouvrage cité, p. 31-37.

se mouvoir, tiraillement et tension dans les membres ; fréquens baillemens et pendiculations ; diminution de la sensibilité; pâleur de la face, dont les traits sont plus ou moins retirés ; pesanteur ou douleur de tête ; vertiges ; disposition particulière à suer ; refroidissement du nez et des extrémités ; lividité des ongles, qui augmente à mesure que le froid se fait sentir ; la surface de la peau éprouve un certain resserrement, semblable à celui qui est causé par l'impression du froid ; le malade est très-frileux ; le pouls petit et faible, etc. Ces phénomènes sont accompagnés de symptômes dépendant de l'affection particulière du système digestif, comme, par exemple, l'anorexie, surtout l'aversion pour les alimens tirés du règne animal ; des nausées et parfois des vomissemens ; la bouche est pâteuse ou amère, la langue chargée d'un enduit muqueux, blanchâtre ou jaunâtre ; la salive abondante et nauséabonde ; le malade sent une pression et une plénitude à la région épigastrique, qui est plus ou moins tendue, etc. Il n'est pas rare que les symptômes énumérés précèdent de plusieurs jours la fièvre, qui s'annonce par un sentiment de froid ou plutôt par des frissons entremêlés de chaleur ; cette sensation de froid commence communément dans le dos, gagne ensuite, avec des baillemens fréquens et une gêne particulière à la nuque, toutes les parties du corps, et augmente jusqu'à produire un tremblement dans tous les membres avec des secousses du tronc ; le pouls devient plus petit, très-fréquent et souvent irrégulier. La respiration

prend aussi part à cet état : lors du temps du froid, elle est petite, fréquente, quelquefois difficile et accompagnée de toux. Dans les progrès du sentiment du froid, il n'est pas rare qu'il survienne des nausées, allant souvent jusqu'au vomissement, qui communément termine la période du froid et amène celle de la chaleur. Pendant l'état du froid, il arrive, par le spasme de la peau, que des tumeurs existantes à la surface du corps diminuent considérablement de volume, et que les ulcères se tarissent et se dessèchent, mais pour revenir à leur état ordinaire lors de la sueur. Lorsque les effets suscités par la période du froid ont eu lieu quelque temps, ils deviennent moins violens, et le malade éprouve des alternatives de frissons et de bouffées de chaleur ; le froid cesse par degrés et la chaleur s'établit et s'étend sur tout le corps.

L'état du froid dure une, deux, rarement trois ou quatre heures ; quelquefois le frisson est si court qu'il se fait observer à peine, ou se manifeste par une seule horripilation ; quelquefois aussi il manque tout-à-fait et la fièvre commence par la chaleur.

Avec l'invasion du chaud, la sensibilité diminuée pendant le frisson, augmente vivement, le système sensitif en général devient plus exalté ; une chaleur sèche et brûlante se répand sur toute la surface du corps ; l'expansion subjugue le resserrement, la peau se colore, la pâleur de la face se change en rougeur ; le pouls s'accélère et devient plus régulier ; la respiration plus fréquente, mais plus développée et plus libre ; la soif plus ardente ;

l'urine plus foncée et plus épaisse sans sédiment ; les symptômes gastriques se développent davantage; quelquefois les maux de tête sont violens ; quelquefois le malade est tourmenté de douleurs dans les membres et quelquefois de vomissemens, qui se calment ou cessent à l'approche de la sueur; les alimens et même les boissons pris dans une certaine quantité, pendant la période du froid ou quelques instans avant le paroxysme, sont rendus pendant la période du chaud ; etc. Cette dernière période dure trois, quatre, cinq, six heures et quelquefois bien plus. Elle se termine par la sueur.

Lorsque le troisième temps, celui de la sueur va s'établir, on aperçoit d'abord à la face une légère moiteur, qui augmente peu à peu et se répand sur toute la surface du corps ; la chaleur brûlante diminue au fur et à mesure que la sueur coule, et retourne à son état naturel ; la peau reprend sa moiteur, la langue et la bouche s'humectent ; la soif et les maux de tête cessent ; la respiration et le ventre deviennent libres ; l'urine dépose un sédiment briqueté, etc., enfin la sueur, après avoir duré quelque temps, disparaît graduellement, et la plupart des fonctions reprennent leur cours ordinaire. Souvent à la fin du paroxysme, il se déclare des diarrhées et des efflorescences à plusieurs parties du corps, spécialement aux lèvres.

Pendant l'intermission ou apyrexie, le malade jouit d'une santé apparente; toutefois plusieurs fonctions sont plus ou moins troublées : il est abattu, très-irritable et sensible au froid; sa figure

est pâle ; il se fatigue aisément et entre en sueur au moindre exercice ; l'appétit lui manque ; ordinairement son urine est trouble ou limoneuse, sa langue chargée, sa bouche pâteuse et amère ; il éprouve un sentiment de pression et de plénitude à la région épigastrique.

On distingue les fièvres intermittentes, suivant la durée de l'intermission, en *quotidienne*, *tierce*, *quarte*, etc.

La quotidienne, dont le paroxysme revient tous les jours aux mêmes heures, commence le plus ordinairement dans la matinée. Son état de froid est ordinairement de peu de durée, mais son paroxysme est le plus long, son intermission par conséquent la plus courte. C'est l'intermittente qui se fait observer le plus chez les personnes d'une constitution plétorique, pendant l'hiver et le printemps. Elle paraît le plus tenir à la diathèse phlogistique. Ses rechutes sont plus rares que dans les autres intermittentes. Abandonnée à la nature, elle cesse rarement avant le quinzième jour, et quelquefois elle se change en rémittente et ensuite en continue. Elle peut aussi devenir tierce et de tierce quarte, ce qui est beaucoup moins fâcheux que si elle prend le type de continuité : en se changeant en tierce ou en quarte, elle est sujette à durer plus long-temps, mais elle s'éloigne du danger.

La tierce est la plus commune ; elle offre une intermission de vingt-quatre heures, ou, pour mieux dire, son paroxysme revient de deux jours l'un. Son accès commence communément vers midi.

Elle se fait observer le plus souvent au printemps, et les personnes les mieux portantes ne sont pas à l'abri de ses attaques. Il n'est pas rare qu'elle s'annonce sans symptômes précurseurs. Elle a une grande tendance aux rechutes. Elle se termine souvent spontanément, pendant le printemps, au troisième, cinquième, septième ou neuvième paroxysme; tandis qu'au bout de ces accès, elle se change quelquefois, pendant l'automne ou pendant une constitution humide et froide de l'atmosphère, en quotidienne, et de quotidienne elle peut devenir rémittente et continue.

La quarte a une intermission de deux fois vingt-quatre heures; elle commence ordinairement dans l'après-midi. Son état de froid est le plus long et le plus prononcé, mais son paroxysme dure généralement le moins. Elle se fait le plus souvent observer pendant l'automne et sous l'influence des climats humides et marécageux. Abandonnée à la nature, elle cesse rarement avant le quatorzième paroxysme; elle peut se prolonger au-delà de plusieurs mois. Elle conserve le plus long-temps son type et son caractère. Elle s'éloigne le plus de la diathèse phlogistique. Lorsqu'elle a duré long-temps, elle fait naître des hydropisies, la jaunisse, la fièvre lente, des congestions ou engorgemens dans le foie, dans la rate, etc.

On reconnaît aussi la fièvre *double-quotidienne*, la *double-tierce*, la *tierce-doublée*, la *double-quarte*, la *triple-quarte*, la *quarte-doublée* et la *quarte-triplée*.

La double-quotidienne a deux paroxysmes distinctifs dans les vingt-quatre heures. Elle est très-rare et ordinairement symptomatique.

La double-tierce, qui est assez fréquente, paraît composée de deux tierces. Elle présente un paroxysme tous les jours comme la quotidienne, dont elle diffère en ce que ses paroxysmes sont moins longs, qu'ils ne reviennent pas tous les jours aux mêmes heures, et qu'ils se correspondent en tierce. La tierce-doublée, qui est fort rare, se distingue de la double-tierce par deux paroxysmes qui reviennent tous les deux jours, et par un jour d'intermission.

La double-quarte, qui est rare, offre un paroxysme deux jours de suite et l'intermission le troisième. On appelle triple-quarte, celle où le paroxysme revient tous les jours de manière que le paroxysme du premier répond à celui du quatrième, et ainsi de suite. On nomme quarte-doublée, celle qui offre chaque quatrième jour deux paroxysmes, et on comprend sous le nom de quarte-triplée, celle qui présente trois paroxysmes chaque quatrième jour ; mais ces variétés sont extrêmement rares.

On donne aux intermittentes le nom d'*erratiques*, quand elles ne suivent aucun ordre, soit dans leurs types, soit dans leurs périodes ; et on nomme *subintrantes*, celles où un accès commence avant la fin du précédent. Elles ne sont pas aussi facilement curables que les intermittentes ordinaires.

On appelle *fièvres intermittentes masquées* ou *larvées*, celles qui n'ont pas les phénomènes propres

de la fièvre, tels que le frisson, la chaleur et la sueur, mais qui se font reconnaître par la périodicité de leurs accès, par un dépôt briqueté de l'urine et par l'amertume de la bouche ou un gout métallique. Elles se font communément remarquer dans les temps où les fièvres intermittentes ordinaires règnent. Elles se signalent quelquefois par des accès périodiques d'ophthalmie, de céphalalgie, d'odontalgie, d'otalgie, d'un point de côté, etc. J'ai eu occasion de les voir sous toutes ces formes à Anvers, parmi la foule prodigieuse des fièvres intermittentes que j'y ai eu à traiter dans l'hôpital militaire et dans la ville (*a*). Le prognostic des fièvres intermittentes masquées ou larvées n'est pour ainsi dire jamais fâcheux ; mais elles peuvent durer longtemps, si leur caractère est méconnu et si on ne les combat pas par le quinquina et les autres moyens que réclament les fièvres intermittentes.

On divise aussi les fièvres intermittentes en

(*a*) Pendant que j'ai eu la direction du service de santé de l'hôpital militaire d'Anvers, le nombre d'hommes atteints de fièvres intermittentes, traités à cet hôpital depuis le 15 juin 1817 jusqu'au 30 septembre 1821, se monte à 8,149. Ils ont été presque tous traités par moi, et ceux qui n'ont pas été sous mon traitement immédiat, ont été soignés sous ma surveillance. Dans cette immense foule d'intermittentes, il s'en est trouvé une quantité d'intermittentes masquées et pernicieuses. 8,141 sont sortis guéris, et huit seulement ont succombé à des fièvres pernicieuses, soit qu'ils n'aient pas pris le quinquina convenablement ou à temps, soit que leur état morbifique ait résisté à l'usage de ce remède héroïque. L'autopsie cadavérique de ces huit morts n'a rien offert de remarquable.

printanières et en automnales. Les printanières commencent au mois de février et cessent en juin et en juillet. Les automnales commencent au mois d'août, prolongent leur durée jusqu'en hiver et finissent par le changement de la constitution atmosphérique. Les printanières sont moins à redouter que les automnales ; les premières sont ordinairement légères, rarement compliquées et très-faciles à guérir ; les secondes sont plus graves, peuvent entraîner des suites fâcheuses et même quelquefois devenir mortelles.

Les fièvres intermittentes peuvent offrir le caractère inflammatoire, le caractère gastrique ou le caractère nerveux. La quotidienne et la tierce sont susceptibles de prendre le caractère inflammatoire, surtout chez de jeunes gens plétoriques et durant l'hiver ou le printemps, par suite d'un refroidissement, par suite d'une alimentation trop stimulante ou d'un usage trop fréquent de boissons alcoholiques, par suite de la suppression de quelque hémorrhagie, etc. Le génie inflammatoire se fait rarement observer dans les intermittentes qui règnent, pendant l'automne, dans les localités humides et marécageuses, où, par rapport à la constitution médicale, il y a une plus grande tendance à l'asthénie. On peut se convaincre de la vérité de cette assertion à Anvers, à Amsterdam, à Middelbourg, etc., où ces fièvres sont endémiques, à cause du climat.

L'intermittente inflammatoire se distingue par un frisson auquel succède une chaleur brûlante

et aride, pendant laquelle la conjonctive est injectée de sang, la tête fortement affectée ; l'urine concentrée, rouge et âcre, la soif inextinguible ; la respiration gênée et souvent suffocative ; état qui est ordinairement accompagné d'une toux sèche, etc. Pendant l'intermission, le pouls conserve une certaine dureté et plénitude ; la chaleur ardente de la peau, la soif et l'affection de la tête ne se dissipent pas entièrement. Plus les intermittentes présentent le génie inflammatoire, plus leur marche est rapide et la guérison certaine, si les moyens hygiéniques sont suivis et les stimulans écartés. Il faut rapporter à l'intermittente inflammatoire, les intermittentes catarrhales, celles qui sont accompagnées de bronchite, d'angine, etc.

La fièvre intermittente gastrique se distingue par la gastricité qui l'accompagne. Les intermittentes gastriques sont les plus communes. Elles sont sous la dépendance d'une irritation gastro-intestinale, qui peut être d'une nature active ou d'une nature passive. Dans le premier cas, la langue est rouge à ses bords ou pointillée de rouge à son centre ; la période de chaleur est plus prononcée ; la soif plus vive, enfin les symptômes offrent un caractère aigu. Dans le second cas, la langue est pâle, plate et large ; les symptômes sont moins impétueux.

On reconnaît l'intermittente nerveuse, qui est rare, à la grande asthénie par laquelle elle débute, et à l'atteinte portée sur le système nerveux, par laquelle elle se caractérise. La face est décom-

posée, le pouls petit et inégal, les lèvres et la langue sont quelquefois sèches et fuligineuses; les trois temps du paroxysme s'exécutent avec discordance; etc. Après la sueur, le pouls est irrégulier; des phénomènes nerveux, tels que somnolence, vertiges, stupeur, céphalalgie, vomiturition spasmodique, etc. persistent. L'intermittente nerveuse a une tendance particulière à changer son type en rémittent et continu. Elle se manifeste en automne sous l'influence d'une constitution atmosphérique chaude et humide.

Après l'intermittente nerveuse, je suis amené à parler des intermittentes auxquelles on a consacré la dénomination de *fièvres pernicieuses intermittentes*, ainsi nommées quand elles se signalent, pendant le paroxysme, par un symptôme majeur et prédominant, ou, pour mieux dire, quand elles marchent avec un appareil de symptômes graves et rapidement funestes; elles diffèrent en outre des intermittentes ordinaires par l'irrégularité et la non-uniformité qu'elles montrent dans la marche des trois périodes du paroxysme, associé à une prostration extrême des forces. Pendant l'intermission ou apyrexie des fièvres pernicieuses intermittentes, le malade est dans un grand abattement; le pouls est petit et faible, l'urine claire, d'autres fois rouge, épaisse ou limoneuse, et ordinairement d'une odeur mauvaise et répugnante. Elles suivent communément le type tierce; elles peuvent changer en rémittentes et en continues, ce qui augmente leur danger.

Parmi le grand nombre de variétés de pernicieuses intermittentes, je rapporterai celles qui sont les plus remarquables, et que j'ai eu occasion de voir à Anvers, telles sont la *syncopale*, la *soporeuse*, la *cholérique*, la *sudatoire*, la *diarrhéique*, la *pleurétique* ou *péripneumonique*, l'*asthmatique*, la *rhumatismale*, la *céphalalgique*, la *cardialgique*, l'*algide*, l'*ictérique*, la *convulsive* et l'*hémoptysique*.

Dans la *syncopale*, une prostration universelle des forces est associée à des défaillances, qui sont ici un symptôme essentiel et primitif. Le moindre mouvement ou changement de place dans le lit paraît provoquer des lipothymies. Le malade, abandonné à la nature, succombe à la fin du troisième et au plus tard du cinquième paroxysme.

La *soporeuse* tire son nom de l'assoupissement dans lequel le malade tombe, tantôt au commencement, tantôt dans l'augmentation du paroxysme. Cet assoupissement est accompagné d'une profonde atteinte portée sur la sensibilité et la contractilité; atteinte qui continue ordinairement d'exister plus ou moins avec une propension au sommeil, pendant l'intermission. La mort survient à la fin du troisième paroxysme, quelquefois au quatrième, et très-rarement le malade passe le cinquième. Les *pernicieuses* que j'ai vues le plus souvent à Anvers, sont la *soporeuse* et la *syncopale*.

La *cholérique* se distingue par de violentes déjections par haut et par bas, avec anxiétés et ardeur à la région épigastrique; hoquet; pros-

tration générale des forces; la langue est sèche, la voix éteinte, la figure grippée; les yeux sont caves, les extrémités glaciales, une sueur froide couvre le corps, la respiration est pénible et halétante, etc. La mort survient le plus ordinairement au deuxième ou troisième paroxysme. Dans l'automne de 1819, qui fut précédé d'excessives chaleurs d'été, j'ai observé à Anvers plusieurs cas de cette variété de *pernicieuses*.

La *sudatoire*, en se déclarant, ne présente pas une apparence grave. Le frisson est suivi de la chaleur et de sueurs précoces, qui sont visqueuses et quelquefois froides. Ces sueurs, qui vont toujours en augmentant, produisent une extrême faiblesse : elles deviennent tellement copieuses qu'elles percent les matelas et jettent le malade dans l'anéantissement.

La *diarrhéique* se distingue, pendant le paroxysme, par des déjections alvines, copieuses et fréquentes, souvent accompagnées de coliques. Ce flux de ventre fait tomber le malade dans le plus grand épuisement. Le pouls est faible et irrégulier, la voix changée, les extrémités sont froides. J'ai vu plusieurs cas de cette variété de *pernicieuses* à Anvers, pendant l'automne de 1819, qui fut si extraordinairement fécond en fièvres intermittentes.

La *pleurétique* ou *péripneumonique* se caractérise, pendant le paroxysme, par une douleur dans la région de la plèvre et des poumons, et par une respiration gênée et suffocative; augmentation des symptômes dans les paroxysmes qui suivent.

L'*asthmatique* se fait reconnaître par les symptômes suivans qui accompagnent le paroxysme : anxiété avec étouffement, quintes de toux, expectoration nulle, voix rauque et faible, figure plombée, pâleur et froid des extrémités, prostration générale des forces, sueur froide et visqueuse.

La *rhumatismale* se distingue, pendant le paroxysme, par une douleur fixe ou ambulante dans les membres, accompagnée d'anxiété, d'un pouls petit et irrégulier, d'une respiration difficile, d'une soif inextinguible, d'une prostration générale des forces.

La *céphalalgique* se fait reconnaître par une douleur de tête périodique et très-vive, associée à une prostration universelle des forces. Pendant l'intermission, la tête continue à être plus ou moins douloureuse.

Dans la *cardialgique*, il y a, pendant le paroxysme, douleur violente au cardia, défaillances et autres symptômes nerveux, nausées ou vomissemens, face pâle et égarée, pouls irrégulier et presque imperceptible.

Dans l'*algide*, il y a, pendant la plus grande partie du paroxysme, froid glacial, anxiété extrême, soif ardente, enrouement, aspect cadavéreux, prostration universelle des forces. La mort survient au troisième ou quatrième paroxysme, et rarement le malade arrive au cinquième.

Dans l'*ictérique*, une couleur jaune se répand sur toute la surface du corps pendant le paroxysme, et elle disparaît à l'intermission. Je n'ai observé

que trois cas de cette variété à Anvers, pendant l'automne de 1819. Ces cas suivaient le type tierce et étaient caractérisés, durant le paroxysme, d'une jaunisse universelle, d'un abattement extrême, d'une excrétion d'urines de couleur jaune-safranée, d'un pouls petit et irrégulier, et d'un certain état comateux.

Dans la *convulsive*, il existe, pendant le paroxysme, des convulsions avec une prostration universelle des forces. Je n'ai vu que deux cas de cette variété, guéris par l'usage du quinquina : l'un suivait le type quotidien et l'autre tierce. Les paroxysmes se signalaient par des mouvemens convulsifs universels, accompagnés du trisme, de la dilatation de la pupille, d'un froid glacial des extrémités, d'un pouls petit et intermittent.

L'*hémoptysique* se fait remarquer, pendant le paroxysme, par l'expectoration d'un sang vermeil et écumeux, par une respiration difficile et un sentiment d'ardeur dans la poitrine. J'en ai vu à Anvers, en 1824, un seul cas, suivant le type tierce, et qui a été guéri, comme par enchantement, par l'emploi du sulfate de quinine.

Les mêmes causes productives que j'ai énumérées, dans le chapitre précédent, pour la fièvre gastrique rémittente et continue, sont aussi capables de produire les intermittentes. L'état chaud et humide, ainsi que l'état froid et humide, de l'atmosphère, sont les plus propres à engendrer ces maladies. Elles règnent surtout au printemps et en automne, saisons pendant lesquelles les variations de l'atmos-

phère sont les plus fréquentes. Une saison pluvieuse et froide qui succède à de fortes chaleurs d'été est très-fertile en fièvres intermittentes. On voit dans les contrées humides et marécageuses survenir une foule d'intermittentes en automne, surtout lorsque cette saison a été précédée d'excessives chaleurs. Depuis mon séjour à Anvers, je n'y ai jamais observé, à aucune époque, autant de fièvres intermittentes que pendant l'automne de 1819, année remarquable par ses chaleurs accablantes d'été, par la longue durée du vent d'est et de sud, et par son automne variable et pluvieux : alors, les militaires de la garnison, peu ou pas habitués au climat de cette ville, étaient presque tous indistinctement attaqués de ces fièvres, qui offraient chez eux généralement le caractère gastrique ou gastrico-nerveux. Elles étaient dès le début associées à une prostration générale des forces plus ou moins prononcée. Il ne sera pas déplacé d'ajouter que, ce qui contribua beaucoup à la production de cette énorme quantité d'intermittentes parmi les troupes, fut leur service fatigant pendant les grandes chaleurs des mois de juillet et d'août 1819 : le service de la garnison fut tellement fort que le soldat n'avait qu'une nuit et rarement deux dans les huit jours. Les militaires logés à la citadelle d'Anvers, surnommée autrefois le *tombeau des soldats*, endroit humide, situé sur les bords de l'Escaut, peu ballayé par les vents et entouré de fossés, qui étaient restés à sec pendant tout l'été et la plus grande partie de l'automne, souffrirent le plus des fièvres intermittentes. Il se déclara dans

la garnison d'Anvers une foule de *pernicieuses* pendant les mois d'octobre et de novembre de cette année. Dans ce dernier mois, les pluies abondantes qui tombèrent plusieurs jours sans interruption, avec un vent de sud et de sud-ouest, eurent une influence manifeste sur le caractère des intermittentes et les rendirent très-graves : celles qui, à cette époque, se déclarèrent à la citadelle, étaient généralement des pernicieuses. J'ai vu, dans ce même temps, trois cas très-remarquables d'hommes bien portans en apparence qui gagnaient tout-à-coup, pendant leur service, les symptômes de fièvre pernicieuse, et succombaient à la fin du premier paroxysme. Deux de ces individus présentèrent les phénomènes de la *soporeuse* et l'autre ceux de la *cholérique*.

Le retour fixe des intermittentes dans de certaines saisons de l'année prouve l'éminente influence qu'exerce la constitution atmosphérique sur la naissance et le développement de ces maladies. Elles sont susceptibles de régner épidémiquement pendant l'automne et le printemps. Elles sont endémiques dans les localités humides et marécageuses, ainsi que dans le voisinage des marais et des eaux stagnantes. Il paraît que rien n'influe plus puissamment sur la production de ces fièvres que l'humidité propre à quelques climats, et on peut dire que les autres causes à l'égard des intermittentes sont seulement dans le rapport de cinq à cent. Dans les lieux où la constitution humide de l'atmosphère est perpétuelle, elles se font observer

toute l'année ; dans d'autres, elles reviennent aux époques où la constitution humide de l'atmosphère renaît. A Anvers elles règnent principalement dans les mois de mars, d'avril et de mai, et dans les mois d'août, de septembre et d'octobre. L'hiver, ou plutôt la gelée semble les enchaîner. Les personnes qui ont eu la fièvre pendant l'automne sont sujettes aux rechutes pendant le printemps.

L'usage d'une nourriture peu fortifiante ou de difficile digestion, les affections morales désagréables, les fatigues, un habillement trop léger, enfin toutes les causes d'une nature débilitante favorisent le développement de ces fièvres.

TRAITEMENT.

Dans le traitement des fièvres intermittentes, le médecin doit fixer son attention sur leur caractère, leur degré d'intensité, leur état de complication, la saison et les localités.

L'intermittente inflammatoire, qui peut survenir chez de jeunes gens sanguins, robustes et bien nourris, surtout dans un printemps variable qui a été précédé d'un hiver froid, exige dans les premiers jours la méthode antiphlogistique ; mais les déplétions sanguines sont rarement nécessaires, et ne doivent être instituées que lorsque l'un ou l'autre organe est spécialement affecté d'inflammation ; cependant il faut, dans ce cas même, avoir soin de ne pas pratiquer de trop fortes évacuations sanguines, qui pourraient faire compliquer la maladie ou la changer en type de continuité : d'ailleurs le génie inflammatoire se perd promptement dans une fièvre

intermittente. Comme il faut ici avoir la prudence de ne pas affaiblir, les saignées locales doivent être préférées à la saignée générale : par exemple, si l'intermittente est accompagnée d'une bronchite aiguë, il convient d'appliquer des sangsues sur la poitrine ; si elle existe avec irritation cérébrale, il convient de faire une application de sangsues aux tempes et au cou ; s'il y a phlegmasie au foie, il faut en placer dans l'hypocondre droit ; etc. Les bains de pieds ou les cataplasmes chauds aux extrémités sont également indiqués pour concourir à combattre les inflammations locales qui compliquent les intermittentes.

Dans l'intermittente inflammatoire, il faut soumettre le malade à une diète sévère, ne lui donner qu'une boisson émolliente, et un peu de bouillon de veau ou de poulet pendant l'intermission ; lui recommander le repos ; le tenir dans un endroit frais et bien aéré ; avoir l'attention de faire entretenir la liberté du ventre par des lavemens adoucissans ; éviter tout ce qui est capable d'irriter ; cela suffit dans la plupart des cas pour opérer avec promptitude le rétablissement. Mais s'il arrive que la fièvre persiste, qu'il n'existe pas d'irritation locale d'un caractère aigu, et qu'un état d'abattement succède à la diathèse phlogistique, il faut laisser prendre au malade, pendant l'intermission, un œuf frais, de la gelée de bœuf ou autre aliment confortant, en petite quantité, avec un peu de bière ou de l'eau rougie de vin, et lui prescrire, comme médicament, quelque potion amère, en ayant soin

de ne lui donner, pendant le paroxysme, qu'une décoction d'orge ou autre boisson adoucissante. Dans l'intermittente inflammatoire, l'emploi du quinquina n'est presque jamais nécessaire, et l'on ne doit point se presser de l'administrer.

Dans l'intermittente ordinaire d'un caractère gastrique, lorsque les premières voies paraissent surchargées de saburre, qu'il n'y a aucun organe spécialement affecté d'inflammation, et que l'état de la langue n'indique pas une irritation gastro-intestinale active, l'émétique peut être d'une grande efficacité. J'ai vu souvent, dans ce cas, qu'il était seul victorieux. Je l'ai même employé maintes et maintes fois avec succès contre des intermittentes qui n'offraient pas d'affection gastrique, et qui résultaient d'un refroidissement ou transpiration arrêtée, donnant lieu à un spasme de la peau qui formait la cause prochaine de la maladie. J'ai observé, surtout dans les armées, une foule de cas où l'émétique pris une heure ou une demi-heure avant l'accès de froid, le coupait et terminait la fièvre, tandis qu'en négligeant le vomitif, j'ai vu survenir, dans plusieurs cas, des diarrhées et des vomissemens qui ne faisaient qu'affaiblir le malade.

Les médecins ne sont pas d'accord sur le temps d'employer l'émétique ; les uns le recommandent pendant l'accès, et les autres pendant l'apyrexie. Quant à moi, je crois avoir toujours remarqué que le temps le plus propice de l'administrer est celui d'une heure ou une demi-heure avant l'accès.

Plusieurs auteurs conseillent les purgatifs dans

l'intermittente gastrique. Je puis assurer que de nombreuses observations et une longue expérience m'ont prouvé qu'ils sont non-seulement inutiles, mais le plus souvent nuisibles. Leur emploi devrait être banni du traitement des intermittentes en général ; car quand elles sont accompagnées de constipation, il faut la détruire par des lavemens.

Dans l'intermittente gastrique ordinaire, quand elle offre des symptômes indiquant une irritation gastro-intestinale active, qui existe souvent dans les intermittentes printanières, il faut, dans les premiers jours, éviter toute stimulation; tenir le malade à une diète sévère ; ne lui donner qu'un peu de lait ou de bouillon de veau ou de poulet pendant l'intermission, et une décoction d'orge ou autre boisson émolliente. Lorsque l'un ou l'autre organe est spécialement affecté d'inflammation, les saignées locales et les pédiluves sont indiqués ; mais il faut ici encore plus de prudence à l'égard des émissions sanguines que dans l'intermittente inflammatoire.

Lorsque, dans l'intermittente gastrique ordinaire, l'irritation gastro-intestinale paraît être d'une nature passive, ce qui est souvent le cas dans les intermittentes automnales, il faut bien régler le régime et prescrire, surtout si le malade est dans un état asthénique, quelque boisson amère, telle qu'une infusion de camomille ou d'absinthe, ou une décoction de gentiane, de trefle d'eau, de chardon bénit, de fumeterre, de quassia ou d'écorce de saule, etc. A cette boisson, qu'on ne doit pas donner durant les périodes du froid et du chaud,

on réunit avantageusement un grain de tartre émétique ou quelques grains d'ipécacuanha, s'il y a quelque signe de défaut d'action dans les premières voies.

J'ai toujours observé que le traitement le moins compliqué est celui qui convient le mieux pour combattre les intermittentes. Le médecin ne doit pas oublier qu'une grande stimulation pourrait occasionner des irritations internes, compliquer la maladie et la faire convertir en type de continuité. Les printanières, dans lesquelles le génie inflammatoire prédomine plus que dans les automnales, exigent peu ou pas de médicamens. Dans les printanières on ne doit recourir au quinquina que lorsque la durée de la fièvre se prolonge et que le malade s'affaiblit; car l'usage prématuré de ce médicament pourrait faire naître des inflammations viscérales. Cependant je ne pense pas que les engorgemens de viscères, la jaunisse et l'hydropisie qui surviennent dans les intermittentes, soient toujours causés par l'usage du quinquina. Cette substance médicamenteuse ne détermine pas ces accidens, quand elle est administrée à propos et convenablement. Je pense qu'ils doivent être le plus souvent attribués à l'omission ou à l'emploi trop différé ou mal dirigé de ce remède, ou bien à l'abus des évacuans. Il paraît qu'ils doivent plus souvent leur naissance à l'atonie qu'à l'inflammation, preuve qu'ils sont rares dans les intermittentes printanières, et qu'ils sont plus fréquens dans les automnales, à cause du génie asthénique qui préside davantage dans ces dernières.

Dans les intermittentes automnales, surtout dans les localités basses et marécageuses, la méthode fortifiante devient plus nécessaire, parce qu'elles ont plus de tendance à devenir pernicieuses et à traîner à leur suite l'hydropisie et des engorgemens de viscères. Or, si elles existent avec un état de faiblesse générale, il faut, pendant l'intermission, administrer au malade quelque potion amère ou aromatique; lui permettre l'usage moderé d'un vin généreux et celui de bouillons restaurans, de viandes blanches roties ou d'autres substances alimentaires succulentes et faciles à digérer, mais toujours en petite quantité et à des reprises fréquentes, afin de ne pas fatiguer l'estomac; il convient de donner en outre au malade une boisson légèrement stimulante, telle que le thé, le café, la bière, etc.; mais durant la chaleur, il faut la remplacer par une décoction d'orge, une solution de gomme, l'orangeade ou l'eau sucrée, etc.

Pendant le frisson, le malade doit bien se couvrir, se tenir dans un endroit chaud, et prendre sa boisson tiède. Si l'accès de froid se prolonge et qu'il est nécessaire de favoriser la réaction, les frictions sèches pratiquées à la surface du corps par un morceau de flanelle et l'enveloppement du malade dans des convertures de laine chauffées, sont de bons moyens. Pendant l'accès de chaleur, la boisson doit être adoucissante et froide ; si le malade est tourmenté d'une forte céphalalgie, il convient d'appliquer sur la tête des compresses trempées dans de l'eau froide mêlée de vinaigre et

de les rafraîchir souvent, et de faire, en même temps, une application de cataplasmes chauds aux jambes. Ces cataplasmes, en favorisant la sueur, termine quelquefois promptement la période du chaud. Pendant le paroxysme et même quelques heures auparavant, le malade doit s'abstenir de tout aliment, et avoir l'attention, pendant les périodes du froid et du chaud, de prendre ses boissons en petite quantité, afin de ne pas exciter des vomissemens. Lorsque la sueur s'établit, il ne faut pas l'interrompre; le malade ne doit changer ses linges et se lever qu'après avoir sué largement.

En suivant la médication que je viens d'indiquer, on voit très-souvent des fièvres intermittentes printanières, et même quelquefois des intermittentes automnales simples, disparaître au bout de peu de jours. Mais lorsque la maladie persiste, qu'il y a un affaiblissement général, ou quand elle offre un caractère nerveux grave, ou bien quand elle menace de devenir pernicieuse, il faut l'attaquer, pendant l'apyrexie ou l'intervalle des accès, par le sulfate de quinine ou par le quinquina en poudre. Chez un adulte, il suffit ordinairement, pour arrêter les paroxysmes, d'administrer, à l'intérieur, une dose de dix à quinze grains de sulfate de quinine, ou bien de six gros à une once de poudre de quinquina, dans une fièvre quotidienne ou tierce; et de quinze à vingt grains de sulfate de quinine, ou bien d'une once à une once et demie de poudre de quinquina, dans une fièvre quarte. L'expérience prouve que le sulfate de quinine et la poudre de quinquina sont

les moyens les plus énergiques pour prévenir le retour du paroxysme. M. le docteur Magendie prétend qu'il est possible de couper une fièvre intermittente avec deux grains seulement de sulfate de quinine (*a*); mais je dois avouer que, parmi le grand nombre d'intermittentes que je n'ai cessé d'avoir à traiter à Anvers, je n'ai jamais trouvé suffisante une aussi faible dose, de quelque manière qu'elle fût administrée. Il se peut qu'à cause de la différence de climat, il soit nécessaire d'administrer des doses de sulfate de quinine beaucoup plus fortes à Anvers qu'à Paris : il faut même quelquefois employer ici dans les fièvres automnales jusqu'à vingt-grains de ce médicament.

En administrant le sulfate de quinine ou l'écorce du Pérou, il ne faut pas oublier, et c'est un point pratique sur lequel on ne saurait trop appeler l'attention du médecin, que les premiers accès portent un caractère qui se rapproche plus de la diathèse phlogistique que les suivans, et que pour combattre victorieusement la fièvre intermittente et en prévenir les rechutes, on doit la laisser parcourir un certain temps: voilà pourquoi des auteurs éclairés ont dit que la quotidienne se juge difficilement avant le septième paroxysme; la tierce avant le cinquième, et la quarte avant le troisième. J'ai toujours observé que quand on coupe brusquement ou trop tôt les intermittentes, indépendamment des

(*a*) *Journal de pharmacie et des sciences accessoires.* Paris, chez Collas; nº IV, 13ᵉ année, p. 202.

irritations internes et des altérations organiques qui peuvent en résulter, elles réeidivent plus facilement; néanmoins, si elles manifestent le moindre signe de malignité, il ne faut pas hésiter un instant de les arrêter sans délai par le sulfate de quinine ou la poudre de quinquina. Quant à l'administration de ces deux substances médicamenteuses, je me suis convaincu que la méthode de les donner seulement quelques heures avant l'accès, comme on l'a conseillé, est peu convenable ; quelquefois l'accès anticipe, et s'il arrive au moment où le malade vient de prendre du sulfate de quinine, le paroxysme est fortement exaspéré par la stimulation de l'estomac; tandis que, s'il a pris le quinquina en poudre, les organes digestifs étant devenus plus irritables et la digestion plus difficile et plus lente, cette écorce est rejetée par le vomissement et peut provoquer des diarrhées.

Pour couper les intermittentes, je me sers généralement aujourd'hui du sulfate de quinine. Si elles sont quotidiennes ou tierces, je fais partager dix à quinze grains de ce médicament pour quatre prises, pour être administrées de manière à laisser entre chaque dose un intervalle de deux à six heures, réglé d'après la durée de l'intermission, en prenant la première dose immédiatement après le paroxysme, et la quatrième quelques heures avant l'arrivée de celui qui succéderait. Elles sont employées dans la fièvre quarte suivant la même méthode, mais à une dose un peu plus forte, le deuxième jour de l'intermission. Depuis plusieurs

années, je fais aussi administrer avec succès le sulfate de quinine en lavement pour couper les intermittentes. Introduit dans le corps par cette voie, il produit ordinairement des effets aussi sûrs que par la bouche, et n'irrite pas la membrane muqueuse gastrique. Les lavemens de sulfate de quinine, qui sont d'un grand secours chez les malades peu dociles à prendre des drogues, doivent être préférés chez les personnes dont l'estomac ne supporte pas ce médicament ou la poudre de quinquina, et surtout si cet organe n'est pas sain ou s'il y a à craindre de surexciter. Je prescris communément, pour un adulte, seize à vingt grains de sulfate de quinine et neuf ou dix onces de mucilage de gomme arabique ou de salep, pour en faire quatre lavemens, qui sont appliqués à froid, d'après la même méthode que j'ai indiquée pour l'administration du sulfate de quinine par la bouche. Il suffit que le malade garde chaque lavement à peu près une demi-heure, et s'il ne peut pas le retenir aussi longtemps, il convient d'y joindre un ou deux gros d'extrait de ratanhia et quelques gouttes de laudanum. L'addition du laudanum est surtout indiquée, s'il y a des tranchées dans le ventre ou bien en cas de disposition à la diarrhée.

Mais si l'on se sert de la poudre de quinquina, la méthode la plus efficace à suivre, c'est de commencer à la donner dans la quotidienne et dans la tierce, à l'époque la plus éloignée du paroxysme que l'on se propose d'arrêter; ainsi immédiatement après la sueur, on fait prendre au malade une forte prise

du quinquina de la dose que j'ai indiquée, et qui est partagée en plusieurs prises suivant la durée de l'intermission, et administrée avec une diminution graduelle de la quantité, à mesure qu'on approche de l'époque à laquelle le paroxysme est censé de venir : par exemple, les premières prises sont de deux gros, les suivantes d'un gros et d'un demi-gros. On laisse, entre chaque prise, un intervalle de deux heures dans la quotidienne et trois à quatre heures dans la tierce. Dans la fièvre quarte, on commence à faire prendre l'écorce du Pérou le jour qui précède le retour du paroxysme, en donnant, en premier lieu, de fortes prises de la dose mentionnée antérieurement, et en diminuant progressivement la quantité de ces prises, à mesure qu'on avance vers l'heure du paroxysme. On peut incorporer la poudre de quinquina avec le sirop de menthe crépue, d'écorce d'orange, de canelle ou de vanille, en faire des bols et les envelopper de pain à chanter, afin de pouvoir l'avaler sans répugnance.

Dans le cas où les intermissions ne sont pas assez marquées, on doit employer le sulfate de quinine ou la poudre de quinquina dans les momens où la rémission est la plus sensible, et profiter de ces momens pour administrer une bonne quantité de ces substances médicamenteuses. Dans la subintrante, il faut toujours tâcher de les administrer hors du temps de l'exacerbation, dans la déclinaison des redoublemens.

Lorsqu'on est obligé, faute de sulfate de quinine,

de se servir du quinquina en poudre, et qu'il est rejeté par le vomissement, ou bien s'il provoque des évacuations alvines, c'est le cas de le donner dans une eau aromatique, ou de lui associer l'un ou l'autre aromate, comme la poudre de canelle, de safran ou de gingembre, etc.; et quand on est forcé, malgré ces remèdes auxiliaires, d'abandonner cette forme, on administre l'écorce du Pérou en décoction, en infusion ou en extrait; mais je ferai observer que ces trois dernières formes sont moins actives.

J'ai toujours cru remarquer que le quinquina acquerait plus d'énergie, étant réuni aux aromates, tels que l'écorce de cascarille, les racines d'angélique, de calamus aromaticus, d'arnique ou de benoite, etc. Je l'ai associé utilement à des stimulans volatils, s'il existait un abattement du système nerveux. Je l'ai souvent employé avec succès en décoction, en y faisant ajouter le camphre, contre les intermittentes qui se changeaient en typhus.

On a prétendu avec raison qu'après le quinquina, il n'y avait pas de meilleur remède connu pour combattre les intermittentes que l'opium, lorsqu'elles ne sont pas de nature inflammatoire. Il me paraît même préférable à la salicine et à plusieurs autres substances médicamenteuses qui sont aujourd'hui préconisées contre ces maladies. L'opium peut devenir du plus grand secours en cas de diarrhée ou de vomissemens. Lorsque le quinquina en poudre excite des déjections par haut ou par bas, et qu'on le combine avec ce sédatif, le malade le supporte souvent très-bien.

Dans les intermittentes invétérées ou rebelles, rien ne contribue ordinairement autant à la guérison qu'un changement de climat, que le séjour dans un air pur de la campagne; mais il n'y a pas toujours possibilité d'avoir recours à ce moyen. Dans les intermittentes invétérées et opiniâtres, j'ai plusieurs fois retiré de bons effets de la combinaison du quinquina en poudre avec les martiaux, ainsi que des frictions d'onguent mercuriel, réuni au liniment volatil, sur l'abdomen, en évitant de provoquer la salivation. J'ai vu beaucoup d'intermittentes rebelles, qui avaient résisté à l'emploi mal dirigé de l'écorce du Pérou, céder à ces frictions, accompagnées d'un régime analeptique. Elles sont surtout indiquées dans le cas d'engorgement au foie, à la rate ou au poumon; cas où l'on est le plus souvent forcé de suspendre l'administration de cette écorce. Dans les intermittentes rebelles, si le malade avait déjà fait un trop grand usage du sulfate de quinine ou du quinquina, ou bien s'il était habitué à l'effet de ces médicamens, il faudrait en cesser l'usage, pendant quelque tems, jusqu'à ce que l'organisme y fût mieux disposé.

Lorsqu'il y a complication avec l'hydropisie, on réunit avantageusement au quinquina les baies de genièvre, la racine de squille, etc.; mais ces baies doivent être administrées, à forte dose, en infusion, et si l'on se sert du rob de genièvre, il faut le donner, chez un adulte, en raison d'une once par jour. Dans la même complication, on observe aussi

quelquefois des effets salutaires de l'emploi de l'extrait de pissenlit ou de chicorée avec l'acétale, le nitrate ou le carbonate de potasse, délayé dans une eau ou une infusion aromatique ; et pour réveiller l'action diminuée du système absorbant, il ne faut pas omettre les frictions sur la surface du corps, soit qu'on les fasse à sec, soit avec un morceau de laine impregné de la vapeur de camphre, de myrrhe, de baies de génièvre, ou d'autre substance aromatique, soit avec la teinture de squille ou de digitale, etc. Si l'œdème se borne aux pieds et aux jambes, il convient, pour faire dissiper la bouffissure, d'exercer sur ces parties une compression graduée par des bandages roulés.

Il me reste encore à dire quelques mots sur le quinquina. Pour couper les intermittentes, cette écorce est sans contredit de toute efficacité. Il me semble que le quinquina rouge mériterait d'être préféré aux autres espèces ; toutefois à cause de sa rareté dans le commerce et de sa susceptibilité d'être falsifié, il faut se méfier de le prescrire et se tenir aux espèces moins rares, moins chères et dont la bonté est constatée, telles sont le quinquina jaune et le quinquina royal, si justement en vogue, et qui se recommande spécialement sous le rapport du prix. C'est de ce dernier dont je me suis servi le plus souvent pour combattre les intermittentes.

De quelle manière agit le quinquina? Il est impossible de donner à cet égard une explication satisfaisante ; s'il m'est permis de hasarder quelques hypothèses, je dirai qu'il paraît que cette substance

médicamenteuse arrête la fièvre en produisant un état d'orgasme, une sorte d'engourdissement général, ou plutôt une espèce d'autre maladie momentanée, qui prend la place de la fièvre. Aussi est-on certain que le paroxysme est coupé, lorsqu'après l'usage du sulfate de quinine ou de la poudre de quinquina, le malade éprouve une légère surdité ou bourdonnement d'oreille, ou bien un effet qui a quelque analogie avec l'ivresse ; effet qui résulte surtout du sulfate de quinine.

Mais il ne faut pas donner le quinquina à de trop petites doses ; car au lieu de cesser, la fièvre pourrait se prolonger. Le malade en prenant long-temps des prises insuffisantes pour arrêter les paroxysmes, s'habitue à l'effet de ce médicament, la fièvre devient rebelle, et peut amener la complication d'affections propres aux intermittentes invétérées ; affections qui sont quelquefois injustement attribuées à l'usage de l'écorce du Pérou. S'il arrive que ce remède n'a pas été administré convenablement, qu'il a été pris sans succès, ou bien que l'organisme est accoutumé à son effet, il faut, comme je l'ai déjà dit, suspendre son emploi, pendant quelque temps, et se tenir entretemps à l'usage des amers en cas d'asthénie, et à celui des émolliens en cas d'irritation locale, pour revenir ensuite au quinquina, à la dose que j'ai indiquée précédemment.

Une multitude de remèdes ont été tour à tour vantés pour remplacer l'écorce du Pérou dans le traitement des intermittentes. Les livres de médecine retentissent d'éloges prodigués à une quantité de

prétendus fébrifuges; mais mon intention n'est pas de les énumérer, d'autant plus que le quinquina est aujourd'hui à un prix modique. J'ai fait des essais avec beaucoup de ces *prétendus fébrifuges ;* très-peu ont justifié la vertu qu'on leur attribue ; d'autres ne me semblent mériter aucune confiance ; même il y en a qui devraient être bannis de la thérapeutique des intermittentes, et de ce nombre est l'arséniate de potasse, si fortement préconisé comme fébrifuge. Ce remède est éminemment dangereux et peut même causer les accidens les plus fâcheux entre les mains du médecin le plus prudent. Je me bornerai à rapporter que les meilleurs succédanés du quinquina que j'aie trouvés, sont les suivans : une demi-once de racine d'arnique en poudre, réunie à un grain d'opium, en place d'une once de quinquina, pour être administrée en diverses prises pendant l'apyrexie ; la combinaison du camphre avec l'aloës, à petite dose ; un mélange de six gros de racine de tormentille, une demi-once de racine de calamus aromaticus et deux gros de myrrhe, réduits en poudre et administrés à la même dose et de la même manière que le quinquina. Un remède que j'ose recommander spécialement comme pouvant remplacer le quinquina, c'est l'écorce du *Cedrela febrifuga*, dont M. le docteur Blume, commissaire des affaires médicales à Batavia, m'a assuré, dans sa correspondance avec moi, avoir obtenu d'excellents effets dans le traitement de l'épidémie qui a régné, en 1824 et 1825, dans plusieurs districts de l'île de Java. J'ai publié, dans

le *Journal de médecine de New-Yorck* (*a*), une notice sur l'emploi de ce médicament, qui, vu la modicité de son prix, mérite de fixer l'attention des médecins.

TRAITEMENT DES FIÈVRES PERNICIEUSES INTERMITTENTES.

Je veux m'occuper séparement des moyens à opposer aux fièvres pernicieuses intermittentes, parce qu'elles sont de la plus haute importance pour le médecin. Il n'y a pas de maladie où l'art de guérir triomphe avec autant d'évidence, où les succès de cette science, divinisée par les anciens, soient aussi marquans que dans le traitement de ces fièvres. On voit ici le malade livré à une mort certaine, à laquelle il échappe par le secours de la médecine. Aussi n'eût-elle à se prévaloir que de la curation seule des pernicieuses intermittentes, elle mériterait encore d'être honorée. La gravité du caractère des pernicieuses intermittentes ne permet pas d'attendre ; elles exigent toute la sagacité et la prudence du médecin, qui doit se hâter de s'opposer au retour de l'accès : c'est le cas d'agir avec la plus grande promptitude, en administrant le sulfate de quinine ou la poudre de quinquina sans le moindre retard, pendant les intermissions et les rémissions, et d'après le procédé que j'ai exposé pour les intermittentes ordinaires. Il faut ici regarder ces deux substances médicamenteuses comme les seuls capables de prévenir et d'arrêter

(*a*) *The New-Yorck medical and physical journal.* 1827, New-Yorck, imprimerie d'Elam Bliss, n° 23.

les paroxysmes, et ne pas se fier à d'autres remèdes. Je ferai remarquer que, si l'on a recours à l'écorce du Pérou, elle doit être donnée en poudre ; car l'expérience a prouvé que cette forme est plus active que la décoction ou l'extrait de cette écorce.

Lorsque l'intermission est courte, on doit donner en une seule fois de plus grandes prises de sulfate de quinine ou de poudre de quinquina. La quantité de ces deux médicamens que j'ai indiquée pour couper les fièvres intermittentes ordinaires, suffit aussi ordinairement pour arrêter les paroxysmes d'une intermittente pernicieuse. Il y a des auteurs qui conseillent de plus fortes doses ; mais très-rarement j'ai été forcé de l'augmenter.

L'action du sulfate de quinine ou de la poudre de quinquina peut être favorablement secondée par des moyens auxiliaires. On peut réunir quelquefois avec avantage à ces fébrifuges l'un ou l'autre stimulant diffusible : par exemple, on peut leur associer l'opium dans la *cardialgique*, la *cholérique*, la *diarrhéique*, la *rhumatismale*, etc. ; des fomentations chaudes, aromatiques ou spiritueuses, dans l'*algide ;* des frictions sèches ou alcoholiques sur la colonne vertébrale et les extrémités, ainsi que des cataplasmes sinapisés et des vésicatoires, dans celles où il se manifeste un état comateux. S'il existe un embarras gastrique très-prononcé, on peut y joindre quelques grains d'ipécacuanha, sans provoquer cependant des vomissemens.

Je disais dans l'édition précédente : « lorsque le

» malade ne supporte pas la poudre de quinquina,
» qu'il la rejette par le vomissement, il faut essayer,
» pour s'opposer à cet inconvénient, de la combiner
» avec l'opium et avec l'écorce de canelle, ou de
» la donner dans une eau aromatique, à laquelle
» on ajoute de l'éther ; de faire appliquer, en
» même temps, un vésicatoire à la région épigas-
» trique ; et quand on est forcé de renoncer au
» quinquina en substance, on doit l'employer en
» extrait, en prenant en place d'une once de poudre
» de cette écorce trois ou quatre gros d'extrait, que
» l'on délaye dans une décoction ou une infusion
» de quinquina, à laquelle on peut joindre, pour
» en avoir plus d'effet, l'opium, l'éther, le camphre
» ou tout autre stimulant diffusible. » Mais depuis que la vertu fébrifuge du sulfate de quinine est suffisamment constatée, on peut y recourir avec confiance ; et si l'estomac le rejette, ce qui arrive rarement, il reste encore la ressource de l'administrer en lavement.

Il est reconnu que le sulfate de quinine et l'écorce du Pérou doivent être administrés dans le temps de l'intermission ou de la rémission ; néanmoins si le danger est imminent, comme cela peut arriver quand le médecin ne voit le malade qu'au deuxième ou troisième paroxysme, il faut donner l'une ou l'autre de ces substances médicamenteuses pendant le paroxysme même, et surtout ne pas négliger de faire également usage du sulfate de quinine en lavement. Dans le cas où une mort prochaine menacerait le malade, le médecin serait

coupable s'il retardait l'administration d'un remède dont la vie dépend. La médecine possède des exemples de guérisons opérées par le quinquina dans le paroxysme. J'ai traité moi-même deux cas de pernicieuses intermittentes où j'ai employé avec succès ce médicament pendant le cours des accès du froid et du chaud. Si le malade ne supportait le sulfate de quinine ni l'écorce du Pérou sous aucune forme, il faudrait recourir à la méthode excitante dans toute l'étendue du terme ; lui faire prendre, à l'intérieur, de l'éther, du carbonate d'ammoniac, etc. ; lui pratiquer des frictions sèches ou spiritueuses sur la surface du corps, et principalement sur le *rachis ;* lui appliquer des cataplasmes sinapisés, et même le moxa ou le cautère actuel ; lui faire des insufflations d'éther ou d'alcali volatil ; etc. ; car moyennant cette manière énergique de stimuler, on parvient quelquefois à calmer les symptômes et à produire une intermission ou une rémission, pendant laquelle on recourt au sulfate de quinine ou à l'écore du Pérou.

Indications essentielles, relatives au traitement des fièvres intermittentes en général.

Lorsqu'on est parvenu à arrêter le paroxysme d'une fièvre intermittente, on ne doit pas se borner là, on ne doit pas perdre de vue les rechutes, surtout celles des intermittentes pernicieuses, si susceptibles de récidiver. Toutefois les rechutes d'une intermittente ordinaire méritent également une grande attention ; car elles affaiblissent le malade et peuvent l'exposer à d'autres maladies,

auxquelles ses forces épuisées pourraient quelquefois ne pas résister.

Pour prévenir les rechutes, il est bon, si le malade est affaibli, de lui faire prendre, pendant deux à trois jours après le paroxysme arrêté, quelque potion amère et aromatique; mais un point plus essentiel, c'est de ne pas oublier que la quotidienne et la tierce sont sujettes à récidiver le septième, le quatorzième et le vingt-unième jour, et la quarte, le douzième, le vingt-quatrième et le trente-sixième jour ; de sorte qu'il faut administrer, la veille de chacun de ces jours, le sulfate de quinine ou la poudre de quinquina, à la même dose que j'ai indiquée pour couper la fièvre.

Dans la convalescence, il est important d'observer un régime bien établi ; il faut faire choix d'une nourriture fortifiante, principalement tirée du règne animal, mais elle doit être prise en petite quantité, afin de ne pas surcharger ou fatiguer l'estomac. L'usage modéré d'un vin généreux est très-indiqué. Il en est de même de l'exercice pris convenablement dans un air pur et sec, en ayant soin de se préserver contre le refroidissement.

J'ai quelquefois remarqué chez des personnes qui avaient été atteintes d'intermittentes pernicieuses ou rebelles, des palpitations, qui continuaient pendant la convalescence. Je les ai toujours combattues très-promptement par l'emploi de la teinture de digitale, de l'eau de laurier-cérise, de l'hydrocyanate de fer, ou bien de l'acide hydrocyanique, à des doses convenables.

CHAPITRE XV.

De la Fièvre lente.

Sous cette dénomination on entend une fièvre dont la marche est lente, la durée longue et indéterminée, suivant le type continu ou rémittent, et offrant pour principaux caractères l'état fébrile avec exacerbation le soir et après le repas ; l'émaciation progressive ; l'anéantissement graduel des forces ; état qui est accompagné d'une sécheresse à la gorge, d'une chaleur ardente à la paume des mains et à la plante des pieds, et à la fin, de sueurs et de diarrhées colliquatives.

Cette fièvre est généralement regardée comme symptomatique, comme dépendant d'une altération de l'un ou l'autre organe. Cependant elle peut exister sans être liée à une autre maladie, et avoir pour cause prochaine le défaut de réaction du système nerveux sur le système sanguin. L'épuisement par des pertes sanguines, par la masturbation, par le coït immodéré ; des fatigues excessives, des chagrins prolongés ou d'autres affections morales déprimantes, enfin toutes les causes qui débilitent l'organisme peuvent faire naître la fièvre lente idiopathique. Elle n'est pas rare en campagne

parmi les jeunes soldats. Les privations, les fatigues et la nostalgie sont des causes assez puissantes pour la déterminer.

C'est une des maladies qui a enlevé à l'armée française le plus d'hommes. Depuis la campagne de Moscow jusqu'au moment où les mémorables événemens de 1814 ont fait crouler le trône de Napoléon, nos hôpitaux renfermaient une foule de soldats atteints de la fièvre lente, qui avait pour causes les fatigues, les privations, la nostalgie et le mécontentement. Elle succédait aussi souvent à des maladies négligées ou traitées par une méthode trop affaiblissante, ou bien dans lesquelles on n'avait pu suivre un traitement convenable, comme à la suite de la diarrhée, de la dysenterie ou du typhus, etc.

Cette fièvre était caractérisée chez nos militaires par les symptômes suivans : son début était lent, accompagné de langueur; tantôt l'appétit continuait, tantôt anorexie ; prostration des forces ; respiration accélérée au moindre mouvement ; affection plus ou moins évidente du système nerveux ; froid des extrémités par intervalle ; mouvemens irréguliers de fièvre, d'abord peu sensibles. Au bout de huit, dix ou quinze jours et quelquefois plus tard, les symptômes fébriles commençaient à être plus réguliers, et plus prononcés vers le soir, et se dissipaient vers le matin ; l'appétit se perdait totalement ; le pouls devenait plus petit, faible et fréquent ; les urines étaient communément pâles et sans sédiment ; le visage abattu ; le malade paraissait triste et se sentait fatigué surtout le soir ; il se

plaignait d'un sommeil agité, d'un accablement plus ou moins fort, de nausées ou de vomituritions, etc. A fur et mesure que la maladie avançait, les forces se minaient progressivement; une grande mobilité nerveuse se faisait ordinairement observer; le ventre était resserré ou disposé à la diarrhée; des sueurs partielles se manifestaient au cou, à la tête et à la poitrine; la figure était terne, les pommettes rouges et le reste du corps pâle; la chaleur à la peau se faisait plus remarquer; la bouche et le gosier étaient secs; la soif plus ou moins forte; la fièvre avait une exacerbation le soir et la nuit, et une rémission marquée le matin; il survenait un sentiment d'ardeur à la plante des pieds et à la paume des mains; des sueurs nocturnes copieuses tourmentaient le malade; il maigrissait de jour en jour davantage. La maladie, en faisant des progrès, avait des rémissions moins longues, et la fièvre se montrait continue; tous les symptômes augmentaient; des sueurs et des diarrhées colliquatives épuisaient considérablement le malade, qui tombait à vue d'œil dans le marasme: à l'émaciation se joignait l'œdématie des extrémités inférieures et ordinairement la chute des cheveux; dans beaucoup de cas, la langue, sans offrir la moindre altération morbifique, devenait toute sèche. Dans l'état avancé de la maladie, il y avait quelquefois anasarque ou une expectoration muqueuse très-abondante. Le malade était communément conduit à la mort par des diarrhées colliquatives.

Cette fièvre avait dans le plus grand nombre de

cas une durée longue, qui était quelquefois de plusieurs mois.

TRAITEMENT.

Dans le traitement de la fièvre lente, le médecin doit porter son attention sur les causes qui ont pu produire la maladie, afin de s'assurer si elle est idiopathique ou symptomatique, et surtout il est essentiel de bien observer les systèmes affectés et les parties lésées.

Chez nos militaires, elle dépendait d'une diminution générale des forces de l'organisme. Il s'agissait donc de chercher à les réparer : l'usage d'une nourriture analeptique et de facile digestion, et l'emploi de quelques toniques, constituaient le meilleur traitement. La respiration d'un air pur et un exercice modéré, si les circonstances le permettaient, étaient très-utiles. Quant aux médicamens, le quinquina en décoction et les amers m'ont toujours semblé mériter la préférence. J'y faisais ajouter l'opium en cas de diarrhée. Dans le commencement de la maladie, s'il existait des symptômes de gastricité, le vomitif d'ipécacuanha était employé avantageusement.

Les médicamens, les alimens et le vin étaient donnés pendant les rémissions, tandis que dans l'exacerbation fébrile, pendant laquelle il faut toujours éviter tout ce qui peut exciter, je n'accordais au malade qu'une boisson adoucissante, comme une décoction d'orge ou de riz.

Le traitement fortifiant et le repos menaient ordinairement à la guérison, quand la maladie

n'était pas sous la dépendance de quelque lésion organique ; quand elle n'était pas encore avancée, et qu'elle ne résultait pas de la nostalgie. Dans ce dernier cas, où les médicamens sont administrés sans fruit s'ils ne sont pas secondés par des voyages et par d'autres moyens capables de faire diversion aux idées tristes du malade, dans ce cas, dis-je, où le retour dans ses foyers est le moyen le plus sûr et le plus efficace, il restait chez nos soldats peu d'espoir pour le rétablissement, à cause des circonstances où nous étions placés ; il fallait se borner à encourager le malade, à lui donner des consolations, à lui faire entrevoir la possibilité de retourner chez lui : ce qui réussissait quelquefois, quand la maladie était récente et qu'elle n'avait pas encore atteint un haut degré ; mais lorsqu'elle avait fait de grands progrès, que le malade se trouvait dans le marasme, ou bien qu'elle était alliée à l'hydropisie ou à l'affection pulmonaire, les médicamens employés avec le plus grand soin et toute l'attention possible devenaient infructueux. Dans cet état de la maladie, où l'art de guérir a si peu de pouvoir, et où il n'est pas moins du devoir du médecin de faire tout ce qui dépend de lui pour pallier les symptômes fâcheux, les meilleurs remèdes palliatifs dont je me sois servi, étaient les toniques réunis aux mucilagineux, comme la décoction ou l'infusion de quinquina, les potions amères et aromatiques avec la gomme, etc., auxquelles je faisais ajouter l'opium en cas de diarrhée ou de sueurs colliquatives. J'employais souvent très-utilement contre les sueurs

nocturnes abondantes, des lotions froides sur toute l'habitude du corps, appliquées principalement le soir, lors de l'exacerbation fébrile. Une substance médicamenteuse que j'ai administrée avec avantage dans un grand nombre de cas, c'est la mousse d'Islande. Ce remède tonique et en même temps nourrissant, aidé des moyens hygiéniques, méritait beaucoup de confiance, si la maladie n'était pas associée à un embarras gastrique ou à un état inflammatoire pulmonaire ; mais il fallait en continuer quelque temps l'usage.

Depuis que j'ai quitté les armées françaises, j'ai eu encore de fréquentes occasions d'observer dans les hôpitaux militaires des hommes atteints de la fièvre lente idiopathique ; et j'ai employé plusieurs fois avec succès l'acide hydrocyanique étendu d'eau, dans une décoction de mousse d'Islande, lorsque la maladie était accompagnée d'un éréthisme pulmonaire avec une grande mobilité nerveuse. Mais il ne faut pas avoir recours à l'acide hydrocyanique dans le cas où l'estomac serait irrité ; car cette substance médicamenteuse, au lieu de diminuer la réaction fébrile, ne ferait que l'augmenter. M. le docteur Caspari, dans un intéressant mémoire sur l'acide hydrocyanique (*a*), prétend que ce médicament est un des plus actifs et des plus efficaces comme calmant et narcotique, et qu'il n'y a qu'un cas où il manifeste une action un peu excitante, et

(*a*) Inséré dans le 2me cahier du 22me tome du journal de M. le docteur Rust : *Rust's magazin für die gesammte Heilkunde.*

qui est seulement momentanée, c'est quand on l'administre à l'extérieur, concentré et à haute dose. M. Caspari croit que l'acide hydrocyanique diminue la sensibilité du système nerveux et produit une expansion des vaisseaux ; il le recommande contre les affections spasmodiques, la coqueluche, l'asthme, enfin contre les maladies où il y a une exaltation de la sensibilité du système nerveux sans un véritable état phlegmasique. Quoiqu'en dise M. Caspari, j'ai constaté plus d'une fois que l'usage de l'acide hydrocyanique, assurément très-recommandable quand il existe un état d'orgasme avec une grande mobilité nerveuse, excite fortement l'organisme, lorsque l'estomac n'est pas sain. Une autre précaution qu'il faut avoir en l'administrant, c'est de ne pas le continuer long-temps, parce que son usage prolongé affaiblit considérablement le système nerveux, et peut donner naissance à des affections chroniques du système lymphatique.

CHAPITRE XVI.

Du Typhus et du Synochus.

Cullen distingue le typhus par les caractères suivans : « *Morbus contagiosus; calor parùm auctus; pulsus parvus, debilis, plerùm- que frequens; urina parùm mutata; sensorii functiones plurimum turbatæ; vires multum imminutæ.* » Tour à tour cette maladie a été désignée sous les dénominations de fièvre maligne, fièvre des hôpitaux, des prisons, des vaisseaux, des camps et des armées. On l'a aussi nommée fièvre nerveuse, fièvre atactique et fièvre asthénique. Pinel lui a consacré le nom de fièvre ataxique. Ce médecin appelle *fièvres ataxiques* celles qui manifestent des symptômes nerveux dans une sorte de désordre, par une atteinte dirigée sur l'origine des nerfs.

Le synochus n'est qu'une variété du typhus; c'est un typhus avec une plus forte réaction, résultant de la disposition individuelle. Cullen définit le synochus : « *Morbus contagiosus, febris ex synocha et typho composita, initio synocha, progressu et versus finem typhus.* Différens noms ont été donnés à cette maladie, tels que fièvre putride, synoque putride, fièvre pétéchiale, fièvre inflammatoire nerveuse, etc. C'est la fièvre adynamique de Pinel.

Le typhus et le synochus sont tous deux une fièvre nerveuse, à laquelle je conserverai le nom reçu de typhus, dérivé de τῦφος, *stupeur*. On l'appelle fièvre ataxique, lorsque les symptômes nerveux prédominent, ou, pour mieux dire, lorsque la maladie se manifeste principalement dans le système nerveux. On l'appelle fièvre adynamique ou fièvre putride des anciens, lorsqu'il paraît affecter plus spécialement le système vasculaire, et qu'il offre le caractère de putridité apparente (*a*). Mais il me semble que le typhus et le synochus ont la même cause prochaine : aussi les symptômes inflammatoires dans cette dernière fièvre ne sont que momentanés; ils sont de suite suivis par l'apparition des symptômes nerveux.

La peste et la fièvre jaune ne sont également que des variétés du typhus, offrant le caractère d'une très-grande malignité. La peste est un typhus accompagné d'une affection simultanée des glandes, et la fièvre jaune est un typhus avec affection du système du foie. C'est à l'influence de la constitution atmosphérique, propre au développement du caractère grave de la peste et de la fièvre jaune, qu'il faut attribuer que le typhus se reproduit sous cette forme.

Un air corrompu ou altéré dans sa composition par suite d'un grand assemblement d'hommes, un

(*a*) Je dis putridité apparente, parce qu'aussi long-temps que le corps n'est pas privé de la vie, il ne peut pas entrer sous l'empire des lois physiques et chimiques.

air chargé d'émanations putrides ; la malpropreté du corps ; la famine et une mauvaise nourriture sont des causes actives capables de faire naître le typhus, et toutes les autres causes qui affaiblissent directement ou indirectement, sont propres à favoriser sa naissance et son développement. Comme ces agens morbifiques sont alliés à la guerre, il n'est pas étonnant que cette maladie s'attache toujours à ce fléau. Mais ce typhus, que l'on peut nommer originaire, contracte le caractère contagieux, en se développant, et se communique par le contact ; et c'est de cette manière qu'en semant le germe de sa contagion, il fait souvent les ravages les plus effrayans dans les armées et occasionne des mortalités considérables dans les contrées sur lesquelles il se jette. Je pourrais citer plusieurs exemples où le typhus, né d'abord spontanément de l'infection ou d'exhalaisons putrides, se propageait ensuite par la contagion. J'entends par maladie contagieuse, celle qui se transmet d'un individu à l'autre, soit par le contact immédiat ou médiat, soit par la respiration de l'air altéré par les miasmes qui s'exhalent des malades atteints de la même maladie, tandis que par maladie produite par infection, j'entends celle qui résulte uniquement de causes locales, de l'action d'une atmosphère infectée par les émanations de substances végétales ou animales en putréfaction.

Le typhus qui a tant désolé l'armée française devait son origine aux privations, aux fatigues et à la corruption de l'air que l'on respirait dans les

lieux encombrés de malades et de gens épuisés, et ensuite il se répandait par la contagion ; cependant je ferai remarquer que, quoique possédant les attributs de la contagion au plus haut degré, je pense qu'il ne se transmettait que par des vêtemens ou literies qui avaient servi aux malades atteints du typhus, ou par le séjour dans des lieux où l'atmosphère, viciée par des personnes affectées de cette fièvre, était étroite ou non-renouvelée, ou bien par l'inspiration directe des miasmes que ces malades exhalaient.

Le typhus qui a été observé parmi les troupes françaises, se présentait tantôt avec une intensité de symptômes, caractérisée par de grandes lésions des fonctions du cerveau ; tantôt les symtômes étaient légers et les lésions des fonctions du *sensorium* peu évidentes ; parfois sa marche était rapide, parfois lente. Je l'ai vu débuter, dans plusieurs cas, sous la forme de la fièvre lente nerveuse des auteurs.

Je me bornerai à décrire la marche et les symptômes avec lesquels le typhus se déclarait communément parmi nos troupes ; symptômes qui ne différaient pas en général de ceux d'autres épidémies de typhus, observées dans les armées en temps de guerre. L'invasion se manifestait par un malaise général, accompagné le plus souvent d'un état de langueur ; d'un pouls petit et lent, et dans quelques cas inégal ; d'une altération des traits du visage ; d'une difficulté d'exécuter des mouvemens, que le malade expliquait vulgairement par les termes de *membres brisés ;* ordinairement il était très-fatigué,

gêné pour se tenir debout, et privé d'appétit; des vertiges, des tintemens d'oreilles, des nausées et des céphalalgies étaient très-fréquens; quelquefois il éprouvait des vomissemens; tantôt la langue était chargée d'un enduit muqueux blanchâtre ou jaunâtre, tantôt elle était propre, mais souvent tremblotante en la tirant. Cet état de malaise existait un, deux, trois et quelquefois quatre jours, avant que la pyrexie se montrait : celle-ci s'annonçait d'abord par des frissonnemens suivis d'un sentiment irrégulier de chaleur, tantôt fort, tantôt faible; la fièvre se développait et devenait continue; la peau était sèche, d'une chaleur âcre et brûlante ou peu prononcée; quelquefois elle ne différait pas même de l'état naturel, et l'exacerbation était nulle (*a*); le pouls était petit, mou, très-fréquent et souvent irrégulier; la prostration des forces évidente; la soif variée, inextinguible chez les uns et peu vive chez les autres; il existait souvent des congestions au cerveau et quelquefois au poumon; une céphalalgie parfois aiguë, parfois obtuse, ou seulement une pesanteur de tête; le malade éprouvait des vertiges, un affaiblissement de la vue; la physionomie était hébétée ou égarée, la face tantôt rouge, tantôt pâle, le regard sombre et triste; les yeux étaient ternes, souvent chassieux et larmoyans, la conjonctive injectée; il y avait incohérence d'idées; affaiblissement de l'odorat et de

(*a*) Les cas où le typhus se prononçait sans réaction fébrile, étaient ordinairement alarmans.

l'ouïe, surdité par intervalle ; faiblesse dans la voix, difficulté d'articuler les sons ; indifférence du malade sur sa position ; urines claires ou brunâtres, et très-fréquemment troubles ; respiration parfois très-accélérée et petite, parfois naturelle ou ralentie ; état de stupeur, assoupissement et quelquefois insomnie absolu ; délire ou typhomanie : le délire était dans plusieurs cas phrénétique ; terreur panique et carphologie assez fréquentes ; souvent soubresauts des tendons et mouvemens convulsifs de différentes parties du corps ; parfois diarrhée, parfois constipation ; langue ordinairement sèche et racornie, quelquefois propre, mais dans la plupart des cas fuligineuse, ainsi que les lèvres et les gencives ; les excrémens étaient d'une odeur fétide et infectante ; l'haleine puante ; souvent la déglutition pénible ou gênée, et l'excrétion urinaire suspendue ou difficile. Après le troisième jour de fièvre, la prostration des forces se signalait de plus en plus ; le corps exhalait une odeur des plus désagréables ; dans beaucoup de cas, le ventre était balloné, des diarrhées colliquativesse manifestaient, et les déjections étaient involontaires, noires et de la fétidité la plus dégoûtante ; il survenait souvent des pétéchies, des ecchymoses, des pustules ou tâches livides, quelquefois des charbons et des hémorrhagies passives, causées par la diminution de l'énergie vitale du système vasculaire et par la dissolution des globules sanguins ; etc. Du quatrième au dixième jour de fièvre, il se déclarait quelquefois des roideurs tétaniques, des parotides, l'aphonie

et une impossibilité d'avaler; symptômes qui étaient d'un augure funeste. Dans cette période, le typhus paraissait être le plus éminemment contagieux.

Lorsque la peau était sèche et brûlante, alors du sixième au douzième jour de la maladie et quelquefois plus tard la chaleur fébrile se dissipait, et l'on observait des rémissions le matin et des redoublemens le soir ; le pouls devenait ordinairement irrégulier, petit et lent pendant la rémission, et très-petit et fréquent pendant l'exacerbation, souvent il était insensible dans un haut degré d'extinction des forces.

Lorsque la chaleur fébrile diminuait sans changement salutaire, le délire devenait taciturne ; les urines, qui étaient tantôt claires, tontôt limoneuses, présentaient souvent un sédiment gris-noirâtre ; les yeux s'éteignaient et s'enfonçaient dans les orbites; la physionomie était profondément altérée, abattue et pâle ; le corps, exhalant de tous les points une odeur puante et incommode, offrait un aspect cadavéreux et paraissait prêt à se dissoudre, à entrer sous les lois physiques et chimiques ; etc. C'était alors spécialement que des mortifications se faisaient remarquer, surtout dans les parties atteintes de quelque irritation locale ou dans des parties comprimées (*a*). J'ai vu plusieurs fois dans les hôpitaux, pendant les campagnes de 1812 et de

(*a*) Les forces générales de l'organisme étant diminuées et l'une ou l'autre partie affectée d'une irritation qui n'est pas en harmonie avec cet état des forces, cette partie tombe, pour me servir d'une expression de Brown, dans une faiblesse indirecte en pro-

1813, que des membres tombaient en gangrène, parce qu'on avait laissé au malade des gilets ou d'autres objets de vêtement étroits, qui empêchaient la libre circulation du sang.

La durée du typhus observé à l'armée française, était d'une, de deux, de trois et quelquefois de quatre semaines.

La mort arrivait le plus souvent entre le septième et le quinzième jour. Mais dans les lieux encombrés de malades où la propreté était négligée et l'air non-renouvelé, dans ces lieux empestés, dis-je, le typhus se montrait au plus haut degré de malignité et avec un appareil de symptômes de putridité les plus graves, et la mort faisait les plus horribles ravages : elle y survenait quelquefois dans les trois premiers jours de la maladie, et même dans ces cloaques pestiférés, appelés *hôpitaux*, que l'on rencontrait souvent, il arrivait que des hommes mouraient d'une manière foudroyante.

Prognostic. L'état du malade était désespéré, quand il avait des vomissemens de matières fétides et noirâtres ; quand il vomissait tout ce qu'il prenait ; quand la déglutition était impossible ; quand la réaction fébrile avait disparu et qu'il existait un météorisme avec stupeur, ou bien que la tête continuait à être affectée avec assoupissement ; si la fièvre cessait et que l'urine restait trouble avec

portion du défaut d'équilibre. C'est pourquoi on observe quelquefois chez des hommes atteints simultanément du typhus et d'une inflammation locale que la gangrène s'empare de la partie affectée.

un sédiment noirâtre ; s'il y avait délire, difficulté de respirer et un pouls très-petit et intermittent ; si le malade était tourmenté de diarrhée colliquative ou de fortes hémorrhagies avec coucher en supination ou avec indifférence sur sa position. Des roideurs tétaniques, des mouvemens convulsifs, une sueur froide et visqueuse et le hoquet avec délire, le coma et la carphologie étaient d'un très-sinistre présage. Le décubitus, l'aphonie, l'inefficacité des vésicatoires ou des sinapismes, les mortifications, la couleur violette ou noirâtre des pétéchies ou des ecchymoses, étaient également d'un très-mauvais augure. La respiration stertoreuse était toujours un signe précurseur de la mort.

Le prognostic était favorable, lorsque la réaction fébrile déclinait avec une diminution sensible du délire et de la stupeur ; que le pouls devenait régulier ou commençait à se développer ; que la physionomie revenait à son état naturel. On peut tirer de la physionomie un prognostic certain : le médecin qui a vu beaucoup de malades attaqués du typhus aura remarqué que sur l'aspect seul de la figure, on peut établir un prognostic exact.

L'état du malade était également favorable, quand la langue de sèche qu'elle était s'humectait, et que la peau devenait moite ; quand il existait des parotides qui parvenaient à suppurer ; quand on avait eu recours à l'application de vésicatoires et que les plaies qui en étaient résultées, se consolidaient. La surdité qui arrivait dans l'état avancé de la maladie, était aussi d'un augure avantageux ;

remarque qui n'a pas échappé au père de la médecine : *Quibus in febribus aures obsurduerint, morbum solvit*, aph. 60, sect. 4.

La convalescence était généralement longue. Plusieurs individus atteints du typhus et qui avaient échappé à la mort, conservaient plus ou moins long-temps la perte de la mémoire ; gagnaient des écoulemens purulens d'oreilles, et éprouvaient des tremblemens nerveux, une certaine oblitération des fonctions intellectuelles, un affaiblissement de la vue et même quelquefois l'amaurose, etc.

Autopsie cadavérique. La décomposition des cadavres des hommes morts du typhus qui régnait parmi nos troupes, s'opérait presque immédiatement : la putréfaction était très-prompte. Les ouvertures cadavériques faisaient souvent voir dans l'estomac et les intestins, principalement dans les intestins grêles, une phlogose de leurs tuniques avec des taches livides ou noirâtres. La vessie, le foie et les poumons participaient quelquefois à cet état de phlogose. Dans plusieurs cas, le canal intestinal présentait des taches gangréneuses sans autre inflammation apparente, et la vésicule du fiel était gorgée d'une bile noirâtre. On rencontrait très-souvent des épanchemens séreux dans les sinus et les ventricules du cerveau, dont les vaisseaux étaient quelquefois engorgés. Mais aussi dans d'autres cas, on ne découvrait aucune altération dans l'organisme, et même ce qui est digne de remarque, c'est que chez des individus décédés par suite du typhus et qui, dans le courant de la maladie, avaient offert

les symptômes de fortes inflammations pulmonaires ou abdominales, on ne trouvait aucune trace de phlogose (*a*).

Chez les sujets qui avaient succombé au typhus compliqué de la dysenterie ou de la diarrhée, on rencontrait fréquemment des ulcérations et des taches livides ou noirâtres dans les intestins, surtout dans le gros intestin.

TRAITEMENT.

Le traitement du typhus doit être modifié suivant le tempérament, les forces physiques du malade, sa manière de vivre et la constitution médicale, et suivant que le typhus règne sporadiquement ou épidémiquement. S'il attaque des personnes robustes, d'un tempérament sanguin et bien nourries, surtout dans les climats féconds en maladies inflammatoires, il faut dans les premiers jours, aussitôt long-temps que la réaction fébrile est intense, s'abstenir des excitans proprement dits; au lieu que chez des personnes mal nourries, faibles et épuisées, spécialement dans les localités basses et marécageuses, où la diathèse asthénique est plus propre aux maladies, il faut être sur ses gardes à l'égard

(*a*) Ces observations prouvent que M. le docteur Guibert a eu raison de prétendre, n'en déplaise à ses critiques, que quelquefois on trouve tous les viscères sains sur des sujets morts à la suite des fièvres graves. Voy : son *Mémoire* sur la question proposée par la société de médecine-pratique de Paris : *Existe-t-il toujours des traces d'inflammation dans les viscères abdominaux après les fièvres putride et maligne*? Paris, 1825, chez Gabon. Broch. in-8°.

d'une médication débilitante, puisqu'un traitement stimulant et confortatif pourrait être nécessaire.

Dans le cas où le typhus se montre épidémiquement, le médecin doit en rechercher soigneusement les causes originaires, et il est important qu'il s'applique à connaître et à saisir les principaux caractères que la maladie présente. On a observé des épidémies de typhus dans lesquelles la méthode excitante a obtenu les résultats les plus heureux. On en a observé d'autres dans lesquelles la méthode antiphlogistique convenait davantage. M. Anaxandre, médecin d'ypsilanti, a publié une notice sur le typhus qui a régné parmi les armées grecques en 1821 ; il prétend l'avoir traité avec le plus grand succès par les saignées, par l'application de sangsues à l'épigastre et par le régime antiphlogistique. Il assure que sur cinq cent soixante-quatorze malades, il n'a eu à regretter que la perte d'un seul individu, qui dans le délire se précipita du second étage (*a*). « Je dois cependant avouer, dit M. Anaxandre, que j'avais affaire à un peuple neuf, sobre, exempt de ces phlegmasies chroniques que l'on trouve si communément chez les habitans de l'Europe civilisée. » J'ai hésité à mentionner les faits rapportés par le médecin grec, puisqu'ils sont si étonnans et si extraordinaires que s'ils n'étaient pas appuyés de l'énumération des symptômes, on serait porté à croire qu'il a pris quelque affection légère

(*a*). *Annales de la médecine-physiologique,* par M. Broussais. tome 6.

pour le typhus. Je sais que l'on risque de ne pas être cru en citant des faits qui dépassent le vraisemblable ; mais pouvant invoquer le témoignage de plusieurs de nos médecins honorablement connus, j'ose avancer que j'ai obtenu à peu près les mêmes résultats que M. Anaxandre, par un traitement tout-à-fait opposé, dans un typhus qui a pris naissance, en 1817, à la prison militaire d'Anvers, par suite des émanations putrides qui existaient dans ce lieu encombré d'hommes, dans lequel régnait la malpropreté la plus dégoûtante, et où les détenus étaient très-mal nourris et placés sous l'influence d'un concours de causes affaiblissantes. Dans ce typhus, j'ai employé avec un entier succès, ainsi que peuvent l'attester les officiers de santé qui dans ce temps ont été attachés à l'hôpital militaire de cette ville, l'émétique au début, et que je faisais suivre par l'usage des excitans diffusibles, combinés avec les excitans permanens. L'esprit de Mindérérus, le camphre, l'éther, les infusions de fleurs d'arnique, de racines de valériane, de serpentaire, d'angélique et de calamus aromaticus, la décoction de quinquina, etc. étaient les remèdes ordinaires auxquels j'avais recours. Pendant les mois de juin, de juillet et d'août 1817, il est entré à l'hôpital quatre-vingts hommes de la prison militaire, tous atteints du typhus, et parmi eux se sont trouvés des cas fort graves. Dans ce nombre il n'y a eu qu'un seul individu qui ait payé le tribut fatal, et cet individu est entré moribond à l'hôpital. Pendant l'hiver suivant, j'ai eu à traiter encore plusieurs dé-

tenus attaqués du typhus, et aucun n'en est décédé (*a*).

Les faits que je viens de citer prouvent que le traitement du typhus ne peut pas être exclusif, qu'il doit varier suivant les causes déterminantes, suivant les circonstances hygiéniques, et suivant la nature de la maladie.

Dans le typhus qui a régné parmi les troupes françaises, une médication débilitante était contraire et dangereuse dans toutes les périodes de la maladie, principalement dans son état avancé ; si le malade avait le bonheur de résister à un traitement affaiblissant, la convalescence était extrêmement longue, ou bien il devenait la victime d'une fièvre lente ou d'autre maladie asthénique subséquente. Les malades abandonnés à eux-mêmes échappaient plus souvent à la mort que ceux qui étaient confiés aux soins des médecins qui suivaient une méthode antiphlogistique ou perturbatrice. Je puis assurer qu'on comptait fort peu de guérisons entre les mains de ces derniers ; tandis qu'on voyait une multitude de malades attaqués du typhus se rétablir sans remèdes ni secours de l'art. Rien d'aussi nuisible que l'usage des purgatifs et la saignée, qui infailliblement conduisaient à la mort ou retardaient la guérison. Il ne fallait pas même instituer des évacuations sanguines quand la maladie était compliquée de symptômes d'inflammation

(*a*) Voyez mes *Observations sur la fièvre adynamique* Anvers ; imprimerie de Janssens et Van Merlen ; 1818.

locale, parce que cette affection concomittante était ordinairement d'une nature passive.

Je ferai remarquer que dans le traitement du typhus, comme dans celui des fièvres en général, il faut être très-circonspect dans l'application des saignées. Lorque le typhus est même sporadique, il ne faut pas encore se décider légèrement à recourir aux émissions sanguines, surtout à la saignée générale, dans le cas où il se présenterait des phénomènes de phlegmasie viscérale ; car ils pourraient tenir quelquefois à une fausse inflammation, à une congestion fugace. Mais s'il existe un état essentiellement inflammatoire, si les symptômes d'inflammation locale sont bien prononcés, les saignées locales, au moyen de sangsues appliquées aux parties affectées, sont très-indiquées dans les premiers jours de la maladie, principalement chez des sujets sanguins et vigoureux. Il en résulte un bon effet, quand on a soin de ne pas en abuser, de ne pas les prodiguer au point d'affaiblir le malade. Pour ce qui regarde la saignée générale et surtout les purgatifs, il me semble que ces agens thérapeutiques ne devraient jamais entrer dans le traitement des fièvres qui m'occupent. Les pédiluves ou l'application de cataplasmes chauds aux jambes peuvent être très-utiles, pour dériver, quand l'un ou l'autre organe est en butte à des congestions ou spécialement affecté ; mais quant aux topiques irritans, ils ne conviennent pas lorsque la réaction est forte.

Dans les premiers jours du typhus qui a désolé l'armée française, l'émétique était généralement

utile ; il changeait très-souvent le caractère de la maladie et lui imprimait une certaine bénignité. Je puis affirmer que j'ai employé le vomitif avec beaucoup d'avantage dans le début d'un grand nombre de cas de cette maladie. Ce remède peut opérer un bon effet avant que la prostration des forces soit déclarée, lorsque l'estomac est surchargé de saburre ; mais il ne faut pas le donner quand la langue est rouge à ses bords ou pointillée de rouge à son centre, ou bien quand il y a quelque congestion viscérale.

Dans le cas où le typhus offre les symptômes du caractère inflammatoire et que la réaction fébrile existe sans complication, il faut se borner à faire observer rigoureusement les principes généraux de l'hygiène, à faire séjourner le malade dans un air pur et frais ; à le soumettre à une diète absolue, en ne lui donnant qu'une boisson adoucissante, comme une décoction d'orge, une solution de gomme ou l'orangeade, etc. ; à avoir soin d'entretenir la liberté du ventre par des lavemens émolliens, et à faire des applications réfrigérantes sur la tête, si elle est fortement affectée. En n'employant que ces simples moyens, j'ai vu, dans une multitude de cas, le typhus se dissiper à ma plus grande satisfaction. Cependant si la chaleur fébrile disparait, que la réaction tombe et que la prostration des forces devient très-évidente, ce qui arrive souvent du septième au quinzième jour, il faut avoir recours à une médication excitante et tonique, en la commençant avec prudence et modéra-

tion, en observant de la renforcer graduellement, et de l'approprier à l'état d'affaissement du système nerveux : c'est alors que les boissons vineuses, le camphre, l'éther, les infusions de fleurs ou de racines d'arnique, les infusions de racines de valériane, de serpentaire, d'angélique ou de calamus aromaticus, la décoction de quinquina, etc. sont indiqués ; et dans le plus haut degré d'asthénie, il faut seconder l'usage des remèdes internes par des frictions spiritueuses sur la colonne vertébrale, et par l'application de vésicatoires ou de sinapismes aux extrémités, afin d'exciter et d'augmenter la sensibilité. Mais le médecin doit avoir l'attention d'employer les stimulans, autant que possible, hors de l'exacerbation fébrile.

Dans le typhus qui a affligé les troupes françaises, affaiblies et épuisées par les privations, les fatigues et tant d'autres causes, la méthode excitante, suivie même dès l'invasion de la maladie, donnait le plus de succès. J'ose assurer que j'ai essayé plusieurs traitemens, et que le suivant réussissait le mieux : je faisais administrer d'abord, si les forces le permettaient, le vomitif, après lequel je prescrivais immédiatement les excitans, qui opéraient promptement des effets remarquables, si la peau n'était pas très-sèche et brûlante. Pour mitiger la soif, la boisson que j'accordais de préférence était de l'eau rougie de vin, ou bien un peu de vin mêlé à la limonade, etc. S'il y avait possibilité, je faisais placer les hommes atteints du typhus dans des salles spacieuses, bien aérées et fraîches. J'ordonnais de

tenir le malade très-propre ; de le couvrir légèrement, tant que durait la réaction fébrile, et même de le découvrir tout-à-fait, lorsque la chaleur de la peau était très-intense ; je mettais un grand soin à faire entretenir la propreté et la libre circulation de l'air dans les salles, et je recommandais d'y faire de temps en temps des fumigations du gaz acide muriatique oxygéné.

Lorsque la maladie se prononçait avec une faible réaction, et qu'elle n'était pas encore très-avancée, j'employais utilement les bains tièdes, que je faisais ordinairement aromatiser ; et pendant que le malade était au bain, je lui faisais faire des applications réfrigérantes sur la tête.

Pour rétablir la diminution des forces vitales, je me servais à titre de remèdes excitans, des infusions aromatiques et des décoctions de quinquina avec l'esprit de Mindérérus, l'éther et le camphre. L'opium était ajouté à ces infusions en cas de diarrhée colliquative. La dose de l'éther et du camphre était augmentée peu à peu, et dès que le malade marchait à la convalescence, cette dose était diminuée progressivement de la même manière.

Lorsque l'affaissement du système nerveux était très-grand, j'ai toujours cru remarquer que de tous les excitans diffusibles, il n'y en avait aucun aussi efficace que le camphre, donné, par gradation, à la dose de dix, quinze, vingt, vingt-cinq à trente grains par jour ; dose que j'ai quelquefois augmentée graduellement jusqu'à un gros et demi dans les vingt-quatre heures, si l'affaissement du système

nerveux était accompagné d'un défaut de réaction. Contre la rétention spasmodique des urines, qui n'est pas rare dans le typhus, rien ne convenait mieux que l'emploi du camphre, et on le secondait avantageusement, dans ce cas, par l'application de cataplasmes ou de fomentations aromatiques sur la région de la vessie.

Quand il y avait congestion au poumon, je faisais réunir à l'usage des remèdes internes, l'application de vésicatoires ou de sinapismes entre les épaules et aux extrémités; quand il y avait congestion à la tête, que le cerveau était fortement affecté, je joignais avec succès aux remèdes internes, conjointement avec l'emploi de vésicatoires ou de sinapismes, l'application du froid sur la tète par des compresses trempées dans un mélange d'eau et de vinaigre ou dans de l'eau refroidie par le sel ammoniac et le sel de cuisine, ou bien au moyen d'une vessie contenant de la glace. Lorsque l'un ou l'autre organe était spécialement attaqué sans que la maladie offrît un caractère aigu, j'ai fait employer plusieurs fois avec la plus grande utilité les frictions d'onguent mercuriel sur les parties affectées. Ces frictions et les fomentations aromatiques sur l'abdomen produisaient un bon effet, comme moyens auxiliaires, s'il y avait météorisme. Dans des cas de coma profond sans réaction fébrile, j'ai vu survenir quelquefois une prompte amélioration, après avoir fait raser la tête et couvrir cette partie d'un vésicatoire ou d'un sinapisme.

Lorsque des symptômes de phlegmasie locale

compliquaient le typhus chez nos gens de guerre, et s'il n'existait pas de diarrhée ou autre irritation gastro-intestinale, le calomel était un remède recommandable. J'en ai souvent obtenu des succès étonnans, à la dose de huit à quinze grains, en l'associant au camphre, principalement dans le cas où les yeux étaient chassieux, la conjonctive injectée et la tête très-affectée, où enfin l'existence d'une inflammation du cerveau ou des méninges se faisait soupçonner. Mais lorsque le canal intestinal n'était pas sain, il ne fallait pas employer le calomel; alors je donnais la préférence aux frictions mercurielles sur les parties affectées. En parlant du mercure doux et des frictions mercurielles, je ferai observer que généralement il ne convient pas de faire usage de ces moyens dans l'acuité de la maladie, à moins de les faire précéder d'émissions sanguines; et en administrant le mercure, il faut tâcher qu'il produise une prompte irritation aux gencives, mais éviter de provoquer la salivation.

Comme il était essentiel d'entretenir la liberté du ventre, je faisais appliquer des lavemens appropriés en cas de constipation.

Quand il y avait des diarrhées affaiblissantes, l'application de lavemens mucilagineux aromatisés était très-utile. De petites doses de laudanum y étaient jointes, si le malade se plaignait de douleurs intestinales.

Dans le cas où le délire était violent et la peau aride et d'une chaleur âcre, j'ai eu souvent recours et avec succès aux lotions ou affusions froides sur

toute la surface du corps, conseillées par Currie, Gianini, etc. Je les employais particulièrement, lorsque la réaction était très-forte, pour préparer l'organisme à l'administration des excitans et pour en retirer de bons effets.

S'il existait des parotides, je les faisais frotter avec de l'onguent mercuriel et du liniment volatil, et si elles ne se dissipaient pas et causaient des souffrances au malade, il convenait de chercher à favoriser la suppuration par des cataplasmes émolliens et d'ouvrir de bonne heure l'abcès.

S'il arrivait que l'irritabilité de l'estomac était tellement accumulée que le malade vomissait les médicamens, il fallait alors suspendre l'emploi des excitans et les remplacer par une boisson émolliente et par des potions mucilagineuses avec le sirop de diacode ou le laudanum. J'ai quelquefois combattu avec avantage cette disposition de l'estomac par l'application d'un vésicatoire ou d'un emplâtre aromatique camphré sur la région épigastrique.

Aussitôt que la chaleur fébrile se dissipait, qu'il y avait des rémissions très-marquées, la décoction de quinquina, administrée pendant la rémission, paraissait mériter la préférence sur tous les autres médicamens. Alors il convenait aussi de faire donner au malade des consommés et de lui permettre de prendre un peu de vin pur, hors de l'exacerbation.

Lorsque la sensibilité de l'organisme était considérablement diminuée, qu'il y avait manque de réaction, ou qu'une sueur froide se répandait sur le corps, il fallait accompagner l'usage des remèdes

internes, de l'application de sinapismes ou de vésicatoires ambulans, pour rubéfier, sur les extrémités inférieures et supérieures ; faire des frictions avec du vinaigre camphré, avec de l'esprit de vin camphré ou avec de l'alcohol et de l'ammoniac, etc., sur toute la surface du corps.

Dans le cas où des sueurs colliquatives venaient à se déclarer, il convenait de tenir le malade dans un air frais et d'accompagner les remèdes internes de lotions froides sur le corps, au moyen d'une éponge imbibée de vinaigre camphré, de vin ou d'alcohol étendu d'eau.

Lors de la convalescence, il fallait des alimens nourrissans de facile digestion, tirés de préférence du règne animal, et donnés en petite quantité; l'usage modéré d'un vin généreux et un exercice proportionné aux forces du malade étaient très-salutaires. Il convenait d'augmenter peu à peu l'alimentation et de reprendre insensiblement les habitudes ordinaires.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.





